00048748

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

LA LANGUE

ET

LA LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1875

REVUE ANNUELLE

B2302

PAR

M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

48748

Dx e 41 a

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie

QUAI VOLTAIRE, 15

M DCCC LXXVI

ORE
Fo 891.45
Tas/Lan
48748

00048748

LA LANGUE

ET

LA LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1875

I. En ce moment, l'Inde a la bonne fortune de recevoir la visite, depuis longtemps attendue, du prince de Galles. Il y était déjà aimé par avance comme il l'est en Angleterre, où Son Altesse Royale et la princesse sa belle compagne sont, comme la Reine, universellement chéris. Sa visite l'y rendra sans doute tout à fait populaire et y consolidera le gouvernement britannique, dont l'humanité et la civilisation réclament le maintien.

Je n'ai reçu qu'après l'impression de ma dernière « Revue » l'exemplaire qu'a bien voulu m'envoyer sir Louis Mallet de la « Statistique du progrès moral et matériel de l'Inde de 1872 à 1873 » (1), rédigée par Mr. Clements Markham Ce travail considérable, qui commence une nouvelle série annuelle de documents sur l'Inde, offre tout ce qu'on peut désirer de savoir sur l'administration, la législation, les finances, l'agriculture, le commerce, les manufactures, la police, la justice, et bien d'autres sujets. Le tout est accompagné de cartes géographiques et de planches propres à élucider le texte. Je regrette d'autant plus de n'avoir pas reçu

---

(1) « East India progress and condition, statement exhibiting the moral and material progress and condition of India, during the year 1872-1873 », in-folio de 236 pages et seize cartes ou planches.

plus tôt cet important ouvrage, qu'il aurait pu me donner les moyens de rendre ma « Revue » plus complète. On ne saurait trop faire l'éloge de ce travail colossal et néanmoins d'une exactitude remarquable de détails, et j'espère bien qu'il sera continué de la même manière pour les années subséquentes.

Dans le rapport du nouveau Directeur de l'instruction publique en Aoude, Mr. John C. Nesfield, sur le « Progrès de l'éducation dans la province d'Aoude en 1873-1874 », il y a une phrase qu'heureusement le commissaire en chef de cet ancien royaume n'a pas approuvée, et au sujet de laquelle son secrétaire, Mr. H. J. Sparks, a écrit officiellement à Mr. Nesfield, dans une lettre imprimée en tête du rapport :

« Vous pensez que si le langage des cours de justice était changé, l'urdu (ourdou) disparaîtrait graduellement. Mais cette langue est maintenant populaire, et le nombre des livres qui y sont publiés en fait foi. Ainsi, dans la présente année, on a publié à Lakhnau cent soixante-douze volumes en urdu (1), et seulement quarante et un en hindi. »

L'argument est péremptoire, et il est encore corroboré par le nombre des élèves qui ont fréquenté les écoles du gouvernement en Aoude pendant la même année. Vingt-neuf mille quatre cent soixante-neuf ont étudié l'urdu, et vingt-trois mille sept seulement ont étudié l'hindi, malgré la partialité du gouvernement local en faveur de ce dernier idiome. L'hindoustani possède une telle vitalité, que si l'on peut le comprimer pour un temps, on ne pourra jamais

---

(1) L'*Akhbâr-i sarischta-i ta'lîm-i Awadh* (n° d'avril 1875) en compte seulement cent trente-quatre. Dans ces ouvrages, les mots persans et arabes sont naturellement fort nombreux et les mots hindis plus rares. On trouve même quelquefois dans les manuscrits et les ouvrages imprimés ou lithographiés les mots hindis habituellement peu usités expliqués en persan dans une note interlinéaire ou marginale.

l'anéantir ; ses oscillations lui donnent, on le dirait, plus de force :

« *Mobilitate viget, viresque acquirit eundo* (1). »

Dans l'examen qu'a fait sir John Strachey, gouverneur des Provinces nord-ouest, de la question du changement proposé de l'urdu en hindi dans les tribunaux des districts de ces provinces, il est arrivé, par suite des informations qu'il a prises, à s'assurer que parmi le bas peuple c'est à la vérité l'hindi qui a cours, mais que parmi les personnes qui ont reçu la moindre éducation, c'est l'urdu. Des trente-six journaux qu'on publie dans ces provinces, vingt-cinq sont en urdu et neuf seulement en hindi ; des livres qui y ont été imprimés en 1873, en dehors de ceux qui sont destinés aux écoles, cinquante-quatre l'ont été en urdu et trente-cinq seulement en hindi (2).

Sir George Campbell lui-même, malgré ses préjugés contre l'hindoustani (urdu), que j'ai combattus (3), dit en propres termes : « Les habitants des plaines de l'Indus et du Gange (excepté le Bengale) et des contrées intermédiaires du Malwa, enfin de presque tout le nord, sont le même peuple, parlant la même langue : l'hindoustani (4). »

« Cette langue est la nôtre, dit Muhammad Manzur, et elle est celle de notre pays (5). »

Je pourrais remplir facilement vingt pages de traduction des articles favorables à l'hindoustani (urdu), qui ont paru récemment dans les journaux indigènes ; je me bornerai à en faire connaître un seul, qui a paru dans le *Makhzan ul-*

---

(1) J'applique à l'hindoustani, avec mon savant ami et élève Mr. H. Carter, ce vers de Virgile sur la renommée.

(2) *Akhbâr-i sarischta-i ta'lîm-i Awadh*, n° d'avril 1875.

(3) Voyez ma « Revue » de 1873, p. 13 et suivantes.

(4) « Modern India », p. 38.

(5) Préface de l'édition de Wali, dont il sera parlé plus loin.

fawâïd. (1), parce qu'il offre quelques nouvelles données sur cette langue, et qu'il a paru assez intéressant à l'éditeur de l'*Awadh Akhbâr* pour le reproduire (2). Le voici; il commence par cinq vers :

VERS.

« Quelle esquisse dois-je tracer de la langue urdue? Ce n'est pas une langue, mais une réunion d'essences parfumées.

» Elle est éloquente par elle-même, malgré la médiocrité de celui qui la manie.

» Elle est à la fois la plus facile et la plus difficile de toutes les langues : il n'y a pas d'ambiguité dans les figures qu'on y emploie;

» Mais vois ses genres, qui sont plus variés que les diverses marchandises d'une boutique (3).

» Elle a choisi si heureusement dans chaque langue les mots qui lui ont convenu, que sa formation ne saurait être assez louée. »

« On doit savoir qu'on appelle *urdû* « l'armée (la horde) »; c'est de l'armée que cette langue est sortie, et c'est ainsi qu'on l'a appelée *urdû*. Mahmud le Gaznévide en jeta dans l'Hindoustan les fondements : je ne veux pas dire néanmoins, en m'exprimant ainsi, que cette langue fût formée de son temps, mais seulement qu'elle se propagea dans l'Hindoustan avec ses conquêtes, depuis 389 (998) jusqu'à 413 (1022). Ce fut lui qui conduisit les musulmans dans le

(1) Sur ce journal, voyez ma « Revue » de 1874, p. 70.

(2) Dans le n° du 26 septembre 1875.

(3) Allusion au genre des noms neutres, qui ont, en hindoustani comme en français, en allemand et dans d'autres langues, des genres masculins ou féminins de fantaisie que l'usage seul peut apprendre.

pays et qui leur en fit connaître le chemin. Après lui il y régna beaucoup d'autres sultans, des stations militaires y furent formées, et les armées musulmanes occupèrent des lieux divers. Or, jusqu'à ce jour, il y a toujours eu dans les armées musulmanes des soldats du Turan, de l'Iran et de l'Arabie, et ils ignoraient complétement la langue de l'Hindoustan. Ils étaient néanmoins obligés d'avoir affaire aux gens du pays; il fallait absolument se faire entendre pour les choses indispensables.

» A cette époque, le sanscrit s'était corrompu peu à peu, et il s'était répandu à sa place une langue populaire qu'on appela *bhâschâ* (1). Les soldats musulmans se mirent à parler cette langue en y mêlant des mots de la leur. Pendant le progrès et la durée du sultanat musulman, le commerce et les rapports entre les militaires et les Hindous allèrent en augmentant; bien plus, les premiers ne voulant pas rester dans le célibat, finirent par contracter des alliances avec les derniers, et ainsi le mélange des langues s'accrut encore. Dès lors, il fut nécessaire d'employer au lieu des mots bhascha des noms d'action urdus. Les militaires ayant donc mêlé au bhascha les mots de leur langue, vinrent à bout de se faire comprendre des Hindous, en sorte que les deux langues finirent par s'identifier d'elles-mêmes. Après que ce mélange eut duré quelque temps, la quantité des mots arabes, persans et turcs s'y augmenta, les composés bhascha devinrent plus rares, et cette langue ainsi formée acquit une telle beauté qu'elle a obtenu la prééminence sur toutes les autres langues (de l'Inde), au point que le bhascha n'est plus usité que dans le pays de Braj (2), et a pris le nom de *braj bhâschâ* ou *bhâkhâ* « langue de Braj ».

---

(1) Ce mot signifie simplement « langage ».

(2) District de cent soixante-huit milles de circonférence, contenant les villes, célèbres dans la mythologie hindoue, de Mathura, Gokul, Brindâban, etc.

» Dès le commencement, l'emploi de l'urdu prit une grande extension; néanmoins, quelques personnes ne voulaient pas s'en servir, et il n'y avait que les militaires qui en avaient réellement besoin. Quelques-uns disent que ce fut sous Akbar qu'il s'établit définitivement; d'autres en attribuent l'introduction positive à l'armée de Jahanguir (Aurangzeb). Quelques-uns disent qu'elle vient des Persans, mais c'est une erreur, car il n'y avait pas seulement des Persans dans les armées conquérantes. Toutefois, il peut se faire que ce soient les Persans qui aient adopté les premiers l'usage de mêler à leur langue des expressions et même des phrases arabes : ils seraient donc les inventeurs de cette pratique, mais ils ne sont pas les auteurs de la langue urdue. Quant aux personnes qui prétendent que l'urdu a été inventé par l'armée d'Alamguir (Aurangzeb), et que Wali a été le premier qui ait écrit en vers dans cette langue, cette hypothèse ne peut être admise ni raisonnablement ni traditionnellement; car l'urdu était fort en usage dès avant les sultans Gayas uddin Balin et Muïz uddin Kaïcubad (1). Khusrau vivait à cette époque, et son poëme intitulé *Quṙān' ussa'adaïn* « la Conjonction des deux heureuses planètes (Jupiter et Vénus) », offre la preuve que l'urdu était alors usité. Khusrau écrivit ensuite le *Nuh sipahr* « les Neuf Sphères », où l'on apprend par un de ses vers que dans le temps du sultan Cutb uddin, fils d'Ala uddin Khilji, Khusrau avait plus de soixante ans; or il mourut au commencement du règne du sultan Muhammad, en 715 (2) de l'hégire (1315-1316). Dès avant cette époque, Khusrau avait donné de l'éclat à

(1) Sultans pathans ou afgans d'Hindoustan, qui régnèrent de 1265 à 1289.

(2) Le texte porte 725, et c'est en effet la date que quelques auteurs donnent à la mort de ce célèbre poëte; mais, d'après deux chronogrammes mentionnés dans l'article même que je traduis, il est évident que c'est par erreur qu'on a mis 725.

l'urdu, car il avait écrit en cette langue beaucoup de *pahéli*, de *mukrî*, de *nisbaten* (1) et de gazals (2).

» Ce fut sous le règne de Muhammad Schah que l'urdu prit le plus de développement. La ville de Dehli était alors tellement florissante et jouissait d'une telle prospérité, qu'il faudrait un volume pour en faire la description. L'argent qu'on voit maintenant dans les établissements royaux et dans les boutiques de Londres n'est rien en comparaison de celui qui circulait alors dans les bazars de Dehli. Chacun était heureux et content. Le jour et la nuit se passaient en danses et en divertissements de tout genre. Dans ces circonstances, la langue s'enrichit d'un si grand nombre d'expressions nouvelles, qu'elles en forment le tiers. Ensuite, comme l'administration anglaise a interdit l'emploi du persan pour les écritures officielles et y a substitué l'urdu, cette dernière langue a acquis encore plus d'importance qu'elle n'en avait auparavant. Les correspondances ont été tenues en urdu, on y a écrit des satires et des éloges, on y a publié des milliers de journaux, on y a traduit des centaines d'ouvrages de tout genre, de l'arabe, du persan et de l'anglais, et par leur moyen on a enseigné toutes les sciences et les arts. Il n'y a pas de ville ni de village dans l'Hindoustan, ni de résidence quelconque, où cette langue ne soit usitée. Et même « l'urdu » a toutes les chances de devenir dans un temps assez prochain la langue commune dont l'Inde fera exclusivement usage, et qui reliera toutes les parties de sa vaste étendue. L'urdu a bien des avantages. D'abord il est plus récent, et, sans être absolument dans le courant des idées européennes, il en est moins éloigné que l'hindi. On ne peut pas dire que les conquérants arabes, ni même après eux les conquérants

---

(1) Sur ces poëmes, voyez l'Introduction à mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie ».

(2) Ici l'auteur de l'article cite quelques pièces de vers de Khusrau.

mongols (1), fussent les représentants d'une civilisation très-avancée, mais cependant ils sont moins arriérés que le brahmanisme; et, monothéistes comme ils le sont, il leur est plus facile de s'entendre avec un peuple chrétien qui tient dans le monde la place qu'y occupe l'Angleterre. L'esprit arabe, héritier de la Grèce à bien des égards, peut se vanter d'avoir été, du moins pendant quelque temps, l'instituteur de l'esprit moderne en Occident. C'est lui, en outre, qui a formé la Perse en la conquérant; et les Mongols, partant de la Perse pour conquérir l'Hindoustan à leur tour, n'ont fait qu'y répandre davantage la religion musulmane embrassée par eux, et les idées arabes, dont ils s'étaient fait, à leur grand profit, les disciples fidèles.

» Voilà comment l'urdu réunit les éléments les plus récents et les plus vivaces de l'histoire de l'Inde. Les mots arabes et persans qu'il accepte et dont il se pare sont un témoignage de ses origines, et plus encore des services qu'il a rendus et de ceux qu'il peut rendre. L'hindi n'a point à faire valoir des titres aussi nouveaux ni même aussi glorieux : il se rattache surtout à un passé qui n'est plus et qui ne saurait revivre, quelque vénérable que soit la tradition qu'il représente et qu'il invoque. La conquête a porté l'urdu dans presque toutes les parties de la presqu'île, et elle le leur a imposé depuis plusieurs siècles. Ce travail continue même encore sous nos yeux, et tous les jours l'urdu fait des progrès incontestables et l'emporte pratiquement sur l'hindi, qu'on parle et qu'on écrit beaucoup moins. Interrompre ce travail, qui se poursuit d'une manière inconsciente, mais constante, ce serait entreprendre une œuvre non pas seulement malaisée, mais encore à peu près inutile. En vertu de l'impulsion antérieure, qui reste très-puissante, le fleuve

(1) Bien que cette orthographe soit maintenant usitée, je conserve personnellement, avec les historiens arabes et persans, celle de mogol (*mugal*).

qu'on voudrait barrer surmonterait bientôt toutes les digues factices et impuissantes qu'on essayerait de lui opposer. Le plus sage est de lui laisser suivre son cours, et de le régler, puisqu'on ne peut l'arrêter ni surtout le tarir (1). »

Malgré les efforts de la réaction, le gouvernement a sagement maintenu pour les candidats au service civil dans l'Inde la connaissance de l'hindoustani, et l'étude en est pour eux obligatoire dans les universités d'Angleterre. Le professeur Monier Williams voudrait même voir établir à Oxford un « Institut indien », qui ressusciterait pour ainsi dire le collége universellement regretté d'Haileybury. Il est même parti pour l'Inde en même temps que le prince de Galles pour tâcher d'intéresser à son idée des Anglais et des Indiens et d'en obtenir l'appui. En attendant, il y a déjà à Cambridge un concours spécial pour les langues de l'Inde (Indian languages Tripos).

A la distribution annuelle des prix du « Royal Indian Engineering College », présidée par le marquis de Salisbury, secrétaire d'État pour l'Inde, le colonel Chesney, principal du collége, a fortement insisté sur la nécessité de donner aux élèves une connaissance approfondie de l'hindoustani, et l'honorable marquis a soutenu la même thèse dans le discours fort applaudi qu'il a prononcé à cette occasion (2).

Je ne veux pas quitter cette question de la rivalité de l'urdu et de l'hindi sans faire connaître, avec les coupures qu'exigent les limites de ma « Revue », une lettre d'un correspondant du « Journal de la Société scientifique d'Aligarh (3) » sur l'instruction publique en Bihar : « J'ai appris, dit-il, que le lieutenant-gouverneur du Bengale a demandé aux inspecteurs de l'instruction publique et aux chefs des

(1) Ces deux alinéa sont tirés du troisième article de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur mes « Revues annuelles », *Journal des Savants*, numéro d'août 1875, p. 421 et 422.

(2) « Daily News » du 24 juillet 1875.

(3) Ou *'Aligarh Akhbâr* du 26 mars 1875.

écoles du Bihar, s'il est vrai que les gens de la haute classe et du peuple préfèrent l'enseignement de l'urdu à celui de l'hindi, chose importante sur laquelle le gouvernement doit être éclairé. Malheureusement on ne peut guère parvenir à savoir la vérité par les fonctionnaires indigènes de l'instruction publique, qui, en Bihar, sont Hindous et ainsi partisans de l'hindi par fanatisme national; mais, le désaccord qui s'est manifesté à ce sujet est récent, car pendant longtemps le persan était en Bihar la langue officielle, et Hindous et musulmans s'en servaient pareillement. Ensuite, les deux nations hindoue et musulmane, qui avaient chacune une langue différente, l'hindi et le persan, en firent le mélange qu'on appelle *urdu*, et cette nouvelle langue a été usitée jusqu'à présent.

» Dans ce temps de progrès, lorsqu'on désire répandre chez les Indiens toutes les connaissances qu'exige la civilisation, il ne faut pas qu'on croie pouvoir le faire au moyen de l'hindi ou de l'anglais, il faut nécessairement se servir de l'urdu, particulièrement dans le Bihar, où tous, grands et petits, Hindous et musulmans, rajahs, raïs et zamindars, le parlent et l'écrivent, et où le persan est resté la langue classique.

» Depuis l'organisation dans le Bihar du département de l'instruction publique, on a placé dans les colléges et les écoles des maîtres d'hindi et d'urdu, et cependant presque aucun élève n'a voulu étudier l'hindi, tandis que la grande majorité s'est occupée avec ardeur de l'urdu; les Indiens l'aiment non-seulement parce qu'il est leur langue maternelle, mais comme moyen de participer au progrès et d'arriver aux honneurs et aux dignités, ce qu'ils ne peuvent attendre au moyen de l'hindi. Il est donc du devoir du gouvernement de répandre toujours davantage la connaissance de cette langue, bien loin d'en entraver l'emploi par des mesures réactionnaires en faveur de l'hindi, mesures qui ne peuvent avoir de résultat, puisqu'elles sont contraires aux

besoins et aux désirs du peuple. Au point de vue politique, il est d'ailleurs désirable d'effacer autant que possible la divergence des deux communautés hindoue et musulmane. Depuis des siècles, les Hindous et les musulmans ont adopté une même langue; qu'on leur laisse leur langue, et ils finiront par avoir un même esprit et une même pensée. On dit en proverbe, de deux personnes unies d'amitié, qu'elles ont une même langue et un même langage, *ham-zabân o ham-kalâm*. En obligeant maintenant les musulmans à apprendre l'hindi et les Hindous à n'apprendre l'urdu qu'autant qu'ils auront d'abord étudié l'hindi, le gouvernement fait revivre l'ancien antagonisme. D'ailleurs, n'est-il pas injuste que le gouvernement impose l'acquisition d'une langue contre la volonté de ceux à qui l'on veut l'enseigner? C'est comme si l'on voulait vous faire avaler de force une nourriture qui vous répugnerait.

» La décision qu'a prise le gouvernement de donner dans chaque district l'enseignement dans la langue du choix des habitants est désastreuse. Elle rappelle la peine infligée aux ouvriers de la tour de Babel. C'est faire de chaque district comme une prison qui sépare les Indiens les uns des autres. Sans doute il y a dans l'Inde, comme dans tous les pays du monde, la langue des gens qui ont reçu de l'éducation et celle du vulgaire illettré; mais les uns et les autres s'entendent ensemble sans difficulté. La langue des gens distingués est correcte, c'est celle des affaires, de la société, du monde officiel, des tribunaux, des livres, des journaux; c'est en cette langue que sont publiés les lois et les règlements. La langue du peuple s'apprend par l'usage, car on ne peut enseigner que la langue littéraire et non la langue vulgaire. Or, il est évident que la langue des gens instruits est l'urdu, qu'il est la langue de l'Inde dans laquelle on peut traiter tout sujet et toute matière, et par laquelle seule le progrès peut s'effectuer... Le gouvernement doit savoir par les magistrats du Bihar que tout le monde s'y sert de l'urdu. Faut-

il donc, pour se conformer à un désir fantaisiste, recevoir l'enseignement dans le dialecte populaire, renoncer à lire dans les écoles les livres usités et se servir de livres hindis dont personne ne comprend un mot, sauf quelques pandits, l'idiome de ces livres n'étant ni celui des gens distingués ni celui du peuple? Puisque la province du Bihar est en tout semblable aux Provinces nord-ouest, et que l'urdu est adopté par le département de l'instruction publique de ces provinces, il faut qu'il en soit de même en Bihar, et on ne doit pas s'inquiéter des idées particulières de quelques fanatiques qui n'ont pas d'écho dans le pays. »

Le rédacteur du *Bihâr-bandhû*, journal hindou du Bihar (1), naturellement favorable à l'hindi et hostile à l'urdu, a plaisanté le *munsif* (2) de Darbhanga, qui veut qu'on se serve de l'urdu dans son tribunal. Il a personnifié l'urdu et inséré ceci dans ses colonnes : « Madame l'Urdu s'est présentée devant le *munsif* de Darbhanga, tout en larmes et se frappant la poitrine, pour porter plainte contre mademoiselle l'Hindi, qui voulait la chasser du Bihar. En voyant ses yeux de gazelle et en entendant sa voix de coucou, ce magistrat fut tellement séduit, que, sans s'embarrasser du bien ou du mal qui pourrait résulter de sa décision, il rassura la belle appelante en lui affirmant qu'on la laisserait tranquille. » Cette plaisanterie a été continuée par un musulman, dans une lettre insérée dans l'*Urdû Gaïd* (Guide) et reproduite dans le *Saïantifik* (3) :

« L'auteur de l'article du *Bihâr-bandhû*, y est-il dit, ayant par fanatisme altéré la vérité, je dois rétablir les faits,

---

(1) Ce journal sera mentionné plus loin, dans la liste des nouveaux journaux.

(2) Ce mot, qui est arabe et qui signifie « juste, équitable », est le nom qu'on donne dans l'Inde aux juges indigènes. On leur donne officiellement le titre de *Khân Bahâdur* s'ils sont musulmans, et de *Râé Bahâdur* s'ils sont Hindous.

(3) *'Aligarh Saïantifik Gazet* (Scientific Gazette) du 27 août 1875.

car j'étais présent au tribunal de Darbhanga lorsque a eu lieu la scène qu'il a racontée à sa manière. L'affaire avait été inscrite au rôle sous la désignation de mademoiselle l'Hindi, demanderesse, et madame l'Urdu, intimée. Ainsi, contrairement à ce qu'a dit le journaliste hindou, c'est mademoiselle l'Hindi qui venait se plaindre de n'être pas admise en Bihar et qui désirait l'être et en chasser madame l'Urdu.

» Au jour de la discussion de la cause, le munschi hindou Gauri-praçad se présenta devant le *munsif* pour mademoiselle *l'Hindi*, et le munschi musulman Aquil Khan pour madame l'Urdu. Avant tout, Aquil Khan demanda la permission d'interroger l'avocat de la plaignante pour savoir si elle était admise en Bihar avant le gouvernement anglais. Gauri-praçad fut obligé de répondre négativement. Aquil Khan reprit alors la parole et dit : « Puisque antérieurement l'hindi n'était pas employé dans le Bihar, il est impossible d'admettre aujourd'hui la requête de la plaignante. » Mais le *munsif* voulut néanmoins savoir si l'introduction officielle de l'hindi dans le Bihar y serait plus avantageuse que celle de l'urdu, et il invita Gauri-praçad à donner ses raisons. Celui-ci insista beaucoup sur l'avantage qui en résulterait pour les Hindous, à qui, dit-il, il est pénible de parler et d'écrire l'urdu. De son côté, Aquil Khan fit observer qu'il ne s'agissait pas des convenances particulières des Hindous, mais de l'intérêt général, et qu'on devait avoir égard aux musulmans, qui éprouvent précisément la difficulté opposée. « Il faut donc se servir, continua-t-il, de la langue et de l'écriture le plus en usage, non chez une des deux nations rivales, mais chez les deux. Or, comme la langue urdue a cours en Bihar depuis des centaines d'années et que les habitants, tant hindous que musulmans, la comprennent, la parlent et l'écrivent, ce qu'on ne peut dire de l'hindi, que les musulmans ne connaissent pas et dont les Hindous se servent peu; il est donc de toute justice de maintenir l'urdu

et de ne pas songer à le remplacer par l'hindi. Les Hindous ne retireraient aucun avantage de l'emploi officiel de l'hindi, car ils occupent en grande majorité les postes du gouvernement, bien qu'on s'y serve de l'urdu. Si l'on admettait la prétention de mademoiselle l'Hindi, les fonctionnaires musulmans seraient par là même obligés de quitter leurs emplois, puisqu'ils ignorent l'hindi. Il y a cinquante ans, lorsque la langue persane était employée dans les tribunaux, le nombre des musulmans qui y étaient attachés surpassait de beaucoup celui des Hindous. Par l'introduction de l'urdu, le contraire a eu lieu, et maintenant, sur cent fonctionnaires, il y a seulement dix musulmans. Si donc on admettait l'hindi, il n'y en aurait plus un seul, et le gouvernement commettrait ainsi une injustice envers une nation qui doit lui être aussi chère que l'autre. Quel est en réalité le but des Hindous en demandant avec instance l'emploi officiel de l'hindi? Il est évident que ce n'est pas dans l'intérêt de la majorité des habitants du Bihar, mais pour satisfaire leur fanatisme religieux. Ils pensent qu'ainsi leur religion serait en progrès et que celle des musulmans décroîtrait, puisque les musulmans ne pourraient plus se servir de leur langue. »

» Gauri-praçad se borna à répondre : « Aquil Khan est un grand ergoteur, et il est très-éloquent : il rend vrai ce qui est faux et faux ce qui est vrai. Je ne suis pas assez érudit pour réfuter ses arguments, mais j'espère seulement en la bienveillance du *munsif,* et je le supplie de sauvegarder l'honneur de la vieille demoiselle l'Hindi. »

» Alors le *munsif,* forcé de donner sa décision, s'exprima ainsi : « La justice n'a rien à faire avec la pitié. C'est dans le *mandir* (temple hindou) qu'il faut prier. Aquil Khan a prouvé qu'il est plus avantageux pour le Bihar d'y maintenir l'urdu, donc la requête de mademoiselle l'Hindi est rejetée, et on continuera à employer officiellement l'urdu. »

Tout en donnant cette lettre, que je viens d'abréger, le *Saïantifik* blâme cette manière bouffonne de traiter une

question aussi grave, et il fait suivre sa citation d'une autre lettre écrite par un musulman plus sérieux qui la désapprouve et qui n'aime pas que les musulmans raillent les Hindous sur leur religion, ce qui les expose à de fâcheuses représailles. « Ainsi, dit-il, après la publication du *Tuhfat ulhind*, où un musulman tournait en dérision les dieux des Hindous, ceux-ci publièrent le *Tuhfat ulislâm*, le *Daulat-i Hind* et le *Saulat-i Hind* (1), pour se moquer à leur tour de la religion musulmane. Il vaut bien mieux avoir les uns pour les autres des égards mutuels et une tolérance réciproque. »

Je ne dirai rien de la réunion qui a eu lieu à Londres en février 1875, à l'instigation de Mr. Frédéric Drew, l'auteur du « Jummoo and Kashmir Territories », dans une des salles de la Société des arts, pour s'occuper de l'adaptation, désirée depuis longtemps par sir Charles Trevelyan et les missionnaires, de l'alphabet latin ou romain aux langues de l'Inde et spécialement à l'urdu (2). J'ai eu l'occasion de faire connaître mon sentiment à ce sujet dans mes précédents « Discours » ou « Revues », et il s'accorde tout à fait avec celui qu'a émis le Dr. Leitner dans cette réunion, où bien des hérésies littéraires ont été débitées. Je suis fâché que l'amour du bengali ait fait accepter à mon ami le Rév. James Long les préjugés de quelques orientalistes contre l'urdu.

Les *muschâ'ara* dont j'ai parlé l'an passé ont continué d'avoir lieu, et on en publie les actes et les lectures dans un journal spécial qui porte le titre modeste de *Riçâla* « brochure ».

Par suite de la décision qu'avait prise le major Holroyd dans la séance du *muschâ'ara* du 14 mai 1874, un comité composé d'hommes habiles en grammaire et en rhétorique

(1) Sur ces ouvrages, voyez l'« Histoire de la littérature hindouie hindoustanie », t. II, p. 247, et t. III, p. 419.

(2) « Indian Mail » du 15 février 1875.

a été constitué dès le mois de décembre suivant, pour examiner les productions soumises à l'*Anjuman* et faire connaître son opinion à leur sujet. Le *Panjâbî* (1) exprime le désir que ce comité s'occupe sans retard et avec impartialité de ses fonctions, en ayant égard aux critiques que les éditeurs de l'*Agrâ Akhbâr*, du *Mago Gazette*, de l'*Awadh Akhbâr*, du *Koh-i nûr* et du *Panjâbî* ont faites des pièces de vers déjà lues.

« A la séance mensuelle du *Muschâ'ara* de l'*Anjuman* du Penjab (qui a pour patron le prince de Galles), tenue en novembre 1874, des poëtes distingués et des raïs éminents, des élèves des collèges et des amis du progrès se réunirent dans la salle ordinaire des séances. On y distinguait le khalifa Saïyid Muhammad Haçan, grand vizir de l'État de Patyala, le khalifa Saïyid Muhammad Huçaïn, ministre de l'instruction publique (*Mîr munschî*) et d'autres fonctionnaires de Patyala. Le major Holroyd, directeur de l'instruction publique du Penjab, qui a fondé ces réunions, y assistait. Les poëtes Ata, Hali, Azad, Kischan-Lal, Haquir, Rafic, Huma, y lurent des vers en urdu sur le sujet donné : « la Justice. » On lut aussi d'autres vers qui avaient été envoyés du dehors, et dont quelques-uns roulaient sur d'autres sujets. Cette séance eut beaucoup d'éclat, et ceux qui entendirent les poëmes qui y furent lus admirèrent la magie du style de leurs auteurs. Le major Holroyd, qui est très-habile en urdu, en persan et en arabe, en fut lui-même fort content. Les pièces de deux poëtes qui s'étaient éloignés du programme ne furent pas admises à la lecture, car on sait qu'il ne faut pas traiter dans les poésies soumises à l'*Anjuman* du Penjab des sujets de satire ou d'éloge, ni aborder des thèmes malsonnants (2). »

D'après l'indication du Directeur de l'instruction publique,

---

(1) N° du 21 novembre 1874.

(2) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* du 20 novembre 1874.

le sujet des poëmes de la séance subséquente fut « la Bravoure et l'humanité (*muruwat*) » (1).

Outre le *Muschâ'ara* de l'*Anjuman* du Penjab, il en existe à Lahore même un autre qui a tenu dans une maison particulière plusieurs séances auxquelles ont assisté beaucoup de lettrés et de personnages notables, amis des vers, au nombre d'environ cent cinquante. Plusieurs poëtes y ont récité des gazals, dont quelques-uns ont été jugés remarquables. Au surplus, la collection de ces poëmes sera imprimée, et on pourra juger ainsi de leur valeur (2).

En janvier 1875, la séance mensuelle du *Muschâ'ara* de l'*Anjuman* a eu lieu en présence des rais du pays, de plusieurs notables d'Amritsir, des élèves du collége de l'Université de Lahore et de beaucoup de curieux. On lut d'abord, d'après l'usage, les masnawis et autres poëmes envoyés des localités environnantes. Puis quelques jeunes poëtes, élèves de Huma et de Haquir, lurent tour à tour leurs compositions, et l'auditoire y trouva avec plaisir des idées nouvelles revêtues de figures expressives. « Il est certain, dit à ce propos le rédacteur de l'*Akhbâr-i Anjuman* (3), que si des poëtes à imagination plantureuse et à diction gracieuse excitaient des jeunes gens de cette trempe à prendre part à ces *muschâ'ara*, en ayant soin de les y préparer par leurs leçons, le goût de la bonne poésie se répandrait bientôt dans l'Inde, y laisserait des traces permanentes; et ainsi le but moralisateur qu'ont surtout en vue les fondateurs de ces *muschâ'ara* serait atteint. »

Atâ, Rafic, Haquir, Azad, Huma et Said lurent ensuite leurs vers, qu'on écouta avec intérêt et dont on trouva le style soigné et les idées élevées. Puis il fut décidé que ces

(1) Ce mot arabe signifie les deux choses : *Fortiter in re, suaviter in modo.*

(2) *Akhbâr-i Anjuman* du 19 décembre 1874.

(3) N° du 5 février 1875.

vers seraient insérés dans l'*Akhbâr-i Anjuman*, et que le prochain sujet à traiter pour la séance de mars serait « l'Amélioration (*tahzîb*) ». Depuis lors, non-seulement cette séance, mais plusieurs autres, ont été tenus.

Le rédacteur de l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath (1) voudrait que ces *muschâ'ara* s'occupassent non-seulement de la poésie, mais de la prose, et généralement de la pureté du langage urdu. Il voudrait qu'à l'exemple de l'Académie française et de l'Académie espagnole, on y prît une décision sur les expressions abusives qu'il serait à propos de rejeter.

On ne peut se dissimuler que les fondateurs et instigateurs de ces *muschâ'ara* voudraient *européaniser* peu à peu la littérature moderne de l'Hindoustan. Elle a certainement à gagner par l'influence des idées européennes, mais il serait fâcheux que son caractère propre fût défiguré, et qu'elle ne se distinguât plus des littératures occidentales. On peut juger des intentions dont je parle par la traduction de l'article suivant, qui a paru sous le titre de *Urdû nazm* « Poésie urdue », dans le *'Alîgarh saïantifik Gazet* (2).

« Nous qui aspirions toujours vers la nature et qui désirions qu'elle fût célébrée par la poésie, nous voyons avec joie que nos écrivains se tournent vers elle. Chez nous la poésie n'était pas complète, nos poëtes n'écrivant que des gazals d'amour, des *wâçûkht* passionnés, des *cacîdas* de louange, des *quita'* de blâme, des *masnawî* de récits fabuleux. Nous ne voulons pas dire qu'il faille renoncer à traiter ces sujets, ils sont au contraire très-propres à l'être et ils sont fort utiles pour développer la bonne tendance du cœur et la recherche des expressions heureuses. Toutefois le mal était qu'il n'y eût dans notre langue que des compositions de ce genre. Celles qui se rapportent à la nature n'y existaient pas. La même routine avait lieu pour la mesure des vers;

(1) N° du 12 août 1875.
(2) N° du 19 février 1875.

on aurait dit que les règles pour la rime étaient l'essence même de la poésie. Personne n'aurait osé faire un vers sans rime, et on ne l'a pas même essayé (1). De cette façon notre poésie n'était pas seulement défectueuse, mais en réalité elle n'était pas utile. Nous devons donc nous réjouir de ce que les circonstances ont été propices et que les habitants du Penjab s'occupent d'écarter ces défauts. La date du commencement de l'amélioration de l'urdu est le jour de 1874 où le *muschâ'ara* pour la poésie naturelle a été inauguré à Lahore.

» Le lieutenant gouverneur du Penjab et le major Holroyd, Directeur de l'instruction publique, se sont occupés avec beaucoup de zèle de l'établissement de ce *muschâ'ara*, et nous devons leur en être reconnaissants. Les gens sensés et éminents de notre nation en ont senti l'importance. Le maulawi Muhammad Huçaïn *Azâd*, professeur au collège du gouvernement de Lahore, a mis plus que tout autre ses soins à préparer et à maintenir cette réunion poétique. Nous aimons la vigueur et la pureté de ses compositions, l'énergie de ses expressions et le genre de son énonciation. Son masnawi intitulé « le Songe de la sécurité (*Khwâb-i aman*) », qui a été imprimé dans l'*Aftâb-i Panjâb* « le Soleil du Penjab », a réveillé nos esprits du sommeil de l'insouciance. Le masnawi du maulawi Khwaja Altaf Ali *Hâlî* sur « l'Amour de la patrie (*Hubb ulwatan*) », et celui sur la « Discussion entre la clémence et la justice (*Munâzara-i rahm o insâf*) », qui ont été publiés dans le *Panjâbî Akhbâr*, sont en réalité une sorte de chronique de la science morale de notre temps. La simplicité des expressions, la pureté du style, l'élévation

(1) Dans toutes les langues de l'Orient musulman, les vers ne sont pas métriques, comme en grec et en latin; mais ils ont le rhythme et la rime. La prose peut y avoir le rhythme ou la rime; mais ce sont ces deux choses réunies qui constituent le vers. Les vers *blancs* ne réussiraient pas plus dans ces langues qu'en français, où l'on a en vain tenté de les introduire.

des pensées attirent les cœurs malgré eux. Ces masnawis sont plus agréables que l'eau la plus limpide; ils sont parfaits pour l'élocution, pour le langage, pour la manière de présenter les choses, pour l'arrangement des mots, pour la simplicité et la pureté de la diction. Jamais il n'avait été donné à nos poëtes de parvenir à l'hippodrome de la nature en modelant leurs vers sur le vrai. Si les poëtes de notre nation se tournent enfin vers des sujets naturels et s'inspirent des idées de Milton et de Shakespeare, s'ils se décident à traiter non pas seulement des sujets d'amour et d'imagination, mais des événements réels, et à tracer des descriptions d'objets visibles, combien notre littérature n'acquerrait-elle pas de développement et de grandeur! Nécessairement le jour viendra où nous nous glorifierons de tels poëtes comme les Européens se glorifient de Milton et de Shakespeare. »

Bien que la ville de Dehli ne soit plus la capitale de l'Inde et qu'elle ne soit plus même que le chef-lieu d'une division de la province du Penjab, elle conserve néanmoins une grande importance littéraire relativement à l'hindoustani (urdu); toutefois Lakhnau en a maintenant une plus grande, parce que, dès la fin du siècle dernier, la décadence de l'empire mogol attira dans cette ville beaucoup de poëtes et de gens de lettres, qui vinrent y rechercher la protection du nabab d'Aoude; aussi Lakhnau devint-elle dès lors la ville de l'Inde où le *rekhta* (1) fut cultivé et où il l'est encore avec le plus de succès. De là est venue la prétention qu'ont les habitants de Lakhnau d'avoir un langage plus pur que ceux de Dehli et de posséder des écrivains plus éminents. Cette prétention est vivement combattue par le rédacteur de l'*Awadh Akhbâr*, bien qu'imprimé à Lakhnau, qui la compare à celle qu'aurait le lion brodé sur un tapis d'être plus fort que le lion vivant de la forêt. Dehli est évidemment en

(1) On donne quelquefois ce nom, qui signifie « *bigarré* », à l'hindoustani urdu, mais spécialement quand il est employé en poésie.

possession de l'originalité, et Lakhnau n'a pour lui que l'imitation. La langue de Lakhnau dérive de celle de l'*urdû-é mu'alla* de Dehli. Les trois grands poëtes hindoustanis de la renaissance, Mir Taqui, Sauda et Haçan, étaient de Dehli. Les plus distingués des poëtes plus modernes ou contemporains sont nés à Dehli, ou en sont originaires. Le journaliste entre dans les plus petits détails à ce sujet, et corrobore ses raisonnements par de nombreux exemples, pour prouver que le langage des poëtes de Lakhnau n'est pas aussi pur que celui de Dehli, à qui appartiendra toujours la priorité. Lakhnau n'est pas d'ailleurs la seule ville qui ait fourni et qui fournisse des poëtes dignes de rivaliser avec ceux de Dehli. Tels sont Zaki, de Muradabad, qu'on a surnommé « le roi des poëtes »; Atasch et Akhtar, de Dacca; Ahmad, de Sikandara; Akhgar, d'Étawa; Arman, de Calcutta; Arzu, d'Agra; Azad, d'Haïderabad (du Décan); Afsos, du Turan; Imdad, de Farrukhabad; Amir, de Gwalior; Salik, d'Azimabad, et tant d'autres. Le journaliste compare le foyer hindoustani de Dehli à une rivière abondante qui a répandu ses flots dans l'Inde entière, car non-seulement chaque ville, grande ou petite, mais chaque village, ont fourni des poëtes hindoustanis, au point qu'on peut les compter par milliers (1), dont beaucoup ont déployé un véritable talent. Il n'y a presque pas de numéros d'un journal indigène qui ne contienne une ou plusieurs pièces de vers, la plupart de bon aloi (2).

II. Ce fut dans la riche bibliothèque de Langlès que je vis, dès 1817, les premiers ouvrages hindoustanis dont j'ai eu connaissance, celui, entre autres, d'Afsos sur la « Sta-

(1) On comprend que cette expression est exagérée. Dans une statistique récente que m'a fait connaître M. Ch. Schœbel, on compte dans l'Inde 518 poëtes et 189,000 personnes se livrant à des occupations littéraires. D'après la même statistique, il y aurait onze millions d'Hindous sachant parler et écrire l'anglais.

(2) *Awadh Akhbâr*, nos des 4, 6 et 8 août, 3 et 10 septembre 1875.

tistique et l'histoire de l'Inde », intitulé : *Arâïsch-i mahfil* « l'Ornement de l'assemblée », un des meilleurs livres en prose urdue (1). On n'a pas rendu justice à ce zélé orientaliste, qui, au milieu des préoccupations et des terreurs de la première révolution, ne cessa de s'occuper des langues de l'Asie et d'en propager la connaissance, et qui obtint à force de démarches, du gouvernement d'alors, la création de l'« École spéciale des langues orientales vivantes », dont il fut le premier administrateur et le premier professeur de persan, avec l'adjonction de Chézy (2), le fondateur en France de l'étude du sanscrit. Langlès était très-érudit; on peut lui reprocher seulement d'avoir quelquefois travaillé un peu légèrement pour céder aux instances de ses éditeurs. Je suivis avec fruit son cours en même temps que celui de mon principal maître, ami et patron littéraire, Sylvestre de Sacy, au Collége de France, où j'étais aussi auditeur assidu de l'excellent professeur Kieffer, premier interprète du Roi, à qui l'on doit la belle et correcte édition de la Bible turque publiée à Paris, et de Caussin de Perceval, père de l'auteur de l'« Histoire des Arabes ».

Mr. F. S. Growse, dont je regrette l'hostilité à l'urdu, reproche avec raison (3) aux rédacteurs des livres scolaires hindis de choisir des mots sanscrits inusités, au lieu des mots hindoustanis ou persans, que tout le monde connaît, leur prétendu hindi étant évidemment de l'urdu retouché, dont on a changé les substantifs et les adjectifs. Il critique, avec autant de raison, l'oubli qu'on y fait de la différence du cli-

(1) Il a été fautivement indiqué dans le « Catalogue des livres de Langlès », p. 404, n° 3266, sous le titre de « Récit de l'administration du Gouverneur général lord Minto ».

(2) L. de Chézy succéda à Langlès en 1824. A son tour, il eut pour successeur, en 1832, Quatremère, qui fut remplacé à sa mort, en 1857, par M. Charles Schéfer, administrateur de l'École depuis le décès du laborieux orientaliste et numismate, T. Reinaud, en 1867.

(3) « Calcutta Review », n° d'octobre 1874, p, 261.

mat et des usages de l'Inde et de l'Angleterre, puisqu'on vante dans un de ces livres la chaleur d'un beau jour d'été, sans songer que l'élève lit cet ouvrage dans un pays où elle est insupportable, et que dans un autre livre, en parlant d'un mort, on dit qu'il est réuni à la terre, tandis que dans l'Inde il est brûlé ou noyé. Mr. Growse critique aussi la manière tellement irrégulière de rendre les noms propres européens qu'ils sont méconnaissables. Je sens moi-même à chaque instant cet inconvénient pour les mots anglais que je rencontre dans les journaux hindoustanis, et que, bien qu'ils me soient souvent familiers, j'ai de la peine à reconnaître sous ces transcriptions bizarres. Enfin Mr. Growse critique, avec non moins de raison, la traduction de certains mots trop empreints d'esprit de parti, comme, par exemple, dans un abrégé de l' « Histoire d'Angleterre », où l'on a traduit « Protestantisme » par *sat dharm* « la vraie religion », et « Catholicisme » par *Pop kâ jhûthâ mat* « la fausse doctrine du Pape ».

A la liste que j'ai donnée des tazkiras hindoustanis, soit dans l' « Avant-propos » de mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », soit dans « les Auteurs hindoustanis et leurs ouvrages », je dois ajouter le *Gul-i ra'nâ* « la Rose fraîche », qui porte aussi le titre de *Manâquib uschschu'arâ* « Louanges des poëtes », par Schafic (Lakschmi Narayan) d'Aurangabad, écrit en 1181 (1767-1768), et dont Mulla Firoz possédait deux manuscrits dans sa bibliothèque (1). L'auteur de ce *Tazkira* traite, par lettre alphabétique, de *tous les poëtes nés* dans l'Hindoustan, tant des musulmans que des Hindous, et il donne des extraits de leurs ouvrages.

Muhammad Manzur, poëte lui-même, dans une sorte d'avant-propos mis en tête de l'édition fantaisiste (2) du

(1) « Catalogue, compiled by E. Rehatsek », p. 161.
(2) Je l'appelle ainsi par les raisons que je développerai dans l'Appendice.

« Diwan de Wali », publiée à Bombay en 1290 (1873-1874) par le cazi Ibrahim et par Nur uddin, annonce qu'il a l'intention d'écrire incessamment un *Tazkira* de tous les poëtes de l'Inde, et en attendant, il en a donné dans cet avant-propos une sorte d'abrégé, qui n'est en réalité qu'un résumé de ce qui a été écrit jusqu'ici à ce sujet. Il divise les poëtes urdus en cinq rangées ou *époques*, à partir de celle de Wali, dont les vers sont si parfaits, dit-il, qu'il a été appelé « l'unique du siècle » où il a écrit, c'est-à-dire la dernière moitié du dix-septième.

Les poëtes urdus sont toujours fort nombreux : dans le Penjab seul, on en compte soixante-quatorze, dont quatorze considérés comme devant occuper le premier rang, seize le second, vingt-sept le troisième, et dix-sept le quatrième et dernier (1). J'ai eu l'occasion d'en mentionner quelques-uns qui se sont fait connaître dans les *muschâ'ara* de Lahore.

Nombreux aussi sont les nouveaux ouvrages. Un des plus importants est le *Nazm ulmamâlik* « l'Organisation des États », traduction complète de l'arabe en urdu de l'*Acwam ulmaçâlik fî ma'rifat ulmamâlik* « la Meilleure des administrations par la connaissance de l'état des différents pays », dont j'ai déjà eu l'occasion de parler (2), publiée à Lakhnau par le maulawi Ismaïl d'Aligarh, et faite d'après le désir du gouvernement de Patyala. Cet ouvrage est l'objet d'un article très-développé qu'Altaf Huçaïn a été chargé d'écrire par l'*Anjuman* d'Arab-Saraï, et qui a été reproduit par le *Saïantifik* (3).

Voici en quels termes le *Panjâbî* (4) a annoncé la publication du *Tarîkh ulauliyâ* « Chronique des Saints » :

« Ceux qui désirent connaître les circonstances relatives

(1) Le *Panjâbî* du 18 juillet en donne la liste complète avec l'indication de leurs villes respectives.

(2) « Revue » de 1871, p. 34.

(3) N° du 8 octobre 1875.

(4) N° du 13 février 1875.

aux saints vénérables et aux docteurs éminents de la nation du meilleur des hommes (Mahomet), doivent savoir qu'il vient de paraître en hindoustani, sous le titre ci-dessus, un excellent livre qui formera trois volumes, où ils trouveront tout ce qui concerne les prophètes et les saints (*anbiyâ o auliyâ*). Le tome Ier, le seul qui ait encore paru, traite des prophètes, des saints et des docteurs depuis Adam jusqu'à l'an 500 de l'hégire. Il se compose d'une préface et de deux chapitres (*bâb*). Dans la préface, on trouve décrits les vingt et un avantages du *taçauwuf* (spiritualisme) et du *sulûk* (1), et l'histoire des quatre (principaux) pirs, fondateurs de corporations religieuses. Le premier chapitre est divisé en neuf sections (*fasl*), qui traitent tour à tour des prophètes, et spécialement de Mahomet et de ses épouses, des douze imams (2) et des imams *mujtahid* (3), des dix *évangélisés* (4) et des compagnons du Prophète (5). Le second chapitre est aussi divisé en neuf sections, où sont donnés des détails sur les familles spirituelles des *câdiria* (6), des *chichtiya* (7), des *nacschbandî* (8), des *sahrawardi* (9), etc.; sur les savants grammairiens, rhétoriciens et *prosodistes;* sur les docteurs interprètes du Coran et des *hadîs;* sur les *majzûb* (10), et sur les femmes contemplatives.

---

(1) « Initiation » et « marche progressive dans la voie du spiritualisme et de la contemplation ».

(2) Voyez-en la liste dans « l'Islamisme », p. 261.

(3) On nomme ainsi les premiers docteurs de l'islamisme.

(4) Voyez-en la liste dans « l'Islamisme », p. 266.

(5) On en trouve aussi la liste dans la note 2 de la page 147 de « l'Islamisme ».

(6) Sur le personnage qui donne son nom à cette famille spirituelle, voyez mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde (« Islamisme », p. 380 et suiv.) »

(7) Voyez « l'Islamisme », p. 252 et suiv.

(8) Classe de sofis qui tirent leur nom d'un saint personnage, surnommé *Nacschbandi* « peintre ».

(9) Autre classe de sofis, qui tirent leur nom de leur patron.

(10) C'est-à-dire « attirés (de Dieu) », classe de contemplatifs.

» Dans le tome Ier de ce livre incomparable, on lit donc l'histoire de mille grands personnages, de leurs révélations et de leurs miracles, la date et l'année de leur naissance et de leur mort, et le lieu de leur tombeau.

» Dans le tome II, il sera parlé des saints personnages et docteurs musulmans qui ont vécu depuis l'an 500 de l'hégire jusqu'à l'an 1000; et dans le tome III, de ceux qui les ont suivis, jusqu'à nos jours.

» Cet ouvrage est rédigé par un habitant de Bombay, le saïyid Imam uddin Ahmad, de Gulschanabad. »

Il a paru en urdu, sous le titre de *Mazâc ul'ârifîn* « le Délice des contemplatifs », la traduction du livre arabe intitulé *Ihyâ ul'ulûm* « Vivification des sciences (relatives à la religion) », qui offre la théorie de ce que le précédent expose dans la pratique.

L'*Atâlîc-i Hind* annonce la prochaine publication d'un « Traité (*Riçâla*) sur la Religion musulmane », qui, ainsi qu'on peut s'en assurer par la table des matières, « sera très-utile aux musulmans, et rappellera les vrais principes de l'islamisme à ceux qui sont en proie à de vaines imaginations et à des croyances fanatiques qu'ils tiennent de leurs nourrices. » Ce travail est dû à un prédicateur célèbre, le maulawi Mirza Fath Muhammad Beg (1).

La seconde partie de l' « Histoire de l'Hindoustan (*Tarîkh-i Hindûstân*) », du munschi Muhammad Zuka ullah Khan, dont j'ai déjà parlé (2), a paru et est l'objet d'un intéressant article d'Altaf-i Huçaïn, de Dehli (3). « La première partie de cette Histoire, qui a vu le jour en 1873, dit-il, traitait de l'époque hindoue; celle-ci traite de l'époque musulmane; et la troisième, qui devait être imprimée avant le 1er janvier 1876, a pour objet l'époque anglaise. Il n'avait paru jusqu'ici en

(1) Sur ce personnage, voyez ma « Revue » de 1874, p. 47.
(2) « Revue » de 1874, p. 39.
(3) *'Alîgarh Akhbâr* du 18 juin 1875.

hindoustani aucune histoire complète de l'Inde (1) : l'obscurité des temps anciens hindous a été un peu éclaircie par les travaux des Européens; l'époque musulmane est connue par Firischta et par le *Siyar ul'mutaakhkhirîn*. Pour l'époque anglaise, il y a des ouvrages en anglais, mais rien en hindoustani. De ces livres, l'auteur a fait un abrégé qui dispense de les consulter. Le grand mérite de notre auteur, c'est qu'il a rejeté les inutilités qui surchargent les histoires et qui n'ont pas de rapport avec le récit essentiel, telles que les descriptions des fêtes et des chasses, les réjouissances des mariages, les louanges des poëtes, les chants des bardes, les indications des astrologues, géomanciens et magiciens, etc.; enfin les légendes des faquirs et tous les récits invraisemblables. En cela, cet ouvrage est inappréciable, car son auteur est le premier des historiens asiatiques qui ait adopté pour son œuvre la critique européenne. Il y expose, sans fanatisme ni partialité, le résultat de chaque règne, les qualités et les défauts de chaque sultan, sa conduite et ses actes. Le style de l'ouvrage est attachant, il suffit d'en lire quelques pages pour s'en convaincre. L'auteur n'a suivi les idées de personne, il a écrit consciencieusement, sans faire attention aux louanges ou aux critiques des auteurs européens à l'égard des souverains musulmans. La traduction urdue de « l'Histoire de l'Inde » d'Elphinstone, que la Société scientifique d'Aligarh a publiée, ne peut équivaloir à l'ouvrage de Zuka ullah. Elphinstone a tiré des auteurs orientaux ce qu'il a écrit en anglais, et la traduction urdue est donc la traduction d'une traduction. Il y a d'ailleurs bien des événements qu'Elphinstone n'a pas mentionnés et qui se trouvent dans le *Tarîkh-i Hindustân;* enfin Elphinstone avait naturellement des préjugés que notre auteur ne partage pas. Félicitons-nous donc de ce qu'un de nos compatriotes a décrit avec impartia-

(1) Celle de Siva-praçad, intitulée *Itihâs timir-nâçak*, est en hindi et non en urdu.

lité et habileté les temps anciens, le moyen âge et les temps modernes de notre pays, et qu'il a comblé une lacune qui se faisait sentir dans notre littérature contemporaine. »

Le schah-zada Mirza Nacir uddin Haïdar, de Dehli, travaille à deux grands ouvrages (1), « l'Histoire du Penjab (*Tarîkh-i Panjâb*) » et le « Mémorial des horizons (*Tazkirat ulâfâc*) », accompagnés des pièces justificatives. La première de ces histoires est sur le point d'être terminée, et la seconde est arrivée au quart. L'Histoire du Penjab ne sera pas seulement une sèche chronique. Il y sera tracé l'histoire détaillée des gouvernements qui s'y sont succédé. Bien plus, la géographie du pays y sera exposée en détail avec tous les changements qui ont eu lieu jusqu'en 1874. Quant au *Tazkirat ulâfâc*, « il est semblable à la coupe de Jamschid, qui montrait le monde », pour employer l'expression même du journaliste, car c'est un tableau des différentes nations, des royaumes et des empires, des villes et des cités. On y trouve le nom des rois depuis la fondation de chaque sultanat jusqu'à présent; on y expose tout ce qu'on ne pourrait savoir qu'en lisant cent cinquante volumes dont celui-ci est le résumé.

Un autre livre, intitulé *Mirât ussalâtîn* « le Miroir des rois », dont j'avais seulement indiqué le titre l'an passé (2), est imprimé avec beaucoup de soin, et à grands frais, à la typographie de Dehli appelée *Nusrat ulmatâbi'* « la Victoire des imprimeries (3) ». On y trouve la reproduction des portraits des principaux souverains qui existent en ce moment sur la face du globe, accompagnés de l'histoire de ceux qu'ils représentent, des nations qu'ils gouvernent, de ce qui distingue chaque pays, de ce qu'il offre d'extraordinaire; on y

(1) *Panjâbî* du 21 novembre 1874.
(2) « Revue » de 1874, p. 45.
(3) *Panjâbî* du 28 novembre 1874.

trouve aussi des dessins des édifices les plus remarquables du monde (1).

Un savant hindou, Aïsch (Chotan Lal), d'Ajmir, s'occupe de l'impression de la traduction en urdu de toutes les lois et règlements de l'Inde anglaise. Ce grand digeste porte le titre de *Makhzan ulcawânîn* « Trésor des lois » (2), et il offre une preuve de plus de l'emploi général de l'hindoustani-urdu.

Le Chaubé Baldéo-das, un des Hindous les plus distingués de Rampur, a publié, sous le titre de *Niti-prakâsch* « Manifestation de la morale », une traduction hindie du *Pand-nâma* de Saadi, plus connu dans l'Inde sous le nom de *Karîmâ*, et dont la traduction existe depuis longtemps et a été imprimée bien des fois (3). Le rédacteur du *Nûr ul-absâr* (4) fait observer au sujet de la traduction de cet opuscule que du commencement à la fin le texte persan est rendu hémistiche par hémistiche, et comme qui dirait mot pour mot, de la manière la plus claire et la plus satisfaisante. L'ouvrage est imprimé à Allahabad, sur trois colonnes. La première offre le texte persan, la seconde la traduction hindie en caractères *dévanagaris*, et la troisième la même traduction en caractères urdus-persans. Le Directeur de l'instruction publique des Provinces nord-ouest, Mr. Kempson, en a acheté cinq cents exemplaires pour distribuer en prix dans les écoles des femmes.

---

(1) Les dessins des monuments de Dehli sont la reproduction de ceux que Saïyid Ahmad Khan a donnés dans son *Açâr-ussanâdid*.

(2) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* du 10 septembre 1875.

(3) Cette traduction n'est pas mentionnée par erreur dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », bien qu'à la table des matières on trouve « *Karîmâ*, voy. *Pand-namâ* ». Le mot *Karîmâ*, qui signifie « O Généreux (Dieu) », est le premier mot de ce petit poème de Saadi, qui, par suite, est souvent désigné sous ce titre. On en trouve la traduction française dans la réimpression de mes « Allégories et Récits poétiques, traduits de l'arabe, etc. »

(4) Cité dans le *Panjâbî* du 12 décembre 1874.

Le munschi Jamal uddin, de Lakhnau, mais résidant à Allahabad, déjà connu par plusieurs ouvrages, a écrit, spécialement pour les écoles des femmes, un livre intitulé *Arsî-mashaf* « le Livre du miroir »(1). Les usages pratiqués à l'occasion des mariages indiens y sont décrits en style élégant et en langage « purifié par l'eau du *Kauçar* » (2). Tout ce qui concerne le mariage y est décrit avec esprit et convenance. Les mots malins et piquants qu'on peut dire à cette occasion y sont mentionnés, et non les choses malsonnantes qu'on y entend trop souvent. Le journaliste qui nous fait connaître ce travail aurait voulu que l'auteur eût aussi décrit ce qui se passe chez les autres nations à l'occasion des mariages, en sorte qu'en les connaissant l'esprit des femmes indiennes se développe, qu'elles éprouvent le sentiment de la délicatesse, qu'elles abandonnent les coutumes absurdes qui distinguent les mariages dans l'Inde; qu'elles songent à l'éducation de leurs enfants, et qu'elles leur apprennent elles-mêmes à lire et à écrire comme cela se pratique en Europe.

Il a paru « dans l'intérêt des femmes » un autre ouvrage hindoustani intitulé *Inschâ-é hâdî unniçâ* « Manuel épistolaire propre à guider les femmes », par le munschi Saïyid Ahmad, de Dehli. Cet ouvrage est écrit avec goût et dans le style de la conversation des dames de la bonne compagnie. Il y est traité de toutes les lettres à écrire et des réponses à y faire de façon à donner aux femmes la facilité de développer correctement et agréablement leurs pensées. On y indique d'abord la manière d'écrire aux personnes âgées et aux veuves respectables, puis viennent les lettres de sœur à sœur, des amies ou connaissances avec lesquelles on est sur le pied

(1) Ce titre fait allusion à un usage indien, qui consiste en ce que le fiancé doit voir d'abord dans un miroir le visage de sa fiancée.

(2) Ces mots sont traduits de l'*Akhbâr-i sarischta-i ta'lîm-i Awadh*, n° d'avril 1875, qui annonce cet ouvrage.

d'égalité, et leurs réponses, enfin les lettres des femmes au service d'une autre, telles que femmes de chambre, nourrices, gouvernantes, etc., et les réponses à faire à toutes ces lettres (1).

Le raja Siva-praçad, grand-croix de l'Étoile de l'Inde, un des plus féconds écrivains hindoustanis contemporains, auquel j'ai consacré un long article dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », sous son nom poétique de Wahbi, cet éminent Hindou, dis-je, vient de publier à Bénarès une double grammaire hindoustanie, c'est à savoir une grammaire du dialecte urdu, rédigée en urdu (2), et une grammaire du dialecte hindi, rédigée en hindi (3), tirées chacune à *cinq mille* exemplaires. Par ces deux traités, tout à fait identiques, un en caractères urdus persans et l'autre en caractères dévanagaris, on acquerra la conviction qu'ainsi que l'a dit John Beames (4), « c'est méconnaître la science de la philologie que de considérer l'urdu et l'hindi comme deux langues distinctes », et, comme l'a dit de son côté F. S. Growse, qu'il est « grand temps que ces distinctions fantaisistes cessent, que le langage du pays soit unique conformément à l'analogie universelle, et qu'il soit désigné sous le nom d'hindoustani (5) ». Il est malheureusement difficile que ce vœu puisse se réaliser de longtemps, surtout pour l'écriture, l'urdu s'écrivant en caractères persans de droite à gauche et l'hind ien caractères plus ou moins dévanagaris de gauche à droite. Les Hindous n'aiment guère le premier caractère, et les musulmans détestent le second.

(1) *Panjâbî* du 27 mars et du 15 mai 1875; *'Aligarh Akhbâr* du 11 juin 1875; *Akhbâr-i sarischta-i ta'lim-i Awadh*, n° de juillet 1875; *Awadh Akhbâr* du 10 septembre 1871.

(2) « Urdu Grammar (*Urdû sarf o nahw*) », grand in-8° de 162 pages, avec notes marginales.

(3) « Hindi Grammar (*Hindî vyâkaran*) », petit in-8° de 216 pages.

(4) « Comparative Grammar of the modern Aryan languages », t. Ier, p. 32.

(5) « Some objections to the modern style of official hindustani. »

Les deux nations ont aussi leurs expressions particulières; mais la grammaire des deux idiomes est certainement la même, et en réalité ils ne forment, comme il est dit plus haut, et comme je l'ai dit moi-même bien des fois, qu'une seule et même langue, généralement connue sous le nom d'hindoustani. Ces deux grammaires offrent pour l'Inde un intérêt général. Un autre ouvrage élémentaire qui y sera fort utile, c'est le *Mufîd ulatfâl* « l'Utile aux enfants », vocabulaire mnémonique anglais-urdu, en vers, par le munschi Wazir Singh, imprimé ou plutôt réimprimé à Dehli en 1875. L'auteur a su choisir habilement les mots anglais et urdus propres au rhythme et à la rime, ainsi qu'on le voit, par exemple, dans le vers suivant (1) :

Rahm « mercy » haï, aur *fazl* « grace »; « Hill » *pahârî* haï, aur *jâé* « place ».

C'est-à-dire : *Rahm* se rend en anglais par « mercy (compassion) », et *fazl* par « grace (bonté) »; « hill (colline) », en anglais, est le même que *pahârî* en urdu, et *jâé* en urdu (persan) est le même que « place (lieu) » en anglais.

Ce travail, qui a dû donner beaucoup de peine à l'auteur, a reçu l'approbation du principal du collége de Dehli, et on s'en sert avantageusement dans les écoles pour apprendre l'anglais aux indigènes.

Il a paru un *Safar-nâma* « Livre de voyage », contenant le récit des voyages du sahib-zada Muhammad Ubaïd ullah Khan, fils du feu nabab Muhammad Wazir Khan, et oncle du chef actuel de Tonk. Ce volume, qui est l'objet d'un article de plusieurs colonnes du *Panjâbî* (2), n'offre qu'un intérêt descriptif, car il n'y est question que d'une prome-

(1) Dans le texte, les mots anglais sont écrits en caractères urdus-persans; mais ils sont reproduits au-dessous en caractères latins. Les vers sont du mètre *khafîf*, composé des pieds *fâ î lā tūn*, *mā fā î lūn*, *fā î lūn*.

(2) N° du 19 juin 1875.

nade de vingt-cinq jours à travers les villes de Panipat, Bénarès, Bareilly, Muradabad, Kol, Aligarh, Agra et Jaïpur, promenade entreprise, il est vrai, pour s'instruire, pour connaître les monuments de ces villes, et pour conférer avec leurs personnages éminents. Ajoutons que le sahibzada a laissé partout sur son passage des marques de sa munificence aux établissements utiles, surtout au *Madraçat ul'ulûm*, dont la fondation nouvelle attire les sympathies musulmanes.

On sait que chez les Orientaux l'administration laisse beaucoup à désirer; les États feudataires de l'Inde sont dans ce cas, et c'est pour eux que, sous les auspices du Directeur de l'instruction publique des Provinces nord-ouest, le maulawi Rahim-bakhsch de Dehli a publié un ouvrage intitulé *Mirât ulmulk* « le Miroir du pays », où sous le voile d'anecdotes « assaisonnées de sel et de poivre », il a présenté un tableau peu flatteur des désordres de tout genre des administrations indigènes, tels que les présents qu'exigent les fonctionnaires, l'inutilité des plaintes, l'emploi de gens incapables et vils, les punitions disproportionnées aux crimes, les vols de grand chemin et le mauvais état des routes, les dénis de justice criants, etc. Puis l'auteur trace une esquisse des réformes qu'il serait essentiel de faire, en sorte que son ouvrage peut être considéré comme un manuel ou un guide d'administration (1).

Les ouvrages hindoustanis publiés en dernier lieu dans la présidence de Bombay, le sont tous à Bombay même, excepté deux opuscules mythologiques hindous, le *Sivarâtri Mahatmya* « la Grandeur de la nuit de Siva », imprimé à Ahmadabad, et le *Quissa-i Srî Val*, imprimé à Pounah (2). Voici les titres des autres :

---

(1) *Panjâbî* du 31 juillet 1875.

(2) L'auteur de cet ouvrage paraît être néanmoins musulman, d'après son nom de Saïyid Haïdar Sabhakar.

Hari Charitr « Histoire de Hari », ou plutôt de Krischna, d'après le *Bhâgavat Purâna,* poëme hindi de 66 pages.

Kabîr pada sangraha « Collection des poésies de Kabir », grand in-8° de 156 pages. Serait-ce une nouvelle édition de la collection, imprimée aussi à Bombay sous le titre de *Kabîr Kâvya,* des poésies de ce célèbre fondateur de la secte des Kabir-panthis, qui a donné naissance à celle des Sikhs (1) ?

Saudâ-é âkhirat « le Négoce pour la vie future », ou « la Meilleure Provision pour le jour du jugement », ouvrage religieux musulman de 200 pages, par le schaïkh Abd-ulcadir bin Schaïkh Muhi uddin.

Zaïn ulmajâlis « l'Ornement des réunions », poëme de 338 pages, sur un grand saint musulman surnommé *Pîr-i dastguîr* « le Directeur bienveillant ».

Trois ouvrages de magie, savoir : *Fâl-nâma* « Livre de divination (2) », *Kaschf ulasrâr-i zamîr* « l'Indication des secrets du cœur », et *Tilismât-i 'ajâïb* « les Talismans des merveilles », par Mir Khuda-dad, auteur aussi d'un livre de recettes médicales.

Dabdaba-i Sirâj-i gaïb « la Manifestation du flambeau du monde invisible », par Mir Schahid Ali, ouvrage d'astrologie.

Misbâh ulhayât « le Flambeau de la vie », par Maulana Mir Hayat de Maïçour, ouvrage religieux musulman.

Misbâh ulmajâlis « le Flambeau des réunions », « Vie de Mahomet », de 396 pages, par le cazi Gulam Ali Mahari.

'Ijâz-i Ahmadi « le Prodige d'Ahmad (Mahomet) », autre vie de Mahomet, par Schaïda (Gulam Asgar).

Quissa-i Fagfûr-i Chîn « Histoire de l'Empereur de Chine », conte de 82 pages.

---

(1) Voyez ma « Revue » de 1873, p. 25; et sur Kabîr et sa doctrine, « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », t. II, p. 120 et suiv.

(2) Incidemment mentionné dans ma « Revue » de 1874, p. 62.

Deux nouvelles rédactions du *Laïla Majnûn*, une par le khalifa Muhammad, de 96 pages, et l'autre par le saïyid Fazl, de 72 pages.

Enfin, j'ai trouvé dans le catalogue des livres imprimés à Bombay en 1874 l'indication de l'édition que j'ai mentionnée plus haut du « Diwan de Wali », dont M. Chatfield, Directeur de l'instruction publique, a bien voulu m'envoyer gracieusement un exemplaire.

Parmi les ouvrages urdus annoncés dans l'*Awadh Akhbâr*, j'en trouve quelques-uns à nommer; par exemple :

Ajâïb ulquiças « les Merveilles des récits historiques », reproduction de ce qui a été écrit de plus intéressant concernant les prophètes depuis Adam jusqu'à Mahomet;

Tilism-i Hind « le Talisman de l'Inde », tableau de l'« Histoire des rajas et des sultans de l'Hindoustan »;

Tâwîl-i manâm « Explication des songes », traduction d'un livre arabe du même titre, par le maulana Baschârat Ali Khan.

Une nouvelle édition de la version hindie du *Mahâbhârata*, en quatre volumes in-4°, dont la première fut publiée à Calcutta en 1829 (1).

L'éditeur du *Panjâbî* (2) fait savoir qu'il a l'intention d'éditer un choix des *Masnawis* d'Azad, et que le meilleur titre à donner à ce recueil lui semble être celui d'*Ustâd Khudâdâd* « le Maître donné de Dieu »; par allusion à l'utilité qui peut résulter de la lecture de ces vers à cause des idées élevées qui y sont exprimées.

Le *Strî-dharma-sangraha* « Collection des lois relatives aux femmes », a été publié à Bareilly sous les auspices de la Société littéraire du Rohilkhand, par le sastri Tara Chand,

---

(1) Voyez « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », t. Ier, p. 499 et suiv.

(2) N° du 26 décembre 1874.

qui prend dans ses poésies urdues le nom d'*Akhtar*, comme l'ex-roi d'Aoude (1).

L'ouvrage hindi le plus remarquable qui ait paru dans ces derniers temps, c'est la traduction accompagnée du texte sanscrit du *Vajûr-véda* (2), publiée à Aligarh par un riche Hindou de Besma, le thakur Guiri-praçâd (3) Singh, le même qui publie le journal urdu-hindi appelé *Mangâl samâchar* « les Nouvelles du mercredi » (4). L'*Vajûr-véda* ou « le Véda du sacrifice » est une collection de formes liturgiques et de prières tirées du *Rig-véda*, mais arrangées d'une manière plus systématique et plus commode (5).

Parmi les ouvrages hindoustanis récemment publiés à Lakhnau sous les auspices du département de l'Instruction publique, je distingue :

Wacây'i-nigâr-i Inglistân « Tableau des événements d'Angleterre », par le maulawi Abu'lhaçan, traduction du « Collier's British Empire » ;

'Itr-i majmû'a « les Parfums réunis », commentaire de l'*Urdu poetical Reader* ;

Gulschan-i faïz « le Parterre de l'abondance », par Ram Ratan Lal, traduction urdue de « l'Histoire du roi Bhoj » ;

Bahâristân-i asch'âr « le Jardin printanier des vers », recueil des poésies urdues de *Câdir* (Raé Kischan Kumar) de Muradabad, écrites en urdu, bien que l'auteur soit Hindou, et louées dans l'*Akhbâr-i 'âlam* (6).

---

(1) « Revue » de 1872, p. 58.

(2) J'en ai déjà parlé dans ma « Revue » de 1871, p. 6, et dans celle de 1872, p. 36.

(3) Je trouve le nom de cet écrivain écrit aussi *Gurû-praçâd*. Cela tient sans doute à ce que le mot *guru* étant écrit en urdu par un *gâf* et par un *ré*, on peut lire *gur* pour *guru*, ou *guir*. *Gurû-praçâd* signifie « Faveur du Guru », et *Guir-praçâd*, « Faveur de la montagne ».

(4) Sur ce journal, voyez ma « Revue » de 1870, p. 33.

(5) On trouve des détails satisfaisants sur ce Véda dans l' « Indian Wisdom », de Mr. Monier Wiliams, et dans son excellent Dictionnaire sanscrit.

(6) N° de janvier 1875.

Enfin on a publié en hindi, à Bénarès, les « Conférences scientifiques » du babu Lakschmi Sankar Misr, professeur de mathématiques au collége de cette ville, hindoue par excellence.

La littérature chrétienne hindoustanie s'est encore enrichie de plusieurs volumes et de nombreuses brochures, ainsi qu'on le verra plus loin.

Un habitant de Madras, Maulana-bakhsch, qui chante des pièces de poésie non-seulement en hindoustani, mais en six autres langues (le canara, le télugu, le darawi ou dravidien (1), le malabare, le mahrati et le gujarati), vient d'écrire un ouvrage remarquable sur les quatre bases de la musique indienne : le *tal* (la mesure), le *sur* (la mélodie), le *râg* (les modes musicaux) et le *tân* (ton des instruments). Le principal but de ce livre est de répandre la connaissance de la musique des Hindous, d'après les livres anciens, et de faire revivre cette science qui se perd tous les jours (2).

Le premier fascicule du grand Dictionnaire urdu du docteur Fallon (3) vient de paraître. Ce travail considérable, qui fera le plus grand honneur à l'érudition et à l'infatigable persévérance de son savant auteur, se composera de vingt-cinq fascicules de quarante-huit pages chacun comme celui-ci.

Il a aussi paru à Allahabad un « Dictionnaire anglais-urdu de 1050 pages, par le munschi Sada-sukh, traducteur du gouvernement des Provinces nord-ouest (4).

Le « Dictionnaire hindi (5) » du Rév. J. D. Bate, d'Allahabad, dont j'avais annoncé la mise sous presse dans ma

---

(1) Le journaliste indigène entend probablement par cette expression le tamoul.

(2) *Panjâbî* du 26 décembre 1874.

(3) « New Hindustany Dictionary », part. I, grand in-8°. Voyez ce que j'ai déjà dit de ce Dictionnaire dans ma « Revue » de 1874, p. 44.

(4) *Panjâbî* du 10 juillet 1875.

(5) Très-grand in-8° de 805 pages.

« Revue » de 1872 (1), a vu le jour cette année à Bénarès, et l'auteur a bien voulu m'en adresser un exemplaire. Cet ouvrage comble un *desideratum* d'autant plus important que l'hindi prend journellement plus d'extension, grâce à la faveur que lui accorde le gouvernement. Ce dictionnaire contient cinquante mille mots ou formes de mots, c'est-à-dire environ trente-cinq mille de plus que celui de Thompson, le seul dictionnaire hindi qui existât jusqu'ici. M. Bate est un missionnaire baptiste, et il est à remarquer que dès leur premier établissement dans l'Inde les missionnaires baptistes se sont distingués par leurs travaux linguistiques et littéraires. Il y eut d'abord Carey, les deux Marshman et Ward; puis Mack, Yates et Wenger; Thompson, Parsons et Christian, presque tous *hindoustanistes* éminents; et enfin W. Etherington, à qui l'on doit une savante grammaire hindie; S. H. Kellogg, qui poursuit avec énergie la publication de sa « Grammar of the literary and colloquial hindi (2) », et J. D. Bate, qui vient de mettre au jour son copieux dictionnaire. Ces trois derniers ouvrages permettent d'étudier à fond les productions anciennes et modernes de la littérature hindie.

Le tome second du « Comparative Grammar of the modern aryan languages of India », par Mr. John Beames, a aussi paru. Il contient de savantes dissertations sur les noms et les pronoms en hindi, en penjabi, en sindhi, en gujarati, en mahrati, en oriya et en bengali. Ce travail immense est sans aucun doute pour la littérature de l'Inde moderne, sous le point de vue de la philologie comparée, une des productions les plus remarquables de notre temps. Le suffrage de l'émi-

(1) Page 40.

(2) Cet érudit missionnaire a bien voulu m'envoyer les épreuves des feuilles 17, 18 et 19, qui vont jusqu'à la page 152, et où il n'est encore question que de la déclinaison des pronoms, ce qui annonce un travail d'une grande étendue, mais qui arrivera à bonne fin, car les encouragements de tout genre ne lui manquent pas.

nent indianiste le Dr. J. Murray Mitchell, qu'il a obtenu (1), en est un sûr garant.

Mr. F. S. Growse a publié un mémoire en deux volumes in-4°, chacun de près de 200 pages, sur le district de Mathura, pays plus célèbre encore dans la mythologie que dans l'histoire de l'Inde. Ce beau travail est enrichi de cartes et d'illustrations, et, ce qui est bien précieux aussi, de nombreux extraits d'ouvrages sanscrits et hindis. Une de ces citations nous fait connaître un abrégé hindi des Védas ignoré jusqu'ici, intitulé *Byom-sâr*, et quelques ouvrages qui appartiennent à ce qu'on peut appeler la littérature *vallabhâcharya*, du nom du fondateur d'une secte hindoue qui a fourni de nombreux ouvrages hindis (2). Ailleurs, en parlant de l'excellente édition que Ram Sen a donnée du *Râmâyana* de Tulci-das, Mr. Growse a rappelé que les Indiens le préfèrent à celui de Valmiki, et il le considère lui-même, dans les points essentiels, comme supérieur au poëme original sanscrit (3).

III. La presse prend dans l'Inde une grande importance : bientôt les Indiens, comme les Européens, ne pourront se passer de la lecture des journaux. Ce goût (*mazâc*) des journaux qui se répand dans l'Inde fait l'objet d'un article fort sensé dans un journal indigène, qui reproche aux Indiens de ne lire les journaux que pour y trouver des nouvelles d'événements singuliers et extraordinaires, au lieu d'y chercher les articles instructifs et d'y prendre des notes qui pourraient leur être utiles dans l'occasion.

La presse est libre dans l'Inde; toutefois, d'après une

(1) Voir l'excellent article consacré à l'ouvrage de M. Beames dans l'« Indian Antiquary » de juin 1875, p. 186 et suiv.

(2) Voyez-en la liste dans l'« Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », t. III, p. 259 et suiv.

(3) « Calcutta Review », n° d'octobre 1874, p. 262.

« Resolution » du gouvernement, il est interdit aux fonctionnaires d'être propriétaires, directeurs ou éditeurs d'aucun journal politique; il leur est même défendu d'y écrire des articles sans autorisation. Ces restrictions récentes sont vivement attaquées par les journaux indigènes (1), qui aimeraient voir, disent-ils, entre le gouvernement anglais et les Indiens « l'union du lait et du sucre ». Ils croyaient que l'administration se dirigeait toujours d'après l'axiome arabe : « Choisis ce qui est limpide et laisse ce qui est trouble (2) », mais ils voient qu'il n'en est pas ainsi, car les interdictions récemment imposées à la presse ne tendent à rien moins qu'à détruire l'intérêt des journaux, qui désormais ne pourront plus s'occuper que de choses insignifiantes, privés qu'ils seront, par ces mesures gênantes, de recevoir les renseignements qui leur sont nécessaires.

Le commissaire de Lahore est allé plus loin que le gouvernement central, car il a donné des ordres pour qu'aucun journaliste ou correspondant de journaux ne fût admis dans l'enceinte des tribunaux. Cette mesure est aussi fortement blâmée par le rédacteur du « Journal de la Société littéraire du Penjab (3) : « On croyait, dit-il, que le but du gouvernement, en favorisant l'extension des journaux, était de donner aux Indiens le moyen de pouvoir faire connaître avec sincérité et en vraie liberté leurs opinions sur ce qui arrive de bien ou de mal, et procurer ainsi des informations avantageuses au gouvernement et au public; mais comment pourront-ils le faire s'ils ignorent ce qui se passe?

Je trouve dans l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* (4) un article de *dix-sept* colonnes, suivi d'un appendice de *trois* autres, sur le journalisme; et dans l'*Akhbâr-i' âlam* de Mirath (5),

(1) Entre autres, par le *Panjâbî*, n° du 31 juillet 1875.
(2) *Khuz mâ safâ o da' mâ kadar.*
(3) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* du 8 janvier 1875.
(4) N° du 12 février 1875.
(5) N° du 11 mars 1875.

un article sur le même sujet. Le travail du rédacteur du premier journal est divisé en deux parties. La première contient de longues considérations sur l'importance des journaux, sur la liberté et l'indépendance dont il est important qu'ils jouissent, et sur le rôle qu'ils ont à remplir. Puis l'auteur s'étend sur les qualités diverses que doivent avoir les journalistes et sur les connaissances qu'il leur faut posséder pour instruire et éclairer le public. J'ai analysé antérieurement des articles du même genre (1), et je ne vois guère dans celui-ci que des répétitions (2). Ce rédacteur, comme les auteurs des autres articles sur le même sujet, voudrait dans les journaux et dans les journalistes une perfection qu'on ne peut atteindre en rien. Dans la seconde partie du travail dont je parle, on lit des observations particulières sur les principaux journaux hindoustanis. Cette partie est plus pratique, et c'est celle-là que je vais faire connaître. L'*Akhbâr-i 'âlam* a reproduit en abrégé la première partie, en faisant ressortir ce qu'il approuve; quant à la seconde, il diffère souvent d'opinion. Voici, au surplus, les appréciations de l'*Akhbâr-i Anjuman*, qui généralement me paraissent sévères, surtout la première :

« L'*Awadh Akhbâr* est un très-grand journal de Lakhnau, contenant suffisamment de nouvelles et de bons articles de fonds. L'éditeur connaît bien sa tâche, et son style est soigné et clair. Plusieurs collaborateurs lui fournissent des renseignements utiles. Ce journal a de l'importance, mais on s'aperçoit que l'éditeur n'est versé ni dans l'histoire ni dans la géographie. S'il connaissait aussi les livres sur les sciences qui ont été traduits de l'anglais, son jugement doublerait de valeur. Bien qu'il soit écrit d'une manière peu originale, il est néanmoins spirituel, et il y a de la variété. »

(1) « Revue » de 1873, p. 46 et suiv.

(2) Il y a dans le *Saïantifik* du 10 septembre 1875 un article du même genre, reproduit de l'*Urdù Gaïd* (Guide), sur les obligations réciproques des rédacteurs et des lecteurs de journaux.

» Le *Nûr ulabsâr* est un journal d'un rang élevé à cause de l'excellence de ses articles et de la capacité de l'éditeur, si ce n'est qu'il écrit quelquefois des tirades fanatiques; mais comme il expose avec exactitude les sujets qu'il traite, on peut supporter ces passages, dus à son amour pour sa nation.

» L'*Akhbâr-i saïantifik Soçaïti*, d'Aligarh, est le journal d'une société littéraire importante. L'éditeur, en mêlant les idées anciennes et modernes, a acquis une grande vigueur d'expressions. Ses collaborateurs lui fournissent de bons articles, écrits avec goût, et l'agencement du journal est heureux, mais les nouvelles y sont anciennes. L'éditeur devrait aussi s'exprimer plus clairement, et adopter des constructions moins abstraites et des expressions simples et lucides.

» L'*Akhbâr-i Panjâb* ou *Panjâbî*. Le format de ce journal est avantageux : son éditeur est un homme instruit et capable, dont les idées sont justes et les bonnes intentions manifestes; mais la disposition des articles du journal n'est pas régulière : il n'y a rien de piquant dans l'expression, le style en est incolore, et il aurait besoin d'être épuré.

» Le *Koh-i nûr*. Ce journal n'a jamais songé à employer les expressions propres, en sorte que sa lecture est préjudiciable aux étudiants, car il n'est pas à désirer qu'ils imitent le style dans lequel il est écrit; mais comme ce journal a beaucoup de correspondants, on peut le considérer comme *le miroir du Penjab :* aussi est-il précieux pour ceux qui aiment à savoir les nouvelles. Le munschi Har-sukh Raé (1), qui en est le propriétaire, a acquis de l'expérience, et il écrit d'excellents articles, si ce n'est qu'ils laissent à désirer pour le style.

» L'*Akhbâr-i 'âlam*, de Mirath, est un journal estimable, dont l'éditeur est tout à fait indépendant, plein de bonnes intentions et ami de sa nation; mais les nouvelles y sont

(1) « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », t. I, p. 579.

anciennes ; le style manque d'énergie, et néanmoins il a du brillant.

» Le *Kaschf'ulakhbâr*, de Bombay, est précieux pour les nouvelles, car à Bombay on les a facilement. L'éditeur est trop personnel, mais son style est bon, surtout lorsqu'il se donne la peine d'écrire en prose rimée.

» Le *Lawrence Gazet* (Gazette). J'ai ouï dire que ce journal tient le premier rang dans la presse indienne, mais il est peu répandu.

» L'*Urdû Gaïd* (Guide) est un journal de second ordre.

» Le *Kar-nâma-i sukhan*. La rédaction de ce journal est en ancien style, mais les idées en sont intéressantes. Il y a des fautes d'*imlâ* (1), chose étonnante de la part de l'éditeur, qui est maulawi. A tout prendre, c'est un bon journal.

» Le *Dabdaba-i Sikandarî*. Ce journal exprime seulement les espérances du gouvernement. Un correspondant d'Udaïpur y donne néanmoins un certain éclat. Bien que l'éditeur ne soit pas très-savant et que son style ne soit pas parfait, il écrit d'assez bons articles.

» Le *Schu'ala-i Tûr*, de Cawnpur. Les matériaux de ce journal sont bien classés et le style en est bon. L'éditeur est instruit, ce qui est une chose précieuse, mais ses idées sont bornées, et il n'est pas au courant des sciences nouvelles.

» L'*Urdû Dillî Gazet* (Gazette) a de la vogue, parce que le gouvernement en prend beaucoup d'exemplaires ; mais le style en est trop simple et sans goût.

» L'*Aftâb-i Panjâb* (2) est très-répandu, parce qu'il a remplacé l'*Anwâr usschams* (3) et qu'il possède les rayons

---

(1) Ce mot, qui est arabe, signifie « correction grammaticale et orthographique ».

(2) Ce journal, dont j'ai parlé dans ma « Revue » de 1873, p. 69, a pour éditeur le Diwan Buta Singh, et il compte beaucoup d'abonnés.

(3) Sur ce journal, voyez l'« Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », t. III, p. 477, et ma « Revue » de 1874, p. 69.

de lumière (1) du *Koh-i nûr*, dont on pourrait le croire l'élève. Il est écrit sans fanatisme et donne beaucoup de nouvelles.

» L'*Hindû-prakâsch*, d'Amritsir. J'ai entendu faire l'éloge de ce journal, mais je n'en ai pas vu un seul numéro (2).

» L'*Atâlic-i Hind*. J'ignore si c'est un nouveau journal; dans tous les cas, l'éditeur (3) publiait un ancien journal qui portait le même titre. Je trouve qu'il ne s'occupe pas assez des intérêts de la nation, qu'il ne se passionne pour rien et n'admet pas d'idées nouvelles. S'il dure et que le style en devienne plus pur, on pourra le compter parmi les journaux du premier rang, pourvu que l'éditeur se dépouille de ses anciennes idées, qui ne s'accordent pas avec la situation actuelle de l'Hindoustan, car ce qui est le plus avantageux, c'est de mêler les idées nouvelles aux anciennes.

» Le *Patyâla Akhbâr* est le journal du gouvernement de l'endroit. Qu'en dire, si ce n'est que l'éditeur est gêné dans ses allures? S'il était indépendant, il serait utile à ses compatriotes.

» Le *Tahzîb ulakhlâc* est louable pour son style éloquent et l'excellence de ses articles, où l'on trouve des pensées délicates. »

---

(1) Par allusion à son titre, qui signifie « Rayons de lumière », *Koh-i nûr* signifiant aussi « montagne de lumière ».

(2) Il ne faut pas confondre ce journal avec l'*Hindû-prakâsch*, « Lumière de la lune », journal mahrati et anglais signalé dans le « Times » du 17 mai 1875, par Mr. R. C. Caldwell, ancien directeur du journal de Madras intitulé *Janovinodini*. Au sujet de l'*Hindû-prakâsch*, l'*Akhbâr-i 'âlam* du 11 mars dit qu'il semblait comparable à une lampe qui s'éteint, mais que, malgré les plaisanteries du *Wakîl-i Hind*, on a pu appliquer à ces deux journaux un vers de Saadi qui signifie :

« Il a veillé toute la nuit au chevet du lit d'un malade; au matin, il meurt, et le malade revient à la santé. »

Toutefois, l'*Akhbâr-i 'âlam* du 5 août 1875 annonce que l'*Hindû-prakâsch* a dû cesser de paraître dès la fin de juillet.

(3) C'est-à-dire Saïfi (Nadir Ali Schah).

En terminant, le rédacteur de l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* dit : « Si l'on réunissait la diction et la variété de l'*Awadh Akhbâr*, la solidité du *Saïantifik*, la science sympathique du *Nûr ulabsâr*, la bonne intention de l'*Akhbâr-i 'âlam*, l'absence de fanatisme du *Panjâbi*, l'indépendance du *Tahzîb ulakhlâc*, ce serait l'ascension (*mi'râj*) des journaux à la perfection. »

Une des preuves les plus frappantes du progrès que fait dans l'Inde la civilisation moderne, c'est, comme le fait remarquer M. B. Saint-Hilaire dans les importants articles qu'il a consacrés à mes « Revues » dans le *Journal des Savants* (1), la création constante de nouveaux journaux depuis nombre d'années, et l'accueil favorable qui leur est fait, surtout dans les localités qui en étaient encore privées. Cette année, malgré la réaction, encouragée par le gouvernement, des dialectes provinciaux, j'ai néanmoins à signaler une vingtaine de nouveaux journaux hindoustanis, ainsi qu'on le voit par la liste suivante :

Ahçan ulakhbâr « Ce qu'il y a de meilleur en fait de nouvelles », journal d'Haïderabad du Décan, qu'il ne faut pas confondre avec un journal de Bareilly portant le même titre (2).

Ajmîr Akhbâr « Nouvelles d'Ajmir », journal urdu publié dans cette capitale du Rajastan.

Akhbâr-i Anjuman-i Hind « Journal de l'*Anjuman* de l'Inde ». Ce journal, qui ne doit pas être confondu avec celui de l'*Anjuman* du Penjab ou de Lahore, « peut être classé, selon l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath (3), qui, à la vérité, en a été critiqué, parmi les journaux les plus insignifiants, son rédacteur n'étant ni savant ni habile. »

---

(1) N^os^ de juin, de juillet et d'août 1875.

(2) « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie, t. III, p. 475, et « Discours » de 1865, p. 276 de la réimpression.

(3) N° du 8 avril 1875.

Akhbâron kâ qubla-gâh « l'Axe (1) des journaux ». Ce journal a dû paraître à Lahore depuis le mois de septembre 1875, sous la direction du maulawi Fath 'uddin. L'*Awadh Akhbâr* (2) trouve ce titre affecté, car il semble annoncer la prétention de surpasser les autres journaux.

Atâlîc-i Hind « le Précepteur de l'Inde », dont je parlerai plus loin.

Bihâr-bandhû « l'Ami du Bihar », mentionné dans le *Saïantifik*.

Chirâg-i Râjastân « la Lampe du Rajastan » ou « Rajputana », tel est le véritable titre du journal que j'ai mentionné dans ma « Revue » de 1874 (3) sous le titre de *Râjputana Akhbâr* (4). Le *Panjâbî* (5) considère la publication de ce journal comme devant être très-avantageuse aux habitants du Rajastan, lesquels n'ont pas tout à fait renoncé à leurs habitudes vagabondes, sa propagation étant facilitée par la modicité du prix, qui n'est que d'un *anâ* (environ 20 centimes) par numéro.

Iftikhâr ulakhbâr « la Gloire des journaux », journal urdu, publié à Dehli tous les dix jours.

Jagat-aschnâ « l'Ami du monde », journal mentionné dans un article de l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, cité plus haut.

Jarîda-i rozgâr « Livre du temps actuel », journal de Madras, fondé à l'occasion de la visite dans l'Inde du prince de Galles, et destiné surtout à rendre compte de tout ce qui se passera à cette occasion.

Kâcî patrikâ « la Feuille de Bénarès », journal hindi

---

(1) Proprement, « le lieu vers lequel on se tourne pour prier ».

(2) N° du 6 août 1875.

(3) Page 70.

(4) Le *Naïyir-i Râjastân*, le « Social Science Congress », et le *Marwâr Gazette*, ont cessé de paraître.

(5) N° du 15 mai 1875.

bimensuel, politique, littéraire et scientifique, qui paraît depuis le mois de juin 1875.

Mazhar ul'ulûm « les Découvertes des sciences », revue mensuelle, publiée en urdu à Gazipur par Mr. R. F. Saunders. Le savant Hindou Kashee Nath, qui y a consacré un article spécial (1), trouve le style de ce journal facile et élégant, et même tel, qu'il faudrait qu'un Indien eût un œil bien perçant pour s'apercevoir que le rédacteur n'est pas un indigène. Cette revue scientifique mensuelle était d'abord publiée à Muradabad, sous le titre de *Riçâla* « Brochure », et je l'avais déjà signalée antérieurement (2).

Muhâfiz-i Bangalor « le Conservateur de Bangalore », organe de la Société appelée *Zumra-i ahbâb* « le Cercle des amis ». Ce journal paraît le 1er et le 15 de chaque mois, depuis le 15 avril 1875. Chaque numéro se compose de quatre pages en urdu et d'une ou deux pages en anglais. Il est bien imprimé et sur bon papier. Le *Panjâbî* (3) en critique un article contre la neutralité des journaux à l'égard des opinions religieuses. L'auteur de cet article voudrait que les journaux écrits par des musulmans n'admissent que des articles favorables à l'islamisme. Le *Panjâbî* désirerait, au contraire, plus de tolérance, dans l'intérêt de la circulation du journal, en faisant d'ailleurs observer qu'il ne manque pas de traités particuliers sur la religion musulmane.

Mirât ul-Hind « le Miroir de l'Inde », cité dans l'*Awadh Akhbâr* du 10 octobre 1875.

Muracqui'-i tahzîb « l'Organisateur de l'amélioration », journal qui paraît à Lakhnau depuis le 1er janvier 1875. « Il est publié, lit-on dans le *'Aligarh Akhbâr* (4), par l'*Anjuman-i tahzîb* de Lakhnau; il est le zélateur de la justice, et

(1) *'Aligarh Akhbâr*, nº du 21 mai 1875.
(2) « Revue » de 1870, p. 33.
(3) Nº du 15 mai 1875.
(4) Nº du 30 avril 1875.

veut l'amélioration sans violence: Son éditeur montre qu'il sait qu'un journal ne doit pas se borner à avoir un titre pompeux et rimé, mais qu'il doit offrir au lecteur des vues satisfaisantes et des idées lumineuses. »

Rahbar-i Hind aur Hindûstân kî 'âm râé kâ namûna « le Guide de l'Inde et l'échantillon de l'opinion publique de l'Hindoustan ». Ce journal, rédigé par le munschi Nadir Ali Schah Saïfi, qui se flatte d'être « le serviteur fidèle et dévoué du pays », paraît à Lahore depuis le 1er avril 1875.

Tâj ulakhbâr « la Couronne des journaux », journal officiel de Rampur, dirigé par le fils de S. S. le munschi Amir Ahmad. L'*Awadh Akhbâr* (1) dit beaucoup de bien de ce nouveau journal.

Ziyâ ulislâm « l'Éclat de l'islamisme », nouveau journal de Dehli, bimensuel, qui n'était auparavant que le *zamîma* (annexe) du journal musulman intitulé *Khaïr khwâh-i 'âlam* (2), et qui continue d'être spécialement consacré à réfuter les attaques des missionnaires contre la religion musulmane et à combattre les doctrines chrétiennes, le *Khaïr khwâh-i 'âlam*, bien qu'écrit dans le sens musulman, étant surtout un journal politique et littéraire.

On annonce que le nouveau Gaïkwar Madhava Rao a l'intention de fonder un journal à Baróda, qui en était privé jusqu'ici.

Le *Kâyastha Samâchar* (3), dont la publication avait cessé pendant quelque temps, est ressuscité sous la direction d'un autre éditeur, le munschi Ram Krischn, professeur au « Canning College ». L'ancien rédacteur était le munschi Gokulpraçad, qui dans ses poésies prend le nom de *Raçâ* (4).

Quelques-uns des anciens jonrnaux, qui n'étaient qu'heb-

(1) N° du 8 septembre 1875.
(2) Sur ce journal, voyez ma « Revue » de 1873, p. 36.
(3) J'en ai parlé dans ma « Revue » de 1874, p. 70.
(4) *Awadh Akhbâr* du 22 août 1875.

domadaires, paraissent maintenant deux fois par semaine, et l'*Awadh Akhbâr*, le principal des journaux urdus, paraît trois fois et finira probablement par paraître quotidiennement.

Il y a aussi plusieurs nouveaux journaux religieux chrétiens, signalés par M. Murdoch (1). Depuis 1873, le Rév. E. M. Wherry publie à Ludiana un journal hebdomadaire très-répandu, en caractères urdus-persans, intitulé *Nûr afschân* (2). Ce journal paraît avoir de l'importance, puisque c'est pour le réfuter qu'a été fondé à Dehli le *Khaïr khwâh-i 'âlam*. Il y a encore un journal mensuel urdu pour les enfants : le *Khaïr khwâh-i atfâl* « l'Ami des enfants », reproduit en hindi sous le titre identique de *Bâl hitkâr*. Le Rév. J. H. Budden, du « London Mission », doit fonder à Almora un « Hindi Magazine »; enfin, il y a à Lakhnau le « Lucknow Witness », en urdu et en hindi (3).

En fait de nouveaux journaux, nous venons de voir qu'il y a l'*Atâlîc-i Hind* « le Précepteur de l'Inde », qu'il ne faut pas confondre avec l'*Atâlîc-i Panjâb* « le Précepteur du Penjab ». Le premier numéro a paru à Lahore le 1er décembre 1874, et l'éditeur nous fait savoir qu'il veut que ce journal soit pour l'Inde comme « un sage précepteur »; qu'outre les nouvelles proprement dites, on y trouvera des articles de fonds tendant toujours à affermir l'union du gouvernement et des sujets et à augmenter l'amitié fraternelle entre les Hindous et les musulmans, chose si désirable pour leur bonheur mutuel; qu'on y parlera avec mesure des actes du gouvernement, et qu'on y fera des efforts avec beaucoup de dévouement pour corriger les mauvais usages qui s'opposent au progrès du pays (4).

---

(1) « Conference on urdu and hindi literature », p. 103 et ailleurs.

(2) Je l'ai mentionné dans ma « Revue » de 1873, p. 37.

(3) J. Murdoch, « Proposed Conference, etc. », p. 10.

(4) Ces lignes sont tirées à peu près littéralement de l'annonce dans le *Panjâbî* du 21 novembre 1874 de *Saïfî* (Nadir Alî Schah), directeur du nouveau journal et de la typographie qui l'imprime.

« C'est avec grand plaisir, dit l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* (1), que nous faisons savoir à nos lecteurs la mise au jour à Lahore, depuis le mois de décembre passé, du journal intitulé *Atâlîc-i Hind*. Nous en avons vu tous les numéros qui ont paru jusqu'ici, et nous pouvons dire qu'il est rédigé avec beaucoup de soin et d'habileté, et qu'on y suit les règles qu'il serait à désirer que tous les journaux adoptassent; c'est-à-dire, de donner au gouvernement de bons conseils avec sincérité et franchise, d'éclairer le peuple et de se servir du grand moyen de la presse pour manifester les vœux des Indiens. Cet excellent journal s'acquitte en effet de ce soin avec beaucoup de liberté et avec bonne intention. Saïfi, son directeur, est un musulman distingué, qui a reçu une éducation de premier ordre, et comme il est très-instruit, il fournit lui-même à ce journal des articles d'une grande valeur. En réalité, nous pensons que la publication d'un journal de cette sorte est une bonne fortune pour le Penjab, où il sera sans doute justement apprécié et ne pourra manquer d'être utile. Ce que nous disons de ce journal peut s'appliquer à d'autres journaux urdus et à des journaux du Bengale et de Madras qui comprennent aussi la véritable manière d'entendre la liberté, et où toute vue utile au peuple est énoncée sans crainte, à l'exemple des journaux anglais (2). »

« Jusqu'à présent, dit de son côté l'*Akhbâr* de la Société d'Aligarh (3), nous n'avons pas parlé de l'*Atâlîc-i Hind*, parce que nous craignions qu'il n'eût pas le succès qu'on espérait. Heureusement il n'en est pas ainsi, et nous devons dire que nous sommes contents et satisfaits des soins qu'on y met et de la manière agréable avec laquelle il est écrit. Il

(1) Sur ce journal, voyez l'« Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », t. III, p. 478.

(2) *Akhbâr-i Aujuman-i Panjâb* du 8 janvier 1875.
Aligarh Akhbâr du 29 janvier 1875.

y a dans les vues de l'éditeur un certain degré d'indépendance qui lui fait honneur, et aussi un goût prononcé pour les compositions poétiques, car il en enrichit souvent son journal. Les événements bons à connaître y sont rarement passés sous silence. Bien des grands journaux qui se flattent de donner beaucoup de nouvelles et qui augmentent d'année en année leur format pour annoncer leur succès, n'en donnent pas autant que celui-ci. Nous espérons donc que ce nouveau *jardin du discours continuera à porter des fruits variés, que recueilleront les Indiens dans le pan de leur robe* (1). »

Je reçois avec beaucoup de gratitude les journaux hindoustanis (urdus et hindis) qu'on veut bien m'envoyer, [illegible] y trouve toujours quelque chose à glaner, comme peuvent s'en assurer ceux qui m'en gratifient : je les prie d'en recevoir ici publiquement mes remercîments bien sincères. Il serait trop long de signaler les articles dignes d'attention que j'ai trouvés dans ces journaux (2). Dans un des numéros de cette année du *Panjâbî* (3), où je trouve souvent de gracieuses pièces de vers, des articles littéraires instructifs et l'annonce raisonnée des nouveaux ouvrages, j'ai lu une lettre du savant professeur de l'Université de Dublin, le saïyid Aulad Ali, contre l'usage qui s'introduit et qu'approuve malheureusement l'éminent maulawi le saïyid Ahmad Khan, d'employer dans le style hindoustani des mots anglais qui ont leurs équivalents en urdu ou en hindi. Il est évident que lorsque certains mots anglais exprimant des idées nouvelles pour l'Inde n'ont pas d'équivalent en hindoustani, il est bon de les y introduire, comme je l'ai

(1) Néanmoins, d'après un article du *Panjâbî* du 31 juillet 1875, ce journal a dû cesser de paraître.

(2) J'en remarque un dans le *Panjâbî* (n° du 27 février 1875) tout à fait à propos pour l'Inde, sur la « Vanité de la métempsycose (*Butlân-i tamassukh*) ».

(3) Celui du 24 mai 1875.

dit dans mon « Discours d'ouverture » de 1864 (1), où j'ai cité, d'après sir Charles Trevelyan, une phrase dans laquelle les mots « time » et « office » semblent employés dans un sens spécial inconnu aux Indiens ; quand une Indienne, par exemple, dit à son mari : « *Tumhârî offis* (office) *jâné kâ taïm* (time) *haï* (Il est temps d'aller à votre bureau) », et néanmoins, même dans cette phrase, le mot arabe *wact* (2) et le mot composé persan *daftar-khâna*, tous les deux usités en hindoustani, remplaceraient avantageusement les mots « time » et « office ».

« Les mots, a dit Jalal uddin Rumi, sont des nids d'où s'envolent leurs significations comme des oiseaux (3). »

Sayad Ali veut pour les journaux hindoustanis un style vraiment indien et non hybride. « L'introduction abusive des mots anglais, dit-il, *tuerait* notre langue indigène, à laquelle l'emploi fréquent de l'anglais ôte déjà de l'importance, comme autrefois l'emploi général du français en Europe, parmi les savants, à la cour et dans la diplomatie (par la raison que *les Français sont aimables et sans pareils pour les sciences et les arts*), faisait tort aux langues nationales. Les nations européennes ont fini par s'en émouvoir et par remplacer, pour tout, le français par leurs langues propres. Un temps viendra, il faut l'espérer, où les Indiens ouvriront les yeux et iront chercher peut-être inutilement leur langue au milieu des ténèbres. Les Anglais désirent naturellement que l'anglais puisse devenir la langue de l'Inde, et le maulawi saïyid Ahmad Khan et quelques autres éditeurs de journaux, qui sont loin de le désirer, les aident, sans s'en douter, à obtenir ce résultat. Mais il faut

---

(1) P. 240, 251 de la réimpression.

(2) Et non *samân* ou *daur*, auxquels sir Charles préfère avec raison avec raison le mot anglais « time ».

(3) *Lafz chûn wakrast o ma'nî tâïr ast.*

Cet hémistiche est tiré d'un fragment du *Masnawi* publié par Mr. E. Rehetsek.

que les Indiens fassent comme les anciens Arabes, qui en traduisant dans leur langue les livres des sciences grecques, n'y conservèrent que les mots grecs qu'ils ne purent rendre exactement; et ne pas employer en hindoustani, comme on ne le fait que trop actuellement, des mots anglais qui ont leurs synonymes indiens. Pourquoi, par exemple, employer le mot « Jesus » pour *'Içâ*, « Moses » pour *Mûçâ*, « David » pour *Dâûd*, « Mahomet » pour *Muhammad* (1)? Un *fou* a écrit « Allahabad » pour *Ilâh-âbâd*, et voilà le nom de cette ville fautivement changé (2). Un *âne* a écrit « Suraj uddaula » pour *Sirâj uddaula*, et on a suivi cette orthographe (3). L'introduction des mots anglais est excusable pour les traductions des ouvrages sur les sciences et les arts, mais dans ce cas-là même on peut trouver en arabe ou en sanscrit bien des mots qui manquent dans la langue usuelle. On a d'ailleurs le moyen de former des composés persans ou sanscrits, ce qui vaut mieux que d'avoir recours à l'anglais, lequel a emprunté lui-même ses expressions scientifiques au latin et au grec. *Il ne faut pas demander l'aumône à un mendiant.* Quant aux noms propres, il est nécessaire de les laisser tels quels, et il ne faut pas imiter les Anglais, qui de *Dillî* ont fait « Dehli » et d'*Awadh* « Oude ».

» Si l'on a pour but en introduisant des mots anglais d'ame-

---

(1) Mr. J. Burgess a fait la même remarque dans son article de l'« Indian Antiquary » de juillet 1875 sur le « Dictionnaire hindi » de J. D. Bate, où ces orthographes européennes ont été suivies.

(2) N'en déplaise à Aulad Ali, non-seulement *Allahâbâd* vaut *Ilahâbâd*, mais me semble préférable, car *Allah* est pour *Al-ilâh*, l'article *al* s'étant identifié avec *Ilâh* et signifiant ainsi « le Dieu » (le vrai Dieu). Allahabad signifie donc la ville du vrai Dieu, du Dieu des juifs, des musulmans et des chrétiens, tandis qu'Ilâhâbâd signifie simplement « la ville de Dieu ». Il est vrai que les indigènes écrivent *Ilâh-âbâd*.

(3) Ici Aulad Ali a parfaitement raison. *Sûrâj* est un mot indien signifiant « soleil », qui ne peut régir le mot arabe *dîn* « religion ». *Sûrâj uddîn* est un barbarisme qui signifierait « le soleil de la religion ». *Sirâj uddîn*, qui est l'expression propre, signifie « la lampe de la religion ». •

ner à la connaissance de la langue anglaise, pourquoi prendre ce détour et ne pas l'enseigner directement? Si c'est dans l'intérêt des sciences, pourquoi ne pas les apprendre dans notre vraie langue propre? Citez-moi quelqu'un dans tout l'Hindoustan qui comprenne mieux par exemple le mot *korrespondans* (correspondance) que son équivalent *khatt o kitâbat,* et le mot *artikl* (article) que les mots *bayân* ou *kalâm,* qui signifient la même chose? On peut introduire dans l'Inde les sciences nouvelles et les faire progresser sans se servir de mots barbares pour nous. Pourquoi employer notamment le mot anglais *kimistrî* (chemistry) au lieu de l'arabe *kîmyâ,* duquel l'anglais dérive? Conservons notre langue; suivez mes conseils. »

Une autre importation européenne est celle qui consiste à substituer sa signature au cachet noirci à la bougie au moyen duquel les Indiens mettaient l'empreinte de leur nom. Mais souvent ces signatures sont illisibles, comme chez nous, et un journaliste, sans demander qu'on revienne à l'ancien usage, voudrait au moins qu'on écrivît lisiblement son nom en y ajoutant en toutes lettres le surnom et le titre, et non en se contentant d'en mettre les premières lettres, comme on le fait pour suivre l'usage anglais (1).

IV. Dans l'*Akhbâr-i sarischta-i ta'lîm Awadh* (2), je trouve sur l'*Instruction* un cacida (3) que je traduis ici :

« Mon esprit est triplement occupé par le désir que j'éprouve de célébrer l'*instruction*; viens, aimable poésie, en faire connaître le charme.

» Donne-moi le talent de chanter convenablement l'*in-*

(1) N° du 1er février 1875.

(2) L'auteur de cette pièce de vers urdus est le munschi Ram Sahayi, de Lakhnau, connu littérairement sous le nom de *Tamannâ* « désir ».

(3) *Awadh Akhbâr* du 6 août 1875.

struction, en sorte que la plage des pensées soit abondamment couverte, par l'argent comptant du discours.

» Dieu a donné à l'*instruction* un rang éminent; en conservant sa perfection, elle ne peut perdre ses avantages.

» Par *elle* on acquiert le bonheur que donne un calme heureux, par *elle* la trace du chagrin et de la tristesse ne laisse pas d'empreinte.

» *Elle* est une manifestation de la puissance du Créateur, *elle* est la compagne de l'esprit humain, *elle* est la lampe du banquet de l'intelligence, le capital de la gloire.

» Grâce à *elle,* l'homme dans la position la plus humble obtient un rang élevé; par son éclat, l'œil du bonheur est lumineux.

» Par *elle* l'homme obtient le joyau de l'excellence; c'est *elle* qui ravage le champ de l'ignorance.

» Celui qui aurait de mauvaises dispositions, mais qui se mettrait à étudier, réformerait indubitablement, en peu de temps, sa conduite.

» L'*instruction* apprend les convenances à ceux qui les ignorent; *elle* est la compagne de ceux qui ont de l'intelligence; par son moyen, on acquiert la fortune et le bonheur.

» Grâce à Dieu, on trouve partout dans la ville de Lakhnau des gens qui recherchent avec empressement l'*instruction.*

» Il y a de tous côtés, pour l'avantage du public, des écoles où l'on enseigne aux adolescents toutes les sciences.

» On trouve à Lakhnau des colléges de tout degré, où l'on peut contempler le lever de l'aurore de l'honneur et de la perfection.

» Dans l'École normale, on respire l'*instruction :* là sans doute on peut facilement faire des progrès dans les sciences.

» Il y a aussi quelques *madraças* des missions, où l'enseignement satisfait tout le monde.

» Dans les districts, les villes et les villages d'Aoude, on s'occupe du matin au soir des sciences et des arts.

» Le Directeur de l'instruction publique a beaucoup d'énergie, il a parfaitement organisé son département.

» Il se nomme John C. Nesfield, M. A.; tout le monde est prospère par la rosée de sa bienveillance.

» Il possède une telle science et une telle habileté, que maintenant les discours de Platon n'ont plus de valeur.

» Quelque éloge qu'on fasse de ses qualités, on ne peut exagérer : il est spirituel et éloquent; la fortune lui est favorable, il brille dans le monde.

» Son esprit gracieux est tellement animé de vues élevées, qu'on ne sait comment rendre à Dieu de dignes actions de grâces au sujet de son administration.

» Que cet heureux personnage soit toujours sain et sauf, lui qui est chargé des affaires intellectuelles de ce pays!

» *Tamannâ* croit avoir bien exprimé ce que son esprit voulait dire. C'est assez maintenant : qu'il impose silence à sa langue! »

Un journal hindoustani (1) met en contraste la difficulté qu'il y avait autrefois dans l'Inde pour acquérir de l'instruction et la facilité actuelle. « Il y a, dit-il, la différence de la terre et du ciel. D'abord, on ne pouvait se procurer qu'avec peine et chèrement les livres, qui étaient manuscrits, tandis qu'à présent, au contraire, on trouve à acheter facilement et à bon marché, grâce à l'imprimerie et à la lithographie, ceux dont on a besoin. A cette époque, si l'élève demandait à son maître des renseigements sur les noms d'hommes ou de lieux qu'il rencontrait dans ses lectures, il était rarement satisfait. Maintenant, il n'a plus ces informations à prendre, car il étudie l'histoire et la géographie, et il peut d'ailleurs consulter les dictionnaires. Il fallait la vie entière pour apprendre le sanscrit, et encore ne parvenait-on pas à le savoir, tandis qu'actuellement on apprend en peu d'années l'anglais, qui est aussi difficile que le sanscrit et l'arabe. »

(1) L'*Hindû-prakâsch* du 24 février 1875.

Un autre journal (1) voudrait que, pour profiter de la facilité qu'offrent aujourd'hui l'imprimerie et la lithographie pour reproduire les ouvrages manuscrits et pour les livrer à bas prix au public, il fût formé, tant chez les Hindous que chez les musulmans, un comité d'hommes instruits et dévoués qui se mettraient à la recherche des ouvrages estimés soit sous le rapport religieux, soit sous le rapport littéraire ou scientifique, mais dont les manuscrits sont d'une rareté désespérante, afin de les livrer à l'impression et de les rendre ainsi accessibles à leurs compatriotes et coreligionnaires. Le journaliste engage les musulmans à commencer, persuadé que les Hindous suivront leur exemple.

Le 24 mars dernier, il a été tenu à Dehli, pour la distribution des prix aux élèves du collége et des autres établissements d'éducation, une séance présidée par le vice-roi gouverneur lord Northbrooke. Elle fut inaugurée par un discours du major Holroyd, directeur de l'instruction publique en Penjab, discours dans lequel il développa en détail l'état de l'enseignement dans cette province; puis le vice-roi fit la distribution des prix, ou plutôt des récompenses. Le maulawi Khwaja Altaf Ali *Hâlî* (2), poëte urdu dont j'ai parlé plusieurs fois, reçut notamment quatre cents roupies (1,000 fr.) pour son ouvrage intitulé *Majâlis unniçâ*. La séance fut terminée par quelques mots du gouverneur général appropriés à la circonstance.

De son côté l'honorable miss Emma Baring, fille du vice-roi, distribua dans l'École normale des femmes les prix aux élèves des établissements féminins.

Le 6 avril, le principal du *Madraça* de Bareilly a lu en séance publique son rapport pour 1874, par lequel on a appris que les musulmans envoient maintenant sans difficulté leurs enfants à ce collége. Ensuite le Directeur de l'instruc-

(1) *Awadh Akhbâr* du 17 septembre 1875.

(2) Sur ce personnage, voyez ma « Revue » de 1874, p. 41.

tion publique a prononcé une allocution dans laquelle il a dit que le collége de Bareilly tient toujours le premier rang dans les Provinces nord-ouest. Il a recommandé aux élèves qui ont quitté le collége de n'abandonner pas pour cela l'étude, et il en a signalé quelques-uns qui se sont fait une réputation d'instruction et d'aptitude telle, qu'elle leur a valu des emplois avantageux (1).

« Trois choses sont nécessaires, dit le *Panjâbî* (2), dans les colléges du gouvernement; savoir : 1° l'enseignement des sciences et des arts; 2° celui des langues; 3° la santé et les soins corporels. Nous sommes rassurés pour ce qui concerne les sciences et les arts, car les efforts du département de l'instruction publique, sous ce rapport, sont dignes d'éloges, et d'ailleurs les Indiens ont le désir d'en profiter. Quant à l'enseignement des langues, quoiqu'on s'en occupe beaucoup, en sorte que différentes langues sont enseignées dans nos colléges, et qu'aucune branche d'instruction n'y ait plus d'importance, cependant il y a un vice qu'il s'agit de faire disparaître. Je veux parler de la prononciation, dont on ne s'occupe point. Pour parler une langue, il ne suffit pas d'en connaître le dictionnaire, il faut aussi prononcer exactement : celui qui prononce mal a beau se servir des expressions propres, il ne peut être compris comme il faut, et dans tous les cas on est choqué par sa manière de prononcer. Le lieutenant gouverneur du Penjab a trouvé à ce sujet, dans le rapport de 1874 du département de l'instruction publique, des observations dont son expérience lui a démontré la vérité, et ayant reconnu par lui-même l'imperfection des étudiants des colléges du gouvernement sur cet article, il a décidé qu'on donnerait désormais des prix pour la prononciation comme on en donne pour les autres études.

» La troisième des choses obligatoires pour les écoles, ce

(1) *Panjâbî* du 1er mai 1875.
(2) N° du 13 février 1875.

sont les exercices physiques, auxquels il est nécessaire que les élèves se livrent pendant le temps qui sera jugé suffisant pour la santé du corps et pour en développer les forces. Ces exercices ne sont pas moins essentiels que ceux qui concernent les choses intellectuelles. Dans les colléges du Penjab, ni maîtres ni élèves ne s'en occupent guère. Les maîtres pensent que c'est une perte de temps, et ils n'en apprécient pas les avantages. Beaucoup de nos compatriotes sont d'excellents élèves pour l'instruction, mais comme ils ont le corps très-faible, ils ne peuvent supporter la fatigue de l'étude. Donc il leur est pénible d'acquérir les connaissances qu'on veut leur départir, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'ils apprennent ce que dans les autres pays on acquiert facilement. Comme nous ne prenons dès le commencement de la vie aucun moyen pour développer les forces physiques et qu'on néglige de les exercer, elles finissent par s'oblitérer; et c'est ainsi que les élèves qui ont eu beaucoup de succès dans leurs études, ne l'ont eu qu'au détriment de leur santé. Nous engageons donc les chefs du département de l'instruction publique à veiller à ce que les soins physiques soient au niveau de ce qui concerne les choses intellectuelles et passent même en première ligne; car si l'instruction devait abréger la vie, ce serait vraiment déplorable. »

Quant à l'enseignement des sciences et des arts utiles, voici ce qu'en dit le *'Aligarh Institute Gazette* (1) : « Grâce aux mesures du département de l'instruction publique, l'ignorance qui prévalait en Penjab est actuellement bien diminuée. Le nombre des gens qui savent lire et écrire est considérable. Il est toutefois fâcheux qu'on ait établi un genre commun d'enseignement, le même par conséquent dans les villes et les villages, bien que tout homme qui réfléchit doive confesser que les exigences de chaque endroit sont différentes.

(1) Du 12 janvier 1875.

Les méthodes suivies dans cet enseignement général ne sont pas parfaites : elles ne plaisent ni aux grands ni aux petits, ce qui donne de l'aversion pour l'enseignement des établissements du gouvernement. Il n'y est question ni d'éducation ni de politesse. Les enfants apprennent à lire comme des animaux qui paissent. Nous ne voyons pas l'avantage qu'il y a à transformer les hommes en perroquets. Tant que le département de l'instruction publique ne s'occupera pas de rectifier les idées et la conduite des étudiants, il n'obtiendra pas de résultat pour l'amélioration des élèves. Il est en outre nécessaire que le département de l'instruction publique organise dans les villages l'enseignement de l'agriculture, et des arts et métiers ; car il faut que ceux qui recherchent l'instruction puissent ensuite se livrer à des occupations qui leur donnent des moyens d'existence. Les masses ne tiennent pas à un enseignement qui les rendrait pauvres en leur faisant dédaigner le travail. Les propriétaires de terres n'envoient pas leurs enfants à l'école parce qu'ils négligent ensuite l'agriculture ; et d'un autre côté ceux-ci n'étudient pas assez pour pouvoir remplir des fonctions qui demandent une certaine dose de science. Cependant, aussitôt que les Indiens savent lire et écrire, ils demandent des emplois ; c'est qu'il semble en effet qu'on ne leur donne de l'instruction que pour qu'ils puissent en occuper, et il en sera ainsi tant qu'on ne réformera pas l'enseignement.

» Dans les pays où l'éducation est soignée, il y a des collèges de toute sorte. Après les études élémentaires, on fait entrer l'étudiant, selon son désir, dans une école spéciale, soit militaire, soit d'agriculture, soit d'arts et métiers ou de manufactures, etc. Nous aimons cette manière d'agir, et nous désirons que le Directeur de l'instruction publique y réfléchisse ; et que là où se trouvent, pour l'enseignement général, des écoles et des colléges, il établisse en même temps, quand la chose lui paraîtra possible, des écoles spéciales pour les enfants des marchands et des artisans qui auront réussi dans

les examens du collége; chacun apprendra ainsi ce qui lui convient, et pourra gagner facilement sa vie. »

Les vœux du journaliste dont je viens de faire connaître l'opinion commencent à se réaliser, car une école professionnelle pour les arts est décidément établie à Lahore (1), et le gouvernement du Penjab cherche aussi à fonder pour les indigènes, dans cette Présidence, des écoles industrielles, où l'enseignement sera donné d'après le plan développé dans un mémoire que Pratab Chandra Ghos a adressé au lieutenant-gouverneur, et qui a été pris en considération (2); enfin la Société littéraire du Bihar, suivant en cela l'avis de son patron Sir Richard Temple, a adopté des mesures pour l'enseignement des sciences physiques, et elle a l'intention de fonder une école des arts industriels (3).

On n'attend qu'un nombre suffisant d'élèves pour ouvrir à Haïderabad du Décan le collége destiné aux raïs et aux fonctionnaires du gouvernement. Ceux-là seuls y seront admis, pourvu qu'ils aient moins de trente ans. Le cours d'instruction sera de trois ans. On apprendra le persan, la grammaire arabe, la géographie et l'histoire de l'Inde, l'arithmétique. Ceux qui passeront avec succès les examens qui termineront les trois années d'études, recevront de l'avancement (4).

Le collége qui doit être établi à Baroda portera le nom du prince de Galles; il aura pour principal un indigène savant et expérimenté (5).

Les membres de l'« East India Association » ont tenu, le 28 janvier 1875, une séance pour s'occuper de la convenance

---

(1) Le « Mayo industrial Art School »; *'Aligarh Akhbâr* du 18 septembre 1875; « Indian Mail » du 25 octobre 1875.
(2) « Indian Mail » du 7 juin 1875.
(3) « Indian Mail » du 5 juillet 1875.
(4) *Panjâbî* du 31 juillet 1875.
(5) *'Aligarh Akhbâr* (*Saïantifik*) du 18 septembre 1875.

qu'il y aurait à donner aux indigènes de l'Inde la direction de ce qui concerne l'éducation. Le savant orientaliste E. B. Eastwick, membre du Parlement, occupait le fauteuil de la présidence. Le chevalier Dr. G. W. Leitner, en ouvrant la discussion, a soutenu qu'on n'avait pas fait des efforts suffisants pour s'assurer de la sympathie et de la coopération des natifs, soit pour l'administration générale, soit pour ce qui touche à l'éducation populaire. Il serait, d'après lui, non-seulement sage et convenable, mais nécessaire de donner aux indigènes une grande part à ce qui les concerne, surtout en ce qui touche à l'éducation. « Les Indiens, a-t-il dit, ont su constituer eux-mêmes les communautés des villages, et toutes les fois qu'on en a admis dans les conseils du gouvernement, on en a été satisfait. » Sir Alex. Arbuthnoth et Mr. L. Griffin, secrétaire du gouvernement du Penjab, ont parlé dans le même sens (1).

Le voyage de Mr. Grant Duff dans l'Inde aura pour ce pays un résultat avantageux, car en étendant les connaissances que cet éminent homme d'État avait déjà sur les hommes et sur les choses, il le rendra encore plus disposé à contribuer au perfectionnement de l'administration de cette immense province de l'empire britannique. Il manifestera sans doute ses idées à ce sujet dans l'ouvrage qu'il prépare sur son voyage, et dont il a donné des fragments dans le « Contemporary Review (2) ».

C'est pour en venir indirectement au Collége anglo-oriental qu'a enfin réussi à établir le célèbre munschi Saïyid Ahmad Khan C. S. I., qu'on lit dans le *Panjâbî* (3) l'article dont voici la traduction :

« Si l'on s'imagine, y est-il dit, que dans les temps anciens tous ceux qui sont devenus musulmans dans l'Inde y ont été

(1) « Indian Mail » du 30 janvier 1875.
(2) « Notes of an Indian Journey », n° de juin 1875.
(3) N° du 27 février 1875.

contraints par la force ou par la violence, on doit savoir que cette idée est tout à fait fausse; car la plupart de ceux qui adoptèrent la religion musulmane le firent avec empressement et spontanément. Dans le Bengale, plus de trente millions d'habitants se firent musulmans; tout le Kokan est musulman, et l'est devenu volontairement; bien des pays ont été dans le même cas. Il y a à Bombay plus de musulmans que partout ailleurs. En voyant la situation actuelle de notre religion, des Anglais pensent qu'il ne serait pas étonnant que le nombre de ses adhérents fût fort augmenté dans l'Hindoustan en quelques années; cependant la chose n'est pas probable, tant qu'il y existera des missions pour propager la religion chrétienne et que les habitants de l'Hindoustan seront indifférents à leur culte. On doit bien plutôt s'attendre, au contraire, à ce que le nombre des chrétiens augmente journellement. Toutefois, les musulmans qui chaque année se font chrétiens reviennent à leur ancienne religion, et au contraire, les chrétiens qui se font musulmans restent fidèles à leur nouveau culte. Ces chrétiens se sont faits musulmans résolûment et de bon cœur, et ils n'ont été portés à ce changement de religion par aucun motif humain. Il est vrai que quelques Anglais de basse extraction sont devenus musulmans pour acquérir des honneurs mondains ou avoir de quoi vivre, de même que quelques musulmans dénués de tout se sont faits chrétiens; et certainement la pensée de chercher des ressources auprès des Anglais, de la part des Hindoustaniens, est plus grande que l'inverse. C'est pourquoi lorsque des Anglais de haut rang et de grande famille se font musulmans, leur conversion confirme l'opinion précitée; c'est-à-dire qu'il y a une tendance prononcée vers la religion musulmane.

» D'après ce que nous affirmons, nous musulmans, et ce qu'affirment des membres recommandables des autres religions, et des savants d'Angleterre qui ont écrit des ouvrages favorables à l'islamisme, dont quelques-uns ont été traduits

dans notre langue (1), il est positif qu'on trouve en réalité dans notre religion de telles beautés, que, malgré eux, les chrétiens qui ne sont pas retenus par le fanatisme sont attirés vers elle, et que ceux qui recherchent la vérité arrivent par son moyen à leur but (2).

» Pendant que nous écrivions cet article, l'état fâcheux où se trouvent aujourd'hui réduits les musulmans nous est venu en mémoire. Ils n'en sont pas avilis en réalité, mais ils le sont aux yeux des peuples qui occupent le premier rang dans la civilisation. Tandis que des chrétiens reconnaissent la beauté de l'islamisme et l'adoptent, des musulmans qui appartiennent par leurs ancêtres, depuis plusieurs générations, à cette religion, ne profitent pas de ses excellences, et sont tellement étreints dans des liens inutiles, qu'ils ne peuvent s'en défaire de toute leur vie. Ils sont attachés à ce qu'ils ont vu faire à leurs pères, à leurs aïeux, mais si quelqu'un leur cite les actes ou les paroles du Prophète, ils n'y font pas attention. S'ils entendent dire qu'il s'agit d'abolir un usage fâcheux, ils se récrient. L'oisiveté est un vice dont ils se glorifient : tout le souci des gens de la classe inférieure se borne à avoir du pain à manger. Leur sottise est telle, que bien qu'ils souffrent du dénûment, ils considèrent néanmoins comme un déshonneur pour leur famille d'apprendre un métier à leurs enfants. Hélas! ils sont appelés *schérifs* (nobles), ils considèrent comme une humiliation d'apprendre les sciences et les arts, et ils ne trouvent pas mauvais d'aller mendier de porte en porte! Si parfois quelqu'un de ces musulmans se trouve être riche, il se livre à des dépenses extravagantes, au plaisir et à la bonne chère, et il ne s'occupe pas

(1) J'ignore à quels ouvrages il est fait ici allusion. Il n'y a que celui de Mr. R. Bosworth Smith, « Mohammed and Mohamedanism », qu'on peut considérer comme n'étant pas défavorable à l'islamisme.

(2) Je demande pardon au lecteur de cette citation, que je n'ai faite qu'à cause de sa singularité et de la simplicité qu'elle annonce dans le musulman qui en a écrit les lignes.

d'autre chose. Il n'éprouve aucune honte en voyant le progrès des autres nations, et il ne gémit pas sur la décadence de la sienne. Ces gens, dont les pères et les ancêtres étaient célèbres dans le monde entier par leur caractère entreprenant, et qui étaient incomparables dans les sciences et les arts, rendent maintenant l'islamisme méprisable aux yeux des autres peuples.

» Et de même qu'aujourd'hui les musulmans sont généralement étrangers aux sciences et aux arts, ils ne connaissent pas non plus l'essence de la doctrine de l'islamisme. S'ils étaient attachés à leur loi et qu'ils en comprissent les avantages, ils participeraient largement à l'amélioration que nécessitent les temps actuels, et alors aucune autre nation dans le monde plus que celle des musulmans ne serait considérée comme une nation d'élite. Nos grands personnages contemporains, qui représentent les sentiments nationaux, se sont donné beaucoup de peine et ont fait leurs efforts pour diriger leurs coreligionnaires dans la bonne voie, mais nous ne sommes encore qu'au premier jour, et déjà il s'est formé chez nous deux partis, l'un qui s'accorde avec leurs idées et l'autre qui s'y oppose. Espérons que les opposants se décideront à se réunir aux autres. »

Le mardi 13 février 1875, une réunion de cinq cents musulmans s'est tenue à Allahabad afin d'entendre le rapport et les propositions du comité des fonds du *Madraçat ul'ulûm* « Collège des sciences » ou « Anglo-oriental College », auquel il vient d'être fait allusion, afin de s'associer à ses efforts pour la cause de l'éducation en général et en particulier pour la fondation, dans l'intérêt des musulmans, de ce collège, à l'instar des universités d'Oxford et de Cambridge, à Aligarh, où le gouvernement a donné l'emplacement nécessaire. Il fut annoncé que cent quatre-vingt-dix mille trois cent quatre-vingts roupies (455,950 francs) avaient déjà été fournies ou promises pour cet établissement, et cette nouvelle fut reçue aux applaudissements de l'auditoire. Les

souscriptions ne viennent pas uniquement des musulmans : depuis cette séance, lord Stanley seul y a contribué pour cent livres sterling (2,500 francs), et le maharaja de Patyala pour dix mille roupies (25,000 francs). Ensuite l'éminent saïyid Ahmad Khan prononça un discours éloquent et enthousiaste sur la nécessité absolue d'établir ce collége spécial pour ses coreligionnaires. Puis son fils le saïyid Mahmud et le maulawi Farid uddin prirent la parole dans le même sens. Ces discours ne furent pas sans effet, car à la fin de la séance un riche musulman donna pour cette fondation les revenus d'un village de ses domaines, et plusieurs autres musulmans firent des dons en argent qui s'élevèrent à quatre mille roupies (10,000 francs) (1).

Dès le 1er juin de cette année, l'école pour l'instruction élémentaire dépendante du collége a été ouverte sous la direction du maulawi Sami ullah Khan, qui a été mis en possession du terrain accordé par le gouvernement. La rétribution des élèves est légère, et même ils en seront exemptés quand la chose paraîtra opportune. On enseignera la langue et la littérature anglaises, la langue et la littérature urdues et persanes, et la grammaire arabe (*sarf o nahw*). Il y aura des maîtres particuliers pour l'instruction religieuse des *sunnis* et des *schi'as*, réunis pour la première fois ensemble. Un comité spécial dirigera les études, et quoique l'établissement soit tout à fait musulman, on pourra élire des chrétiens, des Hindous et des juifs pour en être membres (2). Le système adopté pour ce collége est tout à fait distinct de celui que suit le gouvernement de l'Inde pour ses établissements. Non-seulement les élèves y demeureront, mais les professeurs et les maîtres eux-mêmes, et on choisira quand il en sera temps, parmi les sujets les plus distingués, trente élèves qui, après avoir terminé leurs études, continueront à

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 12 février 1875.
(2) *'Aligarh Akhbâr* du 16 et du 30 avril 1875; *Panjâbî* du 24 avril.

résider dans le collége comme les « fellows » des universités d'Angleterre. Dans les écoles qui dépendront du collége, on tâchera autant que possible d'avoir des élèves internes, pour les habituer à la discipline et leur donner non-seulement de l'instruction, mais de l'éducation (1).

Ce fut le 24 mai 1875, jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria, qu'eut lieu, au grand contentement de la généralité des musulmans, l'inauguration solennelle à Aligarh, dans le local provisoire acheté par le comité et devant une assemblée nombreuse et choisie, de l'« Anglo-oriental College » ou *Madraçat ul'ulûm*. La séance (2) fut ouverte par un discours du maulawi Muhammad Karim, « deputy collector » d'Aligarh, qui présidait la réunion. Puis le secrétaire de la Société scientifique, le maulawi Sami ullah Khan, directeur du collége, prit la parole et exposa en détail le but qu'on se propose par cet établissement. D'autres orateurs parlèrent aussi, et l'un d'eux fit couler les larmes de l'assemblée en exposant la situation actuelle des musulmans de l'Inde ; mais alors, il exprima l'espoir que ce collége y remédierait et sécherait leurs larmes. Il ajouta que maintenant les musulmans sont les maîtres d'hôtel, les porte-torches, les messagers des Anglais, mais que lorsque les résultats qu'on espère obtenir seront réalisés, leur position temporelle aussi bien que leur position spirituelle s'améliorera.

« Sous tous les points de vue, ajoute le journaliste, l'annonce de l'ouverture de ce collége doit remplir de joie les cœurs des musulmans qu'anime l'amour de leur nation. Il faut donc qu'ils contribuent de tout leur pouvoir à la pro-

---

(1) *Alîgarh Akhbâr* du 20 août 1875.

(2) Les détails sur cette séance et les discours d'ouverture qui y ont été prononcés se trouvent dans le numéro du *'Alîgarh Akhbâr* du 27 mai 1875 et dans l'« Annexe » (*zamîma*) du 28.

spérité de ce grand établissement, dont il était question depuis si longtemps. »

Le poëte *Hâlî* (maulawi Altaf-i Huçaïn), dont j'ai souvent parlé, a composé à cette occasion un *mubârak-bâd* « Épître de félicitation (1) », dont j'offre ici la traduction, en faisant observer qu'elle ne donne qu'une très-faible idée de l'original, dont le charme consiste surtout dans l'heureux choix des mots pour la rime. Les vers se terminant tous par les mots *âj haï* « c'est aujourd'hui », la rime doit être reportée, d'après les règles de la poëtique arabe, au mot précédent, ce qui rend plus difficile encore que d'ordinaire l'accord de la rime et de la raison. Voici cette pièce :

« La bonne nouvelle de l'inauguration de cette fondation pieuse du monde (musulman) *est aujourd'hui* un trésor de bonheur; il y a *aujourd'hui* pour tous (les musulmans) cessation des troubles du monde.

» Une seule *gharî* (2) d'*aujourd'hui* vaut toute l'année; *aujourd'hui* on voit naître cette institution que le pays honore.

» Par elle la vie reviendra à l'impuissant travailleur, car *aujourd'hui* la rosée de la bénédiction céleste, pareille à la pluie, se répand de tout côté.

» Comme les affaires fleuriront et fructifieront, dès *aujourd'hui* l'agitation de la joie s'empare tout à coup des cœurs.

» Avec quel empressement tous ceux qui s'intéressent à la nation n'ont-ils pas accouru *aujourd'hui ?* L'espoir circule, et la chaleur de l'amour national se fait sentir.

» C'est ici que s'élève l'édifice du bonheur éternel; l'in-

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 11 juin 1875.

(2) Subdivision en huit parties des huit *pahar* qui dans l'Inde divisent les vingt-quatre heures.

fortune de la nation (musulmane) s'est *aujourd'hui* éloignée de l'Inde.

» Les navires de marche accélérée, venus à travers l'Océan, ont sombré, mais c'est *aujourd'hui* le tour d'un grand navire qui atteindra le but.

» Des gens dignes de toute confiance établissent ce collége pour l'enseignement de la science et de la religion ; la pluie de la miséricorde divine descend *aujourd'hui* sur l'ensemencement de ce champ littéraire.

» Que cette heure fortunée soit toujours bénie ! Que les efforts d'*aujourd'hui* des amis de la nature aient pendant de longues années un heureux résultat !

» Que la prospérité de l'empire britannique augmente de jour en jour, car c'est à sa faveur que nous voyons *aujourd'hui* cet événement prédestiné.

» Ceux mêmes de notre nation qui étaient hostiles à cette fondation, se réuniront *aujourd'hui* à nous pour réciter le *Fâtiha* (1). »

Des trente-deux *zila'* (districts) du Penjab, celui de Gudaspur seul possède un *madraça* spécial pour les *patwaris* (2). Il y a trois classes d'élèves : celle des patwaris en fonctions, celle des patwaris de naissance, celle des aspirants à cette charge. Le nombre des élèves est en ce moment d'environ soixante. Il est probable qu'on établira dans chaque *zila'* des collèges du même genre (3).

Il existe à Sanbhalpur, dans les provinces centrales, un collége musulman *sunnite*, qui a demandé par la voie des journaux (4) un habile professeur d'urdu et de persan

---

(1) Ce mot, qui signifie « ouverture », est le nom du premier chapitre du Coran, qui est en même temps la principale prière musulmane. Ici il est aussi fait allusion à « l'ouverture » du Grand Collége musulman d'Aligarh.

(2) On nomme ainsi les régisseurs de terres.

(3) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, n° du 5 février 1875.

(4) *Auadh Akhbâr* du 22 août 1875.

sachant aussi les mathématiques. A la fin de l'année scolaire de 1874 il y avait en Aoude 1,326 établissements d'instruction, fréquentés par 43,651 élèves, dont 26 écoles ou collèges et 3,825 étudiants de plus que l'année précédente (1).

Il y a en Bengale dix collèges ou écoles du haut enseignement qui dépendent du gouvernement, outre cinq collèges qui reçoivent seulement une subvention; et ceux de la Martinière, de Sérampore et de Doveton, qui n'en reçoivent pas (2).

Sir Salar Jang prend un grand intérêt à la cause de l'instruction des femmes; il l'a prouvé à son passage à Calcutta, au commencement de cette année, en souscrivant pour la somme de cinq cents roupies (1,250 francs) en faveur de l'École normale de l'Association de la réforme indienne pour les femmes « Female normal School of the indian reform Association » (3).

J'ai sous les yeux le Rapport pour 1874 de l'« Alexandra native Girls' English Institution » de Bombay, fondée par Manackjee Cursetjee, que j'approuve d'avoir conservé la vieille orthographe anglaise de son nom, bien qu'elle ne soit plus à la mode, la transcription des mots indiens étant dorénavant romaine.

Cet établissement, fondé par ce spirituel parsi, a parfaitement réussi, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture du Rapport. On espère y réaliser ce que le poëte Wordsworth, oncle du vénérable évêque actuel de Lincoln, voulait trouver dans une femme :

« Un être parfait, bien préparé pour donner de bons conseils, pour consoler et aussi pour commander; d'un esprit

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 11 décembre 1874.
(2) *'Aligarh Akhbâr* du 1er janvier 1875.
(3) « Allen's Indian Mail » du 3 mars 1875.

calme et lucide, qui ait quelque chose de l'éclat angélique (1). »

En Travancore, l'éducation des femmes gagne du terrain. Il paraît même qu'on y trouve beaucoup plus de femmes instruites et bien élevées que dans les autres parties de l'Inde. Il y a une école particulière pour les jeunes Hindoues de toutes castes, sous les auspices d'un « Zanana Mission », et une école spéciale pour les Eurasiennes (2).

A Madras, l'école des jeunes filles musulmanes, patronée par lady Hobart, est dans un état prospère. En partant pour l'Angleterre, où elle va faire un court séjour et retourner ensuite dans l'Inde, cette digne compagne du regrettable gouverneur a fait don de dix mille roupies (25,000 francs) à cet établissement (3).

V. Le but des sociétés indigènes scientifiques et littéraires est généralement de faire revivre, d'une part, le goût des études orientales classiques et d'en publier les chefs-d'œuvre, et, d'autre part, de traduire les ouvrages scientifiques de l'anglais en hindoustani, soit urdu, soit hindi.

Il s'est néanmoins formé récemment à Madras une Société indigène spécialement « astronomique », à l'instigation de Raghunath Chari, auteur d'une brochure sur « le passage de Vénus », dont je dois la connaissance au major général Palmer, qui a longtemps résidé dans l'Inde et qui s'intéresse à l'étude de l'hindoustani.

La Société du Bihar, qui a son siége à Muzaffarpur, chef-lieu du district de Tirhut, fut fondée, ainsi que je l'ai déjà

---

(1). A perfect woman, nobly planned
To warn, to confort and command;
But yet a spirit still and bright
With something of an angel light.

(2) *'Aligarh Akhbâr* du 23 juillet 1875.

(3) « Indian Mail » du 23 août 1875.

dit dans de précédentes « Revues (1) », par de notables musulmans, à l'instigation du maulawi Saïyid Imdad Ali Khan, juge à la cour de Tirhut, qui en fut nommé secrétaire, et qui ensuite, ayant été transféré à Gaya, y établit une branche de la Société mère.

La Société du Bihar compte maintenant cinq cents membres; elle a fondé à Muzaffarpur un collège très-prospère, qui a fourni pour les examens du service civil des candidats qui ont obtenu des postes élevés dans l'administration. A Gaya aussi, la Société a fondé un *madraça*, où un grand nombre d'élèves reçoivent leur instruction. Mais voici qu'actuellement Imdad Ali a tout abandonné pour aller faire le pèlerinage de la Mecque et de Médine, au grand mécontentement des membres de ces Sociétés et de tous les habitants, qui lui ont exprimé leurs regrets par des adresses très-sympathiques (2). Il est à espérer que les établissements qu'il a délaissés ne souffriront pas démesurément de l'absence de leur zélé coryphée, car probablement dans l'Inde comme partout :

Uno avulso non deficit alter.

La Société scientifique, autrement dit « l'Institut d'Aligarh », a tenu le 6 janvier 1875 une séance extraordinaire en l'honneur du nouveau lieutenant-gouverneur des Provinces nord-ouest, l'Honorable Sir John Strachey. Je n'entrerai pas dans les détails de cette séance, décrits avec soin dans le journal de la Société (3), et à laquelle ont assisté les indigènes les plus éminents et toutes les notabilités littéraires du pays. Dans l'allocution qu'a faite à cette occasion le secrétaire honoraire, le maulawi Sami ullah Khan, il a donné le récit de l'origine de la Société, de l'objet qu'elle a

(1) Celle de 1871, p. 56 et 57, et celle de 1872, p. 82 et 83.
(2) *Panjâbî* du 19 juin 1875.
(3) *Aligarh Akhbâr* du 22 janvier 1875.

en vue, des résultats qu'elle a déjà obtenus et qu'elle espère obtenir encore.

La séance générale de l'*Anjuman* ou « Société d'encouragement pour l'industrie », de Caçur, district de Lahore, s'est tenue le 14 novembre 1874 (1), en présence de l'Honorable Mr. Egerton, « financial commissioner » du Penjab, auquel le maulawi Gulam-i nabi Khan a adressé un discours écrit en urdu dont je donne ici la traduction, tant pour en faire connaître les exagérations et les figures orientales, que pour les renseignements qu'on y trouve sur cette Compagnie laborieusement entreprenante.

« Illustre Monsieur, appréciateur des sciences et des arts,

» Aujourd'hui, nous tous, membres de l'*Anjuman* de Caçur, nous venons vous féliciter de tout cœur d'avoir pour la première fois honoré notre Compagnie de votre présence, et les paroles que nous exprimons proviennent des profondeurs du cœur à la bouche et s'y épanouissent. Qui est-ce qui peut nier que depuis que la nation anglaise gouverne notre pays, la vie n'ait animé le corps mort de nos sciences et de nos industries? On peut appeler messianique (2) le mouvement imprimé à notre pays, qui était en décadence.

» Par l'entremise de ce peuple étranger, qui par sa science et son industrie est l'unique du monde, un jour viendra où nous participerons entièrement à ses progrès et où nous reconquerrons ce qu'il nous emprunta jadis. Maintenant les boutons de l'arbre de notre espérance, que le jardinier de notre heureuse destinée a placé avec confiance dans notre jardin, et qui par la pluie du nuage de la miséricorde divine est devenu frais et verdoyant, ces boutons, dis-je, se sont

---

(1) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* du 20 et *Panjâbî* du 26 novembre 1874.

(2) C'est-à-dire « régénérateur (ressuscitant) », le *Messie* (le *Christ*) étant célèbre dans l'Orient par les résurrections qu'il a opérées.

montrés, et si Dieu veut, nous en verrons bientôt épanouir les fleurs; et l'on finira par ne plus trouver de notre ignorance la moindre broussaille ni la moindre épine. Il y aura partout des écoles, des colléges, des universités où l'on enseignera toutes les sciences, et des manufactures pour toutes sortes d'arts. De tous côtés des Sociétés se formeront pour l'avantage de la science, et par suite le désir spontané de l'amélioration et des convenances surgira dans les cœurs. Il faut que non-seulement les grandes villes, mais les moindres villages se mettent à l'œuvre. C'est ainsi que nous, habitants de Caçur, qui n'a qu'une population de quinze à seize mille habitants, nous avons voulu établir notre Société.

» Que Votre Seigneurie sache que dans ce village de Caçur, qui est la patrie de la plupart d'entre nous et où se fait sentir maintenant le vent de la science et de l'habileté, il n'y avait précédemment qu'un collége pour l'enseignement de l'urdu et du persan. La langue anglaise et les sciences les plus connues n'y étaient pas même enseignées. C'est pourquoi, au moyen d'une souscription et sous les auspices de l'ancien commissaire de Lahore, nous avons fondé en juillet 1873 un collége, et nous y avons placé des professeurs d'arabe, de persan, d'urdu, d'anglais, d'arithmétique, de géographie, etc. Nos efforts ayant eu du succès, nous avons jeté l'année suivante (1874) les fondements de cet *Anjuman;* et pour en faire parvenir quelque avantage à tout le monde, nous avons décidé d'établir : 1° une imprimerie dont nous avons nommé le directeur et les employés; 2° un journal (*Riçâla*) mensuel scientifique, dont il a paru plusieurs numéros; 3° une bibliothèque formée de livres choisis sur toute science et art et ouverte au public afin que tous, grands et petits, puissent en profiter; 4° une manufacture comprenant deux fabriques, une pour la confection des tapis et l'autre pour celle des étoffes de soie et de drap. Dans ces deux fabriques on n'emploie que des hommes, mais, dans un troisième établissement, des jeunes filles

apprennent à faire des dessins de fleurs et d'arabesques et la broderie chinoise. Afin de favoriser le progrès des arts, un bazar spécial est ouvert le dimanche (1) pour la vente de ces objets.

« Notre *Anjuman* compte déjà plus de trois cents membres indigènes, fonctionnaires, raïs ou schérifs, et dix-neuf Européens. Si dans chaque localité quelques personnes voulant le bonheur du pays prenaient quelque peu de leur temps précieux pour s'occuper des lettres, des sciences et des arts, un jour viendrait où nous serions les rivaux des Européens. Nous espérons en effet arriver aux progrès que nous avons en vue sous la bonne direction de Votre Seigneurie, car nous considérons comme un grand avantage pour nous votre bienveillance à l'égard de notre *Anjuman*. »

Quoique généralement ce soit à l'administration du gouvernement anglais qu'est dû le changement qui a pénétré dans les idées, les usages, les habitudes et les coutumes des Indiens, toutefois il a aussi de la spontanéité. Ainsi à Ajmir, en Rajputana, il s'est manifesté depuis quelques années un grand désir du progrès. On y a fondé une Société appelée *Anjuman-i rafâh-i'âm* « Association pour le bien-être général », et en effet cet *Anjuman* travaille particulièrement à déraciner les habitudes funestes et à combattre les fausses idées du peuple (2). C'est sous ses auspices qu'a dû avoir lieu en octobre dernier, à l'occasion de la fête et de la foire du *dashara* (3), une exposition, sous des tentes, à défaut d'un local suffisant, des produits naturels et industriels du pays (4).

Un *Anjuman* plus spécialement musulman s'est aussi formé dans la même ville d'Ajmir : il veut rendre la prospé-

(1) En Turquie, le dimanche est aussi le jour du marché, et il est nommé en conséquence *Bâzâr-gûn* « jour du marché ».

(2) *Panjâbî* du 21 novembre 1874.

(3) Grande fête hindoue pendant laquelle un bain dans le Gange efface les péchés.

(4) *Saïantifik* du 27 août 1875.

rité à « cette ville musulmane » aujourd'hui délaissée, et il favorise l'établissement du *Madraçat ul'ulûm*, destiné à faire revivre les sciences musulmanes.

A Hoschiarpur, en Penjab, il s'est formé une autre société musulmane.

« Cette Société, dit le rédacteur du *Panjâbî* (1), fut inaugurée, à sa première séance, par une éloquente allocution du maulawi Mirza Fath Muhammad Beg, qui jouit d'une grande réputation de science controversiste. Il y fut décidé que conformément aux anciens usages on donnerait à la Compagnie un nom oriental, celui d'*Anjuman-i islâmiya* « Société islamique », et non un titre anglais, comme on le fait souvent aujourd'hui. On en nomma les fonctionnaires, et l'on décida qu'elle se réunirait au moins une fois par mois.

Une Société pareille a été fondée à Kappurthala et une autre à Jalindhar; enfin on en signale une troisième à Sialkot (2). Ces Sociétés ont l'intention de faire imprimer des *Tafsîr* « Commentaires » du Coran et des *hadîs* (paroles de Mahomet) pour l'utilité des musulmans (3).

Les journaux indigènes nous apprennent aussi l'existence de deux nouvelles « Sociétés islamiques d'amélioration » (*Anjuman-i tahzîb*), une à Bangalore et l'autre à Cawnpore. Cette dernière, dont beaucoup de raïs et de notables du pays font partie, veut contribuer à répandre l'instruction chez les musulmans, à réformer les fâcheuses coutumes, à faire réparer les mosquées, et à agir auprès du gouvernement dans l'intérêt de la nation musulmane.

La Société islamique (*Anjuman-i islâmiya*) de Lahore occupe toujours un des premiers rangs parmi ces Compagnies spéciales. Les musulmans du Penjab comptent beaucoup sur elle pour terminer la réparation de la mosquée

(1) *Panjâbî* du 9 janvier 1875.
(2) « Leitner's Native Government in matters of education », p. 40.
(3) *Panjâbî* du 15 ma[illegible]

royale de Lahore, qu'elle avait entreprise en coopération avec le gouvernement anglais, mais qu'elle a été obligée de suspendre faute des fonds nécessaires. Ce magnifique monument, qui tombe en ruine, bien qu'il serve au culte, est un souvenir des rois de l'islamisme, car il est dû au célèbre fanatique Sultan Alamguir Aurangzeb. Il est du devoir de l'*Anjuman*, selon le *Panjâbî* (1), de s'occuper énergiquement des moyens de remettre en état florissant, au moyen de souscriptions, comme on l'a fait pour le *Madraçat ul'ulûm*, cet édifice précieux qu'on peut appeler national.

On continue à parler quelquefois dans les journaux indiens du *Dharm-Sabhâ*, du *Sanâtan dharm-Samâj* (2), du *Brahma-Samâj* et de son chef actuel le babu Keschab Chandar Sen. Le *Panjâbî* (3) considère l'existence de ce personnage dans le temps présent comme « une bonne fortune pour l'Inde ». Il voit en lui « l'unique du siècle, digne d'être mentionné dans les annales du pays, tant à cause de l'intérêt éclairé qu'il porte à ses compatriotes que pour son mérite personnel ».

Vers la fin de décembre 1874, Keschab Chandar prononça à Indore, dans une réunion composée des Hindoustaniens les plus instruits et les plus distingués de la localité, un discours très-remarquable pour rassurer ses auditeurs sur la bonne foi du gouvernement en favorisant l'extension de l'instruction. D'après lui, l'administration agit dans l'intérêt même des Indiens; elle n'a pas l'intention de rendre chrétiens les jeunes babus qui ont de l'inclination pour le *Brahma Samâj*; elle désire seulement qu'ils reçoivent leur instruction dans les établissements publics. Mais tout en engageant les assistants à acquérir les connaissances qu'on veut leur départir,

(1) N° du 19 juin 1875.

(2) « Société de la loi éternelle », c'est-à-dire « de la pure loi hindoue ».

(3) N° du 19 décembre 1874.

Keschab Chandar leur recommanda de ne pas porter des vêtements européens, de ne pas user de liqueurs enivrantes, enfin de ne pas suivre les usages de l'Occident, qui tendent dans tous les cas à les détacher de leur pays dont ils doivent être les amis chaleureux.

Les journaux indigènes parlent aussi d'une conférence donnée en anglais par Keschab sur « la Révélation (*ilhâm*)», qui a été traduite et publiée en urdu par le sardar Dayal Singh.

La cérémonie anniversaire de la fondation du *Brahma Samâj* a été célébrée avec pompe à Calcutta le 22 janvier 1875. Les sectaires parcoururent processionnellement plusieurs rues, portant des bannières et chantant des hymnes; et le jour suivant Keschab Chandar prêcha dans le « Town Hall » devant deux mille personnes.

Quant à l'orthodoxe *Dharm Sabhâ*, il continue de tenir à Lakhnau ses séances mensuelles, auxquelles assistent des possesseurs de fiefs et de notables habitants. De savants pandits y font des conférences sur le *Wischnu-purâna*, le *Bhagavat-guîta* et les Védas (1).

Les journaux anglais annoncent que la troisième édition du « Sacred Anthology » de Moncure D. Conway (2) a été envoyée en cadeau au *Brahma Samâj*. Cette compilation hétérodoxe a eu un grand succès, et on en lit habituellement des passages dans les chaires théistes d'Amérique et d'Angleterre.

Il s'est formé l'an dernier à Wazirabad une association hindoue sous le nom de *Dharm-prakâsch* « la Manifestation de la loi ». Conformément à son titre, elle s'oppose aux usages abusifs qui se sont introduits chez les Hindous; particulièrement à une fête qu'on célèbre dans cette ville et dans

---

(1) *Awadh Akhbâr* du 1er septembre et du 1er octobre 1875.

(2) Sur ce personnage, voyez l'« Heterodox London » du Rév. C. M. Davies; t. Ier, p. 5 et suiv.

tout le Penjab, le dernier jour du mois de *pûs* (décembre-janvier), et qu'on nomme *lohri*. La veille, on allume des feux de joie, on y jette des graines de sésame et on s'assied autour. Le lendemain, qu'on appelle *schankar-ant* « la fin (du jour) de Siva », on distribue aux brahmanes du *ghî*, des gâteaux et d'autres friandises, et on se livre ensuite aux mêmes folies qui ont lieu à la fête du *dêwâli* (1). Les petites filles du peuple saisissent les vêtements des passants et leur demandent des *païças* qu'elles appellent « le soleil et la lune », par allusion sans doute aux anciennes marques des monnaies. Dans plusieurs villes, à Gujranwala, à Agalgarh et ailleurs, il est aussi d'usage d'illuminer à cette occasion comme dans la nuit du *barat* (2), et de tirer des feux d'artifice (3).

Sous le titre de « Oudh Social science Association », ou « Lucknow Institute », il est question de fonder à Lakhnau, pour la discussion des questions politiques, scientifiques et littéraires, une Société anglo-hindoue dans le genre des Sociétés analogues qui existent à Calcutta, à Aligarh et à Lahore, où les Européens sont en rapport avec les Asiatiques (4).

Miss Manning a bien voulu m'adresser le Rapport pour 1874 de la branche de Londres du « National Indian Association ». On y apprend que le comité, dans l'intérêt des Indiens résidant à Londres, donne de temps à autre des soirées pour les réunir avec les Anglais qui s'intéressent à leur progrès social. Là, ils reçoivent facilement les instructions dont ils ont besoin et des introductions pour des personnages qu'il peut leur être avantageux de connaître, et ils y entendent des conférences sur des sujets qui les intéressent. D'un autre côté, les Anglais qui assistent à ces réunions connaissent

(1) Fête hindoue qui a lieu à la nouvelle lune de kartik (octobre-novembre). Voyez mon « Mémoire sur les fêtes hindoues dans l'Inde », *Journal Asiatique*, 1834.

(2) La fête musulmane des Trépassés, qui a lieu le 14 schaban.

(3) *Panjâbî* du 16 janvier 1875.

(4) « Indian Mail » du 5 février 1875.

ainsi les opinions des Indiens instruits sur l'avenir de leur pays et sur ce qui leur manque jusqu'ici. Les conférences sont souvent suivies de discussions auxquelles chrétiens, musulmans, Hindous et parsis prennent part. Un parsi, Naurozji Fardonji, y a fait une conférence sur la conduite à tenir dans l'Inde par les Européens envers les Indiens, et une autre sur la situation présente des parsis. Un musulman a parlé de la position actuelle des femmes dans les gynécées (*zanâna*); enfin, dans une séance présidée par Mr. E. H. Eastwick (1), un Hindou a lu un mémoire où il a exposé ses idées sur ce qu'il y aurait à faire pour relever la condition sociale de l'Inde.

Le journal mensuel du « National Indian Association » continue à paraître régulièrement à Bristol, par les soins de miss Carpenter. Cette dame distinguée, qui vient d'entreprendre un nouveau voyage dans l'Inde, a aussi publié une série de renseignements précieux pour les Indiens qui désirent faire en Angleterre leurs études ou les compléter; sur les formalités à remplir pour entrer au service civil, au service médical, ou au barreau, pour être admis aux universités d'Angleterre, au Collége spécial des ingénieurs pour l'Inde, aux écoles de toute sorte.

VI. Le dernier recensement de l'Inde donne les chiffres suivants relativement à la religion des habitants (2) :

Hindous.	123,502,311
Sikhs.	1,250,000
Bouddhistes et jains.	2,629,212
Aborigènes et hors caste, sans religion déterminée.	15,238,200

(1) Ce savant aimable et spirituel est depuis lors parti pour l'Inde, où il est partout accueilli avec empressement.

(2) *'Aligarh Akhbâr* du 11 décembre 1874.

Musulmans.	40,866,034
Parsis.	70,000
Chrétiens européens et eurasiens. .	222,931
Chrétiens indigènes.	224,161

On le voit, les chrétiens sont relativement en bien petit nombre dans l'Inde. Espérons que, pareils au grain de sénevé de la parabole évangélique, ils multiplieront, et que, réunis à nous, ils remercieront et « loueront Dieu de les avoir retirés des ténèbres de la nuit du paganisme, pour les admettre à la lumière de sa gloire (1). »

Pendant longtemps, la Compagnie des Indes interdisait les missions chrétiennes et favorisait même ouvertement l'idolâtrie, parce qu'elle était la religion du pays et qu'il paraissait impossible de songer à convertir les Hindous; mais elle s'était enfin décidée à changer de système, et maintenant le gouvernement anglais, tout en observant une neutralité nécessaire, non-seulement ne tolère plus les crimes commis au nom de la religion, mais il laisse agir les missionnaires, il les soutient, et il protége les Indiens convertis au christianisme contre les agressions et pour la jouissance de leurs droits civils.

---

(1) Uni sit et trino Deo
Æterna laus summum decus,
Qui nos de noctis ad suæ
Lumen vocavit gloriæ.

Ces vers sont la doxologie de l'hymne de l'Épiphanie de la liturgie parisienne dont je me plaisais à dire :

I love *parisian* godly prayers,
So simple, so sublime,
The Martyrs prayers and prayers of Saints,
Throughout all christian time.
I love them all for all express
My heart's intense desire,
And as I utter them I feel
The spirit's kindling fire.

Les missions protestantes de l'Inde, en y comprenant le Birman et Ceylan, sont conduites par trente-cinq sociétés, dont neuf d'Amérique, six d'Allemagne, et les autres d'Angleterre, sans compter les agences locales; elles emploient à cette heure six cent six missionnaires. Les déplorables différences qui séparent ces sociétés, et qui semblent devoir affaiblir l'influence des prédications et en diminuer le résultat, sont, à la vérité, peu sensibles aux Hindous, qui ne les comprennent pas, et les missionnaires s'efforcent eux-mêmes de les effacer. D'ailleurs chaque société a soin d'exercer son zèle dans un district différent, et ainsi elle n'est pas exposée à des antagonismes fâcheux. Même dans les grandes villes, où des missionnaires de différentes sociétés se trouvent en présence, comme, en définitive, ils annoncent tous le même Dieu et le même Sauveur, qu'ils appuient leur prédication sur le même Livre, qu'ils se servent tous du langage usuel pour le service divin, qu'ils vivent entre eux en bonne harmonie, sans répudier leur prosélytisme respectif, les Hindous les considèrent comme appartenant à la même religion; et en effet, il s'agit avant tout de les convertir au christianisme, sans leur parler des divisions qui y existent.

Je ne parle pas ici des missions catholiques, qui ont un intérêt universel. Il paraît d'ailleurs que, dans l'Inde anglaise, les missionnaires catholiques s'attachent surtout à reconvertir au catholicisme (romain) les Indiens convertis par les protestants (1).

« Les couronnes et les trônes peuvent périr, les royaumes s'élever et disparaître; mais l'Église de Jésus-Christ subsistera toujours : les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre cette Église. Le Christ lui-même nous en a fait la promesse, et elle ne saurait défaillir (2). »

---

(1) C'est du moins ce qu'on lit dans un article du « Quarterly Review » d'avril 1875.

(2) Crowns and thrones may perish,
Kingdoms rise and wane,

Les différentes missions protestantes que j'ai énumérées ont donné le baptême pendant l'année passée à cinq mille adultes, dont le plus grand nombre appartenait à la division du Bengale appelée Chota Nagpore (1). De leur côté, les missionnaires russes sont très-fiers du grand succès qu'ils ont obtenu en déterminant un lama ou prêtre bouddhiste à embrasser le christianisme (2).

Les missionnaires ne sont pas seulement prédicateurs, pasteurs et instituteurs : ils s'occupent aussi avec succès des langues de l'Inde, et ils ont rédigé des centaines d'ouvrages pour les écoles, et même pour tout le public indien, dans plus de quinze dialectes, outre l'hindoustani. Ils se font ainsi aimer des indigènes, qui voient avec plaisir des étrangers s'intéresser à leurs langues et à leurs littératures. A Lahore, ils ont établi un cercle où, comme dans les cercles catholiques, on trouve à s'instruire et à s'amuser. Les missionnaires ont trente-cinq presses en activité, et il en est sorti dans ces dix dernières années trois mille quatre cent dix ouvrages différents, qu'on ne distribue plus gratuitement comme autrefois, mais qu'on vend, ce qui prouve que les Indiens leur reconnaissent quelque valeur.

Ce qui est extraordinaire, c'est que bien des Anglais méprisent les Indiens qui changent de religion, eux chez qui on en change si aisément, partageant à cet égard les préjugés des Hindous des hautes castes qu'ils fréquentent, lesquels détestent d'autant plus ces convertis, qu'ils appartiennent généralement plutôt aux basses castes qu'aux castes élevées.

But the Church of Jesus
Constant will remain;
Gates of hell can never
'Gainst that Church prevail;
We have Christ's own promise
And that cannot fail.

(*Hymns ancient and modern*, n° 285.)

(1) « Times » du 8 septembre 1875.

(2) *Ranjâbî* du 13 mars 1875.

Voici ce que dit un journal indigène (1) des « Écoles des Missions », c'est-à-dire de celles qui sont dirigées par des missionnaires : « Les directeurs de ces écoles prennent beaucoup de peine pour l'enseignement et pour l'éducation des Indiens, et nous leur en sommes reconnaissants. Il sort de ces écoles des élèves qui se distinguent dans les postes qu'ils occupent ensuite, et qui, à cause de la bonne éducation qu'ils ont reçue, sont généralement estimés. Pour être justes, nous devons reconnaître l'excellence de l'enseignement de ces écoles; mais, malheureusement, les Indiens n'aiment pas cet enseignement, et ils considèrent comme une honte d'en profiter. La principale raison qui les en empêche, c'est qu'ils ne consentiront jamais à ce qu'on fasse lire à leurs enfants des livres d'une religion étrangère, qu'on leur enseigne la vérité de cette religion et qu'on leur fournisse des preuves de la vanité de la leur. Or, le but des écoles des missions est précisément d'annoncer la Trinité, ce qui déplaît aux Indiens. Nous ne demandons pas que ces missionnaires abandonnent leurs prédications dans leurs églises et même dans les marchés; mais ils ne doivent pas, dans les écoles, faire lire leurs livres et donner aux Hindous et aux musulmans leur enseignement religieux. Qu'ils se bornent aux sciences profanes, et ils pourront ainsi arriver indirectement à leur but. »

A Sialkot, il y avait deux écoles dirigées par des missionnaires écossais et américains; mais le *Panjâbî* (2) nous apprend qu'elles ont été fermées, et qu'elles seront remplacées par une seule. Le journaliste estime que cette mesure a été prise afin d'avoir le prétexte de renvoyer plusieurs professeurs hindous et musulmans qui avaient été employés, à ce qu'il paraît, dans l'espoir qu'ils se convertiraient au christianisme, ce qu'ils n'ont pas fait et ce qu'ils n'ont pas engagé

(1) *Panjâbî* du 27 mars 1875.
(2) N° du 17 juin 1875.

leurs élèves à faire. Le journaliste regrette que ces missionnaires, qui se flattent d'être animés d'un grand esprit de charité, en montrent si peu dans cette circonstance, puisqu'ils destituent, après bien des années de peine et de dévouement, des professeurs de mérite. Il suppose que dans le nouveau collége on n'emploiera plus que des chrétiens, tant pour favoriser ceux-ci que pour contribuer par leur moyen à propager le christianisme. Il pense donc que les Hindous et les musulmans devraient demander au gouvernement de fonder des écoles laïques, et de prouver ainsi qu'il ne favorise pas le prosélytisme chrétien.

Depuis ma dernière « Revue », j'ai reçu le seizième rapport de la mission anglaise d'Amritsir, que le Rév. R. Clark a bien voulu m'envoyer. Par ce rapport, qui s'étend du 1er octobre 1873 au 30 décembre 1874, et à la suite duquel se trouve celui d'Imad uddin, écrit en urdu, j'apprends quelques faits intéressants qu'il me paraît utile de faire connaître.

Des sept ecclésiastiques missionnaires qui forment le personnel de la mission, deux sont des indigènes convertis : le Rév. Imad uddin et le Rév. Daüd Singh, qui a traduit en vers, dans le dialecte particulier au Penjab, les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Outre les enfants qui ont été baptisés, le rapport signale le baptême de quatre adultes, dont un Sikh, notable cultivateur, qui depuis douze années était à la recherche de la vérité. Un autre baptême intéressant est celui d'une dame indigène dont le mari, converti depuis assez longtemps, avait souffert toutes sortes de persécutions domestiques à cette occasion, mais a été finalement consolé par l'accession de sa femme à ses sentiments.

Un vieux faquir de Lahore s'est aussi converti, et il a donné au Rév. R. Bateman la mosquée qu'il desservait, pour en faire une école de mission.

Je pourrais signaler bien d'autres conversions. Le missionnaire méthodiste Burgess, par exemple, a baptisé un

jeune Hindou de Royapetta, où les wesléyiens ont une institution dont douze élèves se sont convertis (1).

Le service divin a lieu régulièrement en urdu à Amritsir, à l'église de la ville et à la chapelle de la maison des missions. Il est suivi non-seulement par les chrétiens, mais par des Hindous et par des musulmans, curieux de connaître les pratiques des missionnaires.

Cette année, le maharaja de Cachemyre n'a pas mis obstacle à la prédication en public, dans les marchés de Srinagar, et elle y a été écoutée avec intérêt. Les missionnaires désirent actuellement pouvoir bâtir une maison à leur usage; mais, contrairement à ce qui se pratique dans les autres pays, il n'est permis aux Anglais ni d'acheter ni de bâtir une maison en Cachemyre : la liberté des cultes n'y est pas non plus admise, bien que le roi de Cachemyre soit feudataire de la reine d'Angleterre. Ce souverain est un Hindou très-zélé; il entretient à ses frais des temples hindous dans l'Inde même; il fait publier à ses frais des ouvrages religieux hindous; il maintient des écoles hindoues, et il a renvoyé de celle de Lahore le maulawi Nur uddin, parce qu'il s'était fait chrétien.

La mission presbytérienne américaine a du succès dans ces parages. A Ghora-vaya, il y a une petite congrégation chrétienne de Rajpoutes qui observe religieusement le dimanche.

A Narnaul, quatre musulmans et un Hindou ont été baptisés durant l'année 1874, au péril de la vie du missionnaire qui les a admis au christianisme. Deux jeunes gens de quinze à seize ans, qui devaient être baptisés en 1872, avaient été enlevés de force de la maison des missions par une bande de musulmans du bas peuple; mais ils n'ont pas été découragés. Ils ont persisté dans leur résolution malgré les persécutions de tout genre de leur famille et de leurs coreligionnaires, et ils ont enfin été baptisés en août 1874. A Narnaul,

(1) « Indian Mail » du 24 avril 1875.

où l'un de ces fervents néophytes a été baptisé, la mission a fait bâtir une jolie église, qui a été ouverte au culte le jour de Noël suivant. La sœur du Rév. R. Bateman en a fait un dessin qui a été reproduit dans le rapport du Rév. R. Clark, d'où je tire ces documents. Cette église contient facilement cent cinquante indigènes assis par terre, selon l'usage oriental. Un rideau sépare la partie destinée aux femmes. Les murs sont couverts de textes de la Bible en urdu et en hindi.

J'ai reçu du même respectable missionnaire R. Clark le septième rapport de la Société biblique anglaise et celui de la Société des Livres religieux du Penjab, imprimés l'un et l'autre à Lahore, à la typographie du saïyid Ali Schah, musulman converti. Je ne parlerai pas du nombre de Bibles ou des parties de la Bible publiées et distribuées, et des différentes langues dans lesquelles elles sont écrites, mais de l'utilité dont elles ont été quelquefois pour opérer des conversions. Ainsi on mentionne un faquir de Chamba à qui l'on avait remis un exemplaire de l'Évangile de saint Jean, dont la lecture l'engagea à aller demander au missionnaire du lieu, sur la personne du Christ, des explications d'après lesquelles il fit profession du christianisme. Un autre faquir musulman et huit de ses disciples ont aussi été convertis par la seule lecture du Nouveau Testament. Ce fut également la lecture du Nouveau Testament qui amena la conversion d'un jeune brahmane nommé Natha Ram ; la même lecture a amené d'autres conversions, et a produit dans tous les cas, selon l'auteur du rapport, les meilleurs effets sur bien des cœurs. Plusieurs Hindous et musulmans achètent les Livres saints, par curiosité, il est vrai, mais souvent avec profit. On emploie pour la vente de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme pour celle des ouvrages et traités religieux, des colporteurs chrétiens indigènes, qui font en même temps les fonctions de missionnaires par les explications qu'ils donnent aux acheteurs.

Le rapport de la Société des Livres religieux du Penjab

offre plus d'intérêt sous le point de vue littéraire que les autres rapports que je viens de mentionner, car non-seulement on y annonce des réimpressions d'ouvrages ou traités chrétiens connus et estimés, mais plusieurs publications nouvelles en urdu et en hindi. Voici les titres de quelques-uns :

« La Première Prière de Jessica », intéressant petit ouvrage qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, entre autres en russe : on en fait usage dans les écoles primaires de l'empire moscovite ; la traduction en urdu de la belle allégorie du « Old man's home » ; la traduction, sous le titre de *Tafsîl-i kalâm* « Explication de la parole (divine) », du « Dublin Scripture text Book », sorte d'abrégé de la Bible ; la traduction en urdu, par Imad uddin, d'une conférence sur le *Brahma Samâj* par le Rév. R. Clark ; le *Sawâl-i rûh o jawâb-i ilâhî* « la Demande de l'Ame et la Réponse divine (d'après l'Écriture sainte) », traduction urdue d'un ouvrage anglais (1). Je ne parle pas des ouvrages et traités sous presse ou en préparation. La Société donne d'ailleurs des prix aux auteurs de traductions de livres religieux en urdu ou en penjabi, quand ils sont adoptés par la Société.

Mahdi Haçan, propriétaire d'une imprimerie de Dehli, a publié dans le *Nûr afschân* « le Propagateur de la lumière », journal chrétien de Ludiana (2), une annonce portant qu'il promet une récompense de deux cents roupies pour la réfutation de chacun des ouvrages musulmans intitulés *Raquîmat ulwadâd* « Lettre d'amitié », qui est une réponse au *Niyâznâma* « Livre de supplication » ; *Lahan-i Dâûdî* « le Chant de David », qui est une réponse au *Nagma-i tanbûri* « le Bruit du tambour » ; *Istiçâl* « Extirpation », qui est une ré-

(1) On trouve la liste complète des ouvrages nouveaux de littérature hindoustanie chrétienne, tant en urdu qu'en hindi, dans « Conference on urdu and hindi christian literature », p. 50 et suiv.

(2) N° de mars 1875. Sur ce journal, voyez ma « Revue » de 1873, page 37.

ponse au *Macîh uddajjâl* ou *Dajjâl-i Macîh* « l'Antechrist (1); ouvrages dus aux Indiens convertis Imad uddin, Ram Chand et Safdar Ali. La publication des ouvrages qu'il s'agit de réfuter montre que le zèle des musulmans ne se ralentit pas, et qu'ils se défendent le mieux qu'ils peuvent contre les attaques des missionnaires; mais ils n'ont pas seulement à défendre leur religion contre les chrétiens, car ils ont aussi leurs hérétiques. Un de leurs docteurs orthodoxes, le maulawi Muhammad Umr, de Rampur, grand antagoniste des Wahabites, au point que les orthodoxes l'ont surnommé « l'épée nue sur le cou des méchants Wahabites (2) », a eu une discussion publique avec un docteur de ces derniers, le maulawi Schukr ullah, et il a triomphé de son adversaire, comme on devait s'y attendre.

Les musulmans ont encore gagné cette année quelques nouveaux partisans parmi les chrétiens. On signale trois marins qui ont fait leur abjuration dans la mosquée du « Black Town » de Madras, et un nommé Kerr, qui a fait la même chose à Bombay, et qui a écrit à un ami : qu'il n'avait jamais été aussi heureux que depuis qu'au moyen des *cinq* prières qu'il fait chaque jour, il a *sept* fois à manger (3).

Le « Bangalore Examiner (4) » dit à ce sujet : « Peu de personnes pourront croire qu'en Hindoustan des Européens aient abandonné la religion chrétienne pour se faire musulmans, et déshonoré ainsi leur pays; mais la chose n'est que trop vraie. » Après cette réflexion préliminaire, le journaliste mentionne la perversion de quatre individus à Bangalore même. Il est vrai qu'il paraît qu'ils ont été convertis par des wahabis, qui ne sont guère que de purs déistes. Dans tous

---

(1) C'est-à-dire « Mahomet ». Voyez ma « Revue » de 1874, p. 47.

(2) *Schamscher-i âbdâr bar gardan-i wahâbiya aschrâr.* (*Panjâbî* du 31 juillet 1875.)

(3) « Indian Mail » du 24 mai 1875.

(4) Cité dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath, du 10 février 1875.

les cas, un maulawi vint tout exprès d'Haïderabad pour recevoir leur abjuration dans une mosquée, où ils restèrent jusqu'à ce qu'un tailleur leur eût préparé des vêtements indiens, afin qu'ils pussent quitter leur costume européen avant de se montrer de nouveau en public. Le journaliste donne les noms de ces quatre individus, qui en changèrent en se faisant musulmans. Deux d'entre eux, âgés d'environ trente-quatre ans, dont un capitaine dans l'armée anglaise et l'autre simple soldat, adoptèrent le nom d'Abd ullah. Un marin irlandais nommé O'Neil, qui a reçu le nouveau nom musulman d'Abd ullatif, n'a que vingt ans, et ne sait pas un mot d'hindoustani; le quatrième, âgé de vingt-quatre ans, voulut s'appeler Abd ussalam. Dans leur zèle de nouveaux convertis, ces quatre individus rasèrent de force la tête d'un enfant qu'ils rencontrèrent dans une rue déserte, pour le faire musulman. Ils se mirent à recueillir des souscriptions, et ils devaient partir pour Maïçour, avec un autre Anglais de cette ville, devenu aussi musulman, qui était venu, revêtu du costume des faquirs, faire une quête afin de pouvoir se marier. A ceux qui demandent à ces pervertis leur véritable nom, ils répondent, selon le dire du journaliste : « Nous avons renoncé à notre nom et à notre pays; nous sommes désormais hostiles à la religion chrétienne, et nous sommes attachés de cœur à la religion musulmane. »

Ce qui est plus étonnant encore, c'est la perversion d'un missionnaire méthodiste nommé Norman, qui était allé à Constantinople prêcher l'Évangile, mais qui a embrassé l'islamisme et qui le prêche maintenant en Amérique (1). J'ai parlé, du reste, dans de précédentes « Revues » (2), de l'ex-

(1) « Indian Mail » du 24 mai 1875. Un fait moins étonnant, mais presque aussi rare, c'est l'accession au protestantisme, à Maïçour, du P. Manuel Ignace Curio, de la Compagnie de Jésus, annoncée par les journaux de l'Inde.

(2) Celles de 1871, p. 9 et 10; de 1872, p. 61 et suiv.

tension de l'islamisme en Afrique et en Chine, et du réveil en Turquie du zèle musulman, qui coïncide avec celui de l'Inde. Les journaux faisaient dernièrement remarquer l'activité de la Porte à stimuler les sentiments religieux des peuples musulmans qui sont avec elle en conformité de croyances, et ils nous apprenaient que le Sultan se proposait d'envoyer à Pékin une ambassade spéciale pour défendre la cause des sujets musulmans du Céleste Empire.

Par le rapport des missionnaires du Rajputana (1), nous apprenons qu'ils ont ouvert à Nacirabad, à Aschapura, à Ajmir et à Tadgarh, des écoles d'orphelins où ils instruisent les adolescents, afin qu'ils puissent enseigner dans les villages. Plusieurs sont employés dans leurs imprimeries ou lithographies, et les plus jeunes dans les chœurs du service divin. On apprend même à quelques-uns la médecine, car les missionnaires ont des hospices, un entre autres à Biawar, où douze cents malades ont été guéris en 1873. Souvent les malades écoutent volontiers les prédications des missionnaires, et ils se convertissent quelquefois.

Malgré toutes les écoles que les missionnaires ont fondées en Rajputana, leur enseignement religieux n'y a pas eu beaucoup de succès pendant l'année passée. Quatorze personnes seulement s'y sont faites chrétiennes.

L'agent dévoué du « Christian Vernacular education Society » et du « Religious tract Society », Mr. John Murdoch, dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler dans mes précédentes « Revues », a publié un écrit dans le but de prouver la nécessité pour l'Inde d'une littérature chrétienne qui puisse intéresser les indigènes, et il a proposé de tenir à Allahabad, sur « la littérature chrétienne urdue et hindie », une conférence qui a eu lieu en effet (2). Dès 1869, on

(1) *Panjâbi* du 20 février 1875.

(2) « Proposed Conference on urdu and hindi literature at Allahabad », Madras, 1874, in-8° de 24 pages.

avait publié quatre cent quatorze ouvrages ou traités de ce genre en urdu, et deux cent vingt en hindi. Mr. Murdoch en donne la classification, et il indique ensuite les nouvelles publications qu'on a l'intention de mettre au jour. Il en voudrait de spéciales, destinées les unes aux Hindous, les autres aux musulmans, et les troisièmes aux chrétiens indigènes. Il paraît désirer que les missionnaires renoncent à l'emploi des caractères romains que quelques-uns avaient adoptés pour leurs publications, mais qui répugnent aux musulmans. Il pense que des livres *illustrés* seraient avantageusement publiés par les missionnaires, et même des livres de pure mais bonne littérature, conformément à l'idée exprimée par le Rév. F. H. Baring, d'Amritsir.

On trouve dans le mandement (1) que l'évêque de Bombay, le Très-Rév. H. A. Douglas, a lu dans la cathédrale de Saint-Thomas à l'occasion de sa première visite pastorale, des renseignements intéressants sur la propagation du christianisme dans la présidence de Bombay, sur ce qu'on y fait à ce sujet et sur ce qu'il y aurait à faire. Le prélat s'y étend sur la manière de prêcher l'Évangile, en suivant l'exemple des Apôtres, qui annonçaient la réconciliation de l'homme à Dieu par Jésus-Christ, spécifiée par le baptême, qui nous régénère et nous donne une nouvelle existence spirituelle. Tout est vérité dans le christianisme, les ombres et les figures de l'Ancien Testament ont disparu. Il en est de l'Eucharistie comme du baptême, complété pour ainsi dire par la confirmation : les mystères sont ici des réalités. Les doctrines exposées par l'évêque de Bombay sont celles de l'Église catholique. Le moment viendra-t-il jamais où l'on n'aura rien à ajouter à ce mot? En attendant, l'excellent évêque aborde la question relative à la coopération avec des

(1) « A charge delivered by the Right Rev. H. A. Douglas, Bishop of Bombay, at his primary visitation in S. Thomas's cathedral, the 12th january 1875. »

membres d'une autre communion pour la conversion des Indiens. Il ne demande pas mieux que d'atténuer les différences, de traiter les dissidents avec toute la bienveillance possible, et en certaines circonstances de conférer avec eux. Il rend hommage à leur zèle et en particulier à celui que déploie d'une manière si éclairée le Dr John Wilson, mais il soutient la succession apostolique qu'ils n'admettent pas, l'ordination qui en découle, et les sacrements, manifestation réelle et non figurée, comme le croient les dissidents. Il maintient enfin la perpétuité de l'Église catholique et apostolique.

La visite pastorale de l'évêque de Calcutta, toujours dévoué à la prospérité spirituelle de ses diocésains, a eu pour arène cette année l'est du Bengale et l'Assam. Le respectable prélat désapprouve les loteries de charité, ne voulant pas que sous prétexte de bienfaisance on enfreigne les lois de la morale, les loteries y étant essentiellement contraires (1).

Nous avons déjà vu que les travaux des missionnaires sont souvent entravés par des dispositions hostiles : « Les adorateurs des idoles sont les ennemis naturels de ceux qui veulent les détourner de leur culte (2). »

A Ambala, il y a eu quelque effervescence dans un régiment de Sikhs, à cause de la conversion d'un adolescent indigène, fils d'un sipahi, qui fréquentait l'école du régiment. Des soldats de ce régiment embrassèrent, il y a quelques années, le christianisme et restèrent fermes dans leurs convictions, malgré beaucoup d'opposition et une dure persécution. Depuis lors, sous la direction d'un ecclésiastique de la Société des missions de Calcutta, une mission régulière comprenant une école avait été maintenue dans ce régiment.

---

(1) « Indian Mail » du 23 août 1875, d'après le « Simla Gazette ».

(2) *But parastâr chûn ki kho ba but kunand,*
Mâni'ân-i râh-i but râ duschmanand.
JALAL UDDIN RUMI.

C'est cette école que fréquentait le jeune converti. La grande agitation qui en est résultée a été telle que le colonel s'est vu forcé de cesser de protéger l'école dont il s'agit, et de défendre tout enseignement chrétien parmi ses soldats.

Le Rév. K. A. E. Diez, de la mission évangélique allemande de Palgat, parle, dans son rapport de l'an passé, d'une persécution d'un caractère beaucoup plus grave. Dans une station de mission, les convertis ont été maltraités et leur chapelle brûlée par les musulmans; dans une autre, une famille entière qu'on voulait forcer à abjurer avait été enlevée et menacée de mort, et elle ne dut son salut qu'au résident anglais de Cochin, qui la prit sous sa protection (1).

Le fanatisme hindou n'est pas détruit, mais seulement étouffé. On en a de temps en temps des preuves. Ainsi, à Sikandarpur, dans le zila' d'Azimgarh, demeurait un Hindou très-dévot et très-austère, qui se nommait *Kalûr*. Il mourut dernièrement. Sa veuve était fort jeune et elle avait un enfant qu'elle allaitait. Elle fut extrêmement affligée de la mort de son mari; elle ne voulut plus ni boire ni manger, et ainsi son enfant mourut d'inanition. Puis elle saisit une occasion favorable, réunit une grande quantité de branches d'arbres et de broussailles, y étendit son lit, s'y coucha avec son enfant serré contre sa poitrine, mit le feu elle-même au bûcher, et fut bientôt réduite en cendres. Une ou deux heures après le surintendant de la police arriva; il s'informa de la manière dont la chose s'était passée; mais il apprit que personne n'avait rien su du dessein de cette femme (2).

On se souvient peut-être d'avoir lu dans mon « Discours d'ouverture » de 1867 (3) la traduction du tableau tracé par un auteur musulman de l'abominable coutume hindoue

---

(1) « Conference on urdu and hindi christian literature », p. 109.

(2) Le premier dans l'« Indian Mail » du 21 juin 1875, et le second dans le « Graphic » du 10 juillet 1875, d'après le « Times of India ».

(3) Page 353 de la réimpression.

qu'on appelle *antarjalî* « immersion ». Cette coutume est encore pratiquée, mais en sauvant les apparences, pour éviter les poursuites du gouvernement anglais. On ne lance plus dans le Gange le mourant encore en vie, mais on accélère sa mort, au lieu d'en prendre soin, afin de pouvoir le submerger à l'instant même de son décès et assurer ainsi son salut. Je trouve dans des journaux anglais deux récits qui confirment ce que j'avance. A Calcutta, le jeudi 20 mai dernier, on porta processionnellement dans une litière, sur la rive du Gange, un homme de haute taille, de la caste des tisserands, dont on croyait la mort prochaine. Sa tête, qui n'était pas soutenue, pendait, et il tâchait de garantir des rayons du soleil son visage avec ses mains. A la vérité, son fils, qui s'en aperçut, le couvrit de son parasol. Arrivé au bord de la rivière, le malade fut déposé sur la terre. Il demanda à boire et on mit à ses lèvres une tasse de lait. Un médecin indigène lui tâta gravement le pouls, car on épiait le moment de son décès pour le lancer dans le fleuve sacré. Comme ce moment n'arrivait pas, on le transporta, après deux jours d'une vaine attente, le samedi 22, un peu plus haut de l'endroit où il était alors. Là on le tint longtemps plongé dans l'eau jusqu'à la poitrine, et il finit par expirer.

Plus récemment, à Allahabad, une vieille femme dans un état désespéré avait été abandonnée sur les bords du Gange. Comme elle ne paraissait pas devoir mourir de si tôt, ses filles ne savaient quel parti prendre : les uns leur conseillaient de le brûler sans attendre son décès, d'autres, de l'enterrer pour simplifier la chose et éviter les frais de la crémation. En attendant, la pauvre femme était couchée par terre sans pouvoir parler. Ses filles finirent par vouloir la reconduire en sa maison par le chemin de fer; mais on ne voulut pas y recevoir une personne mourante. Elles eurent alors l'idée de l'empaqueter et d'en faire un colis qu'elles envoyèrent à la gare pour être transporté avec les autres bagages.

VII. Avant de signaler les décès qui ont eu lieu depuis ma dernière « Revue » parmi les auteurs hindoustanis et les savants indianistes, si j'osais parler d'une perte personnelle, je mentionnerais celle que j'ai eu le malheur de faire d'une aimable et vertueuse compagne, vraie *patîvratâ*, dont l'inaltérable douceur et le dévouement à toute épreuve ont fait mon bonheur pendant plus de cinquante-deux ans. Ma seule consolation est de répéter ces vers connus, qui expriment la doctrine révélée, objet de ma confiance :

We shall sleep, but not for ever;
There will be a glorious dawn.
We shall meet to part no never
On the resurrection morn.

Le poëte Mir Babar-i Ali Anis, dont j'ai eu l'occasion de parler dans ma « Revue » de 1874 (1), petit-fils, comme Uns et Munis, poëtes aussi, du célèbre Mir Haçan, l'auteur du *Sihr ulbayân*, est mort à Lakhnau en décembre 1874, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Cet homme éminent est considéré par l'Inde contemporaine comme le poëte hindoustani le plus distingué des temps anciens et modernes. Voici en quels termes le *Panjâbî* (2) annonce son décès :

« Hélas ! le soleil du firmament des perfections s'est couché, car aujourd'hui nous avons à prendre le deuil du roi des rois de l'empire de l'éloquence ; c'est-à-dire que le sahban (3) du siècle, le perroquet de l'Hindoustan, le maître du langage disert, Mir Babar Ali Anis, qui était l'honneur de Lakhnau et la gloire de l'Hindoustan, après être resté huit jours malade, est parti de ce monde passager jeudi dernier (17 décembre) et s'est envolé vers le jardin de la sainteté. *Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui* (4) ! Où se

(1) Page 20 et ailleurs.
(2) N° du 19 décembre 1874.
(3) Arabe célèbre par son éloquence.
(4) Coran, surate II, verset 151. La même pensée est exprimée par

trouvent des hommes aussi parfaits que cet écrivain? Hélas, hélas! par cet événement fâcheux tous les habitants de Lakhnau ont ressenti un coup tel qu'il est impossible de l'exprimer. C'est au point qu'en tout lieu des marques de tristesse ont été visibles. »

Dans le *Panjâbî* du 16 janvier et dans celui du 27 février 1875, on ne trouve pas moins de seize *tarîkh* (chronogrammes) et autres pièces de vers sur le décès de cet éminent poëte.

On lit aussi ce qui suit au sujet d'Anis dans le *Muracqui'-i tahzîb*, en date du 15 janvier 1875 (1) : « Il y avait à Lakhnau deux poëtes célèbres. L'un est mort et le second est vivant. Tous les habitants de l'Hindoustan, surtout ceux de Lakhnau, comparent Mirza Dabir au *soleil* et Anis à *la lune;* Mais, hélas! *la lune* a disparu loin des regards au point qu'on n'espère plus la revoir. Quoique Mirza Dabir fût le contemporain et le rival d'Anis, et qu'il vive encore, cependant, par l'effet de la disparition de *la lune*, une irruption de noirs nuages a entouré *le soleil* (2).

« De même que dans le gazal Atasch allait de pair avec Nacikh, ainsi pour le *marsiya* les deux poëtes dont il s'agit allaient de pair; et de même que la facture et le style des deux premiers poëtes étaient différents, ainsi en était-il pour ceux-ci. L'exposition descriptive d'Atasch, en des expressions régulières et correctes, produit un grand effet sur l'esprit humain, et on n'oubliera jamais la profondeur de ses pensées. Quoique Nacikh écrivît ses compositions en urdu recherché et au-dessus de la portée commune, néanmoins ses idées savantes et en même temps agréables resteront en souvenir.

« Anis avait choisi pour le marsiya la manière d'exposer

---

saint Paul. (Rom., XIV, 8) : « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. »

(1) *Akhbâr-i 'âlam*, de Mirath, du 21 janvier 1875.

(2) C'est-à-dire, « Dabir a été très-sensible au décès d'Anis. »

les choses et la facture d'Atasch ; et Dabir, le genre docte et philosophique de Nacikh. Si Atasch et Nacikh ont développé les dogmes de l'existence de Dieu et de son unité en célébrant les noires boucles de cheveux de leur maîtresse hypothétique, Anis et Dabir, de leur côté, dans l'exposition des événements arrivés à ce voyageur altéré (Huçaïn) dans la plaine terrible et malheureuse de Karbala, n'ont pas cherché à abréger le récit de ce qui se passa d'extraordinaire la *nuit* où ce personnage délaissé entra à Karbala et le *jour* où il eut la tête tranchée sur le tapis de la prière et devant lui ses parents et amis massacrés. Les circonstances de ce jour mémorable, qui rendrait les pierres molles comme de la cire, ont été décrites par ces deux poëtes aussi bien qu'un photographe aurait pu les représenter. Comme la nature a donné un goût particulier à chaque caractère humain, ainsi, lorsqu'un écrivain trouve un sujet qui lui plaît, il le décrit avec succès. C'est ce qui a fondé la réputation des poésies d'Anis. Les maîtres du goût les louèrent et les appelèrent *Anîciya*, comme ceux qui admirèrent les compositions de Dabir les appelèrent *Dabîriya*. »

J'ai maintenant à annoncer le décès d'un hindoustaniste distingué dont j'ai parlé plusieurs fois dans mes précédentes « Revues » (1) : Iltudus Prichard, mort dans les premiers jours de janvier 1875 à Déra Dum, à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut d'abord militaire, car il entra dans le 15e régiment d'infanterie indigène du Bengale, avec lequel il fit la campagne du Penjab, en qualité de lieutenant. Ayant survécu aux dangers et aux fatigues de cette campagne, il quitta le service et devint avocat plaidant dans les cours indiennes, puis éditeur du « Dehli Gazette », où l'on remarqua la série de ses intéressants et amusants articles intitulés « les Chroniques de Badgepore », publiés ensuite à part sous le titre de « Chro-

(1) Dans celle de 1872, p. 24, et dans celle de 1873, p. 13.

nicles of Budjepore, or Sketches of life in upper India (1) » ; mais son plus sérieux et principal travail est une « Histoire de l'Inde pendant les dix premières années de sa dépendance de la couronne d'Angleterre (2) ». Les productions de M. Prichard en qualité d'indianiste, consistent surtout en livres élémentaires propres à faciliter l'étude de l'hindoustani, et sa coopération à la traduction en hindoustani d'un ouvrage sur « les Lois romaines ». Dans ces derniers temps, il était venu passer quelques années en Angleterre et y avait pris beaucoup de part aux travaux de l'« East-India Association », à laquelle il était précieux à cause de sa vive sympathie pour les Indiens et de son aptitude à parler en public en leur faveur (3). Il était fils du célèbre ethnographe Prichard, dont l'« Histoire naturelle de l'homme » a été traduite en français par le Dr Roulin, devenu bibliothécaire et membre de l'Institut, décédé en 1873.

Dabir, qui était encore vivant lorsque Anis mourut, ainsi que nous venons de l'apprendre, est mort peu de temps après. Voici d'abord comment je m'étais exprimé à son sujet dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie (4) » :

« Mirza Salamat Ali *Dabîr*, de Lakhnau, est un célèbre poëte contemporain, auteur de marsiyas, et connu dans l'Inde par ses mots spirituels. Il est fils de Mirza Gulam Huçaïn, et il a étudié la poésie sous Mir Muzaffar Huçaïn Zamir, auteur aussi de marsiyas, et dont il est le meilleur élève. Je possède un bel exemplaire de quatre de ses marsiyas, que je dois au savant arabisant Nassau Lee. »

---

(1) En deux volumes in-8°.

(2) « The Administration of India from 1859 to 1868, the first ten years of administration under the crown », 2 vol. in-8°, 1860.

(3) « Indian Mail » du 11 janvier 1875.

(4) T. Ier, p. 401.

18748

Voici maintenant en quels termes le *Panjâbî* (1) annonce le décès de Dabir : « Hélas ! hélas ! quelle douleur ! Elle est pareille à celle du jour du jugement ! Douleur, cent mille fois douleur ! Le pays de l'éloquence a été mis au pillage, le soleil de la perfection s'est caché. La vie de celui qui écrivait si bien les marsiyas s'est fatalement terminée. Un tel personnage, le plus éloquent des éloquents, le poëte incomparable, le rossignol des belles expressions, Mirza Dabir, se laissant dominer par le chagrin que lui causa la perte d'Anis, consuma comme la bougie son faible corps, et enfin, après quelques jours, ne voulant ni manger ni boire, et déjà malade du foie, il prit le chemin du jardin de la sainteté, conformément à ce verset du Coran : « Nous sommes à Dieu, et nous retournons à lui. »

» Cet événement douloureux, qui a excité à Lakhnau des lamentations générales, et qui a produit sur l'esprit des gens de haut parage et du peuple une sensation telle qu'elle ne saurait être décrite par le calam attristé, a eu lieu dans la nuit du mardi 29 muharram (mars 1875). Tous les notables, les omras, et des milliers de personnes de Lakhnau, en apprenant cette nouvelle qui a laissé des traces si pénibles, se transportèrent en foule à la demeure du défunt en pleurant, en se frappant la poitrine et en sanglotant. Que Dieu très-haut plonge Dabir dans l'océan de sa miséricorde ! Nous n'avons pas maintenant l'énergie suffisante pour célébrer ce roi des rois de l'éloquence, ni l'habileté convenable pour le faire dignement. Hélas, hélas ! se peut-il qu'un tel homme ait disparu du milieu de nous ! »

Le *Panjâbî* du 20 mars 1875 complète ce qu'il avait dit de Dabir dans le numéro précédent par un nouvel article auquel j'emprunte ce qui suit :

« Dabir était incomparable et inimitable pour le *marsiya*.

(1) N° du 13 mars 1875. Dans celui du 27 mars, on trouve un cacida persan et un quita arabe sur la mort de Dabir.

Il était si religieux qu'il passait la nuit en prière, et par sa générosité il était le Hatim du siècle. Dès l'âge de quinze à seize ans, il prit auprès du poëte Dilguir un goût excessif pour le *salâm* (1) et autres petits poëmes, mais ce fut dans le *marsiya* et dans d'autres compositions sérieuses qu'il se fit un grand renom.

» Les rois d'Aoude, depuis Nacir uddin jusqu'au dernier, S. M. Wajid Ali Schah, eurent tous pour lui la plus grande bienveillance. Quand, en 1291 (1874), Dabir alla à Calcutta, il adressa au roi détrôné une demande d'audience, et Wajid Ali, poëte distingué lui-même, lui répondit par un vers qui signifie : *Si tu viens te montrer à ma vue, ce sera pour mon cœur la pierre philosophale.* Lorsque Dabir se présenta, le roi alla à sa rencontre et le combla d'attentions et de politesses, comme il l'aurait fait pour un prince de son rang. Il se mit à faire l'éloge de ses marsiyas, et à ce sujet il récita cet hémistiche : *Je préfère le charme des vers de Dabir à l'odeur suave du champa* (2). Il le fit asseoir, et après lui avoir prodigué toutes sortes de marques de considération, il lui fit accepter cinq cents roupies (1,250 francs) en cadeau. Cette année encore, il lui avait envoyé la même somme.

» Dabir était à Azimabad (Patna), lorsque, peu de jours avant sa mort, il récita avec beaucoup d'énergie de longs marsiyas devant un grand auditoire; mais tout de suite après, il éprouva de grandes palpitations de cœur; il se hâta de rentrer chez lui, où il resta malade pendant dix jours, et le 29 de muharram, fête de Huçaïn (3), pour qui il avait une grande dévotion, il se mit en route pour le séjour de l'im-

(1) Sur ce poëme, voyez l'« Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie, t. Ier, p. 36.

(2) *Michelia champaka.*

(3) Le mois de muharram est consacré par les Schiites à célébrer la mémoire de Huçaïn. Voyez l'« Islamisme », p. 311 et suiv.

mortalité, âgé de soixante-douze ans. Une foule de musulmans, des hautes et des basses classes, suivirent son convoi funèbre en pleurant et en jetant des cris de douleur. Trois jours après, le jeudi 2 de safar, on observa un jeûne général à l'occasion de sa mort. Mirza Muhammad *Auj* (1), fils de Dabir et poëte aussi, écrivit dix à douze *rubaïs* sur la mort de son père et sur la douleur qu'il en ressentait, et il les récita dans une réunion des amis du défunt, qui partagèrent tous son chagrin, et ne purent retenir leurs sanglots. Par ces rubaïs et par ses autres compositions, on peut voir que Auj fera honneur au défunt et ajoutera un nouvel éclat à son nom, car ses vers sont excellents.

» Dabir n'était pas seulement célèbre à Lakhnau, mais à Haïderabad, à Azimabad, dans le Sindh, dans tout l'Hindoustan, et jusqu'à Karbala, aussi bien qu'en Perse, où périt Huçaïn. »

Après la mort de son père, Auj alla visiter Haïderabad du Décan, et il y fut comblé d'honneurs et de présents par le grand vizir Salar Jang, qui lui offrit même un poste élevé, mais il préféra retourner à Lakhnau pour continuer à s'y occuper de poésie urdue et de littérature (2).

Lord Hobart, lieutenant-gouverneur de Madras, y est décédé le 27 avril. Fils aîné du comte de Buckingham, il était né en 1818, et avait reçu son éducation à l'université d'Oxford. Après avoir occupé diverses fonctions d'une importance croissante, il fut nommé en 1872 gouverneur de la présidence de Madras, qu'il administra paisiblement et sans ostentation, mais avec dignité et fermeté. Il fut toujours favorable aux musulmans, qu'il avait pu apprécier d'avance à Constantinople, où il avait résidé en qualité de directeur général de la Banque impériale ottomane. Chose singulière,

---

(1) Ce substantif arabe, qui signifie « hauteur, élévation », est ici le *takhallus* ou surnom poétique du fils de Dabir.

(2) *Awadh Akhbâr* du 25 août 1875.

les Anglais préfèrent généralement les Hindous, et ils les favorisent au détriment des musulmans (1), qui le sentent trop bien et qui s'en plaignent. Lord Hobart, au contraire, les protégea toujours et rendit justice à leurs qualités et à leur intelligence. Peu de temps avant son décès, il avait établi pour eux à Madras un *madraça* spécial, qui comptait déjà, quand il mourut, quatre-vingt-sept élèves. Les musulmans reconnaissants veulent fonder à l'école des filles créée par lady Hobart une bourse qui portera le nom du défunt, et placer son portrait en pied au « Grand Collége (*Madraça-i A'zam*) ». On se propose aussi, pour perpétuer sa mémoire, d'appeler « Hobart Harbour » le nouveau port qu'on a l'intention d'ouvrir.

A l'occasion de l'anniversaire de la fondation du collége de la présidence, lord Hobart fit sur l'éducation, peu de jours avant sa mort, un discours *ex tempore*, qui émut tout le monde par l'animation avec laquelle il fut prononcé et par les excellentes choses qui y furent dites. Ce fut ce qu'on appelle le « chant du cygne ».

Les obsèques de ce gouverneur si regretté, célébrées avec la plus grande solennité, furent malheureusement troublées par la chute de la portion en bois du pont de Wallajah, qu'occasionna la foule immense, serrée et impatiente, qui s'y pressait au passage du cortége. Il tomba dans la rivière une centaine de personnes, dont il ne périt relativement qu'un petit nombre, grâce à l'empressement que de braves officiers mirent à les sauver.

---

(1) C'est d'autant plus extraordinaire qu'ils ne s'aperçoivent pas que les brahmanes restent ainsi, comme ils l'ont toujours été en réalité, les vrais gouverneurs de l'Inde, « the real rulers of India », selon ce qui est dit dans une amusante tirade contre eux de l'« Indian Mail » du 14 juin 1875. A l'époque musulmane, ils s'empressèrent d'apprendre le persan, comme ils le font maintenant pour l'anglais, et ils l'écrivaient aussi bien que les musulmans eux-mêmes, en employant jusqu'à leurs formules religieuses. Actuellement aussi ils écrivent l'anglais purement et en emploient le idiotismes, dont les étrangers ne se servent généralement pas.

Lord Hobart a été remplacé par le duc de Buckingham et Chandos, qui a déjà rempli avec distinction le poste de secrétaire d'État pour les colonies et de membre du conseil d'éducation, heureux choix, qui témoigne du grand intérêt que porte la couronne d'Angleterre au bonheur de l'empire de l'Inde, dont Madras est la plus ancienne présidence.

Le même jour du 27 avril, est mort en Angleterre, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le général John Briggs. Entré dans l'armée de Madras dès 1800, il fut nommé colonel en 1829, et devint général en 1861. Il fit les campagnes qui anéantirent le pouvoir mahratte, puis il fut résident et enfin commissaire à Nagpur. Il quitta le service en 1838. Il avait demeuré à Paris pendant plusieurs années; j'avais eu l'occasion de l'y voir souvent, et il m'honorait de son amitié. Il était auteur de plusieurs ouvrages et brochures se rapportant à l'Inde, mais il était surtout connu dans le monde littéraire par son édition du texte original persan de Firischta et par la traduction qu'il en a donnée sous le titre de « History of the rise of the Mohamedan power in India », en quatre volumes in-8°, dont il m'avait donné un exemplaire; et par sa traduction du *Siyar ulmutaakhirîn* « Faits et gestes des derniers sultans musulmans », c'est-à-dire « Histoire de la chute de l'empire mogol ».

Le 10 mai, est décédé à Paris, à l'âge de soixante-seize ans, mon ami Frédéric G. Eichhoff, correspondant de l'Institut, ancien professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Lyon, et inspecteur de l'Université pour les langues vivantes. Indianiste distingué, il était admirateur enthousiaste de l'ancienne poésie sanscrite. Éminemment spiritualiste, il ne voyait même dans les hymnes des Védas consacrées au culte des éléments, que des chants allégoriques célébrant sous ces emblèmes le Créateur du monde. Protestant sincère, on lui doit une « Concordance des quatre Évangiles ». Il ne manquait jamais d'aller communier à Pâques à l'église évangélique des Billettes, dont son respec-

table père avait été un des plus fidèles paroissiens. Son principal travail, le « Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde », a été reproduit en allemand, honneur qu'on accorde rarement aux ouvrages français d'érudition. Ses traductions du sanscrit, soit en français, soit en élégants vers latins, qu'il faisait avec une grande facilité, lui font honneur. Je ne dis rien de son « Tableau de la littérature du Nord », de son « Essai sur la langue slave », ni de ses travaux d'helléniste et de latiniste, qui lui ont assuré une réputation classique dans le monde universitaire, où il est encore plus connu par ses ouvrages élémentaires sur l'anglais et sur l'allemand. Sa modestie l'a empêché d'être apprécié comme il aurait dû l'être, et d'arriver à une position littéraire plus élevée que celle qu'il avait obtenue, et que son grand savoir lui aurait méritée. Il mourut en disant : « Mon Dieu, je remets mon âme entre tes mains (1). » Il aura sans doute été exaucé, et il aura atteint la demeure mystérieuse à laquelle il croyait si fermement, « ce séjour béni, loin de notre terre de souffrance, séjour où sont inconnues les épreuves fâcheuses, où des larmes de douleur ne coulent jamais, où la foi se change en certitude, où la patiente espérance se trouve ainsi satisfaite, en voyant la lumière éternelle tout envelopper de sa splendeur (2). »

Le 26 mai, est mort à Chitkala, dans la présidence de Bombay, à l'âge de cinquante-trois ans, le Dr. Robert Sinklair, directeur de l'instruction publique du Bérar. Élève

---

(1) Évangile de S. Luc, XXIII, 46.

(2) There is a blessed Home
Beyond this land of woe,
Where trials never come,
Nor tears of sorrow flow;
Where faith is lost in sight,
And patient hope is crowned,
And ever lasting light
Its glory throws around.
(Hymne 182 des « *Hymns ancient and modern* ».)

de l'université de Dublin, il se distingua par son habileté en grec, en mathématiques et en musique. En 1853, il fut nommé professeur de mathématiques à l'« Elphinstone College » de Bombay, et il occupa ce poste pendant près de dix années, durant lesquelles il remplit aussi les fonctions d'archiviste de l'université. Il ne quitta ces deux postes que lorsqu'il fut nommé « directeur de l'instruction publique du Bérar », où il eut à organiser entièrement ce département, nouvellement établi dans cette province. En six ans, les écoles dites « Vernacular », c'est-à-dire celles où l'on donne l'instruction en langue du pays (1), qui n'étaient qu'au nombre de trente-trois, s'élevèrent par ses soins à celui de cinq cents, et ces écoles formèrent des élèves capables de subir les examens de l'université de Bombay. Le Dr. Sinklair s'était occupé avec succès de philologie comparée, surtout de sanscrit, et il avait même écrit quelques livres élémentaires pour l'enseignement de cette dernière langue, aujourd'hui presque populaire en Allemagne. Il est vivement regretté dans la province de Bérar, dont il affectionnait les habitants, qui, de leur côté, lui étaient sincèrement attachés. Il a même été décidé dans un *meeting* tenu à Atkola, dont les délibérations ont eu lieu tantôt en hindoustani, tantôt en mahrati, qu'on recueillerait des souscriptions pour lui consacrer une marque de souvenir (2).

Le 8 octobre, est décédé subitement (bien que souffrant depuis quelque temps), dans sa résidence épiscopale de Dundee, S. G. le très-révérend évêque de Brechin, Mgr A. P. Forbes. Cet aimable, respectable et j'oserais même dire saint prélat, fils de lord Medwin, d'une ancienne famille aristocratique d'Écosse, était né à Édinburgh, en 1817. Il n'avait par conséquent que trente ans quand il fut ordonné évêque, en 1847, et cinquante-huit ans à son

(1) C'est-à-dire « dans le Bérar », en urdu et en mahrati.
(2) « Indian Mail » du 2 octobre 1875.

décès. Il avait été élève du collége d'Haileybury, et là, comme plus tard à l'université d'Oxford, il s'était distingué dans l'étude des langues orientales, qui lui furent très-utiles pendant son séjour de plusieurs années dans l'Inde, où il eut l'occasion de parler l'hindoustani, qui excita dès lors son intérêt. Ce fut à Oxford qu'il se lia d'amitié avec Newman, Keble, Wilberforce, et surtout avec le Dr. Pusey, devenu le principal instigateur du mouvement vers le catholicisme de l'ancienne Angleterre qui s'est manifesté pendant ces dernières années dans l'Église anglicane, et dont, après le Dr. Pusey, l'évêque de Brechin fut le principal soutien.

Ce digne prélat m'honorait d'une affectueuse amitié, et j'eus l'honneur de l'avoir à ma table, quelques semaines avant son décès. Grand théologien, il était, par sa science, une des lumières de la religieuse Angleterre; aussi sa perte y est-elle vivement sentie, ainsi que le témoignent les journaux religieux anglais. Il est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, entre autres d'une « Explication du Symbole de Nicée », qui a eu deux éditions; d'une « Explication (catholique) des *Trente-neuf* articles », en deux volumes grand in-12; d'un « Commentaire » en quatre volumes sur le *Te Deum*, les Litanies, les Sept Psaumes, etc., de quatre volumes de sermons, de discours sur l'art chrétien, etc.; d'une « Vie des Saints écossais », et de plusieurs autres publications, pour quelques-unes desquelles il avait eu la collaboration de son plus jeune frère, le Rév. G. H. Forbes, de Burnt-Island, fort érudit lui-même, et personnellement auteur de la continuation du « Recueil des anciennes liturgies gallicanes (1) », commencé par feu le Rév. J. M. Neale, l'auteur de l'Histoire de l'Église de Hollande (2) et d'un grand travail en plusieurs volumes contenant des observations variées sur l'Écriture sainte, et intitulé « Panoply » (3).

(1) « The ancient liturgies of the gallican Church. »
(2) « A History of the so called jansenist Church of Holland. »
(3) Au moment de la mise sous presse de ma « Revue », j'apprends que

Modèle de toutes les vertus, le pieux évêque de Brechin se distinguait surtout par sa charité envers les pauvres et les affligés : il employait en bonnes œuvres ses revenus, au lieu d'adopter le luxe dont il semble nécessaire d'accompagner la dignité épiscopale. Il était souvent venu à Paris, et il y avait assisté à nos offices parisiens, dont il admirait la beauté et dont il aimait le plain-chant. Ses sentiments étaient tout à fait catholiques. Il observait fidèlement les jours d'abstinence et les autres prescriptions de l'Église. Il avait pour confesseur un prêtre modeste, et trois jours avant sa mort, bien qu'il fût loin de la prévoir, il se confessa et reçut l'absolution. Au dernier moment, son chapelain lui récita les prières de l'agonie; après son décès, on le revêtit de ses ornements pontificaux, et on le plaça, avec sa mitre et sa crosse, au milieu d'une chapelle ardente, où plus de six mille personnes vinrent honorer ses restes mortels. Le deuil fut conduit par le frère aîné du défunt, et par ses neveux, lord Glascow et lord Mar; il fut enterré dans sa pro-cathédrale de Saint-Paul, à Dundee, dans un caveau en face de l'autel (1).

Enfin, à Paris, le 2 décembre, est décédé dans sa soixante-septième année A. Sédillot, mon ami et mon successeur au Collège de France, en 1832, aux fonctions de secrétaire, et à qui j'ai dédié ma « Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman ». Cet érudit orientaliste, à la mémoire duquel a rendu, à ses obsèques, un juste hommage M. Édouard Laboulaye, en sa qualité d'administrateur du Collége de France, s'était fait aimer de tous ceux qui l'ont connu, par sa bienveillance, tandis que ses travaux sur les sciences

---

ce savant ecclésiastique, qui était à Paris lors du décès du prélat pour faire des recherches à la Bibliothèque nationale, vient de mourir lui-même, à l'âge de cinquante-quatre ans, un mois après son frère, dans sa résidence de Burnti-Island, en Écosse, où il a travaillé jusqu'au dernier moment à ses érudits travaux, qu'il laisse malheureusement inachevés.

(1) J'emprunte ces détails au « Church Review » du 16 octobre 1875, au « Saturday Review » du même jour, et à d'autres journaux anglais.

mathématiques, et spécialement sur l'astronomie des Arabes, lui ont valu de nombreux admirateurs en France et à l'étranger, où il avait entre autres obtenu le suffrage du célèbre Alexandre de Humboldt. Il mettait la dernière main à une nouvelle édition très-augmentée de son « Histoire des Arabes », lorsque la mort est venue l'arrêter inopinément au milieu de ses travaux incessants.

« Comme la flèche ailée traverse agilement l'air pour voler au but qu'elle doit atteindre, comme l'éclair s'élance du ciel et ne laisse aucune trace en franchissant l'atmosphère, ainsi nos jours fuyants nous font descendre en hâte le torrent de la vie (1). »

---

(1) As the winged arrow flies
Speedily the mark to find;
As the lightning from the skies
Darts, and leaves no trace behind;
Swiftly then our fleeting days
Bear us down life's rapid stream.
John Newton.

APPENDICE

ADDITION A LA NOTE 2 DE LA PAGE 25

Les éditeurs du « Diwan de Wali », publié à Bombay, n'ont pas connu, à ce qu'il paraît, l'édition que j'en ai donnée à Paris en 1833, la seule, je crois, qui ait paru avant la leur. Il est dit dans leur préface que les copistes de ce Diwan ont fait beaucoup de fautes, mais que cette édition est donnée d'après plusieurs manuscrits (*deux à quatre*, دو چہار) et que le texte a été *corrigé*, c'est-à-dire *altéré*, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir. Cette prétendue correction tient en effet à ce que les nouveaux éditeurs ont considéré le Diwan de Wali comme contenant des expressions surannées, ce qui n'est pas étonnant, vu sa date, et incorrectes, ce qui peut être vrai par rapport au dialecte actuel du Nord, mais ce qui certainement est faux par rapport au dialecte archaïque du Décan ou *dakhnî* (méridional). C'est précisément ce style archaïque qui donne aux poésies de Wali un intérêt philologique qui s'ajoute à l'intérêt intrinsèque de ses gazals, pareils à ceux de Hafiz, tant à cause des pensées mystiques qui y abondent que des figures souvent extravagantes, mais curieuses, qui les accompagnent. Les éditeurs paraissent d'ailleurs avoir confondu le Wali appelé *Bâbâĕ rekhta* « le père de la poésie bigarrée (de mots persans et indiens) », c'est-à-dire Schah Wali ullah, *dakhnî*, d'Aurangabad, avec Wali uddin, d'Ahmadabad, poëte dont

ne parlent pas les biographes originaux que j'ai consultés pour mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie ».

Lorsque je donnai mon édition de Wali, j'avais à ma disposition six manuscrits de son Diwan, dont plusieurs fort bons, et j'en ai donné les *fac-simile*. Depuis ce temps, j'en ai acquis *quatre* autres, dont un excellent provenant de la Bibliothèque impériale de Dehli et portant le sceau de l'empereur mogol Muhammad Schah. Ces derniers manuscrits s'accordent avec les premiers et confirment les leçons que j'ai adoptées. Ainsi, mon édition est, on peut le dire, authentique, car j'ai eu soin, contrairement à ce qu'ont fait les nouveaux éditeurs, de ne rien changer au texte en m'assurant de son exactitude par la scansion attentive de chaque vers ; et j'ai conservé scrupuleusement les archaïsmes et les expressions particulières au Midi, l'hindoustani du Décan étant d'ailleurs un dialecte déterminé dont les règles et les expressions particulières sont données dans des grammaires spéciales.

Les nouveaux éditeurs ont suivi une méthode tout opposée à la mienne : ils ont voulu *moderniser* et *septentrionaliser* le texte original, et ils l'ont ainsi dénaturé. Non-seulement ils ont adopté les formes grammaticales modernes, mais ils ont remplacé un grand nombre de mots indiens par des mots persans plus usités dans le Nord. Ils n'ont pas laissé un seul vers sans quelque changement, et peu de pièces dans l'ordre généralement adopté dans mes manuscrits. Ils ont aussi retranché beaucoup de morceaux, car mon édition contient quatre cent cinquante-trois pièces et la leur trois cent soixante-treize seulement ; c'est-à-dire quatre-vingts de moins, bien qu'il y en ait quelques-unes qui ne se trouvent pas dans mon édition.

Maintenant, pour ne pas rester dans le vague, je vais entrer dans quelques détails et donner quelques exemples de ce que j'avance.

Dès le premier hémistiche on s'aperçoit des changements. Ainsi, au lieu de

کیتا هون تیری ناون کا مین ورد زبانکا

« Je fais de la répétition de ton nom (Dieu) la tâche journalière de ma langue »,

on lit :

رکھتا هون تیری نام کو مین ورد زبانکا

« Je place ton nom comme tâche journalière de ma langue ».

Les propositions dakhnies کون « à », پو « sur », سون « de (*from*) », منین « dans », sont remplacées par کو, پر, سی, مین, la particule négative نکو ou ن (préfixe) par نه; les conjonctions جون ou جیون, تون ou تیون par جو, et تو; les pronoms personnels مجھ, تون, تجھ, وو par میری, تو, تیری, وہ. Le pronom démonstratif proche یو par یہہ; la désinence plurielle آن par اون; les mots hindis مکھ et منہہ « visage », par رخ; سجن « idole », par صنم; پاس ou کن « auprès », par طرف; نگر « ville, pays », par ملك; میٹھا « doux », par شیرین; نین « œil », par نگاہ ou نگار; چمن « jardin », par گلزار; نیہہ « amour » par عشق, etc., etc., etc.

Dans les verbes, les éditeurs ont retranché l'*yé* euphonique du participe passé et prétérit simple; ainsi, au lieu de پڑیا, « il est tombé », دیکھیا « il a vu », ils ont mis پڑا, دیکھا; et au lieu de la forme dakhnie du prétérit composé, comme dans سنیا هون « j'ai entendu », ils ont adopté la forme du Nord سنا ہے « il a été entendu », en sous-entendant مین نی « par moi ». Ils ont rejeté les infinitifs en آن, et ainsi ils n'ont pu insérer un gazal qui se terminait de cette façon et qui se trouvait avec les rimes finissant en *noun*. Je remarque aussi qu'ils ont employé de préférence la forme contractée هوگا pour هوویکا « il sera ».

Ils ont quelquefois adopté une orthographe fautive, comme نین et یان pour نہین « non », et یہان « ici »; quelquefois

même ils ont changé complétement le sens, comme par exemple dans cet hémistiche :

تیرا لب دیکھہ رضوان یاد آوی

« En voyant tes lèvres, on se souvient de l'ange introducteur du paradis »,

qu'ils ont altéré de cette façon :

تیرا لب دیکھہ حیوان یاد آوی

« En voyant tes lèvres on se rappelle *la vie* »,

employant d'ailleurs abusivement حیوان « vie », pour آب حیوان « l'eau de l'immortalité » ; et dans cet autre hémistiche :

کھڑا ھی راستی کی دم مین ایك پگ پو جیون جوگی

« Il se tient debout sur un pied comme le jogui, respirant la droiture »,

qu'ils ont remplacé par celui-ci :

کھڑا ھی راستی کی دم مین آ اك اك یہہ جون جوگی

« Chacun étant venu, unanimement, est debout respirant la droiture ».

Et dans celui-ci :

تجھہ صدق طرن تو ھی ای اھل حیا دیکھہ

« Toi qui es modeste, vois ma sincérité »,

qu'ils ont changé en :

اس صاد صداقت کی طرن اھل حیا دیکھہ

« Toi qui es modeste, regarde du côté du *sâd*, du mot *sadâcat* (sincérité) ».

Et dans ce vers encore :

ای غنچہ نہ فخر کرکہ یو دل ھی بند پیا کی بکتری کا

« O bouton de rose, ne t'enorgueillis pas de ce que ce cœur est attaché à son ami, qui le manie comme un armurier le fait à l'égard du métal qu'il emploie. »

Où le changement détermine un contre-sens, car voici comment ils ont défiguré ce vers :

ای غنچه نه فخر کر که یہہ دل تکمہ ہی پیا کی بکتری کا

« O *bouton*, ne t'enorgueillis pas de ce cœur devenu un *bouton* de l'armurier qui s'en est rendu maître. »

Et ce beau vers :

جہان کی فکر سون آزاد کر مجھ اپس کی یاد سون آباد کر مجھ

« Délivre-moi (ô mon Dieu) des pensées du monde, vivifie-moi par ton souvenir »,

qu'ils ont remplacé par celui-ci :

جہان کی عشق سی آزاد کر دی اپس کی یاد سی آباد کر دی

« Délivre-moi de l'amour du monde, vivifie par ton souvenir. »

Souvent ces changements n'ont d'autres motifs que le plaisir d'innover, comme dans cet hémistiche :

جلیا ہون شمع نمط اسکی مکھ کی شعلہ سون

« J'ai brûlé comme la bougie, par l'effet de son visage coloré, qui me rappelle la flamme (de la bougie) »,

qu'ils ont changé en :

گھلا ہون شمع نمط اس نگہہ کی پرتو سی

« Je me suis fondu comme la bougie par l'effet du rayon de sa vue. »

Il serait facile de multiplier ces comparaisons, que les orientalistes et les Orientaux qui auront les deux éditions pourront facilement faire eux-mêmes.

ADDITION A LA NOTE 1 DE LA PAGE 83

Les catholiques qui regrettent comme moi de ne plus entendre dans nos églises les éloquentes hymnes parisiennes, apprendront, je pense, avec plaisir qu'elles ont toutes été traduites en vers anglais par le meilleur poëte religieux contemporain de l'Angleterre, Isaac Williams, et publiées à

Hymne des Vêpres des dimanches ordinaires.

O Luce qui mortalibus
Lates inaccessâ, Deus,
Præsente quo Sancti tremunt
Nubuntque vultus Angeli.

Hic ceu profundâ conditi
Demergimur caligine;
Æternus at noctem suo
Fulgore depellet dies.

Hunc nempe nobis præparas,
Nobis reservas hunc diem,
Quem vix adumbrat splendida
Flammantis astri claritas.

Moraris heu! nimis diù,
Moraris, optatus dies;
Ut te fruamur, noxii
Linquenda moles corporis.

His cùm soluta vinculis,
Mens evolàrit, ô Deus!
Videre te, laudare te,
Amare te non desinet.

Oxford, en 1874, sous le titre de « Hymns translated from the parisian Breviary », en un joli petit volume, dont a bien voulu me gratifier le savant évêque de Lincoln. Déjà les principales de ces hymnes avaient été traduites, et elles sont habituellement chantées dans les églises d'Angleterre, quelques-unes sur les mêmes airs qu'en France. J'en donne ici comme spécimen, en les accompagnant du texte original, quatre, dont deux des anciennes et deux d'Isaac Williams.

Hymne des Vêpres des dimanches ordinaires.

Great God, Who hid from mortal sight
Dost dwell in unapproached light,
Before Whose presence Angels bow
With faces veiled, in homage low;

A while in darkness we remain,
And round us yet are sin and pain;
But soon the everlasting day
Shall chase our shades of night away.

For Thou has promised, gracious Lord,
A day of gladness and reward;
A day but faintly imaged here
By brightest sun at noontide clear.

Too long, alas! it still delays;
It lingers yet, that day of days;
Our mortal strife and toil must cease
Before we win its heavenly peace.

Then from its fleshy bounds set free,
The soul shall fly, o God, to Thee;
To see Thee, love Thee, and adore,
Her blissful task for evermore.

Ad omne nos apta bonum,
Fœcunda donis Trinitas :
Fac lucis usuræ brevi
Æterna succedat dies.
Amen.

Hymne des Vêpres des dimanches de l'Avent.

Statuta decreto Dei
Tandem propinquant tempora;
Emptus tot annorum morâ
Affulget è cœlo dies.

Patris nefando crimine
Proles jacebat saucia;
In mortis umbrâ conditum
Sedebat humanum genus.

Morti secundæ debitos
Et sempiternis ignibus,
Horrenda justi Judicis
Manebat expectatio.

Heu! quis ruinæ tam gravis
Sarcire damna; quæ manus
Afferre tam grandi queat
Parem medelam vulneri?

Great Trinity, our hearts prepare,
The fulness of Thy joy to share;
Life's transient light may we improve,
And gain eternal light above.
Amen.

Hymne des Vêpres des dimanches de l'Avent.

Deep hidden, by divine decree,
In the dark womb of destiny,
The long delaying day appears,
And shines through clouds of rolling years
From the descending sky.

By crimes parental helpless made,
Were Adam's offspring wounded laid,
And far within yon gloomy vale
Sat lost, in sorrow's twilight pale,
And death's o'erhanging shade.

That second death of deathless shame;
The death of everlasting flame;
While on the brow, by terror writ,
Did dismal expectation sit
At judgment's awful name.

Alas! for downfal so profound
Who shall bring help? whence shall abound
Succour and hope? what hand shall be
Meet for the mighty remedy
Of that o'erwhelming wound?

Tu, Christe, tu solus tuo
Delapsus è throno Deus,
Imagini potes tuæ
Formam decusque reddere

Rorate, cœli; desuper;
Justumque fœcundo sinu
Complexa tellus, perdito
Orbi salutem germinet.

Sit sempiterna laus tibi,
Verbum Patris factum caro,
Cum Patre, cumque Spiritu,
Nunc et per omne seculum.
Amen.

Hymne des Complies pendant le Carême.

O splendor æterni Patris,
Tu, Christe, qui verus dies,
Et vera lux de lumine,
Mentis fugas caliginem.

En solis abscessit jubar,
Noctisque succedunt vices :
Qui prosperum donas diem,
Da tuta noctis otia.

Si clausa torpent lumina,
Suspiret ad te mens vigil :
Potente, qui te diligunt,
Servos tuere dexterâ.

O Christ, 'tis Thou, 'tis Thou alone,
Descending from thy Godhead's throne,
The tarnish'd lineaments once more
To thy lost image canst restore,
Thy children to thy bosom own.

Rain down, ye overhanging skies!
Lost earth looks up with earning eyes,
And when the Just One shall have come
Into her long expectant womb,
From her Salvation shall arise.

To Thee, to clothe Thee with our shame,
Who from Thy Father's bosom came,
The Word incarnate, and to Thee
Father, and Spirit, One and Three,
Praise everlasting to Thy name.
Amen.

Hymne des Complies pendant le Carême.

O Christ, who art the Light and Day,
Thy beams chase night's dark shades away;
The very light of light Thou art,
Who dost that blessed Light impart.

All-Holy Lord, to Thee we bend,
Thy servants through this night defend;
And grant us calm repose in Thee,
A quiet night from perils free.

Let not dull sleep the soul oppress,
Nor secret foe the heart possess;
Nor Satan's wiles the flesh allure
And make us in Thy sight impure.

Tu, quos molesti corporis
Gravis retardat sarcina,
Fac mentis alis libero
Sursùm volatu tendere.

O spes salutis unica,
Votis adesto supplicum,
Defende quos mercatus es
Mercede fusi sanguinis.

Deo Patri sit gloria,
Ejusque soli Filio,
Sancto simul cum Spiritu,
Nunc et per omne seculum.
Amen.

Hymne des Vêpres de la Toussaint.

Cœlo quos eadem gloria consecrat,
Terris vos eadem concelebrat dies :
Læti vestra simul præmia pangimus,
Duris parta laboribus.

Jam vos pascit amor, nudaque veritas :
De pleno bibitis gaudia flumine :
Illic perpetuam mens satiat sitim
Sacris ebria fontibus.

Altis secum habitans in penetralibus,
Se rex ipse suo contuitu beat ;
Illabensque, suî prodigus, intimis
Sese mentibus inserit.

Light slumber let our eye-lids take,
The heart to Thee be still awake;
And Thy right Hand protection be
To those who love and trust in Thee.

O Lord, our strong defence, be nigh
Bid all the powers of darkness fly;
Preserve and watch o'er us for good,
Whom Thou hast purchased with thy blood.

Blest Three in One, and One in Three,
Allmighty God, we pray to Thee,
That Thou wouldst now vouchsafe to bless
Our fast with fruits of righteousness.
Amen.

Hymne des Vêpres de la Toussaint.

Ye that are now in heavenly glory one
May we together join, with earthly voice,
Hymning your everlasting victories, won
By arduous labours and the better choice.

Now love and unveil'd truth doth feed for aye,
And ye drink full of joy's o'erflowing wells,
Where slakes the soul her thirst that cannot die :
And by the sacred fountain ever dwells.

From inmost shrines from whence the Godhead streams
The king Himself, with His own countenance,
Shines o'er you, and unsparing of His beams,
Fills the soul's dwelling with his Radiance.

Altari medio, cui Deus insidet,
Agni fumat adhuc innocuus cruor :
Quæ mactata Patri se semel obtulit,
Se jugis litat hostia.

Pronis turba senum cernua frontibus,
Inter tot rutili fulgura luminis,
Regnanti Domino devovet aurea,
Quæ ponit, diademata.

Gentes innumeræ, conspicuæ stolas,
Agni purpureo sanguine candidas,
Palmis læta cohors, cantibus æmulis
Ter sanctum celebrant Deum.

Sit laus summa Patri, summaque Filio :
Sit par, sancte, tibi laus quoque, Spiritus,
Qui das pro meritis, optimus arbiter,
Te totum simul omnibus.
Amen.

From out the golden altar, 'neath the throne,
Blood of the innocent for mercy pleads;
He offer'd once to Him that sits thereon,
For ever sues anew — for ever bleeds.

Mid lightnings numberless, thro' the dim vast
Of light, the adoring elders bow them down,
To Him whose kingdom shall for ever last;
And each before Him cast his golden crown.

ations and languages of countless tongue,
ith jub'lant palm, and robes wash'd white in blood.
r ever sing the inexpressive song —
im the thrice Holy and the Only Good.

lory on earth, and glory be above,
o Father, Son and Spirit ever blest,
ho with the just dispensings of their love
l to their fulness fill with perfect rest.
Amen.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA LANGUE

ET

LA LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1876

REVUE ANNUELLE

PAR

M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, ETC., ETC., ETC.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie

QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXVI

LA LANGUE

ET

LA LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1876

I. Voilà la Reine d'Angleterre investie officiellement du titre d'*impératrice de l'Inde*, « Indiæ imperatrix », titre auquel répugnait, il faut le dire, la fière nation anglaise, sans doute parce qu'il lui rappelait le despotisme napoléonien; mais ce titre était déjà donné officieusement à S. M. Victoria par les indigènes depuis la réunion définitive en 1857 au sceptre britannique du vaste empire de l'Inde, qui ne compte pas moins de deux cent cinquante millions d'habitants, car on y nommait depuis lors la Reine *Schâhinschâh* (1), ce qui est la traduction de l'ancien titre persan de Βασιλεὺς βασιλέων. Heureusement pour les Anglais, qui avec raison n'aiment pas les changements, le nom paternel de « Reine » précédera toujours celui d'impératrice, et il n'en sera pas comme de Napoléon Ier, qui était d'abord « empereur », puis « roi (d'Italie) ». La proclamation du nouveau titre doit avoir lieu très-solennellement à Dehli le 1er janvier 1877, après que le vice-roi aura fait son entrée dans l'ancienne capitale de Schah-Jâhan. Ce vice-roi est Lord Lytton, qui a été secrétaire d'ambassade à Paris, où il a

(1) Ou mieux *Schâhanschâh*, titre qu'on a vainement supposé être *schiite*. Voir ma lettre dans l' « Indian Mail » du 25 mars 1876.

laissé les meilleurs souvenirs de son esprit et de ses talents. Littérateur distingué, auteur de plusieurs ouvrages remarquables, il était ministre britannique à Lisbonne lorsqu'il a été appelé par le gouvernement de la Reine d'Angleterre au poste élevé qu'il occupe maintenant.

De même que les journaux anglais, les journaux indigènes de l'Inde ont discuté en toute liberté l'opportunité du changement du titre royal, mais ils l'ont surtout envisagé sous le point de vue de celui qu'il y aurait par suite à faire aux titres des princes indiens.

On lit à ce sujet dans l'*Awadh akhbâr* (1) : « Puisqu'on donne à la *grande Reine* le nom de *Schâhinschâh*, il faut qu'on donne aussi aux *wâlî*, ou chefs du premier ordre, par exemple au Nizam du Décan, le titre de *padiscâhh*, et qu'on élève de la même manière les appellations honorifiques de tous les potentats de l'Inde. »

En effet, depuis que la Reine d'Angleterre a pris le titre d'impératrice, l'amir du Caboul a voulu prendre celui de *padischâh* (2). Il a consulté à cet effet son conseil d'État, composé des personnes les plus distinguées du pays, qui n'ont trouvé aucun inconvénient à la chose (3). On dit que de son côté le roi de Birmanie songe sérieusement à se faire proclamer empereur, afin d'être au niveau de l'impératrice de l'Inde et des empereurs de Russie et d'Allemagne (4).

Les journaux non-seulement indiens (5), mais anglais, français, que dis-je, du monde entier, ayant entretenu leurs

---

(1) N° du 1er mars 1876.

(2) Et non *bâdschâh*, car ce mot paraît être l'hybride *pati-schâh* « le seigneur Roi ».

(3) *'Aligarh Akhbâr* du 16 mai 1876.

(4) *'Aligarh Akhbar* du 23 juin 1876.

(5) Afin de satisfaire ses lecteurs, l'*Awadh Akhbâr* a publié à part, sous le titre d'*Extra Awadh Akhbâr*, le récit circonstancié de la réception qui a été faite dans l'Inde au Prince de Galles, en une brochure grand in-8° de 79 pages.

lecteurs de toutes les circonstances du voyage du Prince de Galles, ce que je pourrais en dire ne serait qu'une répétition de ce qu'on a déjà lu. Je ferai seulement savoir que dans une séance spéciale de l'Université de Calcutta, le Prince de Galles a été doté du titre honoraire de docteur en droit de cette Université, et ce qui fait honneur à ses sentiments religieux, c'est qu'à Amritsir il a reçu, avec le chef de la mission chrétienne, Mr. Baring, le célèbre controversiste Imad uddin, musulman converti (1); et à cette occasion je ferai remarquer que les spectacles de tout genre qu'on a cru devoir montrer au Prince n'ont pas tous été approuvés par les bons chrétiens anglais. Telles sont, par exemple, les exhibitions qui ont été faites aux temples hindous qu'il a visités; celle, entre autres, de la dent de Boud-dha à Candy, dans l'île de Ceylan; mais surtout les combats cruels d'éléphants et de rhinocéros, et les danses lascives des *nâch-girls* (2), qui ont été l'objet d'une protestation du Dr. Duff, ancien missionnaire dans l'Inde, devant l'« Anglo-indian-christian Union » d'Édinburgh.

Il est vrai qu'on n'a pas seulement montré au Prince des *nâch* et des exercices acrobatiques, mais à Madras, par exemple, on lui a donné le spectacle d'un drame attachant fondé sur l'histoire populaire de Nal et de Daman (Damayantî), qui fait le sujet de tant de belles compositions indiennes modernes imitées du sanscrit, tandis qu'à Bombay le théâtre des amateurs parsis a joué l'histoire fabuleuse, mais intéressante, de *Hâtim Tâyî* (3).

Une des choses qui ont dû flatter le plus le Prince, c'est qu'en son honneur on s'est relâché du système de réclusion des femmes derrière le *parda*, et qu'on a pu les voir en

---

(1) « Indian Mail » du 6 décembre 1875.

(2) Hybride composé du mot hindoustani *nâch* « danse », et du mot anglais « girl » jeune fille.

(3) « Indian Mail » du 29 novembre 1875.

voiture et en palanquin dans les rues de Calcutta ; et même un *bâbû* (1) a introduit le Prince dans son *zanâna*, au grand étonnement des habitantes de l'endroit. Il paraît toutefois que cette sorte d'exhibition a été l'objet d'une comédie (*bengali farce*) intitulée « Jaganand et le Prince », représentée au « National Theatre », pièce non-seulement, dit-on, indécente, mais insultante pour Son Altesse Royale, pour les dames européennes, pour le babu dont il s'agit, et pour sa famille (2). Mais aussi le gouvernement en a-t-il arrêté la représentation par mesure de police.

A Lahore, le Prince de Galles reçut cent vingt membres de l'ancienne maison royale de Delhi (3), et aussi des princes de l'Afganistan, des descendants de Nanak, fondateur de la religion des Sikhs, et de Govind, qui en fit une nation militaire. Malgré la défense expresse qui leur en avait été faite, beaucoup de chefs indigènes offrirent leurs *nazars* (4), et il fallut pour les satisfaire que le prince les touchât.

A l'occasion de la visite du Prince de Galles au Cachemyre, le maharaja mit en liberté tous les prisonniers, afin,

---

(1) Le journal hindi appelé *Amrita bazâr patrika*, mentionné dans ma « Revue » de 1870, p. 32, attaque violemment ce babu nommé *Jaganand*, au sujet de cette dérogation à l'étiquette indienne ; mais l'*Awadh Akhbâr* du 23 janvier 1876 prend sa défense.

(2) « Indian Mail » du 25 mars et du 1er avril 1876.

(3) On trouve à ce sujet dans le *Panjâbî* du 1er avril 1876 l'article suivant, dont je lui laisse la responsabilité : « Lorsque le Prince de Galles devait aller à Dehli, les princes de la famille royale lui firent tenir une pétition pour lui demander le payement de leur pension. Le Prince de Galles prit connaissance de leur situation par l'entremise du commissaire, et il est étonnant qu'il n'ait adopté aucune mesure à ce sujet. Évidemment, la situation des princes de Dehli, qui avaient été élevés avec délicatesse, est maintenant telle, qu'ils sont même dans le cas de manquer de pain. Il y en a, en effet, qui s'appellent *Schâh 'âlam* « Roi du monde », et qui demandent l'aumône. Il faut absolument qu'on ait pitié d'eux, qu'on éloigne du cœur l'inimitié, et qu'on la remplace par la compassion et la justice. »

(4) Présent offert en signe de dépendance. Le mot est arabe : son synonyme indien est *bhenth*.

dit-il, qu'ils pussent prier volontiers pour le bonheur de son hôte royal (1).

Parmi les visites que le Prince a reçues dans l'Inde, je mentionnerai celle du saïyid Abd ullah (dont j'ai souvent parlé dans mes « Discours » et dans mes « Revues »), qui n'a pas manqué d'aller lui présenter ses devoirs, d'autant plus qu'il avait eu l'occasion de le voir à Londres aux réceptions de la Reine auxquelles il avait été quelquefois admis pendant son long séjour en Angleterre. Lorsqu'il fut présenté à l'héritier du trône de la Grande-Bretagne, le Prince le reconnut aussitôt et s'informa de sa position au gouverneur du Bengale, qui lui fit savoir qu'il était actuellement « inspecteur des écoles du Bihar (2) ».

L'*Awadh Akhbâr* (3) donne, d'après un correspondant du « Delhi Gazette », *auquel il en laisse la responsabilité*, l'article suivant :

Lorsque le Prince de Galles était à Calcutta, il exprima le désir que le roi d'Aoude, S. M. Wajid Ali Schah, vînt le voir; mais le roi répondit noblement : « Si le Prince me » considère comme roi, il n'est pas opportun que j'aille lui » faire visite. Si, au contraire, je ne suis qu'un *faquir* exilé » de mon pays, comment aller dans cette position voir un si » grand personnage ? » Ces nobles paroles produisirent, dit-on, une grande impression sur l'esprit du Prince ; il alla voir lui-même comme un simple particulier S. M. Wajid Ali Schah, et, au milieu de la conversation, il lui promit sa recommandation auprès de la Reine. Lorsque le Prince quitta le roi, Sa Majesté lui offrit en *nazar* un *jarîb* (4) enchâssé de perles et de diamants. De cette visite et des paroles

(1) « Allen's Indian Mail » du 31 janvier 1876.
(2) *Awadh Akhbâr* du 16 février 1876.
(3) N° du 18 février 1876.
(4) Sorte de bâton de commandement, quelque chose comme le bâton de maréchal.

du Prince, les Indiens ont conclu que le roi d'Aoude pourrait être remis en possession de son trône.

Toutefois l'*Awadh Akhbâr* (1) dit à ce sujet : « Quoique depuis le départ du Prince de Galles de Calcutta le bruit se soit répandu chez les grands et les petits qu'une communication avait eu lieu entre le Prince et le roi d'Aoude, la chose n'est pas probable et on fera bien de n'y pas croire. » Et puisque nous en sommes au roi d'Aoude, je dois dire que le gouvernement anglais de l'Inde a permis à son fils aîné d'aller passer quinze jours à Lakhnau, la capitale du royaume de ses ancêtres. Là, il a été reçu à la station du chemin de fer par plusieurs notables de la ville, et il est descendu chez sa belle-mère, sœur de l'ex-roi son père (2).

Parmi l'énorme quantité de présents que les rajas de l'Inde ont offerts au Prince de Galles, la plupart de grand prix, un de ceux qui doivent avoir été le plus appréciés, c'est le portrait d'une jeune fille indienne jouant du *bîn* (3), fait par un artiste du pays. Ce portrait, qui a été donné au Prince avec beaucoup d'autres raretés par le maharaja de Travancore, est un chef-d'œuvre de l'art indien; aussi a-t-il obtenu un prix à la dernière Exposition des beaux-arts à Madras (4). Il paraît qu'il nous sera donné d'admirer ces beaux cadeaux à l'Exposition de Paris de 1878, car le Prince a manifesté l'intention généreuse de les y envoyer.

Tandis que la plupart des journaux indigènes ont félicité l'Inde de la visite du Prince de Galles, quelques journaux d'opposition, entre autres le journal hindoustani de Bombay appelé *Rast Guftâr* « le Vrai Discours », prétendent que les princes indiens se plaignent de la façon cavalière dont ils ont été reçus. Voici, au surplus, sous le titre de « Les sujets

(1) N° du 27 février 1876.
(2) « Indian Mail » du 28 août 1876.
(3) Le *vînâ* sanscrit, sorte de luth ou de guitare.
(4) *'Aligarh Akhbâr* du 11 février 1876.

hindoustaniens peuvent-ils être satisfaits du gouvernement anglais ? » un article de l'*Awadh Akhbâr* (1) que je demande la permission de traduire ici comme un exemple du genre d'opposition que font au gouvernement quelques journaux indigènes :

« La réponse à cette question, dit ce journal, peut se déduire de la situation même de l'Hindoustan, c'est-à-dire « de la langue de l'état (2) », qui semble dire : Apprenez ce que vous voulez savoir par notre situation même. Mais cependant il y a quelque incertitude à ce sujet, et c'est parce que l'homme a deux états, un extérieur ou factice et l'autre qui est réel. L'état factice est celui que le gouvernement connaît par les *darbâr* (3), où on nous demande si nous sommes contents. Alors, sans réflexion, nous répondons affirmativement ; mais Dieu seul connaît l'intérieur de notre cœur. Si une réunion avait lieu d'elle-même, alors tout naturellement chacun dirait : Nous ne sommes pas contents de l'administration, car pour que nous fussions contents beaucoup de choses seraient nécessaires. Ainsi quant à ce bien-être et à cette abondance asiatique que nous avions autrefois trouvés, notre gouvernement actuel *n'en a pas su lire la leçon*. Le gouvernement doit faire les choses qui peuvent nous satisfaire. Le cœur de l'homme est content lorsqu'on lui accorde quelque faveur. Voyez le Prince de Galles, qui est l'héritier présomptif d'une grande Reine, là où on lui a témoigné beaucoup de sympathie, son cœur a été plus content ; et comme tout l'Hindoustan a dépensé de l'or à cause de lui comme marque de déférence, ainsi qu'il convenait de le faire, il en a été flatté. Toutefois, ni cette largesse des Indiens, ni leur satisfaction apparente, ne viennent du cœur.

---

(1) N° du 28 mai 1876.

(2) *Liçân ulhâl*, qui joue un grand rôle dans les « Allégories arabes de Mucaddéci ».

(3) « Réceptions officielles ».

» Bien que le Prince soit doué de toutes les qualités désirables, personne n'est content, quoiqu'il paraisse l'être. Nous n'admettons pas que le gouvernement connaisse ce qui concerne les *karor* (1) d'hommes qui ont besoin de son administration. Lorsque les sujets sont affamés, comment peuvent-ils affirmer leur contentement? et quoique extérieurement ils disent au gouvernement qu'ils sont satisfaits, on ne peut l'admettre en réalité. Une qualité qui nous est particulière, c'est d'obéir au souverain et d'être patients et même reconnaissants sur notre position. Toutefois, nous ne sommes pas satisfaits... Serait-ce que nous sommes soumis à une nation étrangère? Non, ce n'est pas cela. Que fait aux sujets indiens que ce soient des chrétiens qui les gouvernent ou des hindoustaniens, *pourvu qu'ils remplissent paisiblement leur ventre,* comme le dit un proverbe persan : *Donne-moi du pain, et frappe-moi la tête avec ton soulier.*

» L'Hindoustan est un pays qui depuis des centaines d'années est gouverné par des étrangers. Cependant, dans leur temps, *la poussière qui s'élève aujourd'hui ne s'était pas montrée.* Quoique les anciens souverains n'abandonnassent pas leurs trésors à leurs sujets, toutefois ceux-ci ne mouraient pas de faim, parce que toute la richesse du pays s'y dépensait. Des milliers de serviteurs du roi qui avaient des *lakhs* de roupies à dépenser étaient comme les pères et les aïeux du pays; et maintenant, au contraire, des *karor* de roupies en sont enlevés. Tant qu'on ne prendra pas la résolution de dépenser ici même toutes les roupies qui se tirent du pays, la tranquillité n'aura pas lieu.

» Si quelqu'un demande comment se pratique la générosité asiatique, nous en donnerons un exemple. Quand les *wâlî* (chefs), les rajas et les maharajas indiens voyagent, le peuple y gagne des *lakhs* (2) de roupies. Ainsi, lorsque les

(1) *Karor* est synonyme de dix millions.
(2) Le *lakh* vaut cent mille.

wali de l'Hindoustan ont fait le voyage de Calcutta pour rendre honneur au Prince, à tous les endroits de la route par où ils passèrent ils dépensèrent des lakhs de roupies. Or il faut savoir si les Indiens ne préfèrent pas une aussi grande largesse à la générosité européenne, qui, à l'exception de la dépense officiellement connue, ignore le nom de la munificence royale, car c'est un grand contentement lorsque l'abondance parvient aux serviteurs de Dieu par l'entremise des émirs. Voilà ce qu'on nomme la largesse asiatique et la libéralité dont les Hindoustaniens ont l'habitude. C'est ainsi qu'ils disent que le Prince en nous honorant de sa visite devait dépenser au moins dix à vingt *karor* de roupies, qu'alors les Indiens auraient su qu'il était venu, parce que son arrivée aurait amené l'abondance. Mais, si ce n'est de montrer sa bonne mine aux Indiens, aucun avantage ne leur est parvenu. Donc, bien qu'ils paraissent heureux extérieurement, toutefois leur cœur ne peut être content...

» Il est vrai que notre gouvernement en répandant la science a déployé une grande générosité; toutefois il ne paraît en être résulté pour l'Hindoustan qu'une cause de pauvreté. Des *karor* d'étudiants qui sont préparés dans les écoles, par quelle industrie peuvent-ils gagner leur vie? Plût à Dieu que le gouvernement, avec cet enseignement qu'on peut appeler *sec*, eût fondé çà et là des établissements pour utiliser les connaissances acquises... On pourrait penser alors qu'il s'ensuivrait quelque abondance. Mais que peuvent faire les Indiens? Le fait est que l'administration aime la science, et cependant les gens de science disparaissent peu à peu, car pour eux il n'y pas d'emploi qui puisse leur donner des moyens d'existence... Est-ce une assistance lorsque, par exemple, après qu'un typographe en dépensant quelques mille roupies a imprimé deux mille exemplaires d'un ouvrage, que le gouvernement en achète deux ou trois, ou que si on publie un journal le gouvernement en prenne deux, quatre ou même dix ou vingt exemplaires, donnant

ainsi le secours qu'on pourrait donner à un chameau en mettant un peu de cumin dans sa bouche? Le résultat de tout ceci est que maintenant, en Hindoustan, il n'y a ni imprimerie ni journal qui soient réellement prospères...

» Maintenant, rien ne se fait; mais si le gouvernement pense que tout est pour le mieux à l'égard des *ra'ayas* de l'Inde, qu'il sache néanmoins que tant qu'il ne fera pas ce qui nous paraît nécessaire, dans l'intérêt du pays, il ne peut espérer que le titre d'impératrice (*schâhinschâh*) puisse produire quelque bon effet, ou que l'envoi dans l'Inde de l'héritier du trône ait pu amener la prospérité et consolider le gouvernement anglais. »

Le Prince de Galles se trouva à Calcutta le jour de Noël, et, à la suite du service divin auquel il assista, l'éminent évêque, qui devait bientôt périr victime de son devoir, fit un sermon, dans lequel il recommanda énergiquement à ses auditeurs anglais de donner le bon exemple aux païens, chacun d'eux devant être un missionnaire, à l'imitation de Jésus-Christ, dont la vie était une prédication continuelle (1). Le Prince était aussi à Calcutta le premier jour de l'an, et il put entendre chanter cette hymne :

The year is gone, beyond recall,
With all its hopes and fears,
With all its bright and gladdening smiles,
With all its mourner's tears.... (2)

En tête du premier numéro de janvier, l'*Awadh Akhbâr* publie cinq différents *târîkhs* (chronogrammes) en vers hindoustanis, sur le nombre 1876 de la nouvelle année. On a fait aussi, de tous côtés, des *târîkhs* pour rappeler le jour de l'arrivée du Prince de Galles dans chacune des villes qu'il a parcourues, et les poëtes qui les ont composés ont eu le talent de faire passer les mots : *Prince of Wales ân Schahin-*

(1) « Indian Mail » du 28 décembre 1875.
(2) « Hymns ancient and modern », n° 240.

schâh-i 'alam : « Le Prince de Galles, Roi des rois du monde », dans les vers hindoustanis où ces mots représentent quatre *fâ-û-lûn*, c'est-à-dire le mètre *mutâ-cârib* (1).

On a eu l'idée de réunir en un volume les *cacîda*, les *schahr-aṣchob* (2) et autres poésies composées en l'honneur du Prince de Galles pendant son séjour dans l'Inde. Cent cinquante poëtes musulmans, hindous, parsis, portugais et anglais lui ont adressé des pièces de vers dont l'*Awadh Akhbâr* (3) signale spécialement huit : quatre en anglais et quatre autres, savoir : une en bengali, une seconde en télugu, une troisième en sanscrit et une quatrième en hindoustani. Dans cette dernière pièce, dont Haïdar Ali est l'auteur, ce poëte, se livrant à son imagination orientale, dit les choses les plus extravagantes et termine par les exagérations suivantes :

« Si le Prince déploie son esprit, Aristote en est stupéfait. Par sa venue dans l'Inde, les gens inquiets ont été tranquillisés, et les malheureux ont vu la fin de leurs peines. La porte du paradis a été ouverte, ou, pour mieux dire, chacun en a eu la clef et a pu l'ouvrir. Le Prince a plus de science que Platon ; sa libéralité est plus grande que la mer Noire (l'Océan). La poussière de dessous ses pieds s'élève jusqu'au ciel, et là, elle forme un nuage qui rafraîchit et rend verdoyant le monde entier. »

A la suite du voyage du Prince de Galles, plusieurs Indiens distingués ont voulu visiter l'Europe. Le principal, le nabab Sir Salar Jang (4), qui a passé quelques jours à Paris,

---

(1) Voy. ma « Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman », p. 326 et suiv.

(2) A la lettre : « Tapage de la ville », sorte d'ode particulière à l'hindoustani.

(3) Nos du 9 et du 11 juin 1876.

(4) Il ne faut pas le confondre avec Jang Bahadur, souverain du Népal, qui, après avoir reçu le Prince de Galles dans son palais et avoir chassé

tant en allant en Angleterre qu'en en revenant, est le premier ministre du Nizam (souverain) du Décan, dont la capitale est Haïderabad. C'est lui qui, depuis vingt-trois ans, dirige, avec fermeté, énergie et prudence, les vastes États dont la Reine d'Angleterre est suzeraine. Il a rendu de grands services aux Anglais, car c'est à lui qu'ils doivent le traité par lequel le Nizam céda le Bérar à la Compagnie des Indes orientales, et, depuis lors, il a fait ses efforts pour établir la paix, l'ordre et le bon état financier de son pays. Lors de la grande insurrection de 1857, Haïderabad était rempli de soldats turbulents et de masses fanatiques. La résidence britannique fut attaquée, et Salar Jang lui-même, qu'on savait favorable aux Anglais, fut l'objet des menaces d'une populace armée ; mais il fit tête à l'orage, et il préserva son pays d'une crise imminente. Il sut tenir en paix les sujets du Nizam, et il se servit de son influence sur le Prince régnant pour le déterminer à unir ses troupes à celles de l'Angleterre, afin de triompher de l'insurrection dans l'Inde centrale. C'est pour ces services que Salar Jang a été nommé grand commandeur du « Star of India », qu'il a reçu le titre anglais de « Sir », et, ce qui est plus essentiel, qu'il a obtenu la rétrocession d'une partie des provinces cédées à l'Angleterre et l'abandon d'une dette considérable du gouvernement du Décan. Depuis la mort du dernier Nizam, en 1869, Salar Jang est le principal membre du Conseil de régence qui gouverne l'État au nom du Prince, qui n'a encore que onze ans (1).

Sir Salar Jang a été reçu à Windsor par la Reine, à qui il a offert un *nazar* en signe de dépendance. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, bien que musulman et même *schiite*, tandis que le Nizam est *sunnite*, il a voulu voir Rome et le

---

avec lui dans le Téraï, est allé en pèlerinage à la ville d'Aoude (l'ancienne Ayodhyā) en passant par Lakhnau et Faïzabad.

(1) « Indian Mail » du 22 mai 1876.

Pape en venant en Europe, et que Sa Sainteté l'a cordialement accueilli et l'a remercié de la protection que le Nizam accorde gracieusement aux catholiques d'Haïderabad. Sir Salar Jang, il faut le dire, est très-tolérant, car il protége les sectateurs de Zoroastre, qui sont au nombre de trois cents seulement dans les États du Nizam. Il les traite avec une faveur marquée, et il leur a confié des postes importants dans le gouvernement (1).

Pendant son voyage, le Prince de Galles a pu s'assurer qu'au milieu des nombreux dialectes provinciaux parlés dans l'Inde, l'hindoustani est généralement compris partout (2). La même chose a été constatée par le savant professeur Monier Williams, car, dans une lettre qu'il m'a écrite à son retour de l'Inde, il me dit, au sujet de l'hindoustani : « Pendant ma tournée dans l'Inde, j'ai été extrêmement frappé de l'importance croissante qu'acquiert l'hindoustani. Il a même cours comme *lingua franca* de tout le pays beaucoup plus que je ne m'attendais à le trouver. Personne ne peut espérer se mettre en rapport avec le peuple de l'Inde sans connaître l'hindoustani (3). »

« Il serait bien avantageux pour les missionnaires et pour tout le monde, dit le Rév. R. Caldwell (4), que l'hindoustani fût la seule langue usitée dans l'Inde, mais il n'en est

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 4 septembre 1876.

(2) On entend aussi parler l'hindoustani non-seulement dans les ports de mer de l'Asie et de l'Afrique, ainsi que je l'ai déjà dit, mais ailleurs, et, entre autres, à San Francisco, en Californie (« Galignani's Messenger » du 14 septembre 1876).

(3) « During my tour in India, I was greatly impressed by the increasing importance hindustani is acquiring. It is even more current every where as the lingua franca of the whole country than I expected to find. No one can hope to make himself acquainted with the people without knowing hindustani. »

(4) « The languages of India », p. 40. Il est bien étonnant (remarque Mr. J. C. Clough, *On the mixed languages*, p. 19) que l'alphabet romain, modifié par les missionnaires, soit presque inconnu dans l'Inde, malgré les avantages qu'il paraît présenter. »

pas ainsi, et sans parler de l'anglais, langue du gouvernement, du sanscrit, langue littéraire des Hindous, et du persan, langue littéraire des musulmans, il y a, outre l'hindoustani, vingt autres idiomes assez cultivés pour mériter le nom de langues. Toutefois, heureusement, l'hindoustani est parlé, et surtout compris un peu partout, mais on s'en sert spécialement (comme je l'ai dit bien des fois) dans le haut Bengale, dans toutes les Provinces nord-ouest et dans le Rajputana, peuplés de cent millions d'âmes (1). »

On trouve, dans le Rapport pour 1875 de la « Société pour la propagation de l'Évangile dans l'étranger » (2), une carte de l'Inde relative aux langues qui y sont parlées. On y voit que l'hindoustani, soit urdu, soit hindi, occupe les provinces du centre, du nord et du nord-ouest, c'est-à-dire la très-grande partie de ce vaste empire ; et, à ce sujet, le Rév. R. Caldwell fait observer (3) que, bien qu'on considère généralement l'urdu comme distinct de l'hindi, il n'est en réalité que l'hindi musulman, c'est-à-dire avec un mélange de beaucoup de mots persans et arabes.

Voici maintenant un article sur l'hindoustani, écrit par un ami chaleureux de l'Inde, le faquir Chand, secrétaire de l'*Anjuman* de l'*Arab sarâï* de Dehli : « Beaucoup d'Anglais, et même la plupart d'entre eux, dit-il (4), se plaignent de ce que, généralement, les Indiens ne savent pas grammaticalement leur langue ; de plus, que, bien loin d'en apprécier la beauté et la richesse, ils la considèrent comme un composé vulgaire et sans valeur, parce qu'ils ne sont pas capables d'en comprendre la grâce et l'élégance. S'ils veulent s'occuper des langues, ils travaillent à l'arabe et au persan, et

---

(1) On appelle plus spécialement *marwârî* le dialecte des États rajpoutes.

(2) « Society for the propagation of Gospel in foreign parts.

(3) « The languages of India », *loc. cit.*

(4) *Panjâbî* du 11 mars 1876.

s'ils ont beaucoup d'application, ils abordent l'anglais. Que l'idée de s'occuper de l'anglais soit bonne ou mauvaise, c'est ce que nous n'examinerons pas ; mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'y a pas dans le monde de langue plus riche que la nôtre, que nous n'en faisons pas le cas que nous devrions en faire, et que nous en méconnaissons l'importance. Or, il faut s'opposer à cette disposition, car l'homme doit, avant tout, s'occuper de sa langue ; c'est pourquoi je voudrais que, dans l'*Anjuman* de l'*Arab sarâï*, nous laissions toute autre chose pour nous livrer à la science du langage, et il serait à désirer que les publications de la Société n'eussent que cela pour objet. Il faut donc, tandis que les Sociétés littéraires s'occupent d'autres matières, que la nôtre porte son attention spéciale sur cet article et y appelle celle de tout le monde, afin que ceux qui penseront comme nous nous adressent ce qu'ils écriront à ce sujet... »

On a appris, par ma « Revue » de l'an passé (1), que les cours de justice et les bureaux du Bihar, menacés d'être forcés d'adopter l'hindi au lieu de l'urdu, résistaient de leur mieux à cette prétention. Il paraîtrait néanmoins que l'hindi est sur le point de remporter la victoire sur son rival, si l'on en croit un journal (2) d'après lequel le gouvernement du Bengale, suivant les errements de Sir G. Campbell, a écrit au « High Court » qu'il était à désirer qu'on encourageât l'emploi de l'hindi dans les cours et les bureaux. Il souhaite qu'on accepte les pétitions écrites en caractères nagaris, et qu'on n'emploie plus que les formes communes du langage vulgaire. Le « High Court », selon le même journal, a tenu compte de cette recommandation, ce qui est un acheminement vers l'emploi exclusif de l'hindi.

(1) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 11 et suiv.

(2) Le « Berar Herald », cité à ce sujet par un journal du Bengale (« le Bengali ») dans un article reproduit dans le *'Aligarh Akhbâr* du 12 novembre 1875.

« La calamité de l'introduction dans le Bihar du caractère nagari », tel est le titre d'un article (1) que je veux faire connaître :

« Le gouvernement du Bengale, y est-il dit, insiste maintenant pour que, dans les registres du Bihar, le nagari soit généralement employé, ce dont les magistrats et les fonctionnaires du gouvernement et tout le peuple sont très-mécontents. On ignore pourquoi le gouvernement du Bengale, contrairement aux autres gouvernements, peut vouloir, malgré la population, donner l'ordre absolu de n'employer pour les billets et obligations que l'écriture nagarie et le dialecte hindi. La chose est vraiment étonnante, car quel rapport a le gouvernement avec les contrats particuliers des habitants, en sorte qu'il veuille s'y immiscer par force? Certainement, il a le droit, pour ses registres et ses papiers, d'employer le caractère qui lui convient, mais les usages particuliers du peuple ne le concernent en rien. »

Voici qui est bien plus fort, et qui prouve que les révolutionnaires littéraires, démolisseurs de la civilisation moderne indienne, veulent continuer la campagne fanatique qu'ils ont entreprise contre l'urdu. Dans la province (ancien royaume) d'Aoude, où l'urdu a toujours été le langage parlé et écrit depuis plus de trois siècles et demi, c'est-à-dire depuis l'établissement de l'empire mogol, le commissaire du gouvernement s'est avisé de vouloir substituer à cette belle langue le patois hindi nommé *kaïthî*. Un journal indigène (2) nous apprend à ce sujet, et nous n'en sommes pas étonné, l'indignation et le mécontentement général de toutes les classes de la société, tant des fonctionnaires que des autres catégories de la population.

Je prends la liberté d'appeler sur cette grande injustice linguistique l'attention du vice-roi gouverneur et du mi-

(1) *Awadh Akhbâr* du 19 janvier 1876.
(2) *'Alîgarh Akhbâr* du 18 août 1876.

nistre pour l'Inde. Dans tous les cas, le gouverneur d'Haïderabad n'entre pas dans cette voie fâcheuse, car il demande, par l'entremise de l'*Awadh Akhbâr* (1), des traducteurs d'ouvrages anglais en urdu, et il fait connaître les conditions de l'emploi.

Il n'y a pas chez les auteurs, et surtout chez les poëtes, l'antagonisme que j'ai souvent signalé entre l'urdu et l'hindi. Ainsi, nous voyons le même auteur écrire deux grammaires presque pareilles, l'une pour l'urdu et l'autre pour l'hindi (2) Parmi les écrivains qui se sont servis tour à tour des deux dialectes, et qui sont à ajouter à ceux que j'ai mentionnés dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie », on nous en fait connaître un, entre autres, qui, à en croire son biographe (3), réunit toutes sortes de mérites : c'est l'aga Muhammad Sikandar Khan, qui descend du diwan Fath Ali, chef de Palanpur. Bien que musulman, « Sikandar apprit d'abord à lire et à écrire le dévanagari (l'hindi) ; il fit des *dohâ* et des *chaupaï* en cette langue, il s'occupa ensuite de musique et y acquit une grande habileté ; il apprit aussi le dessin, et y réussit de même ; il voulut enfin faire des vers urdus, et il étudia le persan. Aucune science ne lui est indifférente : il connaît la médecine et l'histoire. »

On veut européaniser non-seulement le style oriental, mais même l'écriture. « Dans quelques ouvrages et journaux urdus (4), on a commencé à employer les signes de lecture européens ; mais, soit à cause que ces signes sont tout à fait inconnus dans l'Inde, soit parce que les copistes hindous, n'en ayant pas l'habitude, ne peuvent les écrire comme il faut, et enfin, en troisième lieu, parce que ceux qui lisent les journaux ne les comprennent pas, ces signes sont connus

(1) N° du 13 février 1876.
(2) « Revue » de 1875, p. 33.
(3) Le munschi Aschraf Ali, *Awadh Akhbâr*, n° du 28 janvier 1876.
(4) Cet article est tiré de l'*Awadh Akhbâr* du 14 novembre 1875.

sous le nom de *kiré mākoré* (vers et fourmis). Il n'y a pas de doute qu'employer ces signes de lecture, s'ils étaient convenablement écrits et parfaitement compris, serait une bonne chose. Mais si l'on ne connaît pas bien tous ces signes étrangers et extraordinaires, ou s'ils ne sont pas écrits conformément aux règles, peut-il en résulter autre chose, si ce n'est que le lecteur fasse, en lisant, des fautes manifestes et qu'il conçoive un éloignement prononcé pour cette innovation ? »

II. Le rédacteur de l'*Awadh Akhbâr* (1) revient, dans les termes suivants, sur la rivalité des poëtes hindoustanis de Lakhnau et de Dehli, dont il avait parlé et que j'ai fait connaître dans ma précédente « Revue » (2). « Bien des gens inattentifs, dit-il, demandent s'il y a maintenant à Dehli quelque chose de littéraire : Quels sont, disent-ils, les gens de science et d'intelligence qui y existent encore et de qui on puisse se glorifier ? Qu'est devenu le beau langage qui en recevait son nom (3) ? Selon nous, cette demande est injustifiable. Il faut confesser que parmi les auteurs récents, tels que le mufti Sadr uddin Khan, le Dr. Ahçan ullah Khan, le Dr. Munim Khan, le nabab Açad ullah Khan, Sahbayi, Zauc, Zafar, etc., il y en a un grand nombre qui étaient parfaits et qui sont décédés ; mais de ceux qui sont vivants, combien n'y en a-t-il pas qui sont restés inconnus à cause de leur modestie ?.... Dans ces derniers temps, il est aussi mort à Lakhnau bien des savants, dont le nom est en mémoire sur la page du siècle ; mais quant à ce qui concerne spécialement Dehli, cette ville a repris sa fraîcheur et sa verdeur, et, pour toutes ses beautés, elle ressemble au para-

(1) N° du 12 novembre 1875.

(2) « Les Auteurs hindoustanis et leurs ouvrages en 1875 », p. 22 et suiv.

(3) « Le langage de la cour », le *zabân-ê urdû é mu'alla*, « la langue du grand camp (et marché) de Dehli. »

dis élevé. J'ai employé cette expression parce que bien des gens, ayant appris ce qui est arrivé à cette ville, la croient en ruine et supposent qu'elle est en poussière. Les gens instruits savent que, dans les temps antérieurs, Dehli avait la prééminence sur l'Inde entière pour tous les progrès et toutes les excellences. Il en était, par conséquent, de même pour le langage ; et, afin de se renfermer dans ce qui concerne les vers et la prose, nous devons d'abord dire que la supériorité de Dehli pour la poésie est établie sans conteste. Maintenant, il faut voir les progrès qu'a faits la prose, et dont on pourra juger par les détails que je vais donner sur les auteurs habitants de Dehli, qui sont la gloire de l'Hindoustan et dont les ouvrages ont été appréciés dans toute l'Inde. Ce sont, entre autres :

« Le khwaja Aman, frère de feu Galib, auteur du *Hadâyic ulanzâr* et traducteur du *Bostân-i khayâl* (1) ; le maulawi Saïyid Ahmad Khan, auteur de l'*Açar ussanâdîd* et de beaucoup d'autres ouvrages (2) ; le maulawi Nazir Ahmad, auteur du *Mirât ul'arûs* (3), du *Taubat unnaçûh* (4), du *Banât unna'sch*, du *Mabâdî ulhikmat* (5), etc. ; le munschi Muhammad Zuka ullah, auteur du *Tawarîkh-i Hind* (6), etc.; le maulawi Muhammad Huçaïn, professeur d'arabe, auteur de nombreux écrits (7) ; le maulawi Muhammad Mazhar ullah, auteur du *Mazhar ulmazâmin* « la Manifestation

(1) Voy. « Hist. de la littér. hind. », t. Ier, p. 193 et suiv.

(2) Il s'agit ici du célèbre Saïyid, fondateur de l' « Anglo-muhammedan College » d'Aligarh. Sur ce personnage, voyez mon « Hist. de la littér. hind. » et mes « Discours » et « Revues », *passim*.

(3) « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 460.

(4) Voy. « Revue » de 1874, p. 42, où il faut lire *unnaçûh* au lieu de *unnâcih*, imprimé par erreur.

(5) Ces deux derniers ouvrages sont mentionnés *in globo*, ibid.

(6) Plusieurs ouvrages portent ce titre. Voy. « Hist. de la littér. hind. », t. I, p. 422.

(7) Entre autres du *Kalîd-i Sukhan* « la Clef du discours ». Voy. ma « Revue » de 1873, p. 22.

des significations diverses », etc.; le nabab Ziya uddin Ahmad Khan, auteur du *Muçallim ussabût* « le Conservateur de l'évidence (1) »; le nabab Ala uddin Ahmad Khan, auteur de plusieurs ouvrages et de divers commentaires; le maulawi Ziya uddin et Ram Chandar, habiles professeurs l'un et l'autre (2); le maulawi Nusrat Ali (3), et enfin des centaines d'autres personnages dont, pour abréger, je ne cite pas les noms célèbres, et qui illustrent jusqu'à ce jour la ville de Dehli. Dans le petit nombre de ceux que j'ai indiqués, et qui sont généralement connus par leurs ouvrages en langue urdue, je n'ai pas mentionné bien des poëtes, des savants, des philosophes tels que le Dr. Mahmud Khan (4), le Dr. Muhammad Salim Khan, le munschi Muhammad Fakhr uddin, le maulawi Altaf-i Huçaïn, le mirza Curban Ali Beg, le maulawi Najaf Ali, auteur d'un commentaire sur les séances de Hariri (5). Tous ces auteurs ont pour élèves des centaines d'hommes distingués dans les lettres, des médecins, des poëtes qui existent, mais il n'est pas possible de faire entrer dans cet exposé la mention de

(1) Voy. ma « Revue » de 1871, p. 23.

(2) Voy. « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 537.

(3) Ibid., p. 485.

(4) Ne s'agit-il pas ici du fils de Saïyid Ahmad Khan?

(5) Aux tirades sur l'or des séances de Hariri et de l'*Anwâr-i Suhaïli* que j'ai citées dans les « Aventures de Kamrup (p. 211 et suiv.), je dois ajouter celle du poëte urdu Schumla, qui dit, dans son *Bâg o bahâr* :

« L'or a un grand prestige, tout a lieu dans le monde par l'or. Si on a de l'or, chacun vous recherche et vous secourt partout. Jinns et fées lui sont soumis. Ceux qui ne savent rien de ses actes comprennent-ils sa puissance? Avec l'or, on ne paraît craindre ni le jugement dernier ni la punition suprême : il dispose du matin et du soir. On le recherche; pour l'acquérir, on dit des mensonges et on fait cinquante ruses. Désolé, la tête perdue, blessé et malheureux, on le désire encore au milieu de cent vexations. On l'acquiert avec peine, mais on ne peut l'emporter de ce monde. D'après sa promesse, on fait son chemin, mais la plainte reste et le désir aussi. Là où est cet infidèle, il a pour compagnes la peine et l'espérance; mais ceux qui, dans le monde, le jugent sans voile, le considèrent comme un véritable poison. »

ces notabilités, dont un seul a écrit trente à quarante volumes. Il est donc fort à regretter qu'on fasse maintenant, sous le rapport littéraire, si peu de cas de Dehli ; que tant de productions parfaites qui sont répandues par l'impression dans toute l'Inde ne soient pas considérées comme elles devraient l'être, et qu'au lieu de centaines de gens distingués de cette ville et des environs qu'on pourrait citer, on ne mentionne le nom que d'un ou deux poëtes besogneux. »

Le plagiat est une des plaies de la littérature orientale ; les historiens se copient souvent textuellement ; les poëtes s'emparent des hémistiches, des vers, des pièces de vers et des ouvrages d'autrui. Il y a même des règles dignes d'Escobar pour les vols littéraires qui ne vont pas aussi loin. On y distingue le plagiat direct du plagiat indirect, le plagiat toléré et celui qui est formellement interdit (1). Il y a des poëmes, par exemple, dont deux poëtes se disent auteurs sans qu'on puisse savoir au juste la vérité sur ce point, comme dans le cas particulier dont parle l'*Awadh Akhbâr* (2), qui a pris même pour titre d'un article publié à ce sujet un vers persan qui signifie : « Qu'il est hardi le voleur qui porte en sa main une lampe (3) ! » Il s'agit d'un poëte musulman nommé *Gâfil* (le munschi Tufaïl Ahmad), surnommé *Sahswânî*, et d'un poëte hindou nommé *Gauhar* (Guendan Lal), surnommé *Badâwânî*, qui, à ce qu'il paraît, avait mis son nom à un ouvrage du premier. Celui-ci trouva un jour ce volume chez un libraire ; il le prit, et alla porter plainte au tribunal de Badaun contre le plagiaire. Tous les poëtes s'intéressèrent naturellement à cette affaire, mais elle était assez difficile à juger. Comment prouver que Gafil était le véri-

(1) Voy. « la Rhétorique et la prosodie des langues de l'Orient musulman », 2e édit., p. 195 et suiv.

(2) N° du 24 novembre 1875.

(3) *Ghi dilâwar ast duzdé ki, bakaff, chirâg dârad !*

table auteur de l'ouvrage dont il s'agissait? Ses vers avaient-ils une notoriété telle qu'on pût décider s'ils étaient réellement de lui ou de Gauhar? Bien des poëtes peu connus ont pillé des diwans entiers à d'excellents poëtes, et se sont ainsi rendus célèbres eux-mêmes sans qu'on pût s'assurer s'ils étaient réellement les auteurs des vers qu'ils s'attribuaient. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les cacidas de louange valent quelquefois à l'auteur une gratification de la part du prince qui en est l'objet, et on conçoit, dès lors, que le plagiat est d'autant plus coupable, puisqu'on prive ainsi l'auteur véritable de recevoir la récompense qu'un autre touche injustement..... »

La fête du *ta'ziya* (1) est toujours célébrée dans l'Inde avec la plus grande solennité, et c'est à cette occasion qu'on entend chanter dans les rues et surtout dans l'endroit spécial appelé *Karbala*, du nom du lieu où se passa la scène objet de cette fête funèbre, les nouveaux *marsiyas* (2) dus aux poëtes contemporains.

Voici ce que je trouve dans un journal indigène (3) sur une des processions qui ont eu lieu dernièrement à Lakhnau à cette occasion : « Le *chilhum* (4) est parvenu à sa fin. Le 20 de *safar*, après le coucher du soleil, le *ta'ziya* du nabab Mumtaz uddaula arriva au Karbala en grande pompe et solennité. Outre la réunion d'usage, il y avait une affluence extraordinaire de spectateurs. La clarté que don-

(1) « Deuil ». On donne aussi ce nom, ainsi qu'on le verra plus loin, à la représentation du tombeau de Huçaïn. Voy. « l'Islamisme », p. 327 et suiv.

(2) Sur ces complaintes, voy. aussi « l'Islamisme », p. 325 et suiv.

(3) *Awadh Akhbar* du 19 mars 1876.

(4) Ce mot signifie « quarantième ». Il s'emploie pour désigner à la fois la quarantaine et le quarantième jour de deuil consacré à la mémoire du martyre de Huçaïn, et accessoirement de celui de Haçan. Ce deuil commence le 1er de muharram et finit proprement avec solennité le 10 de ce mois; mais on célèbre encore le quarantième jour qui le termine en réalité, et qui tombe ainsi le 20 de *safar*, surnommé *almuzaffar* « le victorieux ».

naient les ifs à cinq branches produisait l'effet de la lumière du jour. On voyait sur un éléphant le magnifique *ta'ziya* et après lui les chevaux de main, la police armée et les soldats de la municipalité d'Aoude qui marchaient pas à pas. Ensuite venaient des porte-bannières, le cheval qui représentait le *duldul* d'Ali, les *chanteurs de marsiyas*, les gens de la maison du nabab et ses parents qui faisaient partie de la procession du deuil. Puis enfin on voyait le catafalque de *Sakîna* (1). La réunion était si considérable que depuis le *'Aïsch-bâg* (jardin du plaisir) jusqu'au Karbala il y avait comme une chaîne de pèlerins. Beaucoup de curieux s'étaient joints à ceux qui prenaient une part véritable au deuil, et cette manifestation était réellement imposante. »

Les *marsiyas* qu'on y chanta furent surtout, sans doute, ceux de Mirza Dabir, dont j'ai annoncé le décès l'an passé (2), et qui ont été publiés en deux volumes (3), dont le premier avait déjà paru, mais est aujourd'hui complété par le second. « Comment pouvoir, dit le rédacteur de l'*Awadh Akhbâr* (4), faire de cette poésie éloquente l'éloge qu'elle mérite? Ce n'est pas une exagération de dire qu'elle est le roi du climat de la pensée et comme le dieu du discours. Le fait est que chacun de ces marsiyas est un chef-d'œuvre d'urdu et un cahier d'éloquence. Jusqu'à la résurrection il n'y aura pas de poëte comme Dabir, qui est l'unique du siècle et l'objet de l'admiration générale. Et de même que Sahban chez les Arabes a été célèbre dans son temps et a surpassé tout le monde par son éloquence, en sorte que son nom est cité jusqu'à présent, de même le nom et les œuvres de Mirza Dabir resteront toujours. Tant à cause de la pureté de son langage

(1) Fille de Huçaïn et petite-fille d'Ali.

(2) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 101 et suiv.

(3) On a dernièrement publié à Lahore la collection des *marsiyas* d'Abbas, sous le titre de *Majmû'a-i Marsiya*.

(4) N° du 7 avril 1876.

que pour l'éclat de sa diction, les gens de l'Inde et surtout ceux de Lakhnau se feront gloire et s'enorgueilliront toujours d'avoir produit cet écrivain... Quand vous entendez réciter ses marsiyas, quelque effort que vous fassiez pour retenir vos pleurs, un océan de larmes coule de vos yeux; votre cœur serait-il de pierre qu'il se dissoudrait... Si en Arabie Amrû'lcaïs a été reconnu comme le dieu de l'éloquence et Moténabbi comme son prophète, alors pourquoi ne pas mettre au même rang dans l'Inde les compositions de Dabir et d'Anis ? Quelque éloge qu'on fasse des écrits de Dabir, cet éloge sera inférieur à la vérité.

» C'est une bonne fortune pour l'Inde que Mirza Auj, fils de Dabir, ait fait parvenir au directeur de l'imprimerie de l'*Awadh Akhbâr* tous les brouillons des marsiyas de son père, en sorte qu'aujourd'hui le désir de tout le monde est satisfait (1). »

Les poésies érotico-mystiques sont toujours fort appréciées par les musulmans. C'est ainsi que le raïs de Muradabad a publié à ses frais le *Dard-i dil* « la Douleur du cœur », masnawi célèbre d'un poëte hindoustani fort connu, le maulawi Muhammad Abd urraschid Dard (2).

J'ai encore cette année à mentionner un nouveau *Tazkira* imprimé à Lakhnau en 1875. Je veux parler du *Sukhan-i Schu'arâ* « les Discours des poëtes », biographie anthologique (3) par le maulawi Abu Muhammad Abd ulgafûr Khan, connu poétiquement sous le nom de Nassakh, élève de Wahschat (le maulawi Hafiz Raschid unnabi) (4). On doit à cet éminent écrivain plusieurs autres ouvrages, un poëme, entre autres, récemment publié aussi à Lakhnau sous le

(1) Ici le journaliste fournit la liste des trente-quatre marsiyas du premier volume et des trente-quatre du second, en ayant soin de donner le premier hémistiche de chacun de ces marsiyas.

(2) « Hist. de la littér. hind. », t. I^er^, p. 408 et suiv.

(3) J'en parlerai plus au long dans l'Appendice.

(4) « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 450.

titre de *Schâhid-i 'ischrat* « l'Ami de la société (des femmes) » ; et l'*Asch'âr-i Nassâkh* « Vers de Nassakh », qui n'est autre chose qu'un de ses diwans (1).

L'érudit indianiste F. S. Growse prépare une traduction complète du *Râmayâna* hindi de Tulcidas, dont j'ai donné le cinquième chant en français dans la première édition de mon « Histoire de la littérature hindoustanie », et il espère que son travail sera terminé avant la fin de 1876. « Cet ouvrage, ajoute le journal indigène qui fait cette annonce (2), est très-important ; tous les Hindous le lisent avec plaisir, et le nom de Tulcidas est si célèbre dans l'Inde, que grands et petits le connaissent. En outre, ce livre sert aux examens sur l'hindi. La langue des *dohras* (3) de Tulci est très-élégante, mais archaïque : c'est pour cela que les étrangers ont de la peine à la comprendre ; mais maintenant, au moyen de cette traduction, ils pourront s'en rendre facilement compte. » En attendant, M. Growse a publié dans « l'Indian Antiquary » de juillet dernier un intéressant épisode de ce célèbre poëme, et dans le journal de la Société Asiatique du Bengale (4), la traduction du prologue dont M. Blochmann (5) signale ce passage remarquable : « Il y a un Dieu sans passions, sans forme, incréé, âme universelle, esprit suprême, présent partout. Le monde est son ombre. Il s'est incarné, et a fait beaucoup de choses pour l'amour de ceux qui lui sont fidèles. »

Il est utile de faire savoir que le *Râmayâna* de Tulcidas n'est pas une traduction ni même une imitation de celui de Valmiki, mais un ouvrage distinct, quoique sur le même

---

(1) En 94 pages ; Lakhnau, 1875. J'ai cité dans mon « Hist. de la littér. hind. », sous le titre de *Daftar-i bémiçâl*, un autre de ses diwans.

(2) *Awadh Akhbâr* du 12 décembre 1875.

(3) Synonyme hindi du *baït* arabe.

(4) N° 1 (1876) de la partie historique et philologique.

(5) « Proceeding of the Bengal As. Soc. », avril 1876.

sujet, ce qui explique les points de ressemblance qu'il y a entre les deux poëmes.

Mr. Chatfield, directeur de l'instruction publique de la présidence de Bombay, a bien voulu m'envoyer un exemplaire de l'édition du *Kabîr pada sangraha*. J'ai parlé l'an passé (1) de cette collection, dont je ne trouve pas l'indication dans la liste que j'ai donnée des « OEuvres de Kabir (2). » L'éditeur hindou de ce volume, le bawa Kiçandas (3), semble en annoncer un second, car celui-ci est intitulé *Pahila bhâg* « Première partie ». Il se compose de 223 *pad* et de 244 *dohras* ou vers composés de deux hémistiches comme le *baït* arabe. Les *pad* sont divisés en seize *râg* « modes musicaux », indiqués par leur nom dans la table des matières. L'ouvrage est précédé d'une préface de l'éditeur et d'une vie abrégée de Kabir.

Dès son retour dans l'Inde, le Dr. Leitner a publié à Lahore « The Travels of Guru Teg Bahadur and Guru Gobind Singh, translated from the original gurumukhi by Sirdar Attar Singh, chief of Bhadour ». Quoique ces voyages ne soient que des contes un peu enfantins, on y apprend que la religion des Sikhs est un mélange des idées hindoues, jaïns et bouddhistes. Quant à la haine qui s'y manifeste contre les musulmans, elle paraît être le caractère propre des Sikhs, aussi bien que leurs dispositions guerrières, qui vont jusqu'à la cruauté. Le nom de Dieu est pour eux comme le Gange, qui lave toutes les fautes, excepté la fausseté et le mensonge.

Sous le titre de *Mawâ'iz-i Haïdariya* « Conseils haïdariens », le maulawi Gulâm-i Haïdar Khan a récemment

---

(1) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 36.

(2) « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 130 et suiv.

(3) Il est surnommé *Udâci*, nom d'une classe de faquirs hindous, et qualifié de *niranjanî* « sans passions », c'est-à-dire « indifférent à toute chose ».

publié à Cawnpur un ouvrage urdu d'un style coulant et agréable, contenant de bons avis d'une utilité générale et exprimés de telle façon qu'ils peuvent être lus avec profit par tous les Indiens, à quelque religion qu'ils appartiennent (1).

Le docteur Buhler a trouvé en Cachemyre un manuscrit du poëme hindi de Chand intitulé *Prithi-raj Raçau* « Histoire de Prithi-raj ». J'espère que ce nouveau manuscrit, ajouté aux trois copies qu'on possédait déjà pour l'édition qu'on avait commencée dans la *Bibliotheca indica* de ce célèbre ouvrage (sans compter les deux exemplaires qui en existent à Londres et qu'on pourrait consulter pour les passages qui offrent des difficultés), déterminera la Société Asiatique de Calcutta à continuer l'impression si désirée par les indianistes de cet important ouvrage, tant sous le rapport historique que surtout sous le rapport philologique. Quant au *Granth*, qu'on a montré au Prince de Galles à Amritsir, c'est l'*Adi granth* « le Premier Livre (le Livre des Origines) », que le Dr. E. Trumpp s'occupe de traduire, ainsi que je l'ai annoncé auparavant, et dont 800 pages, précédées d'une Introduction, sont déjà imprimées par la maison Austin, d'Hertford.

Mr. J. Beames nous a révélé un poëte ou plutôt un barde hindi inconnu jusqu'ici aux Européens. Il écrivait, vers 1650, à Nurpur, l'ancienne Dhaméri, et ses poésies forment un volume petit in-4° de 105 pages. Elles n'offrent pas une histoire suivie, mais des chants ou des *rapsodies*, comme les nomme Mr. Beames, à la louange du raja Jagat Singh, et dans lesquels il est fait allusion aux événements historiques de l'époque, sans qu'ils soient néanmoins décrits. On y voit ainsi, ce que racontent d'ailleurs les auteurs musulmans, que Jagat Singh se révolta contre le Grand Mogol Schah

(1) *Awadh Akhbár* du 19 novembre 1875.

Jahan. Mr. Beames a donné (1) plusieurs pages du texte original de ce poëte, accompagnées de la traduction et de savantes notes explicatives. Quelques-uns de ces poëmes portent le titre de *Siwaïya*, expression que je n'ai pas indiquée dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie », mais qu'on trouve dans le nouveau « Dictionnaire hindi » de J. D. Bate.

L'*Arya Samâj* « Société Aryenne », de Bombay, a formé le projet de faire traduire en hindoustani les textes originaux des Védas et des autres monuments de la littérature ancienne de l'Inde, utiles pour élucider la religion des Aryas (2).

Je puis enfin annoncer la publication complète en sept parties, formant deux volumes grand in-4°, du *Vajur Véda*, publié en sanscrit avec le commentaire hindi de Sri Vedarth Pradip Guirdhar Bhass, publié par Guiri-praçad, raja de Besma, et imprimé dans cette ville de 1872 à 1874 (3).

En fait d'ouvrages sanscrits accompagnés d'une traduction hindie, nous avons encore le *Bischn sahassarnâm aur tika* « les Mille noms de Wischnu et leur commentaire » en vers, in-8° de 86 pages, imprimé à Gujranwala.

Le penchant pour l'hindi et pour les caractères dévanagaris prenant de la consistance, on s'est mis, comme je l'ai déjà dit, à publier en ces caractères des ouvrages hindoustanis qui existaient auparavant en caractères persans. C'est ainsi que l'*Awadh Akhbâr* (4) annonce une traduction en hindi, caractères dévanagaris, des « Mille et une Nuits » arabes, dont il existait déjà plusieurs traductions en urdu (5);

---

(1) « Journal of the Asiatic Society of Bengal », part. 1re, no 3, 1875.
(2) *'Aligarh Akhbâr* du 19 mai 1876.
(3) Voy. ma « Revue » de 1871, p. 16, et celle de 1872, p. 36.
(4) No du 16 avril 1876.
(5) Voy. « Hist. de la littér. hind. », t. Ier, p. 541 et 543, aux deux articles *Haçan* (le maulawi) et *Haçan 'Alî*, qu'il faut réunir, et t. II, p. 413 et suiv.

qu'on annonce aussi une édition de *Bakâwalî*, sous le titre de *Bakâwalî Suman* « la Fleur de Bakawali », en caractères dévanagaris (1), et une rédaction hindie publiée à Delhi (2) sous le titre de *Suk Bahattri*, des fameux « Contes d'un perroquet, *Tota kahânî* », récemment publiés en anglais par le Rév. G. Small.

Ce qui vaut mieux, c'est que le goût pour l'histoire se manifeste décidément dans l'Inde. C'est ainsi que le khalifa Saïyid Muhammad Haçan Khan, grand vizir de Pattyala, a entrepris d'écrire l'histoire de ce pays depuis les temps les plus anciens.

Il paraît que le célèbre ouvrage d'Ibn Khaldûn intitulé *'Unwân ul'ibar* « Livre d'exemples », et plus connu en France sous le nom de « Prolégomènes historiques (3) », a été traduit de l'arabe en hindoustani. C'est du moins la conséquence d'un article du maulawi Saïyid Mahdi Ali d'Haïderabad du Décan, qui donne sur ce livre des renseignements à peu près conformes à ceux que fournit le texte arabe (4). Nous y apprenons donc que « l'éminent historien, auteur de cet ouvrage, après avoir disserté dans ses prolégomènes sur la vérité dans l'histoire et sur la manière de s'en assurer, avait divisé son ouvrage en six parties, dont la première traite de la géographie, la deuxième des peuples sauvages, la troisième du khalifat et du sultanat, la quatrième des villes, la cinquième des arts et métiers, la sixième des sciences. Ces parties se subdivisent en plusieurs chapitres. Dans le chapitre premier de la première partie, l'auteur traite des

---

(1) Lakhnau, 1875, 79 pages in-8°.

(2) En 80 pages in-8°.

(3) Voy. l'article de feu de Hammer à ce sujet dans le « Journal Asiatique, t. I^er^, p. 267 et suiv., et mon propre article qui y fait suite, t. IV, p. 158 et suiv.

(4) Tout ceci est emprunté à l'*Awadh Akhbâr* du 14 janvier 1876, qui l'a copié du *Tahzîb ulakhbâr de 'Aligarh* (« Revue » de 1873, p. 36).

différentes variétés de l'homme, de ses religions et de sa résidence naturelle dans les villes. Dans le deuxième, des sept *climats* ou divisions de la terre habitée, des fleuves, des rivières, etc. Mais le rédacteur fait observer que cette partie n'est guère que la reproduction de la géographie de Ptolémée ou pour mieux dire du *Nuzhat ulmuschtâc* « la Récréation du désireux (1) » que *'Ulwî* (2) *Edrîcî Hamûdi* (3) composa pour Roger, fils de Roger, roi de Sicile; et qu'ainsi elle est défectueuse et imparfaite pour les temps actuels. Dans le troisième chapitre, l'auteur expose les effets de l'air sur la couleur des hommes et sur leurs habitudes. Il y discute cette grave question, et il pense que ce n'est pas au soleil seulement qu'est due la couleur noire, puisque les Esquimaux sont noirs ou du moins de couleur très-foncée, bien qu'ils ne voient pas le soleil pendant plusieurs mois, demeurant dans des souterrains où l'air pur est inconnu. La nourriture non plus ne peut guère coopérer à la couleur de la peau, puisque les Chinois et les Japonais, qui se nourrissent des mêmes aliments que nous, ont la peau jaune; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la couleur de la peau est héréditaire et se perpétue de génération en génération. Il y a cependant des exceptions : par exemple, les Hollandais et les Portugais qui se sont fixés depuis plusieurs générations dans l'île de Ceylan ne sont plus blancs comme leurs ancêtres, mais noirs; et de même dans diverses contrées d'Amérique les individus de la race anglo-saxonne ont aussi éprouvé un changement de couleur. La pureté de l'air ou sa corruption influent beaucoup sur la couleur humaine. Ainsi les habitants des montagnes ont le teint plus clair que ceux des plaines, comme on peut le voir dans l'Inde, où les indigènes qui demeurent au bas des monts de l'Himalaya sont bien

(1) Sous-entendu « des connaissances ».
(2) C'est-à-dire, natif ou originaire du nord de l'Arabie.
(3) C'est-à-dire, « louable ».

plus blancs que ceux des plaines. Il est aussi généralement évident que dans les pays où l'on se procure facilement toute espèce de nourriture, et de bonne qualité, les habitants ont une physionomie plus agréable et des mœurs plus douces, et que c'est au contraire dans les pays improductifs que l'on trouve des sauvages et des cannibales. Quatre choses différentes produisent donc les effets extérieurs dont nous venons de parler : 1° la terre; 2° l'eau et l'air; 3° la nourriture; 4° les phénomènes de la puissance divine. Les habitants des pays dont le climat est bon sont bien portants, vigoureux et résolus. Si la terre porte peu de fruits, ils y suppléent par leur travail, que guide leur intelligence. C'est ainsi que l'Europe est arrivée à un progrès que rien ne semble devoir arrêter. Les anciens habitants de l'Hindoustan éprouvèrent l'influence du climat; les musulmans même nouvellement arrivés subirent la même influence, au point qu'il est difficile de les distinguer des Hindous sous le rapport physique. Ils n'ont plus aussi, quant à leurs sciences, leur esprit et leur aptitude, la force et l'énergie qu'ils avaient d'abord. Ainsi c'est aux causes que nous avons indiquées que doivent être attribués les mœurs et les usages des nations ; ces causes sont persistantes, et il est bien difficile et même impossible de les changer. Dans l'Hindoustan, les esprits ont été émerveillés par les montagnes, les jangles, les rivières, les déserts qu'on y trouve ; les tremblements de terre et les autres phénomènes de la puissance divine y ont étonné et déconcerté l'esprit de l'homme, mais les Indiens n'ont pas cherché à en comprendre les causes : ils ont au contraire donné cours à leur imagination, et ils ont admiré les choses étonnantes et merveilleuses dont ils étaient témoins. Chez les Grecs, la manifestation de la puissance divine était moins énergique; aussi l'idée de la faiblesse et de la nullité de l'homme ne s'est pas développée chez eux comme chez les Hindous. Il en a été de même en Europe, où ces manifestations de la puissance divine, bien loin de donner cours à la fantaisie et

à l'imagination comme dans l'Hindoustan, ont conduit à l'étude et au progrès. »

« Tout, ici-bas, n'est qu'un mirage. » C'est pour mettre en relief cette vérité que, sous le titre de *Sarab-i hayât* « le Mirage de la vie », le pandit Bachmir Nath, de Partabgarh, a publié en urdu un aperçu historique des grands écrivains anglais et indiens qui ont été malheureux (1). L'auteur a entremêlé son récit de vers, soit originaux, soit traduits, et le maulawi Muhammad Haçan Nûr dit de lui « qu'il a égalé Samuel Johnson pour la prose, et que, pour la poésie, il est le Byron de l'Inde (2) ».

A l'imitation aussi de quelques écrivains européens, le munschi Kaschi Nath a réuni, sous le titre de *Mazâmîn ulhaçâniya* « Excellentes Sentences », des articles d'utilité générale qu'il avait publiés dans le journal d'Amritsir intitulé *Waquîl-i Hindûstân* (3).

Il a paru sous le titre de *Najm ulamsâl* « l'Astre des proverbes », un volume qui contient les proverbes et les dictons urdus employés habituellement dans l'Inde. « Ce livre (4) sera très-utile à « ceux qui aiment la langue générale *'âm* de l'Hindoustan, et, quoiqu'il ne soit pas le premier qui ait paru sur cette matière (5), les amis de l'urdu pourront en retirer un grand avantage, car si les écrits de ce genre avaient plus de circulation, la langue hindoustanie ne pourrait qu'y gagner en consistance. »

Le *Zâd-i safar, wacîla-i zafar* « le Viatique du voyage,

---

(1) Le *Panjâbi* du 1er juillet 1876 cite des fragments de cet ouvrage, et le *'Aligarh Akhbâr* y a consacré un long article dans son numéro du 19 septembre 1876.

(2) *Ibid.*

(3) Sur ce journal, voy. ma « Revue » de 1874, p. 71.

(4) *'Aligarh Akhbâr* du 14 avril 1876 : *Panjâbi* du 20 mai 1876. Ce volume n'est, en réalité, que le tiers d'un ouvrage dont les deux autres parties n'ont pas encore paru.

(5) Il y a, en effet, le Recueil des proverbes de Roebuck et plusieurs autres collections.

moyen de réussite », a pour auteur le nabab Muhammad Umr Ali Khan, surnommé poétiquement *Wahschî*, chef du gouvernement de Baçuda, qui comprend trois districts situés à quelques stations du Bhopal. « Ce nabab, qui est un grand observateur, est aussi un excellent administrateur. Il ne passe pas son temps dans les divertissements et le plaisir, mais il s'occupe sans cesse du bien-être de ses sujets. Il est fort savant et sans égal comme écrivain en prose et en vers. Nous avons publié dans notre journal plusieurs de ses poésies, par lesquelles on peut juger de son mérite (1). » Ce nabab a voyagé pendant deux ou trois ans, soit dans son gouvernement, dont il avait, pendant ce temps, confié la direction à son fils, le nabab Haïdar Ali Khan, soit ailleurs. Il visita, entre autres, Calcutta, Patna, Bénarès, Allahabad, Lakhnau, Agra, Dehli, Mirath, Lahore, Multan et d'autres lieux et pays célèbres qu'il décrit dans son ouvrage, donnant même les dessins des mosquées et des tombeaux dignes de mention. Voici les vers qu'il a consacrés à Bombay :

« Comment ne pas souhaiter de voir Bombay, cette ville dont la poussière fait honte au collyre de diamant?

« Bombay est aujourd'hui un lieu de repos, où les yeux et le cœur sont à la fois satisfaits.

« Après avoir parcouru toute la terre et l'avoir pour ainsi dire tamisée, on s'assure que Bombay doit être justement l'objet du désir de l'Océan.

« Comment celui qui a vu de ses yeux les roses printanières de Bombay pourra-t-il supporter le déclin de l'automne?

« Après bien des jours, *Wahschî* est enfin parvenu à satisfaire le désir qu'il avait de visiter cette ville. »

Voici, au surplus, la liste des nouveaux ouvrages hindoustanis qu'il me paraît utile de signaler :

---

(1) C'est ainsi que s'exprime le *Panjâbi* du 1er mai 1876. Voy. ma « Revue » de 1874, p. 49.

Sarab-i 'âlam-i asbâb « le Mirage du monde des affaires », volume de 100 pages, imprimé à Dehli, sur les personnages anglo-indiens et composé de douze chapitres, dont le dernier est consacré, on ne sait pourquoi, à Napoléon Bonaparte.

Façâna-i 'ajâïb « Récit de merveilles », explication du masnawi de Jalal uddin Rumi, livre qui n'a aucun rapport avec un ouvrage du même titre et appelé aussi *Façâna-î ranguîn* « Jolie Histoire », dont j'ai parlé dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie (1). »

Hâlat unnabî « la Position du Prophète », ouvrage hindi édité à Calcutta, par le maulawi Muhammad Kamil et le munschi Abd ulkarim ; in-8° de 296 pages, qui traite des prophètes depuis Adam jusqu'à Mahomet.

Jnyân-pradîp « la Lumière de la connaïssance », mélanges hindis, publiés aussi à Calcutta, par le pandit Krischna Chanda.

Lâlî-nâma, petit diwan de harem, par Ahmadi, publié à Madras par Edward Balfour; in-8° de 34 pages.

Dîwân-i Alam « le Diwan du nabab Muhammad Haçan Khan Alam (2), de Calcutta », en urdu.

Guldasta-i bazm-ârâ « le Bouquet qui orne la réunion », poëme urdu, par Farzand-i Ali.

Schaf' ul'alîl « la Guérison du malade », traduction du traité arabe intitulé *Çaul-i jamîl* « la Bonne Parole, de Schah Wali ullah, de Dehli, par le maulawi Khurram Ali ; grand in-8° de 138 pages, célèbre traité de sufisme, imprimé à Cawnpur.

Abr-i Karam « le Nuage de la miséricorde (divine) », masnawi contenant une suite d'anecdotes en urdu sur l'amour de Dieu ; in-8° de 44 pages, imprimé aussi à Cawnpur.

Bâb-î nacîhat « Chapitre d'avis », collection de petits

(1) T. III, p. 188.

(2) Il y a plusieurs poëtes de ce *takhallus*. Voy. « Hist. de la littér. hind. », t. Ier, p. 185, 186, et l'Appendice de cette « Revue ».

poëmes moraux écrits en urdu, bien que par un Hindou, le babu Ram-sarup ; in-8°, imprimé à Saharanpur.

Ratnâwalî-nâtak, drame sanscrit d'Harsha Déva, traduit en hindoustani par le pandit Déva-datt. Allahabad, 99 p. in-8°.

Mahâbhârata, nouvelle traduction en prose hindie, par Krischna Chandra Dharmadhikarî, de Bénarès ; 3 vol. gr. in-8°, Calcutta, 1875 (1).

Prapannâmrit « Nectar des suppliants », par Badri-das, poëme in-8° de 282 pages, imprimé à Farrukhabad, version hindie d'un ouvrage sanscrit du même titre sur les aventures de Ramanuja, réformateur hindou de la secte des vaïschnavas, qui vivait, dans le douzième siècle, dans le midi de l'Inde.

Sakhâwat-ñâma « le Livre de la générosité », conte en vers, par Schah Rahman, publié à Cawnpur.

Taswîr-i gam « Peinture du chagrin d'amour », poëme, par Mast (le hakim Aschraf Ali) (2); grand in-8° de 24 pages, imprimé à Cawnpur, comme le précédent et les deux suivants.

Tazkîr ulaïwân « Mémorial d'architecture », poëme sur l'art de bâtir, par un architecte nommé *Riyâçat 'Alî*.

Siyaswayambar swâng « Choix d'un mari par Siya », drame de Nath Singh.

Satsaïsâr « l'Essence de Satsaï », sorte d'abrégé en vers hindis de cet ouvrage célèbre, mais assez obscur, par Chaubé Radha Krischna, imprimé à Agra.

Nacl-i majlis « Anecdotes de société », par Muhammad Aschic Ali ; Lakhnau, 1875, 46 p. in-8° (3).

Macâcid uzzâïrîn « les Buts des pèlerins », récit d'un

---

(1) Il y en avait déjà, entre autres, une en vers urdus, abrégée d'après le texte persan d'Abu'l fazl, par Schayan (Tota Ram), imprimée à Lakhnau en 1863.

(2) Sur ce poëte, voy. mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 290.

(3) Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un autre portant le même titre, mais par un autre auteur, mentionné dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 148.

voyage à Karbala, en Arabie, pour y vénérer les tombeaux d'Haçan et de Huçaïn, par Arschad ullah ; Lakhnau, 1875, 110 p.

Mîrâj ulmazâmîn « l'Ascension des significations », histoire des douze imams, ouvrage schiite, par Ismaïl Huçaïn, in-8° de 304 pages, imprimé à Lakhnau en 1875, comme les précédents et les suivants.

Guldasta-i Khandân « le Bouquet de famille », poésies diverses, par le munschi Munawar-i Ali.

Gulschan-i 'ischc « le Jardin d'amour », poëme de 273 pages in-8°, qu'il ne faut pas confondre avec plusieurs autres ouvrages de même titre mentionnés dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie ». Celui-ci a pour sujet les Amours du prince Mah-lica et de la princesse Husn-ara, et il a pour auteur le khwaja Badschah Safir.

Muntakhab ultawârîkh « Abrégé des chroniques », traduction urdue de 545 pages de l'ouvrage persan qui porte le même titre, par Ihtischam uddin.

Tuhfat ul'auwâm « Cadeau au peuple », par Haji Haçan Ali ; réimpression en 154 pages d'un ouvrage mentionné sans nom d'auteur dans « l'Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie » (1).

Tilism-i façâhat « Le Talisman de l'éloquence », poëme de 181 pages, par Muhammad Huçaïn-jah.

Mufîd ulinschâ « Ce qui est utile pour la rédaction des lettres », par le pandit Schiv Narayan (2) ; édition de Lakhnau, 1875, 46 pages in-8.

Guldasta-î Ta'aschschuc « Bouquet de Taaschschuc », c'est-à-dire diwan ou recueil des poésies de Huçaïn Taaschschuc (3) ; ibid., 108 p.

---

(1) T. III, p. 400.

2) J'ai mentionné cet ouvrage, « Hist. de la littér. hind. », t. III p. 444, mais sans en indiquer l'auteur.

(3) Voy. l'article qui est consacré à cet écrivain dans l' « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 192.

Dâïra-i 'ulûm-i tab'yât « Cours (cercle) des sciences naturelles », par le babu Lakschmî Schankar, professeur au collége de Bénarès. C'est la reproduction des conférences de l'auteur que le maulawi Saïyid Ahmad Khan avait inaugurées et qui ont été faites d'après les ouvrages anglais les plus estimés (1).

Faïz-i Nischân « l'Abondance du sentiment », titre du « Diwan » ou recueil des gazals, de Mirza Wala-jah Aschic ; Lakhnau, 288 p.

Bahr-i asrâr-i haqîcat « l'Océan des secrets de la vérité », traité mystique, par Sall-i Allah ; Lakhnau, 120 p.

Gulschan-i faïz « le Jardin de l'abondance », poëme de 96 pages, par Gulam Muhammad Khan (2).

Ganj-i tawârîkh « le Trésor des chronogrammes », en urdu et en persan, par Abd ulgafur Khan; in-8° de 88 pages.

Strî-darpan « Le Miroir des femmes », rhétorique hindie pour les dames, par le pandit Madhava-praçad, 150 p. in-8°.

Kâvikulakahpatrâ « Traité de rhétorique », par Chinta Manu, 216 p. in-8°.

Schams-i faïz « le Soleil de l'abondance », poëme sur les amours du prince Schah Rukh et de la princesse Mahrukh, par Gulam Muhammad Khan ; in-8° de 236 pages.

Sangraha Siromani, grand traité d'astrologie de 536 pages, par le pandit Saraya-praçad ; Lakhnau, 1875.

Indarjâl « Magie céleste », talismans, amulettes, etc., par Mîr Haçan, volume de 304 pages, imprimé à Dehli, comme aussi les deux suivants.

Samudrik rekhâ « le Destin sur la main », ouvrage hindi, sur la chiromancie, de 40 pages in-8°.

---

(1) *Panjâbi* du 22 avril 1876.

(2) Il ne faut pas confondre ce poëme avec un ouvrage du même titre, mentionné dans ma « Revue » de 1874, p. 45.

Tuhfa-i tilismât « le Plus rare des talismans », par Abd urraçul Khan, 48 p. in-8°.

En fait de livres d'un caractère plus sérieux, je dois citer un ouvrage urdu sur la « science » ou plutôt sur la « philosophie de la médecine (*'ilm-i tibb*) », par le cazi Ilahi-bakhsch, d'Amritsir, où je remarque les chapitres sur l'air et la nourriture, le sommeil et le réveil, le repos et le mouvement ; puis :

Tabiyîn ussanâ'î « Explication des arts », par le maulawi Muhammad uddin.

Ma'dan ulhikmat « la Mine de la sagesse », grand traité de médecine en urdu et en anglais, publié par le saïyid Gulam-i Huçaïn, avec un vocabulaire des mots techniques ; in-8° de 499 pages.

Tahzîb-i Ihçâni « l'Hygiène d'Ihçan », par le hakim Ihçan Ali.

Mufradât-i Razzâquî « les Médecines simples de Razzac », traduction en urdu, par Hacib uddin, de l'ouvrage persan intitulé *Mufradât-i Nacirî*.

Ja'grafiya tab'î « Géographie physique », à l'usage des élèves du *Madraçat ul'ulûm Muçalmanân*, par le munschi Muhammad Zuka ullah, professeur de mathématiques au collége d'Allahabad. Cet ouvrage, à en croire l'*Awadh Akhbâr* (1), est un véritable chef-d'œuvre. L'auteur est déjà connu par plusieurs ouvrages. Ce fut lui qui, avec l'aide de feu Francis Taylor, traduisit en hindoustani ma « Notice des biographies originales des poëtes urdus (2) ».

Quiças-i Hind « Histoire de l'Inde », anecdotes tirées de l'histoire de l'Inde musulmane ; Lahore, in-8° de 170 pages.

Wâquî'ât-i Hind « Événements de l'Inde », histoire complète de l'Inde ; Lahore, in-8° de 180 pages.

Kitâb ussa'âdat « le Livre du bonheur », leçons de morale, par Muhammad Ikram uddin, de Dehli.

---

(1) N° du 19 mai 1876.

(2) « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 362.

Burhâpé nâma « le Livre de la vieillesse ». Sur les inconvénients de cet âge, par Nazir ; in-8°, imprimé à Dehli.

Quissa-i Haquîcat Râé, curieux ouvrage hindi, par Agra Singh, sur les persécutions des musulmans à l'égard d'un saint hindou nommé Haquicat Raé.

Jalwa-i tauhîd « Manifestation de l'unité divine », d'après le *Bhagavat guîta*, par Mul Chand ; in-8° de 32 pages, imprimé à Dehli.

Kaschf ulhijâb « Exposition de la réclusion », règles à suivre pour la réclusion des femmes, par Nizam uddin ; imprimé à Madras, in-4°.

Bahr ulhaquîcat « l'Océan de la vérité », poëme religieux, par Haçan ; in-8° de 68 pages, publié à Cawnpur.

Diwân-i Niyâz « le Diwan de Niyaz (Schah Niyaz Ahmad) (1) » ; grand in-8° de 63 pages, publié aussi à Cawnpur.

Tawârîkh-i Amérika « Histoire d'Amérique », par Lakschmandas, ouvrage publié sous les auspices de la Société littéraire de Dehli ; premier volume, de 249 pages, contenant l'histoire de l'Amérique depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1498 de l'ère chrétienne.

Enfin, on annonce la publication à Lahore de la traduction des quatre ouvrages suivants, les uns en hindi, les autres en urdu : « Brain's Mental Science, Fowle's Logic, Taylor's Ancient History, Huxley's Physiology. »

On trouve de temps en temps dans les journaux hindoustanis d'intéressantes pièces de vers. L'*Awadh Akhbâr*, par exemple, en donne entre autres du munschi Muhammad, dont le surnom poétique *Ilâhyâr* « l'Ami de Dieu », composé hybride, n'a été pris par aucun autre poëte (2). Ce même journal (3) donne deux petits gazals « enchanteurs

(1) Sur ce poëte, voy. mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 473.
(2) N^os^ du 23 et du 26 avril 1876.
(3) N^o^ du 12 mars 1876.

(*jâdû racam*) », dus au poëte « sans pareil (*bé-nazîr*) » *Taskhîr*, intendant de l'ancien roi d'Aoude, Wajid Ali, et le même, probablement, que le *Taskhîr* mentionné dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie » (1). On y trouve enfin (2) des gazals du munschi Gulam-i Muhammad Khan, de Dehli, surnommé poétiquement *Hurrat* « Liberté »; de 'Aquil (Bhagwan-dayal); de Maschhadi (le munschi Saïyid Amir Ali), du Guzarate, auteur de plusieurs ouvrages, et du nabab Wali (souverain), de Rampur, qui a pris le surnom poétique de Nawâb (nabab) et dont le « Recueil de poésies » ou *Dîwân* a vu le jour (3). Le *Panjâbî* donne fréquemment aussi des gazals hindoustanis. J'en remarque un (4) de Bascharat (5) et plusieurs pièces traduites de l'anglais par Muhammad Haçan (6).

Sous le titre de *Gulkadâ-i riyâz* « la Maison de rose des jardins », l'éditeur du *Riyâz ulakhbâr* (7), de Khaïrabad, annonce la publication d'un « Recueil de gazals » des poëtes contemporains les plus distingués, recueil auquel il a mis pour épigraphe un hémistiche hindoustani qui signifie : Le printemps arrive après la saison d'automne », par allusion à la renaissance actuelle de la poésie urdue. Et, à ce propos, je dois dire que je n'ai plus rien trouvé dans les journaux indiens, au sujet des *Muschâ'ara* (8) spéciaux qui se tenaient sous les auspices du gouvernement à Lahore, mais qu'il continue à s'en tenir habituellement à Dehli, à Calcutta et dans les principales villes de l'Inde; et c'est là que Nassakh

(1) T. III, p. 225.
(2) *Awadh Akhbâr* du 17 mai 1876.
(3) *Awadh Akhbâr* du 22 septembre 1876.
(4) N° du 26 avril 1876.
(5) Le même probablement qui est mentionné dans ma « Revue » de 1875, p. 37, comme auteur d'un *Tawîl-i manâm*. *Baschârat* signifie « Bonne nouvelle, Évangile. »
(6) *Panjâbî* du 30 septembre 1876.
(7) Je parlerai plus loin de ce journal.
(8) On n'a pas oublié que ce mot signifie « Réunion poétique ».

a eu l'occasion de rencontrer un grand nombre des poëtes qu'il mentionne dans son *Sukhan-i schu'arâ*. Le *Tâj ul-akhbâr* (1) annonce, par exemple, qu'à Rampur, le muscha'ara se réunit le 14 de chaque mois. Dans la séance de juillet, à laquelle assistèrent des poëtes déjà connus, des omra, des officiers ou fonctionnaires du gouvernement et des débutants, on lut d'abord un gazal, fort applaudi, dû au souverain de Rampur même, puis un autre du munschi Amir (Amir Ahmad), suivi de la lecture de plusieurs pièces de vers jusqu'à minuit, lorsque le canon donna le signal de la retraite.

En fait de réimpressions, je signalerai celle du premier ouvrage du saïyid Ahmad Khan, l'*Açâr ussanâdîd* « Histoire des anciens monuments de Dehli (2) », dont il y avait déjà eu à Dehli deux éditions, en 1849 et 1854. Cette fois, c'est à Lakhnau, et à l'imprimerie de l'*Awadh Akhbâr*, qu'il est réimprimé, les éditions antérieures étant épuisées. Puis la nouvelle édition des *kulliyât* du célèbre poëte mystique urdu Schah Turab (3), qui se composent de son diwan, de son masnawi intitulé *'Aschic o sanam* « l'Amant et son idole », et de beaucoup de *thumrî* (4). Je dois citer aussi la réimpression du *Râmâyana* de Tulcidas, sous le titre de *Râm bilâs* « Faits et gestes de Rama ».

Dans l'attachant petit volume intitulé « Lahore » et imprimé dans cette ville, nous apprenons que les *bhats*, appelés aussi *mirâcî* (5), tribu héréditaire de chanteurs à gages, font entendre aux noces et aux autres fêtes et cérémonies quelconques des chants et des récits qui forment la

(1) Sur ce journal cité dans l'*Awadh Akhbâr* du 19 juillet 1876, voy. ma « Revue » de 1875, p. 40.

(2) C'est sous ce titre que j'en ai publié la traduction en 1860.

(3) Voy. l'article consacré à cet écrivain dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 246.

(4) Sur ce poëme, voy. l' « Hist. de la littér. hind. », t. Ier, p. 17.

(5) Ce mot, qui est arabe, signifie proprement « héritier ».

littérature populaire du pays. Lala Bahari Lal, un des personnages les plus lettrés de Lahore, a composé un recueil d'hymnes destinées au *Sat sabhâ* « l'Association de la justice », société de réforme hindoue. On trouve un spécimen de ces hymnes dans l'ouvrage dont il s'agit et aussi quelques chants populaires contre les innovations anglaises.

Les ouvrages religieux, soit chrétiens, soit musulmans, sont toujours en très-grand nombre. Je ne cite ordinairement que les principaux, évitant surtout de mentionner les nouvelles éditions; mais je ne veux pas manquer de parler aujourd'hui de l'édition du Nouveau Testament en hindoustani qui fait partie du « Paragraph Bible » publié sous le patronage de la « Société des Traités et livres religieux » de Londres, par le Rév. R. C. Mather, ancien éditeur de « l'Ami de l'Inde », journal hindoustani de Mirzapur. Cet érudit missionnaire a été aidé dans la tâche difficile de la correction des épreuves de cet ouvrage par son fils, Mr. Cotton Mather, professeur d'hindoustani au Collége royal des ingénieurs civils. Ce Nouveau Testament est enrichi de deux cartes, la première représentant la Palestine au temps de Notre-Seigneur, la seconde dressée pour l'intelligence des Actes des Apôtres. La traduction est accompagnée des parallèles, c'est-à-dire de l'indication des textes, soit concordants, soit explicatifs, de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de notes pour éclaircir les passages obscurs ou qui ont besoin de développements. Chaque partie est aussi précédée de préfaces où sont traitées les questions qui peuvent donner lieu à controverse. Le texte est en hindoustani pur et élégant.

Je dois mentionner aussi les « Hymnes chrétiennes (Christian Hymns) » du munschi Schuja'at Ali, publiées par la mission baptiste, et le curieux ouvrage intitulé « The Arian Witness (1) » sur les témoignages hindous en faveur de l'histoire biblique, et des rudiments de la doctrine chré-

(1) Calcutta, 1875, in-8° de 348 pages.

tienne par le Rév. K. M. Banerjea, savant Hindou converti au christianisme et devenu prêtre de l'Église anglicane. Banerjea maintient dans cet ouvrage que les Hindous aryens reconnaissent l'unité de l'espèce humaine ; il nous apprend qu'il a trouvé dans le *Rig-véda* le nom de Jéhovah ; il soutient, comme je l'ai fait il y a longtemps (1), que la doctrine dogmatique et l'histoire de Krischna, qui semble la même que celle de Notre-Seigneur, bien que défigurée par l'exagération et le sensualisme asiatique, n'ont été propagées que très-tard dans l'Inde et ne sont qu'un reflet lointain des prédications apostoliques. Le Rév. Hindou soutient même que ce n'est pas avant le huitième siècle que Narada, qui avait eu une vision dans la « terre des blancs », reproche à Vyaça d'avoir ignoré la gloire sans tache du Seigneur, de ne l'avoir pas célébrée comme il l'avait fait pour les cérémonies extérieures (2). C'est dans le *Narada pancharâtra* « les Cinq Nuits de Narada », ouvrage écrit huit cents ans après Jésus-Christ, qu'on lit que Narada entendit une voix qui lui dit : « Laisse tes austérités, aie foi en Wischnu qui brise les fers du monde. » Banerjea fait observer que ce fut dans la terre des blancs que Narada prit ces idées, qu'il connut le Sauveur et qu'il le confondit avec Krischna, qui, sous le nom de *Hari*, représente, d'après l'étymologie sanscrite, « Celui qui efface (les péchés) ».

En fait de publications religieuses musulmanes, je me bornerai à mentionner les suivantes :

Tafsîr-i Curân « Explication du Coran », publiée dernièrement à Bombay par le maulawi Muhammad Salim (3).

---

(1) Entre autres, dans la 1re édit. de mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 77, et 2e édit., t. II, p. 227.

(2) Page 233 de l'ouvrage de Banerjea, qui cite toujours les textes sanscrits à l'appui de ses assertions.

(3) Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec d'autres livres qui portent le même titre et dont j'ai déjà parlé, entre autres avec celui du saïyid Imad-Ali (schiite), mentionné dans ma « Revue », de 1873, p. 18.

Zînat ulcârî « l'Ornement du lecteur (du Coran) », par Muhammad Inâyat Ahmad. Règles pour la lecture régulière du Coran, grand in-8° de 96 pages, imprimé à Bombay (1).

Râh-i îmân « le Chemin de la foi », catéchisme musulman, de 44 pages in-4°, par le maulawi Muhammad Jafar, imprimé à Madras.

Akhbâr-i mâtam « Nouvelles du deuil », par Muhammad Huçaïn, récit schiite de la mort de Haçan et de Huçaïn, in-folio de 1266 pages, imprimé à Cawnpur.

Tahrîr uschschahadataïn « Histoire de deux témoignages (martyres) » de Haçan et de Huçaïn, par le maulawi Waris Ali. Lakhnau, 1875, 104 pages (2). Le hakim Muhammad Nacir Ali a aussi publié à Lakhnau un ouvrage sur le même sujet, de 372 pages, qu'il a intitulé, d'après son nom, *Nâcir uschschahadataïn* « le Protecteur par les deux témoignages », et un poëme sur le *mi'râj* (ascension de Mahomet au ciel), sous le titre, encore d'après son nom, de *Nâcir ul'aschiquîn* « le Vainqueur des amants (de Dieu) ».

Sous le titre de *Mi'râj-nâma* « Livre de l'ascension », le haji Camar uddin a publié aussi à Lakhnau un poëme de 56 pages sur le même sujet.

Kuhl ulbaçar « le Collyre de la vue », poëme sur la naissance de Mahomet, par Muhammad Aschic Ali Tamanna, de 64 pages; Lakhnau, 1875.

Hadîcat ulauliyâ « le Jardin des saints (musulmans) », par Gulam Sarwar, de Lahore (3). Cet ouvrage contient des notices sur les schaïkhs et les ulémas les plus respectables qui existent actuellement à Dehli, à Lahore et dans d'autres

---

(1) J'avais indiqué cet ouvrage dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 401, mais sans en désigner l'auteur.

(2) Dans mon « Hist. de la littér. hind. », 2e édit., t. II, p. 201, j'avais donné au titre de cet ouvrage un autre sens, et j'avais pensé qu'il était probablement écrit par Khurram Ali ; mais ce que j'ai dit doit être rectifié sous ce double point de vue.

(3) *Panjâbi* du 13 mai 1876.

villes du Penjab ; et aussi sur les lignées spirituelles des cadiriya, des nacschbandiya, des chichtiya, etc.

Quissa-i Halima Sâdica « Histoire de sainte Halima », nourrice de Mahomet ; in-8°, Cawnpur.

On sait que beaucoup de musulmans se font un scrupule de manger avec les chrétiens ; d'autres, plus libéraux, n'y voient pas d'inconvénient, et c'est un de ceux-ci, Khan Ahmad Schah, qui a composé et publié à Lahore un traité *ad hoc*, intitulé *Izhâr-i hacc* « Manifestation de la vérité », en 32 pages in-8°.

Je ne cite généralement que par exception les livres élémentaires publiés, soit par les Indiens, soit par les Européens. Cette fois je vais d'abord, à l'appui de ce que j'ai dit bien des fois, que l'hindoustani est aussi usité au Bengale que le bengali et l'anglais, mentionner deux volumes dans ces trois langues, dernièrement publiés, savoir : le *Bâkyârnab* « l'Océan des phrases », en urdu, en bengali et en anglais, recueil des phrases les plus usitées, par Anand Chand Mukerji (brochure de 16 pages) ; et le *Punya khétra parbba* « Traité des lieux célèbres de pèlerinage », par Jaya Chandra Sen-das, aussi en hindi, en bengali et en anglais (116 pages).

Puis je dois citer *Mufîd-i 'âm* « l'Utile à tous », grammaire anglaise très-développée, terminée par une collection de vers des différents genres usités en hindoustani, par le saïyid Muhammad Nusrat Ali, auteur de nombreux ouvrages dont les titres sont annoncés sur la couverture du volume dont je parle, qui est un in-18 de 132 pages ; Delhi, 1873.

Chhand aur Pingala « Métrique et prosodie hindie », par Bikhari Lal ; 78 pages, Lakhnau, 1875.

Raschhât-i Safîr « Effusions de Safir », ouvrage de philologie grammaticale urdue ainsi appelé du nom de l'auteur, le saïyid Farzand-i Ahmad, de Belgram, surnommé poétiquement Safir (1).

(1) Ce poëte est mentionné dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 442.

Masdar-i faïyiz « Source d'abondance », grammaire persane, en urdu, par Nazir uddin, de Lahore, in-8° de 80 pages.

Ahçan ulcawâïd « la Meilleure des règles », autre grammaire persane très-développée, par le maulawi Najaf Ali Khan, de Bareilly; in-8° de 276 pages.

Ca'ïda-i urdû « la Règle de l'urdu », grammaire hindoustanie, par Schams uddin, imprimée à Lahore.

« Petit Manuel français-hindoustani, avec vocabulaire et dialogues », par le Dr. H. Aurilac, in-12 de 119 pages.

Dans ma « Revue » de 1875, j'ai annoncé la mise au jour du premier fascicule du grand « Dictionnaire urdu » du Dr. S. W. Fallon, dont il est parlé avec de grands éloges dans les journaux indigènes (1). Aujourd'hui je puis non-seulement annoncer celle des deuxième, troisième, quatrième fascicules, mais une seconde édition retouchée du premier, ce qui prouve que le savant auteur s'occupe toujours sans relâche de ce travail colossal que j'espère voir arriver à bonne fin. J'ai la même espérance pour le Dictionnaire hindoustani-français qu'un de nos plus studieux et meilleurs élèves, M. F. Deloncle, a entrepris sous ma direction, encouragé par de hauts patronages et secondé par un éditeur intelligent.

J'avais aussi annoncé la prochaine publication de la « Grammaire hindie du Rév. S. H. Kellogg »; la chose s'est réalisée, et l'auteur m'a bienveillamment envoyé un exemplaire de cette publication, qui est non-seulement une grammaire de l'hindi de Tulcidas, mais de celui qui est parlé en Marwar, à Kamaun, en Aoude, à Baghelkhand, à Bhajpur, etc. L'ouvrage est très-érudit; le sujet est traité à fond, les légères différences provinciales sont ramenées, avec bonheur, aux formes régulières, et leur unité est démontrée par la syntaxe. Ce travail magistral est complété par une prosodie hindie, chose très-essentielle, car les textes origi-

(1) Entre autres, dans l'*Awadh Akhbâr* du 20 août 1876.

naux hindis sont généralement en vers; et les vers y sont réglés par la quantité des syllabes, comme en sanscrit, en grec et en latin, et non simplement par le nombre des lettres, comme dans la prosodie arabe, si ce n'est qu'ils sont rimés, à l'imitation des langues de l'Orient musulman.

Un ouvrage qui confirme les idées du Rév. Mr. Kellogg, c'est l'édition critique accompagnée de notes savantes que Mr. Frédéric Pincott a donnée du drame de Sakuntala reproduit en hindi par Kunha Lakschman Singh, et publiée à Calcutta il y a quelques années dans le *Gutka* ou « Hindi Reader (1) » du babu Siva-praçad, mentionné sous son surnom poétique de *Wahbî* dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie (2) ». J'ai donné moi-même dans la « Chrestomathie hindouie et hindoustanie », publiée sous ma direction par M. Ed. Lancereau, le texte, et ailleurs la traduction (3), de l'histoire originale de Sakuntala d'après le Mahabharata.

On annonce aussi la prochaine publication d'une grammaire de l'hindi oriental (A Grammar of the Eastern hindi), c'est-à-dire de la langue vulgaire de l'Hindoustan de l'est et du Bengale de l'ouest, par le Rév. A. F. R. Hoernle. On pourra donc connaître maintenant à fond le dialecte hindi, qu'il est aujourd'hui de mode de mettre en relief au détriment de l'urdu, de même que dans le midi de la France les félibres le font pour l'ancienne langue d'oc, préférant même se servir de ce dialecte qui change à tous les villages, plutôt que d'employer la belle langue française fixée par les grands écrivains des siècles de Louis XIV et de Louis XV.

Quant aux ouvrages qui, se rapportant à l'Inde, ont néces-

(1) J'ai fait connaître ce recueil dans ma « Revue » de 1870, p. 24, et l'auteur dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 218 et suiv.

(2) Voy. « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 268 et suiv.

(3) Elle est reproduite dans le volume intitulé « Allégories, récits poétiques, etc. », p. 517 et suiv.

sairement trait aussi à la langue dont je m'occupe ici, je ne dois pas manquer de citer les « Notes of an Indian Journey » de M. Grant Duff, dont j'avais parlé l'an passé, à l'avance (1). Elles ont paru, et elles confirment l'opinion favorable que j'avais émise sur ce savant et intéressant écrit, qui est enrichi d'une carte des pays que cet homme d'État distingué a parcourus avec intérêt pour lui-même et pour ses lecteurs.

Je ne veux pas non plus oublier de mentionner le magnifique volume orné de belles illustrations photographiées sur les tribus et les monuments des « Nilguiris » (2), par feu J. W. Breeks, édité par sa veuve, et dont un exemplaire m'a été généreusement envoyé par le secrétaire d'État pour l'Inde par l'entremise de l'honorable Mr. Forbes Watson, directeur de « l'East India Museum ».

Sur les confins des Provinces nord-ouest de l'Inde, on parle différentes langues. Il est difficile aux officiers du gouvernement anglais de les savoir toutes; aussi ceux qui sont employés dans ces parages y renoncent-ils et ne rêvent-ils que leur changement. Pour obvier à cet inconvénient, un officier anglais a publié un Recueil des phrases les plus nécessaires et dont l'emploi est forcément fréquent, en anglais (avec la prononciation figurée pour les indigènes), en hindoustani, en persan et en puschtou, et cette publication est recommandée par l'*Awadh Akhbâr* (3).

III. « Il n'y a pas longtemps, dit le *Panjâbî* (4), que l'Hindoustan, qui est un pays immense et qui fut jadis le berceau de toutes les sciences et de tous les arts, était appelé « contrée ténébreuse »... Mais maintenant que depuis un

(1) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 64.

(2) « An account of the primitive tribes and monuments of the Nilagiris », grand in-4° ; London, 1873.

(3) N° du 30 janvier 1876.

(4) N° du 7 juin 1876.

certain temps les journaux y sont en circulation, le progrès qui éclaire le monde s'y manifeste. Ainsi, bien que la lumière primitive et l'éclat antérieur ne lui soient pas revenus, néanmoins ces temps-ci valent mieux que les temps dernièrement écoulés. Par l'effet des journaux, une certaine instruction s'est répandue dans toute l'Inde, qui, au lieu d'être appelée *contrée ténébreuse*, c'est-à-dire *terre d'ignorance*, pourra être nommée à juste titre *terre lumineuse*, parce qu'au moyen du flambeau des journaux, le peuple sort en effet des ténèbres de l'ignorance et va s'abreuver à la fontaine de la science et de l'excellence qui conduit à l'amélioration des mœurs.....

» Maintenant des journaux de toute espèce, hindoustanis, anglais, persans et arabes (1), sont répandus dans ce pays. A mesure que le nombre des journaux augmente, l'instruction fait des progrès et devient plus générale. Il est donc à espérer que dans peu de temps l'Hindoustan sera à l'unisson des pays d'élite. Que d'avantages ne résultent pas des journaux ! C'est par eux que chaque jour des arts et des inventions extraordinaires sont dévoilés, que des dispositions politiques, que des questions ingénieuses, que des discussions scientifiques, que des déductions rationnelles sont manifestées aux gens d'esprit qui réfléchissent et qui s'appuient sur la raison et sur l'expérience. La situation des pays étrangers, leurs mœurs et leurs usages, qu'on ne peut connaître en parcourant des livres pendant toute la vie, nous sont connus par une seule feuille de journal. Les journaux peuvent faire l'office d'un conseiller bienveillant; par leur moyen, la réforme du pays est possible. Cette contrée jouit de la sécurité et de la tranquillité dans laquelle la liberté de la presse

(1) Il y en a un seul dans l'Inde, qui est celui de Lahore, intitulé *Mufid-i 'âm* « l'Utile à tous ». H. Hassoun, savant syrien, vient d'en fonder un à Londres sous le titre de *Mirât ulahwâl* « le Miroir des événements ».

existe ; dans le pays au contraire où il n'y a pas de journaux, les sujets ne sont jamais tranquilles. Au moyen des journaux le gouvernement sait ce que pensent les sujets, et ceux-ci connaissent les dispositions du gouvernement. Les avantages des journaux sont incontestables... »

Le *'Aligarh Akhbâr* (1) loue beaucoup le lieutenant gouverneur du Bengale, sir Richard Temple, de son bon vouloir relativement aux journaux indigènes. Il fait observer avec raison qu'il faut distinguer les critiques bienveillantes des critiques malveillantes. « Le gouvernement peut profiter, dit-il, des premières et en être même reconnaissant, car les opinions indépendantes sont utiles à connaître et méritent de la considération. Il y a quelquefois même à profiter des critiques malveillantes, car souvent cette malveillance apparente cache une intention favorable au gouvernement. Le lieutenant gouverneur est persuadé de la justesse de ces réflexions, et il est disposé à y appliquer son attention. Si les journaux étaient toujours favorables au gouvernement, on pourrait croire que c'est par crainte et que le mécontentement renfermé dans le cœur n'ose se manifester, au lieu qu'en les exprimant les journalistes viennent en aide au gouvernement. Alors, lorsque les journalistes louent l'administration sur une mesure qu'elle prend, on ne peut douter qu'ils ne soient sincères. Le lieutenant gouverneur voit avec plaisir que les Indiens sont attachés au gouvernement anglais et qu'ils le préfèrent à tout autre gouvernement européen, spécialement au gouvernement de la Russie, qui semble s'avancer vers l'Hindoustan. L'appréhension que les indigènes paraissent avoir d'être un jour sujets de cet immense empire est une preuve de leur amour pour l'Angleterre, qu'ils savent être plus libérale, et sous la domination de laquelle leur position, leur fortune, leur honneur, leur religion n'ont rien à craindre. »

(1) N° du 25 février 1876.

Depuis environ quarante ans on publie des journaux dans l'Inde ; maintenant ils sont très-populaires, et pour me servir de l'expression d'un de ces journaux (1), « ils vont de rue en rue et de maison en maison ».

Le *Panjâbî* (2) constate que le nombre des journaux hindoustanis s'accroît toujours, et il regrette en même temps la tendance que paraît avoir le gouvernement de restreindre la liberté de la presse en interdisant aux fonctionnaires du gouvernement d'y donner des communications. Il fait observer que les journaux écrits en anglais ont beaucoup plus de facilité pour connaître les nouvelles ; et que priver les journaux indigènes des moyens de se les procurer leur ôterait tout intérêt. Il est avantageux pour le gouvernement même de connaître l'opinion des natifs sur ses actes, et comment la connaîtrait-il si la presse n'était pas libre ? Il faut donc espérer qu'on ne retirera pas ce qui a été accordé depuis si longtemps.

Le *Jâm-i Jamsched* (3) se plaint du peu de cas que les journalistes anglais paraissent faire des journalistes indiens, attribuant à mal leurs meilleures idées. « Ces journaux, dit-il, qui se flattent d'être le véritable *thermomètre* (4) du progrès et de la décadence, dénient cet avantage aux journaux indiens, mais les journaux de l'Hindoustan se moquent de leurs railleries. Ils ont secoué leur insouciance et leur paresse, et ils profitent de la liberté que le gouvernement leur laisse ; ils disent franchement ce qu'ils pensent, réfutant les accusations injustes dont ils sont l'objet, telles que celles de soutenir les rajas hostiles au gouvernement et d'être même payés par eux pour prendre leur défense dans l'occasion, ce

(1) L'*Awadh Akhbâr* du 5 novembre 1875.

(2) N° du 13 mai 1876.

(3) C'est-à-dire « la Coupe de Jamsched », journal hindoustani de Mirat, copié par le *'Alîgarh Akhbâr* du 10 mars 1876.

(4) Ce mot européen est employé par le journal hindoustani.

qui est d'autant plus faux que les rajas et autres chefs indiens ne tiennent aucun compte de ces journaux et ne les lisent même pas. Le fait est que les journaux indiens ressemblent tout à fait aux journaux anglais, et qu'ils sont aussi indépendants, mais moins énergiquement. On peut les comparer à une épée un peu émoussée, et les autres à une épée tranchante. Au reste, les pauvres rajas indiens ont une peur effroyable des journaux anglais ; ils les craignent plus que le vice-roi lui-même ; et s'ils veulent les réfuter au moyen des journaux indigènes, rien n'est plus juste. Le gouverneur général ne dit plus, comme autrefois, aux rajas : *Nous vous ferons descendre de votre trône ;* mais les journaux anglais, comprenant d'avance les mesures qu'on sera forcé de prendre, font entendre des menaces. La crainte qu'ont donc les natifs des journaux anglais n'est pas vaine. C'est ainsi qu'ils réfutent les articles hostiles et font parvenir leurs observations au gouvernement. Les journalistes anglais devraient considérer les journalistes indiens comme des confrères, et vivre en bonne harmonie avec eux, *comme les deux yeux d'un même visage.* Sans cela, les Indiens useront de représailles, et on ne pourra les en blâmer. »

« Il y a en Hindoustan, dit l'*Awadh Akhbâr* (1), différents genres de journaux : 1° les journaux anglais, dont les éditeurs sont Anglais et considèrent comme un devoir de soutenir en tout les idées anglaises ; 2° les journaux rédigés par les écrivains indiens, où les nouvelles sont données en hindoustani, en persan, en bengali, en mahratti, en anglais, etc. Ces derniers journaux, bien qu'écrits en différentes langues, ne forment qu'une même catégorie parce que leur but est le même, c'est-à-dire qu'ils ont en vue l'amour de leur pays, la défense des pauvres indigènes, parmi lesquels ils veulent introduire des améliorations, et que, sans se départir de bon vouloir pour le gouvernement, ils prêchent

(1) N° du 10 mai 1876.

une sage liberté, et se plaignent lorsqu'il y a déni de justice. Quoique maintenant la liberté de la presse ne soit pas complète, nous devons profiter de la latitude qui existe et demander que Dieu la maintienne. Les journaux urdus et hindis, persans et arabes, et les journaux anglais dont les éditeurs sont indiens, aiment vraiment leur pays et aussi le gouvernement anglais, auquel ils donnent beaucoup de force en le soutenant avec indépendance. Au contraire, les journaux anglais dont les rédacteurs et les correspondants sont européens, s'intéressent peu au bien-être des Indiens, et, en donnant leur avis sur la situation de ce pays, qui leur est étranger, ils émettent beaucoup d'idées fausses. C'est précisément à cause de cela que les journaux indiens agissent avec liberté pour donner de bons avis, car ils se rendent bien compte des mauvaises idées qu'on peut avoir. Ainsi, les journaux anglais sont hostiles à notre liberté de la presse par jalousie, et ils sont d'avis qu'il faut nous en priver. Toutefois, le gouvernement n'avait jamais fait attention à ces insinuations, si ce n'est en dernier lieu ; mais on est habitué à la liberté des journaux indiens, et elle subsistera, comme l'annonce le *Times* de Bombay (1). »

Le *'Aligarh Akhbâr* (2) dit de son côté : « Depuis quelque temps, nos journaux craignent qu'il ne soit adopté à leur sujet un nouveau règlement. Ils disent que si la chose a lieu, les mains et les pieds des journalistes seront désormais liés, et qu'ils ne pourront rien écrire qui ne soit agréé par le gouvernement. Cette gêne sera pareille à celle qui existe en Russie pour les journalistes. On dit même que dans cette affaire le silence des fonctionnaires est de mauvais augure. On assure que le duc d'Argyle, nommément, se plaint de la hardiesse des journaux hindoustanis, et que ses subordonnés

(1) Dans un article du 29 avril, traduit en hindoustani dans l'*Awadh Akhbâr* du 7 mai 1876.

(2) N° du 12 mai 1876, d'après le « Times of India » du 29 avril 1876.

disent que, s'il n'y en avait pas, l'Inde serait un paradis pour les fonctionnaires de l'État. Ces journaux, en effet, épluchent la conduite de ces fonctionnaires, et, naturellement, ceux-ci sont mécontents. Quelques-uns de nos contemporains annoncent que le gouvernement est disposé à éteindre les lumières de l'Hindoustan et à y répandre partout les ténèbres ; mais nous pensons qu'il n'y a pas de crainte à avoir à ce sujet. Si nous savions que cette appréhension eût quelque fondement, non-seulement nous nous plaindrions hautement, mais nous démontrerions les inconvénients de la censure sur les journaux dont on nous menace ; car si on nous privait de la liberté de la presse, l'avantage que le pays retire des journaux serait anéanti. Si les journaux n'existaient plus dans l'Inde, le gouvernement ferait tout ce qu'il voudrait, et il n'y aurait personne pour montrer au doigt ce qui pourrait être défectueux. Toutefois, comment les Anglais aimeraient-ils les restrictions dont on parle et permettraient-ils de les établir ? Nous sommes donc certains que cette mesure n'aura pas lieu, et qu'aucun changement ne sera apporté à la liberté des journaux. »

Malgré tout ce qui précède, il est très-vrai que le gouvernement songe à imposer une censure modérée aux journaux indigènes, qui abusent quelquefois, il est vrai, de la liberté dont ils jouissent (1).

En Cachemyre, la presse est libre, car le premier ministre du maharaja l'a déclaré à un de ses employés qui se plaignait à lui d'un article du *Tuhfa-i Kaschmir* (2). Ce qui est certain, c'est que, ainsi que l'a dit Mr. C.-W. Leitner (3), « lorsque l'Orient aura les journaux à bon marché (libres, cela va sans dire) et des chemins de fer, pourvu qu'il n'imite pas servilement l'Occident dans ses réformes, il reprendra

(1) « Indian Mail » du 25 septembre 1876.
(2) *'Alîgarh Akhbâr* du 5 novembre 1875.
(3) « Public Opinion », de Lahore, du 27 juillet 1876.

certainement la position que, grâce au génie naturel de ses peuples, il avait autrefois. »

Voici la liste par ordre alphabétique des nouveaux journaux hindoustanis :

Aïna-i tibâbat « Miroir de la médecine », journal de médecine en urdu et en anglais, publié par le schaïkh Imam uddin, à Agra.

Aschraf ulakhbâr « le Plus noble des journaux », journal politique de Dehli.

Bahr-i hikmat « l'Océan de la sagesse », journal mensuel de médecine par le Dr. Rahim Khan, publié à Lahore.

Bombay Gazet (Gazette), cité dans l'*Awadh Akhbâr* du 2 janvier 1872.

Câcid-i Patna « le Courrier d'Azimabad ou Patna », cité dans la *Saïantifik* d'Aligarh.

Farhat ulahbâb « la Joie des amis », journal de Bombay, rédigé par le munschi Muhammad Ala uddin, contenant des articles de morale, d'histoire, de géographie et les nouvelles courantes. Il est hebdomadaire et paraît tous les vendredis.

Ganjîna-i cawânîn-i Hind « Trésor des règlements de l'Inde », journal mensuel de droit, publié à Lahore.

Ganjîna-i Nazâïr « Trésor des notables », sorte de « Bulletin des lois », publié à l'imprimerie du *Koh-i nûr* de Lahore, depuis le 1er janvier 1876. C'est la traduction de l' « Indian law Report ».

Guldasta-i schu'arâ « le Bouquet des poëtes », recueil mensuel de poésies urdues qui paraît à Lakhnau.

Hindû bândhawa « Parenté hindoue », journal mensuel religieux (brahmaïste) en hindi et en urdus, par le pandit Schiv Narayan, publié à Lahore.

Jabalpûr samâchar « Nouvelles de Jabalpur », journal mensuel de Bénarès, hindi et anglais, publié par le babu Krischan Rao (1).

(1) Ce journal serait-il le même que le « Jabalpur Chronicle », journal urdu, mentionné dans ma « Revue » de 1873, p. 36 ?

Jnyân prakâsch « Manifestation de la science », journal hindi de Pouna.

Jam' ulahkâm « Réunion des ordonnances », journal urdu, de Lakhnau, publié bi-mensuellement par l' « East Indian Association ».

Jawâïb ulakhbâr « Nouvelles des journaux », journal mentionné dans l'*Awadh Akhbâr* du 16 août 1876.

Kâyast dharm-prakâsch « Manifestation de la loi pour les Kayaths », journal bi-mensuel qui contient les actes de la Société religieuse des Kayaths de Lahore.

Manba' ulahkâm « Source des décisions », journal mensuel contenant les jugements des tribunaux nommés « high courts ».

Maryâdâ paripati samâchar « Nouvelles relatives aux anciens usages hindous », journal mensuel d'Agra, hindi-sanscrit, par le pandit Durga-praçad *Schakl* (1).

Mirât uttibâbat « Miroir de la médecine », journal mensuel d'Amritsir, par le Dr. Chitan Schah.

Murâçala-i Kâschmîr « Correspondance du Cachemyre », journal mensuel urdu publié par des pandits de Cachemyre.

Mukhbir-i Surûr « le Nouvelliste du contentement », journal hebdomadaire de Bombay dont l'éditeur et le rédacteur en chef, le haji Maula-bakhsch, habile en arabe, en persan, en anglais, etc., peut au besoin faire des traductions en urdu des journaux guzaratis et des journaux turcs de Constantinople, et donner son avis sur toutes les questions du jour.

Nît prakâsch « Manifestation de la morale », *riçâla* (brochure) hebdomadaire publiée depuis 1875 à Ludhiana par le munschi Kanhaïya Lal, dans le but de réveiller le zèle des Hindous pour leur religion.

---

(1) Ce mot, qui est arabe et qui signifie « figure, forme », est, à ce qu'il paraît, le surnom poétique ou *takhallus* de ce pandit, qui écrit probablement des poésies urdues.

Prayâg dharmâ-prakâsch « Guide religieux d'Allahabad », journal mensuel hindi et sanscrit, par le pandit Siv Rakhan. Serait-il le même que le *Prayâg dût* « le Messager d'Allahabad », mentionné dans ma « Revue » de 1871, page 30 ?

Rahbar-i Hind « le Guide de l'Inde », journal de Jalindhar. On y trouve, entre autres, contre les tribunaux anglais un article de critique qui a été reproduit dans le *'Aligarh Akhbâr* du 12 novembre 1875.

Riçâla-i Anjuman-i muzâkara-i 'ilmiya « Mémorial scientifique », publication mensuelle du « Literary Club » de Patna. Ce journal est rédigé par le saïyid Muhammad Abu Saïd, secrétaire de la Société.

Riçala-i Anjuman-i tahzîb-i Kânpûr « journal mensuel de la Société d'amélioration de Cawnpur ».

Rîyâz ulakhbâr « le Jardin des nouvelles », de Khaïrabad.

Safîr-i Budhâna « le Messager de Budhana », nouveau journal urdu, publié à Budhana, ville du district de Muzaffarnagar, dans les Provinces nord-ouest, mentionné dans le *Panjâbî* du 21 octobre 1876.

Sakal sambodhini patrika « Feuille de toutes les connaissances », journal mensuel religieux et littéraire en hindi, par Santokh Singh, publié à Amritsir.

Satya Mitra « le Vrai Ami », journal de Bombay.

Tuhfa-i Kaschmîr « Cadeau du Cachemyre », journal fréquemment cité dans l'*Awadh Akhbâr*.

Urdû Akolah Akhbâr « journal urdu d'Akolah ». Le *Panjâbî* loue la rédaction de ce journal, qui paraît depuis peu de temps dans Akolah, ville située dans le Berar et qui fait partie des domaines du Nizam.

On annonce aussi un nouveau journal publié, à ce qu'il paraît, par des convertis hindous, sous le titre de *The Aryan*, dans le second numéro duquel on trouve un article remarquable sur « la foi et la pratique », sous le point de vue hindou (« Faith and practice as viewed by the hindoo

mind »). Il est à désirer que ce journal serve de lien entre les idées européennes et celles de l'Inde, surtout pour ce qui concerne la religion (1).

Le *Câcîm ulakhbâr* « le Distributeur des nouvelles », dont j'ai parlé dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie (2) », a pour propriétaire et directeur Muhammad Cacim Khan, qui a donné son nom au journal.

Le journal hindoustani intitulé *Tâj ulakhbâr* (3) de Rampur, « la ville de Rama, » nommée par les musulmans Mustafa abad « la ville de Mahomet », paraît tous les jeudis. Chaque numéro se compose de 16 pages sur deux colonnes. Il est édité par l'aga Ali Naqui, surnommé poétiquement *Ganî* (4), ce qui suppose qu'il est poëte. Le premier numéro de la nouvelle année 1876 commence par un vers de circonstance qui signifie :

« Comment les belles aux joues de rose du siècle ne seraient-elles pas changeantes, puisque l'année change et que le monde éprouve une innovation ? »

L'éditeur du *Nâcir ulakhbâr* de Dehli (5), qui envoie ce journal aux gens du gouvernement à qui il suppose qu'il peut être utile, se plaint de ce que « l'administration ne souscrit plus, comme du temps de sir William Muir, aux journaux hindoustanis. A cette époque, on en achetait cent à deux cents exemplaires pour les magistrats et les officiers quelconques du gouvernement, qui étaient ainsi tenus au courant de ce qui se passait. Au lieu de vingt-cinq mille roupies qu'on employait à cet effet, on n'en emploie plus que dix mille; aussi ces journaux languissent-ils. Si chaque présidence souscrivait au moins pour cinquante ou cent

(1) « Indian Mail » du 13 mars 1876.
(2) T. III, p. 479.
(3) Voy. ma « Revue » de 1875, p. 50.
(4) C'est-à-dire « riche ».
(5) Cité dans l'*Awadh Akhbâr* du 5 décembre 1875.

exemplaires de chacun de ces journaux, il en encouragerait ainsi la publication et s'assurerait même de leur sympathie. Il est à désirer que les directeurs des journaux adressent une demande collective au gouverneur général de l'Inde pour obtenir l'ancienne souscription, et probablement il y ferait droit, car la science est préférable à l'ignorance. Les journaux sont comme des arbres qu'il faut arroser et préserver du vent de l'automne, afin qu'ils donnent des fleurs et des fruits et procurent ainsi l'agrément et l'utilité. »

Le *Jarîda-i rozgâr* « Feuille du temps », journal de Madras, qui, ainsi que je l'avais dit dans ma dernière « Revue » (1), avait été fondé à l'occasion de la visite du Prince de Galles, n'a pas manqué de rendre un compte exact de tout ce qui s'est passé dans cette circonstance. Dans un numéro que j'ai eu sous les yeux (2), on voit le portrait de Son Altesse Royale en costume de franc-maçon, et on lit des détails sur la réception qu'on devait lui faire à Madras.

L'*Awadh Akhbâr*, fondé il y a dix-huit ans, n'a paru pendant quatorze ans qu'une fois par semaine, puis il a paru pendant quatre ans deux fois, et depuis l'an passé il paraît trois fois; mais bien des Indiens voudraient qu'il fût publié quotidiennement, afin que les articles sur la civilisation, sur la politique, sur l'administration, toutes les nouvelles publiées dans les journaux anglais et les articles même hostiles aux indigènes pussent y être traduits régulièrement en hindoustani. Le propriétaire du journal le désirerait aussi, mais avant de s'y décider il voudrait s'assurer de cinq-cents nouveaux abonnés.

Manzur Ahmad, de Farrukhabad, demande à ce sujet (3) s'il est en effet convenable que ce journal paraisse tous les jours, ou si on ne pourrait pas se borner à le publier quatre

(1) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 48.
(2) Celui du zicada 1292 (11 décembre 1875).
(3) *Awadh Akhbâr* du 3 mai 1876.

fois par semaine, le vendredi, le dimanche, le mardi et le jeudi, en attendant qu'on puisse le faire paraître quotidiennement, ce qui serait sans doute désirable, car aucun autre journal de ceux qu'il connaît de Constantinople, d'Égypte, de Perse et de tous les coins de l'Hindoustan, en urdu, en persan et en arabe, ne lui paraît à la fois plus développé et plus agréable à lire que l'*Awadh Akhbâr*. Quoi qu'il en soit, rien n'a été encore changé au journal dont il s'agit, et il continue à paraître trois fois par semaine, c'est-à-dire le vendredi, le dimanche et le mercredi ; et son ancien et habile éditeur, le munschi Gulam-i Muhammad Khan, en a repris la direction.

Le *Ganjîna-i Nazâïr*, ai-je dit, est une sorte de « Bulletin des lois ». En effet, d'après un acte de 1875, les décisions du « Privy Council » et du « High Court » sont publiées mensuellement à Calcutta en un recueil spécial depuis le commencement de l'année actuelle. Or, le propriétaire de l'imprimerie du *Koh-i nûr* de Lahore, encouragé par beaucoup de magistrats, en donne, sous le titre ci-dessus indiqué, une traduction en urdu dans la forme du *Ganj-i schaïgân* (1), en faveur des indigènes qui veulent connaître les lois et les règlements de leur pays.

L'*Aschraf ulakhbâr*. Bien que ce journal soit tout nouveau, c'est un des recueils les plus recherchés et les plus estimés de Dehli. Le propriétaire et le directeur de ce récent organe des natifs est le munschi Muhammad Mirza Khan, qui a l'énergie et l'aptitude nécessaires pour cette entreprise. Il est bon humaniste, il connaît l'*inschâ*, et on le dit particulièrement instruit dans la science de l'histoire. Ses articles sont parfaits et ses manières de voir mesurées et indépendantes. On a remarqué quelques-uns de ses numé-

(1) Sur ce journal, voy. mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 480.

ros, celui entre autres du 1er juin, en faveur du titre de *Schâhinschâh* donné à la Reine d'Angleterre (1).

IV. Les établissements d'instruction publique fondés dans l'Inde ont produit des résultats tels que le gouvernement a pu nommer directeur de l'instruction publique en Bérar un Hindou, déjà principal du collége de Pouna, le rao Sahib Narayan (2). Il est vrai que les journaux anglais de l'Inde se plaignent de cette nomination, et que l'*Awadh Akhbâr* (3) lui-même a répété quelques-unes de ces plaintes tout en louant l'administration pour ce choix particulier. Ces journaux regrettent que des Anglais qui ont subi à Cambridge ou à Oxford des examens satisfaisants ne puissent obtenir dans l'Inde que de petits emplois, tandis que lorsqu'il y a des fonctions importantes à remplir on choisisse des Indiens de préférence à eux. Quant à moi, je crois que le gouvernement agit sagement en faisant participer le plus possible les indigènes aux fonctions petites et grandes de l'administration. Il faut d'ailleurs récompenser ceux qui se distinguent dans les colléges. Voici par exemple un Hindou, Krischna Chand Bondopadya, qui a remporté le premier prix à Rurki, laissant derrière lui les élèves anglais, qui ont été les premiers à se réjouir de son triomphe.

Je n'ai rien pu dire l'an passé de la séance du comité des finances du Collége musulman anglo-oriental d'Aligarh, qui a été tenue en présence de l'Honorable Sir William Muir, visiteur du Collége, le 11 novembre 1875, n'ayant pas reçu en temps opportun les documents nécessaires; mais je vais y suppléer cette année, car j'ai sous les yeux le récit circonstancié en urdu de cette séance mémorable. On y apprend que non-seulement les membres du comité, mais tous les

(1) Cet alinéa est tiré du *Panjâbî* du 10 juin 1876.
(2) Surnommé « Bhaï Wahan Kidar (frère de Wahan Kidar) ».
(3) Dans le nº du 15 octobre 1875.

raïs du district et tous les Indiens distingués qui s'intéressent à cet établissement dû à la louable persévérance du grand réformateur littéraire musulman, le saïyid Ahmad Khan Bahadur, se rendirent à cette séance.

Sir W. Muir, accompagné du saïyid Ahmad, arriva d'abord au *bangla* (1), qui sert provisoirement de salon de réception, et il y trouva le président du comité et le maulawi Muhammad Sami ullah Khan, secrétaire du Collége. Il visita les *boarding houses*, et il parla aux professeurs avec son affabilité ordinaire. On avait préparé pour la séance une salle avec des siéges et tout ce qui avait paru nécessaire. Sir William s'y rendit, et le secrétaire du comité, le saïyid Ahmad Khan, lut alors un rapport en urdu contenant l'exposition de tout ce qu'a fait le comité pour le Collége anglo-oriental, et précédé de l'éloge bien mérité de Sir W. Muir. Je ne le suivrai pas dans les détails qu'il donne, et qui sont généralement connus par ce que j'ai dit auparavant sur ce Collége. Après cet exposé il fut lu une adresse par le professeur sunni d'arabe, le maulawi Muhammad Akbar. Puis le remplaçant du professeur imamien ou schia, le maulawi Saïyid Abbas Haçan, récita un cacida à la louange du vice-roi. Enfin, Sir W. Muir, dont tout le monde connaît l'habileté en urdu, prit la parole en cette langue et fit un discours qui occupe cinq colonnes du journal.

Après avoir félicité le comité de l'assistance qu'il a donnée à *son ami* le saïyid Ahmad Khan pour faire réussir le projet qu'il avait formé depuis si longtemps d'établir ce Collége musulman anglo-oriental, il a dit qu'ayant été nommé visiteur du Collége il avait voulu venir inspecter cet établissement et offrir, s'il y avait lieu, ses conseils. Il n'a pris part à la souscription en faveur de ce Collége que dans l'intérêt des études séculières de la science et de la littérature européennes; et d'après le rapport qu'il venait d'entendre, il

(1) Sorte de kiosque ou de chalet, maison d'été.

voyait que ce but est heureusement rempli. Il expliqua ensuite comment les chrétiens peuvent légitimement s'intéresser à cette entreprise, dont la base est si large et si libérale. Il plaida à ce sujet la cause des écoles laïques, indispensables dans les États où, comme dans l'Inde, il y a plusieurs religions et où le gouvernement ne doit vouloir en imposer aucune, ce qui n'empêche pas de favoriser officieusement, comme il le fait lui-même, le christianisme, à la divine origine duquel il croit fermement, comme aussi aux avantages que procurent ses vérités. Sir William donna ensuite d'utiles avis aux élèves. Après avoir rendu hommage à tous les princes indiens patrons du Collége et surtout au saïyid Ahmad Khan, il termina par l'éloge du comité chargé des intérêts de l'établissement.

Je dois ajouter qu'en l'honneur de Sir William il a été fondé par souscription dans ce même Collége une bourse qui portera son nom (1); mais ceci concerne plus spécialement les musulmans. Quant à ce qui regarde surtout les Hindous, j'apprends avec plaisir qu'il est question d'élever, au moyen aussi d'une souscription publique, une statue à cet homme de bien, à Allahabad, en souvenir des services qu'il a rendus à l'Inde. Cette proposition, faite par le maharaja de Bénarès, a été favorablement accueillie dans une réunion tenue à cet effet en juillet dernier, et l'*Awadh Akhbâr* (2) donne la longue liste des souscripteurs pour ce monument, qui fera un égal honneur à l'éminent homme d'État dont il s'agit et aux Hindous eux-mêmes, qui prouvent ainsi qu'ils savent apprécier le mérite. En tête de la souscription figure pour deux mille roupies (5,000 fr.) le maharaja de Bénarès.

Un peu plus tard le Collége anglo-oriental eut aussi la visite du maharaja de Pattyala, Mahendra Sing Bahadur. On avait disposé dans la salle de la Société scientifique où on le

(1) « Muir scholarship. »
(2) N^os^ du 21 juillet, du 18 août et du 1^er^ septembre 1876.

reçut d'abord, les livres publiés par la Compagnie. Puis on le conduisit au « Town Hall », et là le maulawi Sami ullah lui lut l'adresse qu'il avait préparée et qui fut suivie de la récitation d'une pièce de vers de félicitation par le maulawi Muhammad Ishac, traducteur des livres que la Société a publiés en urdu. Ensuite le maharaja adressa à l'assemblée une allocution en urdu, pleine de nobles pensées éloquemment exprimées et de traits d'esprit oriental, dans laquelle il promit de gratifier chaque année ce Collège de la somme de dix-huit cents roupies (4,500 fr.), chose dont il a donné acte et dont le diplôme est publié dans les journaux (1). Il termina par des vœux pour la prospérité de la Société scientifique d'Aligarh, pour celle du Collège et pour le bonheur des Indiens qui vivent *sous l'ombre tutélaire de l'Angleterre*. Il serait trop long de mentionner d'autres libéralités, telles que celles du maharaja de Vizianagram (2), celles du Nizam d'Haïderabad et de son grand vizir Sir Salar Jang.

Le « 'Aligarh Institute Gazette » ou *'Aligarh Akhbâr* (3) publie l'acte officiel constatant que le gouvernement a donné à perpétuité le terrain nécessaire pour les besoins du « Mohammedan anglo-oriental College » à Aligarh.

Maintenant ce Collège est définitivement établi, et le saïyid Ahmad, pour se dévouer entièrement à cette œuvre capitale à laquelle il a consacré, on peut le dire, toute son énergie, s'est démis de ses fonctions, bien que lucratives, de juge à Bénarès. Cette détermination fait le plus grand honneur à son caractère et prouve le zèle désintéressé qui l'anime pour le bien-être spirituel et séculier de ses coreligionnaires, quoiqu'il ne soit pas apprécié comme il devrait l'être, les

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 10 décembre 1875.

(2) Le *'Aligarh Akhbâr* du 28 juillet 1876 publie les règles qu'a adoptées le saïyid Ahmad Khan pour l'obtention des bourses fondées par le maharaja de Pattyala et le maharaja de Vizianagram.

(3) N° du 25 août 1876.

musulmans fanatiques n'aimant pas les idées libérales qui semblent présider à son entreprise (1). Quoi qu'il en soit, on ne le nomme plus que le « philanthrope indien » (*Hindûstân kâ khaïr khwâh*). A l'occasion de sa démission, Sir John Strachey, lieutenant général des Provinces nord-ouest, lui a écrit une lettre très-flatteuse, et les habitants de Bénarès, tant musulmans qu'Hindous et Anglais, lui ont voté une adresse non moins flatteuse et lui ont offert une belle boîte en argent renfermée dans une gaîne dorée (2).

La séance pour la distribution des prix du « High School » d'Allahabad a eu lieu le 1er avril, sous la présidence de Mr. Justus Turner. Le principal a fait savoir, par son rapport, qu'il y a maintenant cinq cent quatre-vingt-douze élèves. Après la distribution des prix, Mr. Turner a prononcé une allocution dont voici quelques passages : « Le pro-directeur de l'instruction publique (3) a témoigné de la capacité et du zèle du principal de ce collége, ce que constate le rapport et ce qui est un gage de réussite. En effet, depuis trois ans, le nombre des élèves de ce collége a doublé, et leur aptitude et leurs bonnes dispositions sont arrivées au point que j'ai pu entendre réciter correctement des vers anglais et voir avec satisfaction les cahiers de mathématiques qui sont sur la table. J'ai été surpris de la grande mémoire des étudiants de ce pays, et soit qu'il s'agisse d'une qualité, ou par cette raison que les enfants indiens ne sont pas préoccupés de leurs jeux comme les enfants anglais, il n'y a cependant pas de doute que la mémoire des enfants indiens ne soit très-vaste et qu'ils n'aient beaucoup de pénétration. S'ils ajoutent à cela un esprit sain, ils auront le pas sur les Anglais ; car il ne suffit pas seulement d'apprendre et de retenir quelque chose, mais on doit le faire avec intelligence. Il ne faut

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 21 avril 1876.
(2) *'Aligarh Akhbâr* du 4 août 1876.
(3) Le directeur, M. le capitaine Holroyd, était alors en Europe.

pas que la semence reste sèche et inutile, mais qu'elle se développe et produise l'arbre et le fruit (1). »

Le professeur Monier Williams, ainsi que je l'avais annoncé l'an passé (2), est allé dans l'Inde, accompagné de sa femme et de sa fille, afin d'y trouver un appui pour réaliser le projet qu'il a d'établir un « Institut indien ». Voici la lettre qu'il adressa de Bombay, le 22 novembre 1875, à l'éditeur du « Times of India » :

« Comme vous m'avez fait l'honneur d'annoncer ma présence dans l'Inde, voulez-vous me permettre de faire savoir que je ne suis arrivé qu'aujourd'hui du Caire à Bombay. Vous avez bien raison de conjecturer que je suis venu bien plutôt pour prendre des informations que pour faire de la propagande ; mais je dois vous dire tout d'abord que je suis d'accord en grande partie avec vous, relativement à l'opinion que vous avez exprimée dans votre excellent article d'aujourd'hui sur la meilleure méthode de préparer les jeunes civiliens pour l'Inde.

» Je crois que le principe du concours public est bon, mais qu'après que les candidats ont été choisis, une résidence obligatoire de deux ans à Oxford vaudrait bien mieux que des études isolées à Londres. Permettez-moi de rejeter l'idée que l' « Institut indien » projeté à Oxford n'est destiné qu'aux civiliens pour l'Inde. Il existe en Angleterre une surprenante ignorance en ce qui concerne l'Inde, même parmi les hommes les mieux élevés; mais la présence du Prince de Galles en ce pays, et d'autres causes, doivent faire surgir un grand désir d'être mieux informé.

« Le principal objet de l' « Institut indien » sera de stimuler ce désir et de le seconder en répandant des connaissances correctes à ce sujet. Un autre objet capital sera d'attirer en Angleterre des indigènes déjà instruits. Un cer-

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 14 avril 1876.

(2) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 11.

tain nombre de jeunes Indiens choisis pourraient être logés à l'Université d'Oxford et avoir la facilité nécessaire pour compléter leur éducation sous nos plus habiles professeurs. J'aime à croire par cette raison que l'idée que j'ai d'établir un Institut indien à Oxford sera appréciée par les indigènes de l'Inde les plus éminents et les plus éclairés, et qu'ils joindront leurs noms à la longue liste des personnages illustres dont j'ai déjà obtenu l'appui en Angleterre. »

Le professeur Monier Williams a encore mieux expliqué, dans une séance publique de la branche de Bombay de la Société Royale Asiatique, le plan de l'Institut indien qu'il voudrait fonder à Oxford. Cet Institut serait destiné à être un trait d'union pour toutes les personnes qui s'intéresseront aux choses orientales. En tant qu'un établissement d'éducation, il offrirait le complément des cours qui se font déjà à Oxford. Il s'agirait d'y avoir des professeurs pour enseigner le sanscrit, l'arabe, l'hindoustani, etc., la loi indienne, la philosophie, etc. Toute facilité devra être donnée à l'étudiant indien, afin qu'il puisse profiter du cours d'étude général de l'Université, comme aussi de pouvoir obtenir des grades dans l'École orientale, où le sanscrit, l'arabe et le persan remplaceront le grec et le latin, et où la littérature de l'Inde, la loi et l'histoire indiennes seront les principaux sujets (1).

Une réunion d'Hindous et d'Européens eut aussi lieu à Bombay, à l'occasion de la visite du professeur Monier Williams, chez le Dr. Atmaram Pandurang, qui avait eu soin d'inviter quelques amis hindous à dîner avec Mr., madame et mademoiselle Williams (2), ce qui donna l'occasion au savant anglais d'avoir une longue conversation sur les Védas

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 18 mars 1876. Tout cela a été développé plus au long dans le même journal, n° du 2 juin 1876, tant sous le rapport intellectuel que sous le rapport matériel.

(2) « Indian Mail » du 17 janvier 1876.

et sur les pratiques religieuses des Hindous, qu'il a d'ailleurs si bien décrites dans son « Indian Wisdom ».

Cet habile indianiste s'est occupé avec ardeur, dans l'Inde, du projet qu'il a conçu d'établir l'Institut indien à Oxford. Il en a parlé à Calcutta dans une réunion spéciale tenue le 7 janvier (1) au « Dalhousie Institute », réunion à laquelle assistèrent entre autres le lieutenant gouverneur, l'évêque de Calcutta, l'orientaliste Edward Eastwick, alors dans l'Inde, etc. Le principal but de l'Institut que se propose d'établir à Oxford Mr. Monier Williams, est de préparer les Indiens à subir les examens nécessaires pour être admis au service civil et, en outre, d'une part, de faire cesser l'ignorance générale où sont les Européens les plus instruits sur les choses de l'Inde, et, d'autre part, celle où sont pareillement les Indiens sur les choses de l'Europe. Il voudrait concentrer dans un même lieu tout ce qui nous vient de l'Orient, et de là le faire rayonner dans toutes les directions. Plus l'Inde sera connue en Angleterre, mieux elle sera gouvernée. Il faut qu'on sache distinguer les races diverses qui s'y trouvent, les religions différentes qui y sont pratiquées, les langues nombreuses qui y sont usitées, et resserrer, par la connaissance pratique de ces choses, les liens d'union qui doivent exister désormais entre la nation anglaise et le peuple indien, ainsi que l'a dit Shakespear dans ces vers que j'ai déjà cités (2) :

> Like to a double cherry, seeming parted,
> But yet a union in partition.

Les Indiens apprendront à Oxford non-seulement l'anglais, mais leur propre littérature, leurs lois et leurs langues, et ils prendront une haute estime d'eux-mêmes

---

(1) « Indian Mail » du 12 février 1876.

(2) P. 150 de la réimpression de mes « Discours d'ouverture de 1850 à 1859. »

en voyant celle dont ils jouissent parmi les savants de l'Europe.

Le célèbre babu Keschab Chandar Sen, qui était présent à cette réunion, appuya les idées de Mr. Monier Williams, et sir R. Temple indiqua des moyens pratiques d'exécution; il proposa de diviser en trois classes cet Institut, savoir; 1° celle des étudiants venus de l'Inde; 2° des étudiants anglais se préparant pour y aller; 3° des autres étudiants amis de l'Inde et désireux d'acquérir les connaissances qui s'y rapportent.

Dans une lettre datée de Calcutta, 8 janvier 1876, et adressée au « Times », qui l'a publiée le 2 février, Mr. Monier Williams annonce que le Prince de Galles a accepté d'être le patron de l' « Indian Institute » et que cet établissement a aussi l'appui du vice-roi de l'Inde, de S. A. R. le prince Léopold de Belgique et d'autres personnages éminents.

Après sa visite à Calcutta, Mr. Monier Williams est allé à Agra, puis à Dehli, où il est resté quelques jours, et de là à Lahore, où il a été l'hôte de Mr. Lepel-Griffin et où il a encore développé ses idées, au sujet de son projet, dans une séance de l'*Anjuman*, tenue tout exprès à cet effet, et où il a fait connaître son plan et sollicité l'appui de la Société.

Le savant orientaliste Ed. Eastwick, qui se trouvait en même temps à Lahore, assista à cette séance et appuya les énonciations du professeur d'Oxford. Je ne veux pas manquer de dire, en passant, que M. Eastwick a fait beaucoup de recherches, afin de préparer un « Guide de l'Inde » sur une grande échelle. Il paraît que ce « Guide » n'aura pas moins de huit volumes et que l'Inde y doit être divisée en « Cercles » qui formeront chacun un volume à part.

Il paraît aussi que ce savant et aimable orientaliste a copié et traduit bien des inscriptions obscures du Penjab, qui avaient jusqu'ici échappé aux recherches des voyageurs. Ce fut après avoir examiné le fort de Lahore et copié quelques inscriptions qui s'y trouvent qu'il faillit périr par un accident

de voiture, dont, heureusement, il fut quitte pour quelques blessures peu sérieuses (1).

Sous le titre de « Disposition importante pour l'avantage des Hindoustaniens », voici comment l'*Awadh Akhbâr* (2) parle de la séance extraordinaire du 8 février 1876 de l'*Anjuman* du Penjab, tenue à Lahore, et à laquelle beaucoup d'Anglais, de chefs indiens et de fonctionnaires du gouvernement assistèrent. « La seule cause de cette séance était celle-ci : Un voyageur célèbre, nommé Mr. Williams, qui est un grand savant et un homme expérimenté, avait honoré cette ville de sa présence et désirait nous faire jouir de ses paroles, aussi dignes d'être ouïes que les versets du Coran. En sorte que le docteur susdit a prononcé, dans cette réunion, un discours qui respirait la plus vive sympathie pour nous, car ce personnage s'intéresse réellement à la situation où nous sommes.

« Les Indiens se plaignent, dit-il, de ce que les Anglais qui gouvernent leur pays en ignorent entièrement le caractère, les mœurs et les usages. Ce reproche n'est que trop fondé. Toutefois il faut dire aussi que de même que les Anglais ne connaissent pas les Indiens, ainsi les Indiens ne connaissent pas non plus les Anglais. Or il est très-nécessaire que les deux nations se connaissent l'une l'autre et soient instruites de leurs mœurs et de leurs usages respectifs. Tant que ces deux nations ne feront pas leurs efforts pour parvenir à cette connaissance, il n'est pas à espérer que leur union ait lieu.

» Dans le temps de Lord Mayo, le gouvernement avait créé en faveur des Indiens des postes nouveaux pour s'occuper de certaines affaires. Maintenant que ces postes sont établis, nous voulons avoir, au moyen d'une souscription indienne, une fondation afin que les Indiens qui auront ces

(1) « Indian Mail » du 13 mars 1876.
(2) N° du 23 février 1876, d'après le *Panjâbi Akhbâr*.

emplois reçoivent leur éducation à Oxford. L'Université devra adopter pour ces élèves des dispositions telles que lorsqu'ils iront dans un pays étranger et qu'ils verront des choses étonnantes et extraordinaires, leur naturel ne soit pas troublé, et que dans leur conduite il n'y ait pas de défaut. Pour cela on devra faire des efforts afin de les préparer selon la nécessité du temps et des circonstances. Lorsque ce genre d'instruction aura eu lieu, les liens qui existent déjà entre les Indiens et les Anglais se fortifieront de jour en jour; et cette distinction entre gouvernants et gouvernés ne donnera plus sujet de plainte à personne.

» Après ce discours, Mr. Eastwick adressa aussi à l'auditoire une allocution pour corroborer ce qu'avait dit le professeur Monier Williams, en sorte que tout ce que nous avons écrit est l'analyse des deux discours prononcés dans l'intérêt et pour le bien-être de l'Inde et des Indiens. Il faut donc que nous, Indiens, nous soyons reconnaissants envers ces gens de bonne volonté qui ont pris sur eux la peine de nous indiquer ce qui est pour nous le plus avantageux... Maintenant, de notre côté, ne quitterons-nous pas notre négligence et notre insouciance ? Il serait bien fâcheux de ne pas répondre à l'appel des Anglais, qui nous montrent la voie, en nous laissant libres d'agir ou de ne pas agir. A présent donc que nous voyons clairement ce qu'on demande de nous, si notre esprit instruit nous vient en aide, nous formerons promptement un comité pour réunir des souscriptions, et afin de prendre des dispositions pour que des étudiants puissent aller en Europe en apprendre les sciences et les arts et connaître foncièrement la manière d'être des Européens.

» Ce qu'il faut remarquer, c'est que dans l'acquisition de la science telle qu'on nous la propose, on ne fait pas attention à la religion; nous devons donc coopérer à cette bonne œuvre avec les fonctionnaires anglais. »

Depuis son retour de l'Inde, M. Monier Williams a publié un rapport intéressant sur les raisons qui l'ont déterminé à

faire son voyage, et sur les résultats qu'il y a obtenus et qui ont été très-encourageants, car ses idées y ont été adoptées tant par les natifs que par les Européens les plus distingués. Cinq cents personnages dont les signatures ont été données dans toutes les parties de l'Inde en demandent la réalisation, afin que les indigènes puissent prendre les degrés requis après examen dans les langues classiques de leur pays sans être obligés d'étudier le grec et le latin, et que dans tous les cas le sanscrit soit substitué au grec (1).

Les résolutions qui furent prises l'an passé à Oxford pour donner aux candidats pour le service civil la facilité de poursuivre leurs études à l'Université, ont été appuyées par l'habile professeur, mais seulement comme faisant partie d'un plan plus vaste embrassant non-seulement une classe spéciale d'élèves, mais tous ceux qui voudraient poursuivre les études indiennes.

Il y a toujours, en attendant, à Londres même, que d'après quelques journaux de l'Inde les Indiens préféreraient à Oxford, l'*Asiatic stranger's Home;* et j'apprends avec plaisir que le Rév. George Small (agent pendant dix ans de la Société des missions baptistes à Bénarès et à Calcutta, et qui connaît le sanscrit, l'hindoustani et le bengali, ainsi qu'il l'a prouvé par plusieurs ouvrages, entre autres par son « Handbook of sanscrit literature (2) » et par sa traduction du *Totâ kahânî*) a accepté les fonctions de « Scripture reader and missionary » dans cet établissement, qui est une sorte d'asile que des personnes zélées pour le bien-être des Asiatiques et des Africains ont ouvert à Londres depuis bien des années.

Au surplus, le savant professeur Monier Williams est

---

(1) « Indian Mail » du 11 mars 1876.

(2) J'ai attribué par erreur cet ouvrage à M. Cotton Mather, en offrant à l'Institut le « Nouveau Testament » hindoustani, publié par la Société des traités et livres religieux.

retourné dans l'Inde dès le 12 octobre dernier pour visiter, dans l'intérêt de son projet de l'établissement d'un « Indian Institute », la présidence de Madras qu'il n'avait pas eu le temps de parcourir à son premier voyage, et aussi pour rechercher les manuscrits et les objets de tout genre qui pourront lui être utiles avant de mettre la dernière main à un ouvrage dont il s'occupe, sur les systèmes religieux et les lieux consacrés par l'hindouisme.

Les journaux indigènes du Penjab (1) annoncent le retour à Lahore du spirituel Dr. Leitner, avec d'autant plus de plaisir qu'il est très-aimé dans ce pays qu'il affectionne lui-même. Il a repris ses fonctions de principal du collége et de président de l'*Anjuman*. A cette occasion le maulawi Abd ul-hakim Kalanauré, professeur à l'Université du Penjab, a publié dans le journal hindoustani appelé *Panjâbî Akhbâr* (2) un *cacîda* en bon style arabe qui rappelle les compositions classiques de cette belle langue, clef des langues de l'Orient musulman ; et de leur côté les membres de l'Anjuman ont présenté au Dr. Leitner une adresse de félicitation sur son heureux retour (3). A propos de l'Université du Penjab, je remarque dans le même journal (4), parmi les examinateurs désignés pour les différentes langues et sciences, le raé Bahadur Pandit Moti Lal pour l'urdu, et le babu Chandar Raé pour l'hindi.

J'ai reçu avec reconnaissance de Miss Manning le « Rapport pour 1875 » de la Branche de Londres du « National Indian Association », qui a pour but de venir en aide au progrès social dans l'Inde. J'y apprends avec plaisir qu'environ quatre-vingts Indiens sont en ce moment en Angleterre, la plupart occupés des études nécessaires pour exercer des

(1) *Awadh Akhbâr* du 12 mars 1876.
(2) N° du 8 avril 1876.
(3) « Indian Mail » du 6 mai 1876.
(4) N° du 19 août 1876.

professions libérales ou pour le service civil. D'autres sont simplement en Angleterre pour visiter le pays et en connaître les institutions. La Société a surtout pour but de rendre le séjour de l'Angleterre agréable à ces Indiens qui ne craignent pas de traverser « la mer Noire (l'Océan) » pour s'instruire, en leur faisant connaître des personnes qui peuvent leur être utiles et en leur fournissant toutes les facilités désirables pour s'occuper de l'objet qu'ils ont en vue. Dans ce but, l'association donne des soirées spéciales où les Indiens se trouvent avec des Anglais distingués qui s'intéressent à l'Inde. Le rapport signale spécialement trois grandes soirées auxquelles ont assisté, entre autres notabilités, le Dr. Birch et Sir Ch. Trevelyan. Nous apprenons aussi par ce rapport que le « Journal de l'Association », publié à Bristol, est très-répandu dans l'Inde, et, enfin, que Miss Mary Carpenter, la fondatrice du « National Indian Association », en a établi des branches à Madras, à Bombay et ailleurs.

On veut aussi, à Calcutta, mettre le plus possible les indigènes en rapport avec les Européens. On a même l'intention de construire une salle spéciale pour ces réunions hybrides. On y donnerait à lire les journaux et l'on y ferait des conférences suivies de débats littéraires, où l'on pourrait s'entendre sur des objets d'un intérêt général. Le maharaja Holkar a promis une forte somme pour la fondation de cet établissement (1).

Miss Carpenter, ainsi que je l'avais annoncé (2), était dans l'Inde en même temps que le Prince de Galles, et elle y reçut une ovation à Karrachi, où elle avait donné cinq cents roupies (1,250 fr.) pour établir une école indigène, dirigée par des Anglaises (3). Cette excellente dame, après avoir aussi été l'objet, dans le Sind, d'une autre ovation, est allée

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 5 novembre 1875.
(2) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 82.
(3) « Indian Mail » du 29 novembre 1875.

à Pouna, où elle a voulu visiter la prison centrale et tenir une réunion d'indigènes pour leur faire connaître ses vues sur différentes questions sociales. Puis elle est allée à Madras, où elle était à la fin de novembre 1875, et elle y offrit, à l'École normale des femmes, de la part de la reine d'Angleterre, un exemplaire de son ouvrage intitulé : « Leaves from the journal of our life in the Highlands. » De là, elle se rendit à Calcutta, elle y assista au service religieux du *Brahma-mandir* (temple de Dieu), et elle alla ensuite à Bombay (1), d'où elle est repartie pour l'Europe en avril 1876, emmenant avec elle deux enfants du babu Saci-praçâd Banerji, pour les faire élever en Angleterre (2). Puis, au mois de mai, nous la trouvons à Londres, à la Société des arts, où elle donna aux membres du « National Indian Association » un récit circonstancié de son voyage et des résultats qu'elle a obtenus (3), et elle a signé, en sa qualité de secrétaire honoraire de cette Association, l'adresse que la Compagnie présenta à Sir Salar Jang pendant son séjour en Angleterre.

Le haji maulawi Saïyid Imdad Ali (4) voudrait fonder à Agra un *Madraçat ul'ulûm* « Collége des Sciences », pour les jeunes filles musulmanes, à l'imitation de celui qui a été fondé pour les musulmans par le saïyid Ahmad Khan. On voudrait même qu'il y eût plusieurs établissements du même genre où les jeunes filles musulmanes pourraient recevoir une éducation analogue à celle que reçoivent les musulmans dans le collége du saïyid Ahmad. Il y a longtemps que le saïyid a dit, dans le *Tahzîb ulakhbâr* (5), que « l'éduca-

(1) « Indian Mail » du 6 et du 28 décembre 1875 et du 17 janvier 1876.

(2) *Awadh Akhbâr* du 5 avril 1876.

(3) Le « Daily News » du 16 mai 1876 l'a fait connaître à ses lecteurs.

(4) Sur ce personnage, voy. mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 29.

(5) *Panjâbi* du 10 septembre 1866.

tion des femmes est nécessaire pour l'amélioration générale, et qu'il est indispensable de prendre des dispositions à ce sujet. L'établissement du *Madraçat ul'ulûm* pour les musulmans nécessite celui d'une institution analogue pour les musulmanes, car lorsqu'un musulman qui aura reçu son éducation dans le *Madraçat ul'ulûm* voudra se marier, pourra-t-il épouser une femme dont l'ignorance la fait ressembler à une sorte de sauvage ? »

L'institution *Alexandra* de Bombay, pour les jeunes filles indigènes, a reçu, à la fin de l'année dernière, de bien intéressantes visites, celles, par exemple, du raja de Kolapur, du raja de Bhownagar, du raja de Baria, du nabab de Radhanpur, et enfin du duc de Sutherland, qui a complimenté la surintendante, Mrs. Monnet, sur les progrès remarquables des jeunes Indiennes confiées à ses soins, et qui a félicité Manockjee Cursetjee sur les succès qu'il a obtenus dans la cause de l'éducation des femmes, dont il s'occupe depuis si longtemps (1).

Il paraît que dans le Penjab les musulmans et tous ceux qui appartiennent aux classes aisées envoient leurs enfants aux écoles plus volontiers que dans les autres provinces de l'Inde. Dans l'école principale du district de Lahore et dans ses branches, les musulmans sont en majorité. Plus de la moitié des élèves, dans les écoles d'Hoschiapur et de Gurdaspur, y viennent de loin, et presque tous les enfants du cercle de Lahore qui ont subi l'examen des écoles primaires quittent leur village pour continuer leurs études, qu'ils aient ou n'aient pas obtenu une bourse (2).

Un fait encore plus intéressant, c'est le développement

---

(1) « Indian Mail » du 18 décembre 1875.

(2) *Awadh Akhbâr* du 5 mars 1876. Je dois dire cependant que les parsis religieux se plaignent de l'éducation purement civile qu'on donne à leurs enfants et qu'ils déplorent l'abandon des exercices du culte par la nouvelle génération, à qui on apprend à les dédaigner.

remarquable de l'éducation dans le district de Harara, qui est sur la frontière. En 1872, il n'y avait encore que trois écoles peu fréquentées, et maintenant on y en compte vingt-cinq et mille quatre-vingt-dix-huit élèves, dont plusieurs appartiennent au territoire indépendant au delà de la frontière (1).

L'éducation officielle continue à faire des progrès satisfaisants dans les Provinces nord-ouest; mais le lieutenant gouverneur fait observer avec raison, dans son rapport, que si l'éducation élémentaire doit être gratuite ou du moins à très-bon marché, il n'en est pas de même de l'éducation supérieure, qui doit être payée d'autant plus, que, généralement, les Indiens n'ont d'autre but, en recevant cette éducation européenne, que de pouvoir occuper des emplois dans le gouvernement. Il serait bon aussi d'avoir égard, en cela, à la pauvreté ou à la richesse des élèves, et de ne pas les taxer uniformément. Il ne faudrait pas non plus que les honoraires des professeurs dépendissent de ce que donneraient les élèves (2).

Il y a dans le zila de Schahabad, de la division de Patna, un *madraça* spécialement musulman (*islâmiya*) qui compte près de quarante élèves pour les sciences théologiques et où, d'après les anciens usages, des gens religieux donnent la nourriture et le vêtement aux élèves pauvres (3).

Le « Rajkumar College » de Bandelkhand a maintenant plus de trente élèves, parmi lesquels on compte plusieurs chefs d'États indigènes (4).

On voudrait établir un autre *Rajkumar College* à Madras pour l'éducation des rajas, zamindars et autres membres de l'aristocratie indienne de la Présidence, mais il paraît que

---

(1) « Indian Mail » du 1er avril 1876.
(2) *Aligarh Akhbâr* du 5 août 1876.
(3) *Awadh Akhbâr* du 5 novembre 1875.
(4) *Aligarh Akhbâr* du 5 mai 1876.

cet établissement ne coûterait pas moins, pour l'installer, de 10 lakhs de roupies (2,500,000 fr.), ce qui empêchera probablement la réalisation de ce projet (1). Enfin, il est aussi question de former à Indore un collége spécial du même genre pour les fils des chefs de l'Inde centrale. Il existe déjà dans cette ville une grande école, fréquentée par beaucoup de jeunes *thakurs* et autres indigènes; et il y a même une classe séparée qui compte, parmi ceux qui la suivent, le fils aîné de Holkar, le raja de Ratlam, le nabab de Banda, le maharaja d'Amjhira, etc. (2).

Le « Mayo College » d'Ajmir continue à recevoir bon nombre d'étudiants appartenant à l'aristocratie indienne. Il compte vingt-trois élèves et ne peut que se développer de plus en plus.

D'après le rapport de Mr. J .C. Nesfield, directeur de l'instruction publique en Aoude, on compte dans ce royaume 1,555 écoles, contenant près de 60,000 élèves, ce qui donne un élève par deux cents habitants. L'urdu est toujours plus étudié que l'hindi. Au lieu de 31,889 élèves qui l'étudiaient en 1873-1874, il y en avait 33,388 en 1874-1875, tandis que l'hindi, malgré toutes les préférences du gouvernement, n'était encore appris que par 26,428 élèves au lieu de 24,113 de l'année antérieure. Quant à l'étude des autres langues, on compte 50,000 élèves pour l'anglais, 800 pour l'arabe, et seulement 200 pour le sanscrit; les 7 1/2 p. 100 des dépenses sont défrayés par les élèves et le reste par le gouvernement (3). D'après le même rapport, nous apprenons qu'en Aoude, dont l'hindoustani est l'unique langue, les musulmans sont, en proportion de leur nombre, bien plus portés que les Hindous à accepter l'éducation de l'État.

---

(1) « Indian Mail » du 24 janvier 1876.
(2) « Indian Mail » du 22 mai 1876.
(3) *'Aligarh Akhbâr* du 17 décembre 1875.

On le voit par le nombre des étudiants musulmans qui fréquentent les écoles (1).

Le « Bishop College », fondé par le Dr. Middleton, premier évêque de Calcutta, est situé sur les bords de l'Hougly. Il est spécialement consacré à élever les Indiens qui doivent être employés comme missionnaires, catéchistes et maîtres d'école, sous la direction des missionnaires envoyés d'Angleterre, et aussi à donner aux indigènes une instruction séculière qui leur permette de cultiver la littérature du pays. En 1875, il avait 53 élèves, dont 28 internes (2).

Il existe à Lakhnau un collége spécialement musulman, le *Madraçat imâniya* « Collége de la foi », qui prend chaque jour plus de développement. On y apprend non-seulement tout ce qui tient à la religion, mais les sciences exactes et littéraires. Il s'y est formé nombre d'élèves distingués, dont le *Panjâbi* (3) donne la liste.

Le maharaja de Jaïpur est certainement un des princes indiens les plus éclairés. Il avait la plus grande sympathie pour le comte Mayo, et il a donné son nom à un magnifique hôpital qu'il a fait construire, et devant lequel il a fait élever la statue du lord, qui périt, comme on le sait, victime d'un assassinat (4). Il a donné un lakh de roupies pour l'établissement à Ajmir d'un grand collége, qui porte aussi le nom de « Mayo College ». Il y a à Ajmir une « École des beaux-arts », des écoles de filles tenues par des maîtresses européennes, une bibliothèque publique, etc., et enfin la ville est éclairée au gaz, au grand étonnement des indigènes.

La Société littéraire du Bihar, dont j'ai l'honneur d'être membre, a fondé, à l'occasion de la visite du Prince de Galles, ainsi qu'elle l'a exprimé dans une adresse présentée

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 2 mars 1876.

(2) « Report for 1875 of the Society for the propagation of the Gospel », p. 12 et 126.

(3) N° du 7 juillet 1876.

(4) « Indian Mail » du 25 mars 1876.

à Son Altesse Royale, un collége industriel ou « École des arts et métiers » qui portera le nom du Prince (1).

V. Le nombre des Sociétés que l'on fonde dans l'Inde dans l'intérêt du bien-être et du progrès social des Indiens s'augmente journellement et ne connaît pas de limite. Celle qui a les vues les plus vastes, c'est l' « Indian Association », dont le champ d'opération s'étend du Cachemyre au cap Comorin, mais qui a son siége à Calcutta, où se réunissent les habitants qui en font partie.

La Société scientifique d'Aligarh a tenu sa séance générale annuelle le jeudi 24 février 1876. Nous apprenons avec peine, par le rapport concernant l'année 1875, du secrétaire le maulawi Muhammad Sami ullah, que cette Société est un peu languissante. D'abord, le nombre des membres, qui était, en 1874, de 158, s'est réduit à 137. Ensuite, le projet grandiose qu'avait la Société de publier en hindoustani, dans l'intérêt des indigènes, des traductions des ouvrages européens les plus utiles et les plus propres à la connaissance des sciences nouvelles, bien qu'il n'ait pas été abandonné, est suspendu depuis un certain temps, à cause du manque des ressources sur lesquelles on comptait. La Société a néanmoins fait paraître la seconde partie de l'histoire de Perse (*Akhir hissa tarîkh-i Irân*), et elle prendra des mesures pour continuer les publications projetées (2).

Le Dr. Mahendra Lal veut fonder une « Association scientifique » sous la protection du gouvernement du Bengale. Déjà le lieutenant gouverneur Sir Richard Temple a fourni, pour l'Association, un bâtiment situé entre le « College street » et le « Bow Bazar » (3).

Nous avons vu plusieurs fois que le sacrifice de la femme

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 21 janvier 1876.
(2) *'Aligarh Akhbâr* du 25 février 1876.
(3) « Indian Mail » du 25 mars 1876.

hindoue sur le bûcher de son mari était vivement regretté par les veuves qui ne peuvent se remarier et qui, repoussées par leur double famille, se trouvent dans une position désespérée qui les conduit quelquefois à un suicide bien plus fâcheux que le premier, considéré par elles comme un acte religieux. Nous avons vu aussi que, généralement, toutes les Sociétés d'amélioration qui se forment journellement dans l'Inde favorisent le mariage des veuves (1). Voici aujourd'hui un événement fâcheux qu'on peut citer en exemple comme résultant du non-mariage des veuves : « Il y avait à Calcutta, dit l'*Awadh Akhbâr* (2), une belle femme, fort instruite, nommée *Srî Matî Kumarî dâcî,* qui devint veuve à l'âge de dix-huit ans. Cette femme, désolée d'avoir perdu son mari, prit de l'opium pour mettre fin à ses jours. Quand elle eut perdu connaissance, on trouva à son chevet un écrit qui exprimait le regret qu'elle éprouvait de mourir ; en sorte, que, de ce qu'elle avait écrit, nous tirons ces quelques passages, qui ont été mentionnés dans les journaux : « Quelle utilité y a-t-il pour moi de vivre ? Je ne veux pas me mal conduire (en me remariant). Dès lors, pourquoi vivre ? La coutume des Hindous de se marier très-jeune est désastreuse. Je viens de prendre du poison, car mon cœur est sans repos. Il n'y a rien de plus malheureux qu'une femme hindoue. On m'a mariée à quatorze ans, et maintenant je suis veuve à dix-huit. Je ne vois pas la nécessité de supporter une telle peine. Pourquoi Dieu m'a-t-il créée femme? Faut-il que je me résigne au grand malheur qui m'atteint? »

» Pourquoi les Sociétés humanitaires ne font-elles pas des efforts sérieux à ce sujet? J'avoue qu'elles ne peuvent em-

---

(1) Abd ulkarim a publié un ouvrage spécial en faveur de ces mariages, sous le titre de *Rândon kî schâdî* « le Mariage des veuves », in-8° de 36 pages, imprimé à Cawnpur.

(2) N° du 21 novembre 1875.

pêcher tout à coup la chose, mais elles peuvent prendre des mesures pour que cet usage détestable et cette malheureuse coutume de déconsidérer la veuve qui se remarie soit désormais extirpée. Pour arrêter le grave inconvénient dont il s'agit, il faut réunir une assemblée générale où les docteurs de chaque religion donneront des preuves intellectuelles et traditionnelles contre l'usage de ne pas permettre aux veuves indiennes de se remarier ; interdiction pire que celui d'être *satî* (de se brûler sur le bûcher de son mari); en sorte que toute personne ayant reçu de l'éducation et aucun chef de religion ne puisse considérer comme coupable le mariage des veuves. Car pourquoi, dans l'Inde, le mariage des veuves n'a-t-il pas lieu et fait-on mourir, en réalité, ces malheureuses ? Un second mariage n'est défendu dans la religion d'aucun peuple, et cependant l'autorisation pour un second mariage ne peut être aujourd'hui obtenue dans l'Inde que par des milliers d'efforts.

» Anciennement, l'usage de se remarier de la part des veuves avait lieu chez les musulmans de l'Hindoustan, et les sages et les gens d'esprit l'approuvaient et considéraient même comme un péché d'y renoncer. Puisque un second mariage est décidément permis chez eux, quel mal y aurait-il que tous les habitants de l'Hindoustan suivissent en cela l'ancien usage des musulmans ?

» Comment se fait-il que dans les sermons on fasse l'éloge des seconds mariages et qu'on insiste pour qu'ils aient lieu, sans que cela amène de résultat pratique ? Pourquoi alors les ulémas et les cazis ne se réuniraient-ils pas aux grands et aux petits et, après une discussion entre eux, ne souscriraient-ils pas la promesse de ne pas laisser les jeunes veuves sans être remariées après l'époque du deuil ? Nous espérons bien que lorsqu'une telle réunion aurait obtenu un engagement de ce genre, les maulawis eux-mêmes rougiraient de mettre obstacle à ces seconds mariages et seraient les premiers à les ordonner, bien loin de s'y opposer.

» Dans l'Hindoustan, il y a deux partis hostiles au mariage des veuves chez les musulmans : d'abord le parti des sots, dont Dieu nous garde, et, en second lieu, celui des femmes mêmes, dont on connaît la faible intelligence et l'ignorance (1). Nous savons toutefois que les sots d'entre les hommes, c'est-à-dire le vulgaire, se réunira aux gens distingués ; mais il est plus difficile de faire entendre raison aux femmes, surtout parce qu'il n'y a pour elles ni réunion ni société, et qu'ainsi elles restent dans cette sottise et s'y tiennent attachées. Mais nous nous trompons ; la perfection des femmes est entre les mains des hommes ; quand les hommes se décideront à agir et resteront fermes dans leur résolution, il n'y aura pas moyen pour les femmes d'y faire opposition, d'après ce verset du Coran : *Les hommes sont au-dessus des femmes, les hommes sont les maîtres des femmes* (2).

» Il y a quelques années, le maulawi Muhammad Cacim, dans le zila de Saharanpur, ayant célébré le mariage de deux à quatre veuves, des musulmans, insensés et avides de sang, voulurent le tuer. Mais il leur dit : « Je ne regrette pas ma vie, et s'il faut la sacrifier, je le ferai avec plaisir. » En effet, lorsqu'une personne veut entreprendre une grande chose, elle ne doit pas être arrêtée par les milliers de difficultés qu'elle rencontre. »

Quant à la polygamie, qui est usitée non-seulement chez les musulmans, mais chez les Hindous, comme elle est sévèrement interdite chez les chrétiens, les bons missionnaires sont fort embarrassés quand un Indien, mari de plusieurs femmes, veut se faire chrétien. Ce cas se présente en ce moment d'une manière assez piquante pour un grand personnage qui n'est autre que le Thakur de Bhownagar, un

(1) Je n'ai pas besoin, je pense, de rappeler que je suis ici le simple traducteur d'une opinion musulmane.

(2) Sur, II, verset 228.

des principaux rajas de Kattiawar, dans l'ouest de l'Inde. Ce prince, qui n'a que vingt ans, voudrait devenir chrétien; mais il a quatre femmes qu'il a épousées le même jour il y a trois ans, étant âgé de dix-sept ans. La moins jeune de ces femmes a vingt-deux ans, les autres en ont douze, quinze et seize. Les missionnaires qui s'occupent de la conversion de ce prince lui ont déclaré qu'il ne pouvait garder ses quatre femmes. Il préfère celle de quinze ans, mais que deviendront les autres (1)? Ne pourrait-on pas les considérer comme veuves et les remarier? Ce serait une heureuse application des principes que des hommes généreux cherchent à propager chez les Indiens.

Le munschi Piyari Lal (2), qui est président du comité qui s'occupe de prendre des mesures pour diminuer les dépenses que les Hindous font à l'occasion de leurs mariages, est très-zélé pour cette entreprise; il parcourt à cet effet le zila du Bihar oriental, il réunit des comités, il fait des discours et donne des avis qui produisent beaucoup d'effet sur ses auditeurs; bien plus, avec l'autorisation de l'autorité, il a publié des règles pour les dépenses du mariage selon chaque village, portant que quiconque ne s'y conformera pas en répondra devant les magistrats du zila (3).

Il y a eu à Pouna, le 30 juillet dernier, une grande réunion au sujet des mariages prématurés et des fâcheuses conséquences qui en sont la suite. On y a entendu à ce sujet un éloquent discours du raé Bahadur Gobind Rama, qui, après avoir fait ressortir les inconvénients de tout genre de ces mariages, a soutenu qu'ils étaient opposés à l'enseignement des *schâstar* (4); mais tandis que les philanthropes indiens

(1) « Galignani's Messenger » du 14 septembre 1876.

(2) Sur cet Hindou distingué, voy. mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 506, et *passim*, dans mes « Revues ».

(3) *Awadh Akhbâr* du 21 avril 1876.

(4) *Awadh Akhbâr* du 11 août 1876.

agissent dans ce sens, de sauvages réactionnaires, chefs d'une caste d'Hindous en Guzarate, ont promulgué une loi pour obliger à marier les filles dès l'âge de six mois sous peine d'excommunication (1).

« Caçûr, qui est situé dans le zila de Lahore, est une petite ville, dit le *Panjâbi* (2), dans laquelle on a établi un Anjuman. Bien qu'il y ait là peu de gens qui veuillent faire leurs efforts de cœur et d'âme pour s'en occuper et qu'il y ait peu de temps que cette Société est établie, toutefois nous sommes contents du succès qu'elle a obtenu ; bien plus, nous nous en glorifions... Le nombre de ses membres est de deux cent vingt-huit, et nous sommes heureux d'accuser ce nombre, car les gens de notre pays qui désirent le progrès des arts et métiers veulent du fond du cœur fortifier cette Société ; et ils espèrent que leur désir s'accomplira.

» Le journal mensuel que publie cet Anjuman a trois cent vingt-cinq abonnés, et ce nombre doit nous satisfaire. C'est aussi pour nous un grand sujet de contentement que beaucoup de savants nous aident pour la rédaction de son journal, en sorte qu'en 1875 il en a été inséré dans différents numéros soixante-cinq articles.

» Les étudiants qui suivent l'enseignement pour les arts et métiers sont au nombre de cent vingt-cinq. L'école anglaise et persane qui dépend de l'Anjuman compte trois cent trente-quatre élèves ; la bibliothèque qui en dépend aussi se compose de livres sur différentes sciences, en anglais, en arabe, en persan, en urdu, en hindi et bhascha, sanscrit, gurumukhi (ou panjabi), au nombre de deux cent quarante-sept, dont une partie a été donnée par des sociétaires et les autres ont été achetés des fonds de la Société. Dans une si petite ville, l'existence d'une telle bibliothèque est très-remarquable.

---

(1) *Aligarh Akhbâr* du 22 septembre 1876.
(2) N° du 1er juillet 1876.

» La meilleure chose et la plus importante que cette Société ait faite, c'est qu'elle a tourné son attention vers les progrès de la science de l'agriculture, ce qui est de la première importance non-seulement pour le pays du Penjab, mais même pour toute l'Inde. »

Une autre Compagnie qu'on peut considérer comme une branche de l'Anjuman de Lahore est celle qui a été établie à Nurpur dans le zila de Kangarh, sous la dénomination d'*Anjuman-i khaïr khwâh-i mulk* « Société amie du pays ». Elle a pour président le pandit Durga-praçad, et elle compte environ cinquante membres, les uns conseillers municipaux et fonctionnaires du gouvernement, les autres professeurs et indigènes distingués. Cette Société se réunit deux fois par mois, et elle publie mensuellement un *riçâla* qui rend compte des décisions qu'elle prend et de ses travaux, qui sont surtout littéraires, car elle veut travailler au progrès scientifique de la nation. Elle a dans cette intention ouvert une souscription pour fournir des livres aux élèves pauvres des écoles et des colléges ; elle espère même pouvoir ouvrir une bibliothèque où l'on trouvera de bons livres à lire.

Il s'est aussi formé depuis peu à Hajpur, dans le zila de Muzaffarpur, une Société pour le bien-être général, *Anjuman-i rafâh-i 'âm* (1), qui a déjà acquis une assez grande notoriété. Il paraît qu'on s'y occupe surtout de science, de poésie, d'éloquence, et qu'on veut au moyen de cette association s'abonner aux principaux journaux et les communiquer successivement aux membres de la Compagnie. Elle possède en ce moment un poëte très-distingué qui lui donne de l'éclat : c'est Ilah-Yar, dont le *Panjâbî* a cité des gazals et dont j'ai parlé un peu plus haut.

Les raïs de Nawabganj ou Barahbanki, district d'Allahabad, à l'instigation du pandit Madhu-praçad, ont fondé dans cette ville une Société d'amélioration (*Anjuman-i tahzîb*).

(1) *Awadh Akhbâr* du 24 juillet 1876.

La séance d'inauguration qui a eu lieu le 20 mai dernier a été présidée, à la demande des sociétaires, par le « Judicial commissioner », Mr. Wood, qui a prononcé à cette occasion un éloquent discours en urdu dont l'*Âwadh Akhbâr* (1) donne l'analyse. Le secrétaire de la Société est Mir Wajid Ali, et le secrétaire adjoint le pandit Ratan-nath, de Lakhnau, par où l'on voit qu'il y a, comme dans la plus grande partie de ces Sociétés, mélange des Hindous et des musulmans.

A Sohagpur, dans le zila de Hoschangabad, une Société musulmane a pris le titre prétentieux d'*Anjuman-i falâh-i ahl-i islâm* « Réunion pour le bonheur des musulmans », parce qu'en effet cette Société s'occupe de combattre les mauvais usages, de favoriser l'instruction chez ses coreligionnaires, afin qu'ils aient plus de facilité à se procurer des moyens d'existence et à donner des secours à ceux qui seraient dans le besoin.

Le babu Nobin Chandar Rao fonda en janvier de cette année, sous les auspices du *Brahma samâj*, ce qu'on appelle « Allahabad Asylum (l'Asile d'Allahabad) », espérant que les gens religieux et compatissants l'aideraient de leurs moyens. On admettra dans cet asile les orphelins et les veuves de toute religion et de toute race, tant que la place le permettra, et on leur donnera l'éducation qui convient aux personnes de bonne compagnie; mais aux conditions suivantes : 1° les personnes qui désireront y être admises devront prouver qu'elles ont tenu une bonne conduite antérieurement à leur admission dans l'établissement, et elles devront se soumettre aux règles de la maison; 2° elles devront accepter l'enseignement qu'on leur donnera sur les sciences et les arts, sur la morale et sur l'unité de Dieu, selon les prescriptions des protecteurs de l'Asile.

Le 27 avril dernier, le lieutenant gouverneur du Bengale,

(1) N° du 19 juillet 1876.

Sir Richard Temple, a ouvert à Calcutta l'*Albert Hall*, dépendance de l'*Albert Institute*, fondé à l'occasion de la visite du Prince de Galles. Les indigènes sentaient depuis longtemps le besoin d'avoir un lieu de réunion pour s'y entretenir littérairement et y cultiver la connaissance des gens instruits qui s'y rendraient. Le babu réformateur Keschab Chandar Sen a inauguré par un discours l'ouverture de cette salle spéciale (1).

VI. La religion a des rapports si intimes avec la langue et la littérature que je ne puis me dispenser de parler des deux principales religions de l'Inde : l'hindouisme et l'islamisme ; et quant à l'hindouisme, je dois m'occuper d'abord du *Brahma samâj*, cette secte qui veut réformer ou plutôt européaniser l'hindouisme (2).

La réunion annuelle de ce *samâj* a eu lieu au « Town Hall » de Calcutta, le samedi 22 janvier 1876. On distinguait parmi les personnes étrangères à la secte qui assistèrent à la séance, le lieutenant gouverneur du Bengale, Sir Richard Temple, et l'évêque de Calcutta, Mgr Milman. La cérémonie commença par une prière qui fut suivie du chant d'une hymne. Puis le babu Keschab Chandar Sen fit un discours que donne l'« Indian Daily News ». Dans ce discours il dit entre autres choses que le Christ en quittant le monde livra le gouvernement de son Église au Saint-Esprit ; car sans cela ses disciples seraient restés dans le doute et l'incertitude. Tout ne fut pas fini quand le Christ dit : *Consummatum est ;* ses disciples trouvèrent dans le Saint-Esprit la force et la vigueur qui leur étaient nécessaires pour continuer l'œuvre entreprise par leur Maître. Le chrétien le plus

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 5 mai 1876.

(2) Selon le Rév. G. Trévor (*Times* du 1er janvier 1876), le *Brahma samâj* est plutôt une réunion de lettrés hindous *anglicisés* que des sectaires, comme on les représente communément.

orthodoxe ne peut, selon le babu, désavouer cette grande et vraie doctrine. Les prophètes juifs et Moïse lui-même n'en portent-ils pas témoignage ? Paul n'a-t-il pas parlé de l'influence et de l'opération du Saint-Esprit, et n'y a-t-il pas compté pour la vitalité de l'Église du Christ ? Toujours selon le babu, les membres du *Brahma samâj*, ou *les théistes*, comme on les appelle, croient en l'Esprit de vérité. Il prétend qu'ils ont reçu cette doctrine des Védas, les écritures de l'ancienne nation hindoue, où l'Esprit de Dieu est décrit dans le langage le plus énergique et le plus accentué. Selon le même babu, dans l'Inde plus que dans tout autre pays, et dans les Védas plus que dans tout autre livre sacré, les attributs de ce Dieu spirituel sont mieux énoncés et décrits (1).

On sait, d'après l'« Indian Mirror », que le babu Keschab Chandar et ses principaux disciples se réunissent dans un jardin qu'ils ont maintenant acheté, et où ils se livrent au culte de Dieu. Là, pendant deux ou trois heures, assis sous des arbres, sur des nattes ou sur des peaux de tigre, ils discutent ensemble sur la religion ; puis les uns se mettent à lire et à écrire, et d'autres se livrent au travail des mains ; ils tirent de l'eau, ils coupent des bambous, ils ouvrent des allées, y plantent des arbres et les arrosent. Quelques-uns vont nu-tête ou même sans vêtements. Ils travaillent ainsi pendant plusieurs heures, puis ils se reposent pendant une demi-heure et ensuite ils se livrent de nouveau au service de Dieu. Lorsqu'il fait nuit, avant de se coucher, ils font résonner des instruments de musique, et, tout en chantant, ils parcourent les rues, et quelquefois ils entrent dans la chaumière d'un pauvre homme, ils s'y assoient, et font des prières pour l'avantage des habitants de l'endroit (2).

On dit qu'un jeune membre zélé du *Brahma samâj*, qui

(1) « Indian Mail » du 28 février 1876.
(2) *Panjâbî* du 7 juin 1876.

étudie en ce moment en Allemagne, se propose de retourner dans l'Inde en traversant à pied l'Europe et l'Asie pour étudier les mœurs et les usages des pays qu'il parcourra et en donner la relation *de visu* à ses compatriotes ou plutôt à ses coreligionnaires.

On a publié à Cawnpur une sorte de catéchisme (en urdu) de la secte, sous le titre de *Aslî 'acâïd-i Brahma Mazhab* « les Vrais Principes de la religion de Brahma (le *Brahma samâj*) ».

A l'imitation du *Brahma sabhâ* ou *samâj*, des sectes réformatrices s'élèvent de tous côtés dans l'Inde. J'en ai déjà signalé plusieurs. En voici actuellement une nouvelle qui se propage chez les peuples non aryens, parmi les Bhils, sauvages de la frontière du Marwar-Gujarat. Là, un guru bhil nommé Jûrgî s'y occupe depuis plusieurs années de faire adopter à ses compatriotes une religion spirituelle. Il annonce un seul Dieu ; il prêche la paix et la concorde. Il fait promettre à ses sectaires, qui ne sont encore qu'au nombre d'un millier de *bhagat* (1), de s'abstenir de toute action criminelle et de liqueurs spiritueuses, de ne donner la mort à aucun être vivant, de ne se nourrir que des produits de la terre, de se baigner avant de manger. Il est aidé dans ses prédications par trois de ses principaux adeptes (2).

Le pandit Dayanand Saraswati, qui à Pouna avait fait des conférences contre le culte des idoles et en faveur de la religion qu'il appelle védique, était à la fin de décembre 1875 à Surate. Là, des centaines de personnes assistèrent à ses conférences, et les Hindous orthodoxes mêmes les écoutèrent avec intérêt (3).

Le même pandit, qui est à la fois zélé pour sa nation et hostile à l'idolâtrie, était un peu plus tard à Baroda et y fai-

(1) Ce mot signifie proprement « dévot ».
(2) « Indian Mail » du 17 janvier 1876.
(3) *Tâj ulakhbâr* du 2 janvier 1876.

sait aussi des conférences dans ce sens. Plusieurs personnages influents qui sentent le besoin d'une réforme religieuse lui ont promis non-seulement leur protection, mais leur secours effectif (1). Encouragé dans son entreprise, ce savant pandit est allé prêcher la réforme à Indore, et le maharaja lui a donné toutes les facilités nécessaires pour le faire. Il voudrait, comme Keschab Sen, extirper l'idolâtrie et faire revivre le prétendu pur monothéisme des Védas (2).

On se souvient sans doute d'avoir lu dans ma « Revue » de l'an passé (3) que le réformateur hindou Keschab Chandar Sen recommande à ses adeptes de ne pas se vêtir à l'européenne, ce qui tend à les détacher de leur pays, qu'ils doivent fidèlement aimer. Je trouve dans le *Panjâbî* (4) un long article contre la manie qu'ont en effet quelques Indiens de vouloir s'habiller à l'européenne, et sur le même sujet, dans le *'Aligarh Akhbâr* (5), une lettre de Kaschi-Nath dans laquelle cet érudit Hindou dit : « Chaque peuple a un costume national qui le distingue. Dans l'Inde, au contraire, tandis que beaucoup d'Hindous tiennent à garder leur costume, d'autres préfèrent le turban et la robe turque, et beaucoup d'entre eux s'habillent à l'européenne. Cette variété est fâcheuse... Ceux qui veulent nous unir en un seul corps de nation doivent s'occuper d'une réforme à ce sujet. Il ne faudrait pas en tous cas que nos femmes suivissent les modes françaises ou anglaises ; nous les préférons avec leurs

---

(1) *Awadh Akhbâr* du 21 janvier 1876.

(2) N° du 26 mai 1876. Le pandit ou swami Dayanand est le même dont j'ai parlé plus haut comme fondateur de l'*Arya samâj* « Société des Aryas », qui a formé le projet de faire traduire en hindoustani les textes originaux des Védas et des autres anciens monuments de la littérature sanscrite qui peuvent donner des éclaircissements sur l'ancienne religion des Aryas.

(3) Page 80.

(4) N° du 19 août 1876.

(5) N° du 19 novembre 1875.

dhotî ou *chadar* (1), qui ne diffèrent entre eux que par la matière et non par la forme.

» Il est fâcheux qu'on donne dans les Universités indiennes la robe et la toque, à la manière anglaise. Ne pourrait-on pas adopter un de nos costumes nationaux pour ces distinctions honorifiques ? Il est aussi fâcheux que quelques juges et autres officiers du gouvernement exigent qu'on ne se présente devant eux qu'avec des vêtements particuliers. Le *Wakîl-i Hindûstân* demande avec raison un règlement à cet effet, afin de n'être pas sous ce rapport exposé aux caprices d'un fonctionnaire. »

Occupons-nous maintenant des Hindous qui veulent résister aux innovations. Le *Dharm sabhâ* « Association de la loi », qualifiée de respectable (*âŕjâ*), a célébré le 16 janvier 1876 au *Caïçar bâg* de Lakhnau, qui appartenait jadis à l'ancien roi d'Aoude, le premier anniversaire de sa fondation.

« Dès huit heures du matin on commença à distribuer aux pauvres et aux nécessiteux du riz cuit jusqu'à deux heures de l'après-midi. La quantité de gens à qui on fit ces distributions s'éleva à plus de mille. Puis des membres du *sabhâ* appartenant aux quatre castes des Hindous, particulièrement des pandits distingués par leur science et par leur mérite, arrivèrent à partir de deux heures jusqu'au soir, et au coucher du soleil il y avait plus de trois cents personnes.

« On lut d'abord des pages du *Siva guîta* et du *Râmâyana* de Valmiki avec le commentaire hindi ; les auditeurs intelligents écoutèrent ces lectures avec intérêt et de l'oreille du cœur, et en retirèrent beaucoup d'avantages. Puis le maharaja Pandit Gangadhar, du « Canning College », commença sa conférence spéciale sur le *Dharm sabhâ*. Quand il l'eut

(1) Le premier mot est indien et le second est persan : ils indiquent, l'un et l'autre, la pièce d'étoffe dont se drapent complétement les Indiennes.

terminée, il récita à haute et intelligible voix quelques prières tirées des Védas et quelques slokas dont le sens était : Que Dieu maintienne cette association (*sabhâ*) tant que le soleil et la lune subsisteront ; et que ses progrès s'accroissent de jour en jour ! Qu'aux assistants de cette réunion aucun dommage temporel n'arrive !... Ensuite les musiciens et les chanteurs vinrent dans l'assemblée, jouèrent de leurs instruments et chantèrent harmonieusement. Cette réunion dura jusqu'à sept heures du soir ; puis on distribua des rafraîchissements et on offrit aussi de l'argent monnayé aux pandits (1). »

L'*Indian Daily News* (2) a de son côté publié une note pour inviter tous les Hindous orthodoxes à se réunir afin d'adopter des résolutions à l'effet de protéger les anciennes manières et coutumes hindoues. « Le torrent de la civilisation européenne est pour ainsi dire irrésistible, y est-il dit ; mais de même qu'un tronc d'arbre arrête tant soit peu une inondation qui emporte tout, il y a quelques bons usages propres à conserver parmi bien des abus déplorables des mœurs indiennes. C'est précisément parce que les mœurs et les usages indiens sont intimement mêlés à la religion que la tâche que se propose la nouvelle Société est difficile ; mais cette tâche est d'autant plus louable, et elle doit avoir l'appui de tous ceux qui aiment les choses anciennes et qui se méfient des changements, de quelque part qu'ils viennent. »

Quoi qu'il en soit, les vieux usages indiens disparaissent peu à peu. Déjà plusieurs fêtes indiennes chômées ont été officiellement supprimées, et cette année encore les marchands hindous ont obtenu la suppression du *dasahra* (3) qui a lieu le 10 jeth (mai-juin), à cause de la prétendue naissance en ce jour du Gange, ce qui n'empêchera pas les

(1) *Awadh Akhbâr* du 26 janvier 1876.
(2) « Indian Mail » du 13 mars 1876.
(3) *Awadh Akhbâr* du 30 août 1876.

dévots Hindous d'aller se baigner ce jour-là dans ce fleuve pour être purifiés de leurs péchés.

L'union des Hindous et des musulmans dans l'Inde est plus réelle qu'on ne croit. Les musulmans tâchent d'expliquer conformément à leurs croyances, d'après l'éclectisme du grand Akbar, les croyances hindoues. J'en ai cité dans l'occasion des exemples. J'en trouve aujourd'hui un nouveau dans un gazal urdu sur la *pierre*, par un poëte de Lakhnau, le raïs Wajid Ali, élève de Dabir et d'Acir (1). Ce gazal, dont les vers se terminent tous par le mot *patthar* « pierre », et qui roule en général sur le « cœur de pierre » de la maîtresse platonique de l'auteur, débute par quelques vers dont voici la traduction :

« O brahmane, tu ne dois pas rendre à la *pierre* plus de respect qu'elle ne mérite, mais il est vrai que tu peux y voir l'image de Dieu.

» Sévères prédicateurs, pourquoi méprisez-vous la *pierre* ? Les brahmanes en vénèrent-ils les défauts ?...

» Le pèlerinage de la Mecque (*hajj*) est-il valable si on ne baise pas la pierre noire (2) ? C'est ainsi que le culte de Dieu est complété par l'hommage qu'on rend à la *pierre*. »

L'*Anjuman-i islâmiya* de Dehli a tenu le 22 mai dernier une séance sur laquelle je trouve les détails suivants dans le *Panjâbî* (3) :

« Beaucoup de membres distingués de la Société prirent part à cette réunion. Le principal fut l'aga Haçan Khan Bahâdur, qui a obtenu, à cause de son dévouement au gouvernement anglais, une pension annuelle de mille roupies, et que le Prince de Galles a appelé en Angleterre. Le secrétaire Khwaja Ali Ahmad expliqua la cause de l'établissement de cette Société ; et il développa ensuite tout ce qu'elle avait

(1) *Awadh Akhbâr* du 3 janvier 1876.
(2) Voir « l'Islamisme », article du Pèlerinage, p. 277.
(3) N° du 10 juin 1876.

fait jusqu'alors. Puis le munschi Muhammad Mahmud ulhaçan parla du titre de *schâhinschâh* (impératrice) de la Reine Victoria; et il expliqua en abrégé ce qu'avait exposé Mr. Disraëli, grand vizir d'Angleterre (aujourd'hui Earl of Beaconsfield), au Parlement. Il assura que les *ra'âyas* de l'Inde, bien loin d'être mécontents de ce titre, en seront au contraire très-satisfaits, et qu'il faudra, aussitôt qu'on en aura proclamé dans l'Inde l'annonce officielle, que les sujets indiens de la Reine lui envoient une adresse de félicitation. »

La Société *Islâmiya* de Calcutta, qui existe depuis quatorze ans sous les auspices du gouvernement et qui se compose des membres les plus distingués de la communauté musulmane, est allée le 20 avril dernier offrir des félicitations au nouveau gouverneur général, qui l'a assurée qu'il coopérerait de son mieux aux vues généreuses de la Compagnie pour l'amélioration de la communauté musulmane. Il a reconnu tout le bien qu'elle avait fait jusqu'ici en établissant des bibliothèques et des salles de lecture pour répandre parmi les musulmans l'instruction dont le manque était seul cause de ce qu'au commencement de la domination anglaise on n'avait pas eu recours à leurs services, ce qui n'a plus lieu maintenant (1).

La Société islamique (*Anjuman-i Islâm*) de Bombay est très-prospère. Elle a présenté le 24 août une adresse à Sir Salar Jang, à son retour dans l'Inde par Bombay, pour le féliciter sur son heureuse arrivée. Cinquante membres de la Société étaient présents, ayant à leur tête le président Camar uddin Taïyab Ji. Sir Salar a remercié la Compagnie de son attention, et il a exprimé la sympathie qu'il éprouvait pour elle. Il est reparti le 25 août pour Haïderabad, où il a été reçu avec la joie la plus vive (2).

(1) *Panjâbî* du 6 mai 1876.
(2) « Indian Mail » du 15 et du 25 septembre 1876.

De son côté, la Société islamique de Lakhnau a manifesté son existence en publiant son règlement (*dastûr*) en urdu (1).

Sous le titre d'*Anjuman-i tahzîb*, il a été établi à Cawnpur une Société qui a pour but de pourvoir à l'éducation et à l'instruction des orphelins musulmans. Un autre objet que cette Société a en vue, c'est de réparer les mosquées et de les entretenir en bon état, de mettre des seaux et des cordes aux puits qui sont auprès de ces édifices. Plusieurs mosquées ont été réparées par les soins de cette Société, et elle a l'intention d'en réparer d'autres. Quant aux enfants musulmans qui sont orphelins et que le gouvernement avait confiés à des chrétiens, la Société devra s'en charger, et leur donner une éducation et une instruction complètes (2).

Le lieutenant gouverneur du Penjab et le commissaire de Lahore ont déployé beaucoup de générosité et de bonne volonté pour une chose dont tous les musulmans sont très-satisfaits. Voici ce dont il s'agit. La mosquée dorée (*Sonharî masjid*) de Lahore était depuis longtemps ruinée et hors de service, et on en avait en vain demandé à plusieurs reprises la réparation au gouvernement. Or, auprès de cette mosquée il y a trente boutiques qui appartiennent au gouvernement et qui sont louées annuellement cinq cents roupies. Beaucoup d'habitants de Lahore ont adressé collectivement une pétition au gouvernement, demandant qu'on appliquât à la réparation de la mosquée le montant du loyer de ces boutiques. Ce désir a été pris en considération par le gouverneur, et il est maintenant à espérer que l'argent qu'on retirait de ces boutiques sera employé à la réparation et à la mise en état de service de la mosquée susdite, et qu'elle sera ainsi conservée longtemps encore (3).

---

(1) En 6 pages in-8°, en 1875.

(2) *Panjâbî* du 11 mars 1876.

(3) *Awadh Akhbâr* du 25 janvier 1876, d'après le *Rohilkhand Akhbâr*.

Le *'Aligarh Akhbâr* (1) fait observer, d'après le *Pioneer*, que l'Angleterre est la première puissance musulmane du monde; car elle a dans l'Inde cinquante (2) millions de musulmans qui lui sont soumis. Dans le Bengale seul il y a plus de musulmans qu'on n'en trouve en Turquie et en Égypte, pays qui sont censés musulmans.

Les musulmans sont, malheureusement pour eux, divisés en plusieurs communions, si je puis me permettre d'employer cette expression chrétienne à leur égard; et ces divisions existent dans l'Inde. Il y a d'abord les *sunnis* ou sunnites, qui se considèrent comme « orthodoxes », puis les *schi'as* ou schiites (3), considérés comme « dissidents », et enfin les *wahâbî* ou wahabites, qui sont les « radicaux musulmans ». Dans l'Inde, les musulmans éclairés de ces trois groupes vivent en assez bonne intelligence, et le musulman libéral Saïyid Ahmad Khân les admet sur le pied d'égalité dans son grand *Madraçat ulislâm*. Cependant les schiites du Penjab réunissent des fonds pour établir une école de leur secte à Ambala.

De même que dans l'Église chrétienne des âmes généreuses cherchent depuis longtemps les moyens de réunir les

---

(1) N° du 5 mai 1876.

(2) *'Aligarh Akhbâr* du 25 août 1876.

(3) On nomme aussi les *schi'as* imamiens, parce qu'ils ont une grande dévotion envers les douze imans, spécialement envers le dernier, Muhammad Mahdi ou « le chef », qui disparut à l'âge de douze ans et qu'ils croient devoir revenir à la fin du monde avec le Christ, et c'est ainsi qu'ils sont aussi nommés *mahdiyâ* « mahadiens ». C'est sous ce dernier nom qu'on a désigné le Pathan qui assassina, à Haïderabad, par fanatisme sectaire, pendant le séjour du Prince de Galles dans l'Inde, le munschi du Nizam, qui était sunnite, pendant qu'il faisait sa prière dans une mosquée. Les dernières insurrections dans la Turquie d'Europe sont, sans doute, cause que le bruit a été répandu dans l'Inde que des musulmans de Bombay avaient reçu des lettres de la Mecque annonçant l'apparition de l'iman Mahdi et une guerre religieuse générale, suivie du *millenium* musulman. Quoi qu'il en soit, les schiites ont fait, dans les mosquées, des prières spéciales à cette occasion.

Églises, ainsi dans l'islamisme un excellent saïyid, Ulfat Huçaïn, de Dehli, a adressé au *Panjâbî* (1) une lettre pour indiquer ce qu'il y aurait à faire pour obtenir un rapprochement entre les sunnis et les schi'as. « Il faudrait, écrit-il, qu'on ne dît jamais rien contre les compagnons du Prophète ou contre ses femmes ; qu'on n'employât jamais en parlant des adversaires les expressions de *râfizî* « hérétique » ou *khârijî* « schismatique » ; qu'on s'abstînt, conformément au Pentateuque, de manger du lièvre, des coquillages, du paon et du perroquet ; d'assister aux cérémonies du muharram, à moins qu'elles ne soient conformes à la loi ; et d'observer les fêtes de la naissance et de la mort du Prophète. Quant à l'imamat du douzième imam, il est intérieur et non extérieur.

» Dans tous les cas, il faut éviter le fanatisme de part et d'autre, il ne faut pas se maudire et s'injurier. On peut laisser aux sunnites morts leur turban ; mais mettre un Coran dans le cercueil, c'est un manque de respect. Dans tous les cas, il faut demander à Dieu d'amener l'accord de tous les musulmans et de noircir le visage des hypocrites. »

Toutefois, malgré tous ces bons avis, à la suite d'une échauffourée sanglante qui a eu lieu à Haïderabad entre les sunnis et les schi'as, imamiens ou *mahdiyiah*, on dit que Sir Salar Jang a l'intention de renvoyer de la ville les sunnis pathans, qui y sont au nombre de dix mille (2).

L'islamisme continue à faire des progrès dans l'Inde. On s'imagine généralement que les femmes y sont opposées, et que ce sont plutôt les hommes qui l'adoptent. Le contraire est récemment arrivé dans le Sind, car nous apprenons que dans cette province la plupart des femmes ont adopté l'islamisme (3).

---

(1) N° du 17 juin 1876.
(2) « Indian Mail » du 13 mars 1876.
(3) *Awadh Akhbâr* du 21 novembre 1875.

A Kattywar, un jeune Hindou s'étant fait musulman, sa famille est allée chez son tuteur se plaindre de cette sorte d'apostasie ; mais il paraît que la famille a été calmée par le don qui lui a été fait de trois mille roupies (7,500 fr.) (1).

J'avais bien raison l'an passé (2) en disant que ce ne pouvait être qu'à l'ouvrage de Mr. R. B. Smith, intitulé « Mohamad and Muhamadanism (3) », que se rapportait ce que dit le *Panjâbî* « des membres recommandables des autres religions et des savants d'Angleterre qui ont écrit en faveur de l'islamisme et dont les ouvrages ont même été traduits en hindoustani ». En effet, je trouve dans l'*Awadh Akhbâr* (4), sous le titre de « Bonne nouvelle pour les musulmans », la confirmation de ma conjecture ; nous y lisons une lettre que le savant professeur d'arabe, de persan et d'hindoustani de l'Université de Dublin, Mir Aulad Ali, a adressée au munschi Nawal Kischor, directeur du journal, qui avant de l'insérer dit qu'on distingue, *parmi les ouvrages que les savants écrivent de temps en temps en faveur de l'islamisme* (5), un livre considérable publié par un savant anglais (R. Bosworth Smith) et qui a eu plusieurs éditions en Angleterre ; mais les habitants de l'Inde sont, dit-il, jusqu'ici privés de le lire parce qu'il est écrit en anglais ; c'est pourquoi Aulad Ali l'a traduit en urdu et veut le publier d'abord dans l'*Awadh Akbhâr*, puis à part, afin qu'il soit connu de tous les musulmans. « Il est vrai, ajoute le rédacteur de ce journal, qu'on ne doit pas se mettre en peine de ce que peuvent penser sur notre religion ceux qui en professent une autre ;

(1) *'Alîgarh Akhbâr* du 6 octobre 1876, d'après le *Jâm-i Jamsched*.

(2) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 65 et 66.

(3) L'*Awadh Akhbâr* du 24 mai 1876 annonce longuement la nouvelle édition de cet ouvrage.

(4) N° du 22 décembre 1875.

(5) Peut-être y suis-je compris, à cause de mon ouvrage intitulé l' « *Islamisme* », dans la préface duquel je relève, tout en faisant ma profession de foi chrétienne, les absurdités qu'on a propagées contre la religion musulmane.

mais néanmoins, lorsqu'une personne étrangère à notre croyance s'énonce à son égard sans fanatisme, on en éprouve d'autant plus de joie qu'on sait que beaucoup de gens d'esprit qui habitent l'Angleterre sont d'accord là-dessus. Combien n'est-il pas à désirer que les journaux anglais de l'Inde abandonnent leurs idées étroites, en sorte qu'il y ait entre chrétiens et musulmans une union digne de gens sages (1) ! » Voici au surplus l'abrégé de la lettre du saïyid Aulad Ali, en date du 11 novembre 1875 :

« Bien que vous soyez naturellement favorable à la religion des Hindous (2), néanmoins, comme au moyen de vos publications vous avez favorisé le progrès des sciences arabes, persanes et hindoustanies, et comme par les traductions que vous avez publiées des ouvrages anglais, les habitants du monde (indien) ont reçu de grands avantages, entre autres les musulmans pour lesquels vous avez édité le noble Coran et les livres des *hadis*, ce qui fait honneur à votre caractère, j'espère que vous donnerez dans votre journal la traduction que je vous envoie de quelques idées contenues dans l'ouvrage remarquable de Mr. B. Smith. J'ai en effet l'intention de faire un choix dans cet ouvrage et de vous demander d'en imprimer de temps en temps des fragments. Puis, quand ma traduction sera terminée, je la ferai imprimer avec la permission de l'auteur. Comme depuis longtemps les Hindous et les musulmans habitent le même pays, ils vivent fraternellement ensemble, et lorsqu'on publie un ouvrage impartial sur leur religion sans aucun motif humain, mais seulement dans l'intérêt de la vérité, ils y font grande attention. C'est ainsi que l'ouvrage intitulé : « Mohamad and Muhamadanism », qui a été imprimé en Angleterre et en Amérique et qui est de nouveau imprimé à

(1) Celui qui écrit ces lignes est un Hindou, ce qui est à noter.

(2) Cette lettre est adressée au propriétaire de l'imprimerie de l'*Awadh Akhbâr*, Nawal Kischor, dont le nom seul indique la religion.

Londres, a attiré l'attention générale, comme le témoignent les articles qui ont paru sur cet ouvrage non-seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe et en Amérique. J'espère de même qu'on en insérera mes reproductions dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath, dans le *Panjâbî*, dans les journaux islamiques de Dehli, de Rampur, d'Haïderabad, etc., et même dans quelques journaux chrétiens. Il est enfin à désirer que ces passages éclectiques soient connus dans les trois présidences de l'Inde.

» Le livre de Mr. B. Smith se compose de quatre lectures ou chapitres : Introduction, Mahomet, Islamisme, Islamisme et Christianisme. Les journaux anglais grands et petits, soit journaliers, soit hebdomadaires, ont tous fait l'éloge de la capacité et de la science de l'auteur, de son équité et de sa franchise, et de l'excellence de son ouvrage. C'est ainsi que je me suis décidé à choisir dans ce livre ce qu'il m'a paru utile que mes frères musulmans connaissent et aussi les journaux chrétiens bien intentionnés de l'Hindoustan, et même spécialement quelques personnages tels que Sir W. Muir (1), afin qu'ils sachent ce qu'un de leurs compatriotes pense des musulmans, d'autant plus que l'auteur, en bien des endroits, a donné des réponses aux arguments de Sir W. Muir. Je remercie Dieu de ce qu'à la fin du treizième siècle (de l'ère musulmane) il s'est trouvé un auteur chrétien qui ait dit la vérité sur la religion de Mahomet, car jusqu'ici, que de calomnies n'avait-on pas accumulées contre elle ! »

Ici le munschi Aulad Ali prend la peine de traduire tous les articles favorables à l'ouvrage de Mr. Bosworth Smith qui ont paru dans le *Saturday Review*, l'*Athenæum*, l'*Aca-*

(1) Ce savant homme d'État a publié, entre autres, une remarquable « Vie de Mahomet » en quatre volumes in-8°, et tous les textes du Coran, en arabe et en anglais, favorables au christianisme, sous le titre de « the Testimony born by the Coran on the jewish and christian Scriptures ».

demy, le *Guardian*, l'*Examiner*, le *Daily Telegraph*, le *Daily News*, le *Westminster Review* et plusieurs autres journaux anglais. Il aurait pu y ajouter la traduction de plusieurs articles français, notamment de celui du *Polybiblion*, qui, bien que très-catholique, est, malgré quelques réserves, favorable à l'ouvrage de Mr. B. Smith. Il aurait pu même citer ce que j'en ai dit en offrant à l'Institut cet ouvrage de la part de l'auteur.

Mir Aulad Ali ajoute ensuite : « Un écrivain anglais, grand arabisant, le Dr. Badger, dans le *Contemporary Review*, s'exprime ainsi qu'il suit relativement à Mr. B. Smith (1). Le vrai but de l'auteur est de dire ce qu'exige la justice au sujet de la religion de Mahomet avec candeur et même avec hardiesse. Il était, en effet, essentiel de faire connaître la vérité sur cette religion, qui est professée par un sixième des créatures humaines et particulièrement à cause des millions de musulmans qui sont soumis dans l'Inde à l'Angleterre, et ainsi l'auteur est digne de toute louange. »

Bien que le munschi Aulad Ali diffère de Mr. B. Smith sur quelques points, il n'hésite pas à recommander la lecture de son livre à tous les Anglais qui appartiennent à l'administration ou qui y aspirent, et particulièrement aux missionnaires chrétiens. « Mahomet a eu toute sa vie la prétention d'être pour tout le monde véridique et très-véridique, et d'être le messager de Dieu (*Raçûl ullah*). Mes amis, dit en terminant le munschi Aulad Ali, que vous soyez chrétiens ou musulmans, adoptez cette profession de foi : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son envoyé*. Les musulmans et les vrais chrétiens sont d'accord pour la première partie, adoptez aussi la seconde avec Mr. Smith, savant distingué d'Angleterre. »

Enfin, comme échantillon de l'ouvrage de Mr. Smith, le

---

(1) Il est à remarquer que Mr. B. Smith n'a acquis ses connaissances sur l'islamisme que dans les livres écrits par des savants européens.

munschi donne la traduction de deux passages (1) de l'ouvrage dont il s'agit, passages que je vais reproduire à mon tour, à la fois d'après l'hindoustani et l'anglais, afin qu'on voie que les assertions de Mr. B. Smith n'ont pas la portée que leur attribue Aulad Ali. Voici d'abord le premier passage :

« De ce que j'admets que la propagation de l'islamisme a eu surtout lieu par l'épée, il ne s'ensuit pas qu'il faille la condamner par cela seul d'une manière abstraite et d'un haut point de vue. L'épée est un instrument sans pitié, mais il est certain que l'idée qu'une religion ne peut se répandre qu'au moyen du sabre, cette idée, bien qu'absurde, a été soutenue maintes fois. Quoique les Arabes fussent à demi barbares, cependant les nations qu'ils conquirent ne les considérèrent pas néanmoins comme tels. En effet, leurs guerres n'eurent pas seulement pour but le pillage et la dévastation, comme celles d'Alaric et de Genséric dans les temps anciens, de Jenghiz Khan et de Tamerlan dans les temps plus modernes ; ni comme celles d'Attila, qui était la destruction incorporée, « le fléau de Dieu », comme il se disait être, au point, assurait-il, que l'herbe ne croissait jamais sur le sol qu'avait foulé son cheval. Mais des conquêtes musulmanes il serait plus vrai de dire qu'après les premiers flots de l'invasion, là où il croissait un brin d'herbe, il en croissait deux : il en était comme de l'orage qui fertilise en détruisant ; car d'une extrémité à l'autre du monde les musulmans répandirent, avec leur religion, les semences de la littérature, du commerce et de la civilisation. Et comme ces semences par la suite des temps disparurent dans une partie du monde musulman, elles reparurent dans l'autre. Ainsi, quand elles s'évanouirent avec la fin du khalifat abbasside sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, elles prirent une nouvelle nais-

(1) Le premier, de la page 154-155 ; le second, de la page 157.

sance sur les bords du Guadalquivir et de la Guadiana. Bagdad succéda aux splendeurs et à la civilisation de Damas, le Caire à Bagdad, et Cordoue au Caire.»

Voici le second passage : « L'islamisme est-il la seule religion qui ait essayé de se propager par l'épée ? Il est vrai qu'une guerre sainte soutenue par les chrétiens est en contradiction directe avec l'esprit de son fondateur, tandis qu'une guerre du même genre est tout à fait conforme au précepte et à la pratique du Prophète ; ainsi il n'y a pas de comparaison à faire à ce sujet entre les deux religions. Les moyens autorisés par le Christ pour propager sa religion ont été seulement moraux et spirituels. Ceux qui sont autorisés par Mahomet sont d'abord l'exemple et la persuasion, et à défaut l'épée. »

Un professeur de l'Université de New-York, Mr. T. W. Draper, dans son ouvrage sur « les conflits de la science et de la religion », parle avec respect de Mahomet. Il va jusqu'à dire qu'au sixième siècle Mahomet reprit la tradition de Nestorius sur l'unité de Dieu, et que, grâce au mahométisme, le Dieu unique triompha et la doctrine de l'unité divine s'établit dans le monde. Mais il faut savoir que Mr. Draper est hostile au christianisme orthodoxe, et qu'il ne sait qu'insulter tout ce qui est vraiment chrétien (1).

On a récemment publié à Bombay un ouvrage de controverse en faveur de la religion musulmane, traduit de l'arabe sous le titre de *Zafar-i jalîl* « la Victoire éclatante », par Cutb uddin, de Dehli (2); et à Lakhnau, en 1875, une brochure musulmane en réfutation des doctrines chrétiennes par Muhammad Rukn uddin et intitulée : *Uçûl-i butlân-i Mazhab-i 'Içâî* « Principes sur la vanité de la religion chrétienne ».

Un journal de Saint-Pétersbourg nous apprend que les

(1) W. Guettée, « Union chrétienne », n° de mars 1876.
(2) In-8° de 268 pages.

musulmans s'agitent dans tout le continent asiatique, ce qui annonce que l'islamisme est bien loin de s'effacer, comme quelques personnes le croient en Europe et comme l'espère, avec tous les bons chrétiens, le savant et respectable évêque de Lincoln, le T. R. Dr. Ch. Wordsworth (1). Ce mouvement ne vise à rien moins qu'à une régénération complète de l'islamisme. Il se manifeste non-seulement en Turquie, mais à Bokhara, à Khiva, à Khokhand, à Kaschgar. En Chine, les musulmans cherchent toujours à secouer le joug chinois. Il paraît qu'ils y font de grands et rapides progrès (2), et qu'ils se préparent même, dans les provinces éloignées du centre, à une nouvelle insurrection qui sera cette fois soutenue par des tribus guerrières non musulmanes, impatientes du joug compassé de l'empire dit « Céleste ». Dans le Tonquin il y a cinquante mille musulmans habillés à la chinoise, mais fidèles à leur religion. Ils y ont dix mosquées dans lesquelles ils font leurs prières (3). Dans l'Inde ils savent se faire craindre et obtenir des concessions du gouvernement anglais; partout enfin il y a chez eux un véritable réveil qui semble excité par le dédain européen.

Yacub Khan, chef de Khaschgar, a accueilli avec honneur le neveu du gouverneur de Moméin qui, avec une trentaine de ses officiers, mourut l'épée à la main pour soutenir l'indépendance musulmane, et il a témoigné l'intention de recevoir volontiers les réfugiés musulmans de la Chine (4).

A Lakhnau, le 8 novembre 1875, Mirza Kalb Ali Khan fit une conférence devant beaucoup de notables indigènes et Européens, dont l'*Awadh Akhbâr* donne la liste (5), sur un

(1) « The Mohamedan Woe, and its passing away, a sermon », in-8°, 1876.

(2) *Panjâbî* du 12 juillet 1876.

(3) *Awadh Akhbâr* du 30 avril 1876.

(4) « Indian Mail » du 12 juin 1876.

(5) N° du 12 novembre 1875.

voyage d'un an et demi qu'il a fait en Europe. On fut charmé des détails dans lesquels il entra sur les merveilles de la ville de Londres et sur le gouvernement anglais, sur la *belle* ville de Paris et sur celle de Constantinople, où il assista à la fête du *duhâ* (1). Le Mirza a l'intention de publier cette conférence, qui ne manquera pas d'être lue avec intérêt.

Les musulmans de Calcutta et de Madras, ces derniers à la suggestion du prince d'Arcate, ont accompli des cérémonies funèbres à propos de la mort du sultan Abdul Aziz. Apparemment la chose a eu lieu avant qu'on eût appris que le sultan s'était suicidé, car les musulmans de Bombay, qui voulaient aussi offrir des prières solennelles au sujet du même décès, en ont été empêchés par le cazi à cause de ce suicide (2), et ils ont dû se borner à des prières sans solennité pour demander à Dieu de pardonner ce crime (3). Et à ce propos je dois dire que les musulmans de l'Inde sympathisent avec ceux de Turquie dans la guerre actuelle, et qu'ils ont ouvert une souscription pour contribuer aux frais énormes qu'elle occasionne. L'*Awadh Akbhâr* du 16 août, après avoir donné la liste des souscripteurs de l'empire ottoman, en tête desquels se trouve le sultan pour un lakh cinquante mille roupies et la sultane *Walîda* pour cinquante mille roupies, engage les musulmans de l'Inde à suivre leur exemple. Il y a plus, car on a annoncé qu'il s'est tenu à Bombay le 24 septembre un grand meeting de musulmans, dans lequel il a été résolu d'adresser à la Reine une pétition afin de la prier de ne faire dans sa politique aucun changement qui puisse tendre au démembrement de l'empire turc. Il a été tenu un autre meeting de musulmans à Cal-

---

(1) Ou « fête du sacrifice », qu'on nomme aussi *bacar'îd* « fête du taureau ». Elle est célébrée le 10 du *zîhijja*, douzième mois musulman.

(2) « Indian Mail » du 4 février 1876.

(3) Voir le *fetva* dans « l'Islamisme », p. 192.

cutta pour faire acte à la fois de sympathie envers la Turquie et aussi de dévouement à l'impératrice de l'Inde. Plusieurs autres manifestations du même genre ont eu lieu.

Venons-en aux conversions à l'islamisme dans l'Inde. Et d'abord je dois remarquer que les musulmans se sont maintenant multipliés plus même qu'ils ne le firent pendant leur suprématie. Que dis-je? des Européens se joignent à eux. Cette année encore j'ai à signaler quelques conversions. Voici en quels termes l'*Awadh Akhbâr* (du 2 juin 1876) en annonce une : « Thomas William Pradiston, City magistrate, de Londres, fait savoir qu'il a eu l'honneur d'être reçu dans l'islamisme le 22 mai passé. »

« A Calicut, un fonctionnaire de l'État qui venait de Rangun, dit le *Dabdaba-i Sikandarî* (1), a embrassé solennellement dans la mosquée cathédrale la religion musulmane. »

« Un musulman, nommé Ramazan Khan de Suhagpur, dans le zila' de Hoschangabad, trompé, dit un journal hindoustani (2), par MM. les missionnaires, était devenu chrétien; mais peu de temps après il en eut du regret, et il eut le bonheur de rentrer dans le sein de l'islamisme.

VERS.

« Il allait tout droit à la Caaba; mais il fut retardé dans le chemin; c'est qu'il y avait là des serviteurs des idoles. Grâce à Dieu, tout a bien fini. »

Un journal d'Aoude donne une singulière nouvelle. Il nous fait savoir qu'en juin dernier un Irlandais s'est adressé au magistrat de Lakhnau pour obtenir la permission de se faire musulman.

Mais ce qu'il y a de bien plus extraordinaire que tout cela, c'est la conversion à l'hindouisme d'un jeune Anglais

(1) N° du 17 juillet 1876.
(2) L'*Awadh Akhbâr* du 21 juillet 1876.

de Simla, qui s'est fait jogui (1) et s'est mis sous la direction spirituelle du desservant d'un temple hindou situé au sommet du mont Iako (2).

VII. J'ai, l'an passé (3), entretenu mes lecteurs, avec quelque étendue, des missions protestantes de l'Inde. Comme appendice à ce que j'en ai dit, je vais maintenant traduire ce qu'a écrit à ce sujet le journal indigène, quoique écrit en anglais, « The Pioneer » :

« L'histoire des jésuites, lit-on dans ce journal (4), est une longue suite de merveilleux exploits de propagande. Dans la Chine, dans le Paraguay, dans l'Inde, ils sont inconcevables. On les a accusés d'adapter le christianisme à l'intelligence de ceux qu'ils voulaient convertir, et d'avoir adopté des cérémonies et des rites païens qui à la longue détruisaient leur œuvre. A cela on peut répliquer que sans ces concessions ils n'auraient pu s'attendre à aucun résultat et qu'un maître doit approprier sa méthode à ses élèves. L'esprit tolérant des missionnaires jésuites est préférable à la bigoterie des ecclésiastiques protestants, dont il a été dit qu'ils agissent souvent comme s'ils voulaient choquer les préjugés des peuples, et qui représentent à ceux d'une croyance différente le christianisme actuel comme une réunion de doctrines définies, mais mystérieuses, qu'il faut accepter entièrement ou pas du tout.

» On apercevait un esprit tout différent dans François-Xavier et dans Schwartz. Le premier adopta les habitudes et la mince nourriture des ascètes indiens, le second toléra parmi les convertis la distinction des castes. L'un et l'autre

(1) « Pénitent », nom général qu'on donne aux faquirs hindous.

(2) *'Aligarh Akhbâr* du 4 août 1876.

(3) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 84 et suiv.

(4) « Indian Mail » du 25 mars 1876.

cherchaient à se rapprocher le plus possible de l'esprit de leurs élèves et à les élever peu à peu à leur propre niveau. C'est en quelque façon d'après le même système que certains missionnaires se bornent presque exclusivement à l'éducation. Ils ont appris à reconnaître l'hindouisme comme un corps de croyances et d'idées qui, bien que logiquement absurdes, sont trop fermement mêlées avec les fondements de la société pour qu'elles puissent en être arrachées tout à coup. La société doit être améliorée et recevoir une sorte d'éducation avant de consentir à renoncer aux superstitions du passé. Jusqu'alors une religion plus élevée ne pourra être reçue, ou, si elle l'est, elle ne le sera que d'une manière imparfaite et défigurée. Comme instituteurs, les missionnaires protestants ont obtenu dans l'Inde un remarquable succès. En comparant leurs écoles avec celles qui sont sous la surveillance de l'État, on n'aurait qu'un témoignage insuffisant de ce qu'elles ont accompli ; mais nous devons jeter un coup d'œil en arrière sur les trente dernières années, pour voir combien le mouvement concernant l'éducation s'est répandu dans l'Inde. Nous trouverons alors que les chefs du mouvement ont été des missionnaires, ou du moins que c'étaient des missionnaires qui les soutenaient ; on peut donc dire que, dans tous les cas, c'est aux travaux des missionnaires qu'on doit surtout l'instruction et la civilisation européennes dans l'Inde. Toutefois les missions ont échoué dans leur attaque directe contre l'hindouisme. Il paraît incontestable que les doctrines distinctives que les missionnaires envoyés par des sociétés d'Europe sont chargés d'enseigner ne seront jamais celles des peuples de l'Inde. L'hindouisme, dans sa forme actuelle, paraît destiné à cesser d'exister, mais il paraît non moins certain que le christianisme ne le remplacera pas (1). Ce qu'il y a maintenant de

(1) Loin d'admettre ces opinions du « Pioneer », je les crois fausses. D'ailleurs, le rédacteur de ce journal me paraît être un Hindou libre

vie dans la pensée indienne s'occupe, soit d'idées antichrétiennes, soit d'un système de morale qui repose sur d'autres bases que sur des bases surnaturelles. Il a été remarqué par d'ingénieux critiques que la littérature chrétienne indigène ne montre aucun signe de pensée indépendante ou d'enquête judicieuse. On n'y sent que la saveur d'une lourde orthodoxie. Il semble qu'on devrait s'attendre à ce que la nouveauté des doctrines ferait naître des observations et des débats au moins chez quelques-uns des convertis, mais la chose n'a pas eu lieu, ce qui prouve le peu de consistance de l'*Église* indigène. Ce sera un jour heureux pour les missions de l'Inde lorsque la littérature chrétienne indigène deviendra critique aussi bien que dogmatique. »

Il est vrai que, malgré toutes les peines que se donnent et les sommes que dépensent les membres des communions chrétiennes non romaines confondus sous le nom de *protestants* pour l'œuvre des missions, elles n'avaient encore fait dans l'Inde, en 1872, que trois cent dix-huit mille trois cent soixante-trois conversions parmi les indigènes, tandis que vers la même époque, lors du concile du Vatican, on comptait dans l'Inde un million soixante-seize mille cent deux catholiques (romains). Toutefois, d'après le dernier recensement officiel, il n'y avait que huit cent quatre-vingt-seize mille six cent cinquante-huit chrétiens (1). Quoi qu'il en soit, les missionnaires catholiques ont évangélisé l'Inde depuis bien longtemps, tandis que ce n'est, relativement,

---

penseur. Ses considérations ne doivent pas décourager les missionnaires :

Boundless as ocean's tide,
Rolling in fullest pride,
Through the world, far and wide
Let then be light.
(Hymns ancient and modern, n° 220.)

(1) L' « Indian Mail » du 9 septembre 1876 ne porte qu'à deux cent soixante-six mille trois cent quatre-vingt-onze le nombre des chrétiens indigènes de l'Inde.

que récemment que les protestants ont voulu rivaliser de zèle avec les catholiques. Maintenant même les catholiques font encore beaucoup de prosélytes, et en 1875 les recettes pour l'œuvre de « la Propagation de la foi » se sont élevées à cinq millions sept cent quatre-vingt-quinze mille quatre cent soixante-trois francs.

Les protestants n'ont que quatre évêques, tandis que les catholiques en ont vingt, dont un archevêque à Goa; mais tandis que non-seulement les évêques, mais les prêtres catholiques, sont, sauf très-peu d'exceptions, des Européens, on comptait, à l'époque mentionnée plus haut, trois cent quatre-vingts Indiens ordonnés prêtres de l'Église anglicane. L'œuvre des missions protestantes, je dois le dire dans l'intérêt de la vérité, bien que je sois catholique, n'offre donc pas un véritable insuccès, comme le veut le *Pioneer* (1), et dans tous les cas les missionnaires amènent indirectement les Indiens au christianisme, ainsi qu'on vient de le voir, au moyen de leurs écoles, qui sont au nombre de trois mille quatre cent cinquante et une (2). Espérons donc la conversion des Hindous, ce qui serait pour eux la meilleure réalisation des visions de leurs oracles, l'accomplissement des désirs de leurs sages. Elle dégagerait le bien du mal, elle dissiperait les nuages qui leur cachent la face du vrai Dieu, et on peut dire à ce sujet avec le Rév. R. Caldwell (3) :

> Immortal east ! dear land of glorious lays!
> See here the « unknown God » of thy unconscious praise.

Le bouddhisme, dont on vante avec juste raison l'humanité et la compassion, et qui à l'extérieur ressemble au chris-

---

(1) Il a paru un ouvrage pour réfuter cette opinion. Il est intitulé : « Have missions to the heathen been a failure? An answer to some popular objections. By the Rev. A. R. Symonds. »

(2) « Present results and future prospects of existing missions in India », p. 44 et 27.

(3) « Relation of christianity to hinduism », p. 55.

tianisme romain, vaut moins encore en réalité que l'hindouisme, car il ne prêche que l'athéisme, le nihilisme et le désespoir (1).

L'islamisme, qui annonce le vrai Dieu vivant, les récompenses et les peines futures, est donc bien au-dessus de ces religions si évidemment fausses. Comme il est fondé sur la Bible, il semble en préparer le triomphe, mais c'est précisément parce qu'il est plus rapproché de la religion chrétienne qu'il y est plus hostile, convaincus que sont les musulmans qu'ils possèdent la vérité tout entière, tandis que le christianisme seul est le vrai interprète de Dieu pour l'homme. Ne disons donc pas avec Longfellow :

. . . . . In the sight of God
Perhaps all men are heretics. Who dare
To say that he alone has found the truth?

Dans un savant écrit sur le « Progrès comparatif des missions anciennes et modernes (2) », le Rév. J. B. Lightfoot combat l'idée généralement reçue que les missionnaires actuels ne font pas ou presque pas de prosélytes dans l'Inde, tandis que les anciens apôtres chrétiens, comme on vient de le voir, en firent un très-grand nombre ; car on sait que saint François Xavier et ses compagnons convertirent cinq cent mille Tamouls, et les Hollandais trois cent mille Singalais ; mais c'est qu'ils avaient affaire à des populations peu avancées en civilisation ; ils étaient favorisés par les princes du pays, ils ne touchaient pas au régime des castes, et d'ailleurs il n'y avait pas de musulmans dans les parages où ils exerçaient leur zèle. La diffusion du christianisme est nécessairement lente chez un peuple où la religion est essentiellement mêlée à toute la vie civile. Il en fut de même dans l'empire romain ; mais alors comme aujourd'hui la qualité compensait souvent ce qui manquait en quantité, car

(1) *Ibid.*, p. 13.
(2) « Comparative progress of ancient and modern missions. »

on cite des exemples frappants de conversion chez des Hindous et même chez des musulmans très-instruits. On trouve même quelquefois la quantité, puisqu'en Birmanie on comptait déjà, en 1861, soixante mille chrétiens (non catholiques romains). Il est de fait que le manque d'unité dans le christianisme fait tort à la propagation de l'Évangile, comme, au commencement de l'Église, les ébionites, les basilidiens, les ophites, les valentiniens, les marcionites, etc., y firent du tort.

Le christianisme dans l'Inde doit avoir un cachet particulier. L'extrême gravité et les longs sermons anglais ne lui conviennent pas; il faut donner un peu plus aux sens, mais sans tomber dans l'excès contraire. Sir H. E. Bartle Frere, ancien gouverneur de Bombay, qui a accompagné dans l'Inde le Prince de Galles, a dit dans une conférence, en 1872 (1): « La prédication du christianisme dans l'Inde, au milieu de cent soixante millions d'Hindous et de musulmans civilisés et industrieux, opère des changements moraux, sociaux et politiques, bien plus extraordinaires pour leur étendue et leur rapidité que tout ce qui s'est passé dans l'Europe moderne. »

Le caractère oriental de la Bible convainc heureusement les Indiens que la religion qu'annoncent les missionnaires n'est pas une religion anglaise, comme le peuple indien pourrait le croire. Le Rév. J. Long (2), de Calcutta, l'a bien prouvé dans son attachant ouvrage sur « les vérités scripturales élucidées par les usages et les proverbes orientaux » (3), dont il prépare une nouvelle édition très-augmentée.

A Dehri-sur-le-Sone, le 20 octobre 1875, la conversion

(1) « The Value of missions in India », p. 14.

(2) Ce célèbre missionnaire a fait, au Congrès des orientalistes de Saint-Pétersbourg, auquel j'ai regretté de ne pouvoir assister, une intéressante lecture sur la langue primitive des Aryas et les langues qui en sont dérivées.

(3) « Scripture truth in oriental dress. »

au christianisme du Dr. G. C. Roy a eu lieu solennellement à l'église chrétienne, sous la présidence du Rév. W. Wilkinson, qui lui a donné le baptême, pour lequel deux ingénieurs ont été ses parrains (1). Celle d'un kschatrya, à Peschawar, a été très-remarquée (2); enfin il est beau de voir un brahmane se convertir au christianisme, mais surtout un brahmane comme Subrah Mangam, dont la généalogie remonte à trois mille ans, rejeter loin de lui son cordon distinctif et refuser toute distinction honorifique depuis son accession au christianisme (3).

Ces conversions me rappellent celle du babu Gamendra Mohan Tagore, de Calcutta, qui produisit d'autant plus de sensation qu'il fut déshérité par son père, Hindou distingué, auteur de plusieurs ouvrages, dont j'annonçai le décès dans mon discours d'ouverture de 1868 (4). J'ai eu le plaisir de voir à Paris, amené par le Rév. James Long le printemps passé, cet édifiant converti, aussi bien que ses deux aimables filles et leur compagne miss S. Woodhams. Heureusement, il n'est pas resté sous le coup de son exhérédation; il a pu faire casser, quant à ce qui le concernait, le testament de son père, et il lui reste ainsi une immense fortune. J'ai sous les yeux ses « Thoughts by a christian brahman, on the position and prospects of religion in India », publiés à Londres en 1871. Cet opuscule est dédié aux chrétiens indigènes de l'Inde, et il exprime en même temps la foi vive de l'auteur et l'espérance que l'Inde devra à la religion chrétienne sa régénération.

L'Église indigène indienne se compose, comme nos Églises d'Europe, de communiants et de non-communiants, c'est-à-

(1) « Indian Mail » du 20 novembre 1875.
(2) *Aligarh Akhbâr* du 22 septembre 1876.
(3) Georges Trevor, « Times » du 1er janvier 1876.
(4) « La Langue et la littérature hindoustanies de 1850 à 1869 », p. 451 et 452.

dire des chrétiens qui s'approchent du sacrement de l'Eucharistie et de ceux qui négligent de le faire. Les missionnaires sont très-sévères pour admettre à la communion les natifs baptisés ; aussi se félicitent-ils de l'accroissement visible des communiants qu'on remarque dans l'Église indigène. On y trouve même des chrétiens très-édifiants, tant parmi les hommes que parmi les femmes, qui rappellent ceux de la primitive Église. A l'exemple aussi des chrétiens de ce temps, on a vu de jeunes convertis détruire les idoles que vénéraient leurs ancêtres et leurs pères (1).

Cette année encore, le Rév. R. Clark a bien voulu m'adresser son dix-septième Rapport pour 1875 (2) de la mission anglicane d'Amritsir, par lequel nous apprenons qu'après vingt-quatre ans d'expérience il se trouve heureux d'avoir été choisi pour les honorables fonctions de missionnaire, et d'avoir pu établir une Église indigène chrétienne dans un pays païen, à Amritsir, le centre même de la religion des Sikhs, et dans plusieurs stations aux environs de cette ville. Le christianisme y a même acquis une sorte de pouvoir indigène, et il l'a désormais dans toute l'Inde. On compte dans ces parages quatre ecclésiastiques natifs, y compris l'ex-musulman Imad uddin, qui a donné dernièrement à Agra, en plein air, des conférences en hindoustani-urdu.

Le rapport d'Imad uddin, écrit comme toujours en urdu, confirme les assertions du Rév. R. Clark. On y voit malheureusement la confirmation de ce que j'ai dit bien des fois, qu'il est fort difficile de convertir les musulmans, et que s'ils se font chrétiens dans un mouvement d'heureux entraînement, ils retournent souvent à leurs premières erreurs. Ils reviennent cependant quelquefois de nouveau au christia-

(1) « Report for 1875 of the Society for the propagation of the Gospel », p. 26.

(2) The seventieth Report of the Umritsir mission of the Church missionary Society ». Lahore, 1875, in-8° de 57 et XVII pages.

nisme, comme l'a fait Abd ullah, l'ancien éditeur du journal hindoustani de Lahore le *Koh-i nûr*. D'autres persistent honorablement dans leur conversion et résistent à toutes les influences. Il y en a enfin qui deviennent eux-mêmes prêtres, comme ceux qu'ordonna l'évêque de Calcutta, feu Mgr Milman, à sa visite à Amritsir en novembre 1875; mais ceux-là sont rares. Il y en a davantage qui, convertis intérieurement, n'osent faire profession ouverte du christianisme, comme en Europe bien des prétendus libres penseurs sont au fond très-croyants. C'est ainsi qu'un vieux maulawi Husn Schah, professeur d'arabe à l'Université de Lahore, mourut avec son « Common Prayer » en urdu sous son traversin, en exhortant son fils d'avoir plus de courage que lui et de confesser ouvertement sa foi en Jésus-Christ. Quant à Imad uddin, il continue de s'occuper, soit comme prédicateur, soit comme auteur, à répandre « la Bonne Nouvelle ». Ce fut lui qui fut chargé par l'évêque de Calcutta, à sa visite à Amritsir, de prêcher devant lui en urdu le sermon de l'ordination, le 28 novembre 1875. En dernier lieu il s'est occupé, avec le Rév. R. Clark, de la publication d'un commentaire de l'Évangile de saint Matthieu et des Actes des Apôtres.

Certains Sikhs considèrent la doctrine chrétienne comme le vrai *gniân* (savoir), sorte de charme magique qu'ils demandent aux missionnaires de leur apprendre; mais la généralité du peuple considère les missionnaires comme des barbares et se cache à leur approche; cependant, au moyen des livres en langue usuelle, ils peuvent préparer la voie à des explications verbales, et par suite à des conversions.

Le récit de quelques conversions d'Hindous est tout à fait intéressant; ce sont souvent des ennemis déclarés du christianisme qui, comme saint Paul, ont été tout à coup touchés par la grâce; d'autres fois, c'est, comme dans le cas d'Imad uddin, après toutes sortes de tentatives infructueuses pour se retremper dans la foi de leurs pères. Souvent on est touché par la religieuse résistance des nouveaux convertis aux

arguments et même aux larmes d'un père, d'une mère, de frères et de sœurs.

Il y a dans ces parages des écoles tenues par les missionnaires, où les enfants apprennent les dix commandements, le catéchisme en vers rimés, pour qu'ils le retiennent plus facilement, et à chanter des cantiques et des hymnes en hindoustani sur des airs indiens. On leur apprend aussi, cela va sans dire, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la géographie de l'Inde. Enfin il y a des pensions ou plutôt des orphelinats pour les enfants des deux sexes, où sont généralement reçus de pauvres enfants abandonnés par leurs parents aux soins des missionnaires après les ravages du choléra. Bref, l'œuvre des missions à Amritsir a un résultat réel et vraiment important. Des dames chrétiennes zélées s'introduisent dans les écoles indigènes des jeunes filles, leur lisent le Nouveau Testament et leur font entendre des hymnes chrétiennes; elles agissent de même dans les *zanânas*, et elles inculquent ainsi tout doucement les vérités chrétiennes aux Hindous, aux Sikhs et aux musulmans. A Bombay, il y a le « Medical Missionary Society », qui fait également beaucoup de bien (1).

J'ai reçu du même Rév. R. Clark le huitième rapport du « Penjab religious book Society » dont il est secrétaire, rapport qui s'étend du 1er novembre 1874 au 31 octobre 1875. Parmi les fonctionnaires de l'œuvre, je distingue plusieurs convertis hindous, tels que le Rév. K. C. Chatter Ji, Daoud Singh, Chandu Lala, le babu Radha Raha; mais un seul musulman, Imad uddin, dont je viens de parler. Je ne m'occuperai pas de la partie financière du rapport, mais seulement de la partie littéraire qui se rapporte à l'hindoustani tant urdu qu'hindi. Je vois ainsi qu'on a vendu ou distribué six mille neuf cent soixante et onze volumes urdus et deux

(1) « Indian Mail » du 15 septembre 1876.

cent soixante-cinq hindis, huit mille cinq cent quatre-vingt-six traités en urdu et six cent soixante-dix en hindi. Le rédacteur du rapport fait savoir à cette occasion que l'hindi est fort peu usité dans le Penjab, et qu'il est probable que désormais la Société ne publiera plus rien dans cet idiome.

Parmi les livres et les traités nouvellement publiés, je me bornerai à signaler ceux qui me paraissent les plus importants, savoir, en urdu : le Commentaire de l'Évangile de saint Matthieu, dont je viens de parler, qui forme un volume in-4° de 540 pages ; le *Miftâh uttaurah* « la Clef du Pentateuque », de 158 pages, avec des illustrations pour l'intelligence du texte.

Macîh ibn ullah « le Christ fils de Dieu », traduction en 147 pages de l'ouvrage du Rév. J. Vaughan, intitulé « What think ye of Christ » (1).

En fait de traités, je dois mentionner le *Chand jawânon kâ quissa* « l'Histoire de quelques jeunes gens », de 23 pages, et le *Jûthé aur sachè ta'bîr-goyon kâ quissa* « Histoire des faux et des vrais interprètes des songes », 25 pages avec illustrations.

Il me paraît inutile de parler des autres brochures ; mais ce rapport signale plusieurs ouvrages urdus manuscrits, préparés pour l'impression, parmi lesquels je distingue un *Guît-mâla* « Collection d'hymnes », par le Rév. Dr. Ulman, dont ce tour de force annonce la capacité et la patience nécessaires pour réussir à écrire en vers irréprochables des hymnes dans une langue dont la construction est si différente de celle de l'anglais, d'où elles sont tirées ; aussi l'auteur a-t-il obtenu pour cette collection un prix de cinq cents roupies du Comité chargé de distribuer des récompenses aux meilleurs ouvrages écrits en urdu.

---

(1) On doit au même M. Vaughan un intéressant volume sur l'histoire religieuse de l'Inde, intitulé : « The trident, the crescent and the cross. » Par trident, il faut entendre « l'hindouisme ».

Le *Macîhî alcâb* « les Titres chrétiens », sermons sur les épithètes données dans la Bible aux chrétiens, par un autre clergyman à qui le comité des ouvrages urdus a décerné le second prix de deux cents roupies.

Parmi les ouvrages préparés pour la presse, je distingue avec plaisir l'inimitable livre de l'« Imitation de Jésus-Christ », attribué à Thomas à Kempis, qui, je crois, n'avait pas encore été traduit en hindoustani, et les « Confessions du grand saint Augustin ».

La Société d'éducation chrétienne pour l'Inde a tenu sa séance annuelle le 7 mai passé à Londres, sous la présidence de Lord Shaftesbury. Nous apprenons par le rapport qui y a été lu, que la Société dresse des maîtres indigènes pour instruire les enfants indiens, et surtout leur enseigner la religion; qu'elle publie des ouvrages pour leur éducation et aussi des ouvrages de littérature morale en hindoustani et dans les autres principales langues de l'Inde. Le nombre des maîtres indigènes ainsi préparés est de cent vingt-huit et celui de leurs élèves de huit mille deux cent huit. L'an passé la Société a publié cent seize différents ouvrages et en a distribué cinq cent quarante mille quatre cents exemplaires (1).

Il est toujours question de créer de nouveaux évêchés anglicans dans l'Inde, les trois évêchés actuels étant très-réellement insuffisants. Dans une réunion de la Société pour la propagation de l'Évangile, tenue à Londres le 21 janvier 1876, on a pris en considération la lettre de l'archevêque de Cantorbéry au sujet de la nomination proposée des Drs. Sargeant et Caldwell comme coadjuteurs de l'évêque de Madras. A ce sujet, le Rév. W. D. Maclagan a parlé avec beaucoup de raison de la nécessité de *déseuropéaniser* l'Église indienne, en sorte qu'elle devienne, en réalité, une Église

(1) « Times » du 9 mai 1876.

réellement indienne, bien qu'en communion avec l'Angleterre, comme autrefois les Églises gallicane, anglicane, grecque et autres, bien qu'ayant des usages divers et des liturgies particulières, n'étaient pas moins en communion avec Rome, « la mère et la maîtresse (institutrice) de toutes les Églises ».

Dans une autre réunion tenue en juin dernier au « Lambeth Palace », sous la présidence de l'archevêque de Cantorbéry, il a été exprimé le désir qu'en attendant un accroissement des évêchés dans l'Inde, on établît un évêché de mission, sorte de vicariat apostolique, à Lahore, et un autre à Rangoun. Il paraît qu'on doit nommer à l'évêché de Lahore le Rév. Francis Baring, fils de l'évêque de Durham, qui a été missionnaire en Penjab. Pour l'établissement de ce nouvel évêché, le marquis de Salisbury seul a donné mille livres sterling, c'est-à-dire vingt-cinq mille francs, au fonds nommé « Milman Memorial Fund », en l'honneur de l'évêque Milman.

« Le 14 de la lune claire de baiçakh 1933 du samwat, c'est-à-dire le 7 du mois de mai 1876, devait se tenir à Chandpur une foire (*méla*) où des personnes appartenant à toutes les religions de l'Inde exposeraient les principes de leurs religions respectives, afin que chacun, les connaissant bien, pût quitter la voie erronée où il se trouve et entrer dans le droit chemin, et qu'en connaissant tous les avantages qui en résulteront, il enlève de son cœur la rouille de l'insouciance. Beaucoup d'hommes et de femmes se réuniront là de tous côtés, et il y aura aussi vente et achat; c'est pour cela qu'on l'annonce d'avance, car il sera bon d'assister à ce *méla*, où les uns trouveront leur avantage spirituel et les autres leur profit temporel. On a l'intention de tenir chaque année cette réunion à la même époque (1).» Si on réalise cette idée, le christianisme ne pourra qu'y gagner.

(1) *Panjâbî* du 8 avril 1876.

Noël, jour commémoratif de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est célébré dans l'Inde non-seulement par les chrétiens, mais même par les musulmans, qui reconnaissent en lui « l'Esprit de Dieu (*Rûh ullah*)», et aussi par les Hindous, mais comme fête civile. A cette occasion, on offre aux autorités des vers de félicitation. Parmi celles de ces pièces de poésie que l'*Awadh Akhbâr* a publiées, je vais donner le cacida qui est adressé à Mr. Nesfield, directeur de l'instruction publique en Aoude (1) :

« Comment le vent printanier qui s'approche ne ferait-il pas entendre aujourd'hui la bonne nouvelle, pourquoi ne se répandrait-elle pas de tous côtés ?

« C'est l'heureux jour de la naissance de Notre-Seigneur Jésus, jour bien digne d'être exalté et honoré.

« Pour vous, Mr. Nesfield, autre Jamsched qui êtes sans égal et sans pareil dans le monde, que ce *Christmâs day* soit une source de joie, de félicité, de plaisir et de bonheur !

« Vous, qui êtes généreux, en sorte que la bonté est votre vêtement ; vous, qui êtes compatissant et dont le cœur est un océan de clémence !

« Vous, qui êtes bienveillant, qui possédez à un haut degré la politesse, et dont la bénignité s'étend à tous !

« Personne ne peut égaler votre justice et votre équité, et celui à qui vous avez donné un poste n'a rien à craindre de personne.

« Vous, qui êtes aussi fortuné qu'Alexandre, vous méritez d'être le commensal d'Aristote et de Platon.

« Comment les livres de science et d'art n'auraient-ils pas une grande circulation, puisque par vos soins lumineux se manifeste l'état de la science !

« Tous ces ouvrages proviennent du département de l'In-

(1) N° du 27 décembre 1876.

struction publique, que vous dirigez, et les sept climats en retirent de l'avantage.

« Il est même impossible à celui qui possède les plus parfaites dispositions, de décrire la dixième partie du dixième de vos belles qualités.

« Aussi terminerai-je ici mon discours par ce vœu : Que pour toujours, Dieu, qui est la libéralité même, vous accorde le bonheur ! »

Je trouve dans le *Panjâbi* (1), sur la religion ou plutôt sur les différentes religions qui existent dans l'Inde, un article que je suppose écrit par un wahabi, et dont je crois devoir donner ici la traduction :

« La religion est une grande chose dans le monde. Si on est sans religion, on ne peut jouir de la considération ; sans elle, le serment n'est pas valable. Quand les religions sont bonnes, elles produisent la tranquillité et sont une source d'avantages. Au lieu de nous étendre là-dessus, nous développerons en abrégé ce qui les concerne en particulier, car, quoique dans chaque religion il y ait des hommes d'esprit et qu'on y trouve de bonnes et de mauvaises gens, il y a néanmoins le plus ou le moins. Chaque religion a éprouvé quelque changement après son fondateur ; et si officiellement il n'y a pas eu de changement dans les règles et les lois, il s'est glissé dans la pratique. C'est pourquoi l'essence de l'origine de chaque religion n'est pas manifeste, parce que ceux qui y appartiennent ne comprennent pas, ou très-peu, l'intention du fondateur, et qu'à la fin la coutume a asservi la religion.

« Nous allons donc, sans égard pour les membres des différentes religions, écrire en abrégé ce qu'il y a de bien et de mal dans chacune :

« 1° Et d'abord *la religion des Hindous*. Cette religion

---

(1) N° du 10 juin 1876.

est ancienne, il ne serait pas surprenant qu'elle fût révélée. Toutefois, les usages et les pratiques du peuple l'ont maintenant avilie. Anciennement, le *schâstar* (livre) de Manou en était la règle, et c'était très-avantageux pour l'époque. Cette religion enseigne la bonté, la générosité, la patience, les bonnes mœurs. La bienveillance y est plus grande que dans les autres religions. Toutefois, les *satis*, le grand respect ordonné envers les brahmanes, l'interdiction du mariage des veuves, y sont de grandes injustices. Quant au culte des idoles, c'est une innovation : il n'y existait pas dans l'origine, parce qu'on ne trouve pas qu'il en soit question dans les Védas.

« De la religion primitive des Hindous est issue une religion (le bouddhisme) qui s'est répandue en Chine et dans le royaume de Birman. Dans cette religion, la conservation des êtres vivants est plus recommandée que dans toute autre.

« A cause de l'influence du climat, et parce que la religion des Hindous ne s'est pas répandue chez d'autres peuples, les gens de l'Hindoustan sont célèbres par leur douceur et la bonté de leur cœur. Les Hindous pensent que, d'après leur religion, il ne leur est pas permis de sortir de leur pays. Être seulement né dans l'Hindoustan leur est une cause suffisante pour n'en pas sortir. Bref, la base de la religion des Hindous réside dans les Védas : tout le reste est ajouté.

« 2° *La religion des Juifs*. Cette religion ne domine nulle part. Toutefois, elle est révélée et ancienne ; mais les Juifs sont fanatiques, singuliers, sans esprit d'indépendance, et traditionnaires.

« 3° *La religion chrétienne*. Cette religion a changé aussi en quelque façon comme la religion hindoue. Maintenant, elle se divise en deux principales branches : l'ancienne, c'est-à-dire la catholique romaine, qui adore les saints, et la nouvelle, qui est la protestante de Luther et qui ne forme que le

septième de l'ancienne. Dans cette branche aussi, on adore la croix et on croit à trois dieux. Une troisième branche est celle des unitaires, qui a à Calcutta une église. Les unitaires reconnaissent seulement Jésus (sur qui soit la paix !) comme le sceau des prophètes, mais ils ne le reconnaissent pas comme le Fils de Dieu ni véritablement Dieu. Cette secte ressemble beaucoup à l'islamisme ; c'est au point que les chrétiens fanatiques disent que les unitaires sont *à moitié* musulmans. Généralement, les chrétiens admettent la Trinité et l'expiation, mais ils ont entièrement cessé de suivre les anciens principes. Le pivot de leur loi, c'est la raison et l'usage. Ils ont laissé les choses allégoriques et ils ne considèrent que la réalité. Bref, leur enseignement et leurs actes sont bons, surtout dans la nouvelle branche ; toutefois, maintenant l'irréligion y fait des progrès de jour en jour.

« 4° *L'islamisme.* On y distingue les *sunnîs* (traditionnaires) et les *schi'as* (dissidents), entre lesquels il y a une grande différence. Quoique dans l'origine cette différence ne fût pas aussi prononcée, cependant le fanatisme l'a accrue peu à peu. L'islamisme étendit sa lumière au loin et réveilla ceux qui étaient endormis ; mais, hélas ! à cause de l'instruction défectueuse et de la négligence, les ténèbres se sont à la fin manifestées sous la lampe. Dans cette religion, on n'admet qu'un Dieu. Ceci est un grand et capital dogme, particulier à l'islamisme, dogme qui est développé avec insistance en bien des endroits du Coran. Toutefois les musulmans s'occupent peu de leur livre révélé, ils ne le lisent que par dévotion. Ils sont entrés dans des centaines de discussions sur les *hadîs* (1), le *fiqh* (2), etc., d'où aussi des légendes ont pris naissance et à la fin la faiblesse s'est manifestée.

» Les sunnis forment la branche la plus nombreuse. Il y a

(1) Les paroles de Mahomet.
(2) La loi musulmane.

chez eux comme chez les chrétiens deux partis, un ancien, mais en réalité novateur et hérétique, et l'autre (le *wahâbî*) sans innovation, c'est-à-dire celui des musulmans, qui après Dieu n'admettent les anciens prophètes que dans une certaine limite, bien qu'ils les reconnaissent comme très-respectables. Cette secte est peu nombreuse, comme celle des unitaires. Leur croyance à l'unité divine est vraie et réelle ; toutefois ils tiennent à l'extérieur de la religion, et, comme les Juifs, ils paraissent attachés aux préceptes du jeûne et de la prière. En considérant la réalité des choses, cette secte doit faire très-promptement des progrès. Si dans la secte des schi'as les sots n'avaient pas le dessus, ils progresseraient comme les sunnis, mais cette secte semble devoir rester dans l'état de décadence et d'avilissement où elle se trouve sans s'en douter.

» 5° *La secte des sofis*. En réalité, cette secte existe dans chaque religion, soit hindoue, soit musulmane, soit chrétienne, et son but est l'enseignement spirituel, en sorte que chez les Hindous, les *joguîs*, les *sâdhus*, etc., sont de véritables faquirs. Quoiqu'il n'y ait dans le Coran aucun enseignement de ces choses, toutefois le brillant allégorique du *taçawûf* (sofisme) est agréable aux gens qui ont le goût des choses spirituelles, et ils sont enlacés dans les agissements des chefs et des disciples de cette doctrine (1).

» Quoique maintenant tout le monde reconnaisse la sottise et l'entêtement des musulmans, cependant l'islamisme dans l'origine, tel qu'il est exposé dans le Coran, n'offre pas ces défauts, car après chaque prophète il y a eu des dissidences et de la décadence dans la religion. C'est ainsi qu'après Notre-Seigneur Jésus (sur qui soit la paix !) il y eut dissen-

(1) Un *tapaswî* (faquir hindou), nommé Kacidas Buwa, vient de donner un exemple de la tolérance de ces philosophes religieux, car il a fait le voyage d'Angleterre pour visiter le maharaja Dhulip Singh, bien que ce prince se soit fait chrétien.

sion et qu'il se forma beaucoup de ramifications dans la religion chrétienne. De la même manière, parmi les musulmans, après le Prophète, l'heureuse entente ne dura pas; particulièrement depuis le troisième khalifat, des querelles et des disputes commencèrent à s'élever, et il y eut même des combats entre musulmans. L'inhumanité et la sauvagerie se manifestèrent; enfin la force du sabre fut considérée comme une grande chose. Dès le treizième siècle (de l'ère chrétienne) l'islamisme s'affaiblit dans la plupart des pays. Toutefois comme toute la doctrine islamique est consignée en détail et graduellement dans le Coran, tant les principes fondamentaux que ceux qui en dérivent, et que ce livre divin comprend la loi et les préceptes, la base de l'islamisme est solide. Il peut y avoir des milliers de côtés faibles dans l'islamisme; toutefois, à cause de l'existence permanente du Coran, l'accord et la paix devraient avoir nécessairement lieu parmi les musulmans. La langue arabe (dans laquelle est écrit le Coran) est peu usitée (dans l'Inde), mais elle l'est chez les Arabes, et à cause de cela il n'y a pas de divergence entre les musulmans d'Arabie. En Perse et dans l'Hindoustan, les *mollas* (1) ont établi des différences, et ils ont propagé leur distinction particulière de maîtres et de disciples dans le but d'acquérir de l'honneur et de la considération.

» Quand les rois de l'islamisme ont commencé à être dépourvus de science et que l'épée de l'ignorance a eu généralement le dessus, les mollas ont acquis de la hardiesse, et de simples *faquîh* (2) ont mis en avant avec mauvaise intention des fraudes littéraires. Maintenant que quelques chefs (*raïs*) musulmans sont autant considérés que l'étaient les sultans, et que le Coran accompagné d'une traduction hindoustanie mot pour mot est imprimé, nous espérons que l'essence véritable de l'islamisme sera manifeste, et qu'une loi tenant un juste

(1) Corruption de *maulâ* « docteur, savant », etc.
(2) « Théologien ».

milieu entre le spirituel et le temporel aura cours. On suivra les préceptes extérieurs intelligibles à tous les musulmans, et les articles de la loi seront gravés dans le cœur. Comme les musulmans et les chrétiens ont toujours besoin les uns des autres, pourquoi ne se prêteraient-ils pas mutuellement secours pour le bien et pour la justice ? Sans cela il ne peut y avoir des deux côtés que des actes fâcheux. »

VIII. Dès novembre 1875 était mort à Lakhnau d'une maladie de poitrine, mais subitement néanmoins, Mir Nawab Munis (1), petit-fils de Mir Haçan et frère de Mir Anis dont j'ai annoncé le décès dans ma dernière « Revue » (2). Il suivait avec distinction les traces poétiques de sa famille, et comme ce fut le cas pour son frère, tout Lakhnau prit part à sa perte.

En décembre 1875 (3) est décédé à Bombay un savant très-distingué et fort respectable, John Wilson, qui m'avait honoré de sa visite, il y a quelques années, quand après un court séjour en Angleterre il traversa Paris pour retourner dans l'Inde, où il a résidé près d'un demi-siècle. Il naquit en 1804, et fut d'abord élève de l'Université d'Édimburgh ; il devint ensuite ministre du Scotch Church, et fut envoyé en 1828 par la Société des missionnaires d'Écosse à Bombay où il fonda avec quelques-uns de ses amis la Mission de l'Église libre d'Écosse. Dès lors, voulant s'occuper spécialement de la conversion des parsis, il se familiarisa avec l'hindoustani, communément parlé à Bombay, et en 1832 il y ouvrit la première école indienne indépendante du gouvernement; mais il apprit surtout le guzarati, langue usuelle des parsis, le zend et le pehlvi, leurs langues savantes. Il étudia aussi la mythologie et les antiquités de l'Inde, et il

(1) *Awadh Akhbár* du 17 novembre 1875.
(2) P. 98 et suiv.
(3) « Allen's Indian Mail », nos du 18 et du 28 décembre 1875.

enrichit souvent de ses recherches le journal de la « Branche de Bombay de la Société Royale Asiatique », à la fondation de laquelle il avait beaucoup coopéré et dont il fut d'abord président, puis président honoraire. Il fut aussi vice-chancelier de l'Université de Bombay, où le « Wilson Philological Lectureship », qui a été fondé en son honneur, en conservera la mémoire. Aucun missionnaire n'eut jamais dans la Présidence de Bombay un rang plus élevé dans l'estime publique. On lui doit nombre de savants ouvrages sur les matières orientales; j'en citerai entre autres : « The Parsi Religion as contained in the Zend-Avesta (1) », dont je tiens de lui un exemplaire; l' « History of the suppression of infanticide » ; ses « Sermons to the Parsis » ; son « Lands of the Bible ». Il a laissé sur les castes de l'Inde, qui avaient été de sa part l'objet d'études approfondies, d'importants manuscrits qui, on l'espère, seront publiés par son fils, auteur estimé lui-même et connu dans le monde littéraire par « The abode of snow ».

Le convoi funèbre du Dr. Wilson fut suivi par tous les Anglais et les indigènes riches et pauvres, Hindous, parsis, musulmans et juifs résidant à Bombay, et le Prince de Galles, alors dans l'Inde, s'y fit représenter par Sir Bartle Frere. Le service religieux eut lieu à l'Église libre. Ce fut le Rév. Mr. Stothert qui officia et récita la prière finale.

Ma « Revue » de l'an passé, dans laquelle je mentionnais l'édifiant mandement du Très-Révérend évêque de Bombay, Mgr Henry Alexandre Douglas (2), était à peine imprimée que j'apprenais la mort de cet estimable prélat à l'âge de cinquante-quatre ans seulement, car il était né en 1821, et il est décédé le 13 décembre 1875 à Londres, où il était venu rétablir sa santé altérée.

---

(1) In-8°; Bombay, 1845.

(2) « La Langue et la littérature hindoustanies en 1875 », p. 94 et suiv.

Sacré évêque de Bombay en 1869, il était le troisième évêque de cette ville. Le premier fut le Dr. T. Carr, nommé en 1837, et le second, le Dr. J. Harding, nommé en 1851. Le défunt, neveu du marquis de Queensberry, avait été d'abord élève de l'Université de Glasgow, puis du « Balliol College » d'Oxford. Il était lié d'amitié avec le respectable évêque de Brechin, Mgr. H. G. Forbes, qui ne le précéda que de quelques semaines dans la tombe. Comme lui, il rappelait par sa conduite exemplaire et par son dévouement à la religion les mœurs des premiers chrétiens (1). Ce regrettable évêque a eu pour successeur le Rév. Louis George Mylne, du « Keble College » d'Oxford, qui a été sacré dans la cathédrale de Saint-Paul le 1er mai 1876, par l'archevêque de Cantorbéry, assisté de plusieurs évêques (2), et installé dans celle de Bombay, le 6 juillet suivant (3).

J'ai maintenant à annoncer le décès encore en décembre 1875 (4) du pandit Radha Kischen ou Rao Krischn, qui avait été directeur de l'éducation du maharaja Dhulip Singh et qui, bien que savant sanscritiste, est compté parmi les auteurs hindoustanis les plus féconds. Dans ses poésies urdues il a pris le *takhallus* ou surnom poétique de *Schukr* (5), et c'est sous ce nom qu'il est indiqué dans les *Tazkiras*.

Un autre poëte urdu très-distingué, le munschi Zahir uddin Khan Nazir, mentionné dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie (6) » et dans ma « Re-

(1) « The Mission Field », nº de janvier 1876.

(2) « *The Mission Field* », nº *de juin 1876.*

(3) « Indian Mail » du *1er août 1876.*

(4) « Allen's Indian Mail », nº du 18 décembre 1875.

(5) Ce mot, qui est un nom d'action arabe signifiant « action de grâce », semblant ainsi indiquer un écrivain musulman, j'ai, mal à propos, divisé en deux articles ce que j'avais à dire dans mon « Hist. de la littér. hind. » sur cet écrivain, que j'ai mentionné sous le nom de Rao Krischn, t. II, p. 566, et sous celui de Schukr, t. III, p. 140 et suiv.

(6) T. III, p. 323.

vue de 1874 (1) », est décédé aussi en décembre 1875; l'*Awadh Akhbâr* (2) déplore sa perte et annonce qu'il donnera la liste de ses ouvrages.

Edward Thornton, mort le 24 décembre 1875, à l'âge de soixante-dix-sept ans, a été pendant longtemps secrétaire adjoint à l'« East India Board » et pendant plusieurs années éditeur de l'« Allen's Indian Mail ». Il était très-connu dans la littérature qui concerne l'Inde, par son « History of the Oriental Empire in India » et par son « Gazetteer » du Sindh et de l'Inde, qui sont très-estimés et qui lui ont acquis une réputation méritée.

Vers la même époque est décédé à l'âge de quatre-vingts ans un orientaliste anglais très-distingué, Francis Johnson, que j'avais connu particulièrement et à qui on doit un excellent Dictionnaire persan, le plus étendu de tous ceux qui existent, et qui peut servir non-seulement pour le persan, mais pour l'arabe, et en bien des cas pour l'hindoustani. Il m'avait donné un exemplaire de cet ouvrage, très-recherché et devenu fort rare.

Dès l'âge de vingt-quatre ans il était professeur de sanscrit, de télugu et de bengali à l'« East India Company's College » d'Haileybury, où je le vis d'abord dans un de mes voyages en Angleterre, et il avait conservé ses fonctions pendant trente et un ans, c'est-à-dire jusqu'en 1855, où il s'en démit et eut pour successeur M. Monier Williams, maintenant professeur de sanscrit à Oxford.

Il avait une mémoire prodigieuse, et une grande aptitude pour les langues, et chose assez rare chez les savants de notre temps, il était fort religieux. Ses deux éditions de l'*Hitopadeça*, texte, traduction et vocabulaire, ses morceaux choisis du *Mahâbhârata*, ses éditions du *Mégha-duta* et du *Gulistân*, sont précieuses pour les personnes qui

(1) P. 46.
(2) N° du 8 décembre 1875.

s'adonnent à l'étude du sanscrit et du persan, soit pour ces langues elles-mêmes, soit comme préparation à l'étude de l'hindoustani, pour laquelle elles sont si nécessaires.

Le 4 janvier de cette année 1876, est décédé à Paris Mr. Jules Mohl, qui ne s'était jamais occupé d'hindoustani; aussi ne le cité-je ici qu'en sa qualité d'abord de secrétaire, puis de président de la Société Asiatique, à laquelle il s'était identifié en même temps qu'il lui avait rendu les plus grands services. Ses rapports annuels sur les études orientales, faits chaque année pendant qu'il était secrétaire de la Société, étaient très-remarquables, et ses jugements sur les principaux ouvrages orientaux qui se publiaient dans le monde entier étaient généralement justes et impartiaux et avaient une véritable valeur. Je m'associe à ce sujet et sur les autres travaux de Mr. Mohl à ce qu'en a dit notre savant secrétaire actuel Mr. Ernest Renan, si connu du monde entier.

Le 7 mars a été signalé par une mort tout à fait inattendue et on ne peut plus regrettable, je veux parler de celle du savant et respectable évêque de Calcutta, le Dr. Milman, dont j'ai si souvent parlé dans mes « Revues », en rendant toujours justice à sa piété, à son érudition et à sa grande facilité à prêcher et à faire des conférences en hindoustani et en bengali aux Hindous plus ou moins sceptiques au sujet de leur religion. L'éminent prélat m'honorait de son amitié, et il m'avait envoyé par l'entremise de son honorable frère, le colonel Milman, une belle boîte à bétel qu'il avait achetée en Cachemyre et qui fait l'admiration de mes visiteurs. Le défunt était fils de Sir William Milman, général du génie et neveu du doyen Milman. Ce fut en 1867 qu'il fut nommé évêque de Calcutta, dont il était le septième premier pasteur. Le premier fut le Dr. T. F. Middleton, nommé en 1814, alors que ce diocèse comprenait tous les territoires britanniques dans les Indes orientales, tandis que maintenant l'évêque de Calcutta, dont l'autorité est un peu plus restreinte, est devenu évêque métropolitain et a comme suffra-

gants les évêques de Madras, de Bombay et de Colombo. Au Dr. Middleton succéda le célèbre R. Heber, puis les Drs. James, Turner, Wilson et E. L. Cotton, si malheureusement noyé dans le Gange (1). Sous l'épiscopat du Dr. Milman, ainsi qu'on a pu l'apprendre par mes « Discours » et « Revues », la religion chrétienne a fait de grands progrès parmi les indigènes, et c'est à ses efforts, réunis à ceux de feu le Dr. Douglas, évêque de Bombay, dont je viens de parler, qu'on devra surtout l'érection de deux nouveaux évêchés dans l'Inde.

Le Dr. Milman ne connaissait que son devoir; on a su après sa mort qu'il distribuait en bonnes œuvres tous ses honoraires, ne se réservant que les allocations pour ses voyages. Il suffisait pour la tâche que lui imposait ce vaste diocèse, qui aurait exigé dix évêques aussi zélés que lui, et on peut dire avec le « Friend of India (2) », qu'il est mort victime de son zèle, car dans son dernier voyage de Calcutta en Penjab il avait été exposé aux changements du chaud au froid, de la sécheresse et de la pluie. Le Très-Rév. Dr. F. Gell (3) avait été provisoirement chargé du diocèse de Calcutta, et c'est l'archidiacre Johnson, de Chester, très-estimé dans le clergé anglican, qui succède au regretté prélat, et qui a été sacré en cette qualité le 30 novembre dernier.

Malgré sa position, l'évêque Milman était également vénéré par les Hindous et par les musulmans, et tous déplorent sa mort prématurée. Il était non-seulement théologien, mais il avait prouvé par différents ouvrages son bon

(1) Voy. mon « seizième discours d'ouverture » dans « la Langue et la littérature hindoustanies de 1850 à 1869 », p. 347.

(2) « Indian Mail » du 8 avril 1876.

(3) Le Dr. F. Gell, nommé évêque de Madras en 1861, est le quatrième évêque de cette ville. Le premier, nommé en 1835, fut le Dr. Carrie, qui eut pour successeur le Dr. G. T. Spencer, en 1837, et le Dr. T. Dealtry, en 1849.

goût littéraire et la variété de ses connaissances : sa « Vie du Tasse » et sa « Conquête de la Poméranie » en offrent des exemples qui, bien que d'un genre très-différent de son grand ouvrage, « The love of the atonement », ne peuvent qu'en relever le mérite (1).

Ce fut à Rawal-Pindi, en revenant de Peschawar, à l'extrême nord de son diocèse, à quinze cents milles de Calcutta, qu'il fut saisi par la maladie qui l'emporta en peu de jours. Il avait l'intention, après avoir terminé sa visite pastorale au Penjab, de venir passer quelque temps en Europe. On attendait en effet l'évêque de Calcutta en Angleterre dans l'été de 1876, et on assure que ce voyage avait pour but de demander la subdivision de son vaste diocèse.

Le 19 mars, est décédé le brave colonel du génie Charles Chesney, principal du « Royal Indian Engineering College », dont j'avais eu l'occasion l'an passé de signaler la grande sympathie pour l'hindoustani (2). C'est après une très-courte maladie, occasionnée par un refroidissement pris dans l'exercice de ses devoirs, qu'est mort cet excellent officier, à peine âgé de quarante-neuf ans. Je n'ai pas besoin de dire qu'il est vivement regretté non-seulement par ses amis, dont le nombre était grand, mais, on peut le dire, par toute l'Angleterre, qui perd en lui un homme habile et consciencieux et qui avait donné des preuves non équivoques de sa haute capacité et de son rare mérite. Il était fils du célèbre général Chesney, dont l'exploration de la vallée de l'Euphrate a prouvé l'existence d'une route plus courte pour aller dans l'Inde que celle de la mer Rouge, et frère du colonel Georges Chesney, auteur entre autres d'un ouvrage remarquable sur la politique indienne (« Indian Politics »). Le défunt entra dans le corps du génie en 1845, et quelques mois après il fut nommé professeur d'histoire militaire à l'école d'état-major

(1) « The Guardian » du 22 mars 1876.
(2) « Revue » de 1875, p. 11.

de Sandhurst. Ce fut alors qu'il publia le « Récit critique des campagnes de Virginie et du Maryland pendant la guerre de la sécession », ouvrage qui lui valut la réputation d'un critique militaire du premier ordre.

En 1868, il publia ses « Waterloo Lectures », où il fit bon marché de la légende napoléonienne en montrant les défauts de la stratégie bonapartiste. Depuis lors le colonel Chesney publia dans diverses revues des articles importants, un entre autres sur « la Guerre suisse du Sonderbund ». On a surtout remarqué celui qui parut dans l'*Edinburgh Review* de 1871, et séparément en un volume, sous le titre de « Essays on military Biography », qu'on a surtout admiré à cause des jugements impartiaux qu'il contient sur les principaux coryphées de la guerre de la sécession américaine.

Maintenant j'ai à enregistrer la mort, arrivée aussi en mars dernier, d'un notable homme de lettres musulman décédé à la fleur de l'âge, je veux parler du maulawi Saïyid Raunac Ali, que j'ai mentionné dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie » sous le nom d'*Afsûn* (1), qui était son surnom poétique. Il avait commencé à se faire connaître par des pièces de poésie, puis il avait été collaborateur de l'*Awadh Akhbâr*, et enfin rédacteur en chef du *Pattyâla Akhbâr* (2). Il occupait un rang distingué dans la société littéraire de l'Inde, car il était doué d'une intelligence peu commune. Il était attaché à l'imprimerie de l'*Awadh Akhbâr* dès 1867. Au commencement, il corrigeait les épreuves du journal, puis il y écrivit des articles et en devint éditeur, le directeur de l'imprimerie ayant reconnu son mérite. Depuis qu'il était entré dans le journalisme, il n'avait plus fait de vers, mais il avait déjà acquis auparavant une réputation poétique par les gazals en urdu et en persan dont il était auteur. Il consultait pour ses vers urdus le schaïkh Fazl-i

(1) T. Ier, p. 136.
(2) Sur ce journal, voy. ma « Revue » de 1872, p. 45.

Ahmad, surnommé Kaïf (1), et pour les persans le khwâja Aziz uddin Aziz, qui, bien que poëte hindoustani (2), aimait aussi à écrire en persan. Nauwal Kischor, à la fois propriétaire de l'imprimerie de Lakhnau et de l'*Awadh Akhbâr*, ayant voulu établir une imprimerie à Pattyala, y envoya en 1870 pour la diriger Raunac Ali, dont les grandes qualités attirèrent l'attention du grand vizir du maharaja de Pattyala, le khalifa Muhammad Haçan Khan; aussi, lorsqu'en 1871 le souverain de cet État sentit le besoin d'avoir un journal, il en chargea Raunac Ali, qui devint ainsi rédacteur en chef du *Pattyâla Akhbâr* « les Nouvelles de Pattyala », et bien des articles qu'il y donna furent loués par l'*Akhbâr-i'âlam* de Mirath, l'« Aligurh Institute Gazette » et d'autres journaux estimés. Lorsque le raja de Pattyala alla à Calcutta recevoir de la main du Prince de Galles la décoration de l'Étoile de l'Inde (Star of India), il s'y fit accompagner par Raunac Ali, qui eut ainsi l'occasion de voir le futur empereur de l'Inde, et ce fut là qu'il éprouva les premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever à Pattyala, où il voulut retourner après avoir revu son pays natal, situé dans les environs de Lakhnau, qu'il habita longtemps. Ce fut même en cette ville qu'il se forma à écrire avec goût et pureté. Il avait su se faire aimer de tout le monde, tant il était bienveillant et affectueux de son naturel. Il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il mourut après deux mois de maladie, le 27 mars 1876. Il était marié depuis cinq ans, mais il n'avait pas eu d'enfant. Il a laissé plusieurs frères, dont le second, le munschi Mir Mahmud Ali, lui succède à la direction du journal de Pattyala (3).

Dans le mois d'avril, le maharaja de Pattyala dont je viens de parler, et dont j'ai fait connaître dans cette « Revue »

---

(1) « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 128.
(2) *Ibid.*, t. Ier, p. 270.
(3) *Awadh Akhbâr*, nos du 2 et du 9 avril.

même la générosité, spécialement à l'égard du « Mahomedan College », est décédé, ainsi que nous l'apprennent les journaux indigènes (1) dans les termes les plus sympathiques et avec les plus heureuses métaphores de l'Orient. Qu'il me suffise de dire que le maharaja Dihraj Rajeschwar, Sri Maharaja Rajagan Mihndir Singh Mihndir Bahadur, *wâli* (souverain) de Pattyala, est mort encore adolescent, à peine âgé de vingt-quatre ans, le 13 avril dernier, presque subitement, car le 9 avril précédent il avait dû distribuer les prix et les récompenses aux élèves du département de l'instruction publique, cérémonie qu'il fut obligé de contremander, étant tombé malade ce jour-là même. M. Lepel Griffin, secrétaire du gouvernement de Penjab, s'est trouvé heureusement à Pattyala au moment du décès du maharaja, et on peut conclure par les paroles qu'il a adressées au premier ministre, le khalifa Muhammad Huçaïn, qui dirige depuis longtemps l'administration de ce pays, que l'héritier du prince étant un enfant en bas âge et exigeant une régence, l'habile et savant ministre continuera d'être à la tête des affaires (2).

Le corps du défunt raja, qui était Hindou, a été transporté à Hardwar pour y être jeté dans le Gange. Précisément l'*Akhbâr-i saïantifik Society 'Alîgarh* (3) prenait il y a peu de temps la défense de ce jeune souverain qui, à l'imitation du khalife Harun erraschid, se déguisait et parcourait pendant la nuit sa capitale afin de voir par lui-même ce qui s'y passait et de connaître les besoins de ses sujets. Il était critiqué sur ce point, parce qu'on trouvait qu'il dérogeait ainsi à sa dignité, mais ses intentions étaient excellentes, et on ne pouvait que l'en louer.

En mai, notre « Institut » a perdu un de ses associés étrangers, dans la personne de Christian Lassen, Norvégien de

(1) Entre autres le *Panjâbî*, n° du 9 avril 1876.
(2) *Alîgarh Akhbâr* du 5 mai 1876.
(3) N° du 22 avril 1876.

naissance, ainsi que son nom l'indique (1), étant né à Bergen en 1800, mais domicilié depuis très-longtemps à Bonn, où il était professeur de sanscrit, et toujours considéré comme Allemand. Il est réellement le vrai fondateur de l'école critique et historique de la philologie sanscrite en Allemagne. Il est principalement connu dans le monde savant par sa Grammaire pracrite, qui se rattache à l'étude de l'hindoustani, puisque l'hindoui, d'où dérive le dialecte moderne, était dans l'origine un pracrit. Il fut le collaborateur de notre Eugène Burnouf et publia avec lui son « Essai sur le pali », langue des livres sacrés du bouddhisme en Birman et à Ceylan.

Le 3 juin dernier, est décédé à Ragatz, en Suisse, où il était allé dans l'espoir de rétablir sa santé altérée par ses incessants travaux, le Dr. Martin Haug, qui avait d'abord aidé Bunsen pour son *Bibelwerke*. Il fut ensuite nommé professeur de sanscrit à Pouna, dans la présidence de Bombay, et là, de 1859 à 1865, il se dévoua plus spécialement à l'étude du zend et du pehlvi, et en fit même l'objet de plusieurs ouvrages que j'ai eu l'occasion de mentionner dans mes précédentes « Revues ». Il savait l'hindoustani, et il s'y intéressait beaucoup, car il avait passé plusieurs années parmi les pandits, et il s'était occupé de cette langue en même temps que du sanscrit, dont il avait recherché et étudié les manuscrits. D'entre les ouvrages qu'il a publiés, qu'il me suffise de citer son « Essai sur le pehlvi », servant d'introduction à son *Old pahlavi Glossary*, ouvrage antérieur à « l'Islamisme », qu'il publia à Bombay par l'ordre du gouvernement en 1870, et son édition de l'*Ard-Viraf*, imprimée aussi à Bombay en 1872, ouvrages dont cet éminent érudit avait bien voulu me gratifier. Après son retour en Europe il fut nommé pro-

(1) *Sen*, en suédois et en danois, est synonyme de *sohn* allemand et de *son* anglais et signifie « fils », qui terminent beaucoup de noms propres dans toutes ces langues.

fesseur de sanscrit et de zend à l'Université de Munich, où il était aussi un des membres les plus distingués de l'Académie royale que préside le célèbre chanoine Döllinger.

Le 25 juillet, l'éminent indianiste Robert Childers a été enlevé à la fleur de l'âge (car il n'avait que trente-huit ans), à l'érudition, à son aimable compagne, à ses jeunes enfants et à ses nombreux amis. D'entre les langues modernes de l'Inde, il s'était surtout occupé du singalais; mais il s'était adonné spécialement avec une sorte de passion à l'étude du pali, il y avait excellé, et il en avait rédigé un dictionnaire qui a été couronné par notre Académie des inscriptions. Il professait du reste cette langue à l'Université de Londres, et il était adjoint au savant et obligeant Mr. le Dr. Rost, à la Bibliothèque de l'« India Office », pour la conservation de la précieuse collection de manuscrits et imprimés orientaux qui s'y trouvent. La perte de M. Childers est immense pour la littérature indienne, à qui la jeunesse du défunt semblait promettre une série de bons et utiles travaux. Espérons que son ami M. Léon Féer, héritier naturel du manteau de cet Élie de la science aryenne et bouddhiste, suivra comme Élisée et avec autant de succès les traces de celui qui néanmoins fut plutôt en réalité son émule que son maître.

Le 10 août, il est mort aussi en Angleterre le grand arabisant Edward William Lane, à l'âge de soixante-quinze ans. Je le mentionne ici, bien qu'il ne se soit jamais occupé d'hindoustani, parce que l'arabe, dont il avait fait sa principale étude, est la base des langues de l'Orient musulman, et que sa connaissance est sinon absolument indispensable, du moins très-utile pour l'étude de ces langues, et par conséquent pour celle de l'hindoustani-urdu. Ce savant modeste avait passé plusieurs années en Égypte, et il y avait été en rapport avec des schaïkhs habiles en leur langue qu'il avait ainsi pu étudier à fond. Il parlait l'arabe avec facilité et se mettait aisément en rapport avec les indigènes. C'est ainsi qu'il a pu publier ses « Manners and customs of modern Egyptians »,

qui peignent parfaitement la société égyptienne ; et sa traduction des « Mille et une Nuits », précieuse non-seulement pour sa fidélité, mais pour l'intérêt des notes instructives qui l'accompagnent. On lui *doit* aussi des « Selections from the Coran » ; mais son principal et plus beau travail est son Dictionnaire arabe (« Arabic english Lexicon »), trésor d'une vaste érudition, dont cinq volumes ont paru. Le sixième est sous presse, et les septième et huitième seront ensuite publiés d'après les manuscrits de l'auteur. Bien qu'il aimât beaucoup les musulmans, il n'en était pas moins bon chrétien. Il suspendait tous les dimanches son travail assidu, et comme il savait l'hébreu, il lisait la Bible dans l'original. Il était correspondant depuis 1864 de notre Académie des inscriptions et belles-lettres.

Le 1er septembre, est mort subitement à Mirath un journaliste musulman très-estimable et fort spirituel, Mirza Muhammad Wijahat Ali Khan, propriétaire et rédacteur de l'*Akhbâr-i 'âlam* « les Nouvelles du monde », journal hebdomadaire de Mirath (1). On a pu voir que j'ai souvent cité ce journal dans mes précédents « Discours » et « Revues », car cet homme de lettres distingué m'envoyait généreusement son journal depuis plusieurs années, et j'en avais remarqué la sagesse, qui se manifestait par des réflexions opportunes et qui n'excluait pas des traits d'esprit et des citations bien placées. Malheureusement il est à craindre que l'existence de l'imprimerie que cet habile musulman dirigeait et du journal dont il était l'éditeur ne soit compromise, car Wijahat Ali n'a laissé qu'un fils de quatre ans.

Je pourrais mentionner ici d'autres orientalistes moins connus, mais qui n'étaient pas pour cela dépourvus de mé-

(1) Je trouve l'annonce de ce décès dans le *'Aligarh Akhbâr* du 15, et dans le *Panjâbî* du 16 septembre 1876. Ce dernier journal donne quatre différents *quita'* sur le *târîkh* de ce décès, par le maulawi Abd ulhakim Raïs, de Mirath, appelé poétiquement Josch.

rite. Qu'il me soit permis de leur appliquer ces vers vraiment chrétiens de l'évêque de Lincoln :

What matters if though to our name
No age on earth be given ?
If only lord, thy blessed hand
Will write our name in heaven (1).

(1) « The Holy year Hymns », p. 159.

APPENDICE

ADDITION A L'ARTICLE RELATIF AU *SUKHAN-I SCHU'ARA* DE NASSAKH
(Page 26 de la « Revue »).

Nassakh est fils de feu le munschi Cazi Faquir Muhammad, auteur du *Jâmi' uttawârikh* «le Collecteur des chroniques», et petit-fils du cazi Muhammad Riza de Faridpur. Il a travaillé pendant douze années à son *Tazkira*, dont le titre, *Sukhan-i schu'arâ*, offre par la valeur numérique des lettres le chronogramme de l'année dans laquelle l'ouvrage a été terminé, c'est-à-dire 1281 (1864-65). Nassakh a suivi dans son ouvrage l'ordre alphabétique arabe, d'après le nom poétique ou *takhallus* des auteurs. Il y a seulement une section particulière pour les femmes auteurs.

On trouve dans le Tazkira de Nassakh près de neuf cents poëtes dont il n'a pas été parlé dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie », soit dans le corps de l'ouvrage, soit dans la préface et le *post-scriptum* du troisième volume. Il est vrai que l'auteur cite beaucoup de ses amis qui n'ont probablement fait que peu de vers ou qui ne sont guère connus que dans les *muscha'aras* qu'il a fréquentés. Quoi qu'il en soit, afin de compléter le tableau que j'ai présenté des auteurs hindoustanis, je crois devoir donner ici la liste alphabétique de tous les poëtes et autres auteurs mentionnés dans le *Sukhan-i schu'arâ* et qui ne l'ont pas été dans mon « Histoire », ce qui sera comme un supplément à mon ouvrage. Mais pour simplifier la chose et abréger le travail, je donne seulement les renseignements indispensables pour l'identité des auteurs.

Abad (Muhammad Yacub Ali Khan), de Dehli.
'Abd (Gulam-i Rabbani), d'Hougly, résidant à Calcutta.

Abr (Tafzil-i Huçaïn), élève d'Acir.

Açân (Lala Sabayi Ram), d'Allahabad.

Açân (Alexander Heiderley), élève de Zaïn ulabidin Arif, est un Anglais, auteur d'un diwan hindoustani.

Açar (Abd urrazzac), de Dehli, fils d'Abd urrahman Tamanna.

'Acî (le schaïkh Bangali), de Dacca.

'Acî (le munschi Jamyiat Raé), de Farrukhabad, fils de Lala Kéçaridas.

'Acî (Lala Salgram), de Lakhnau.

'Âcî (Ghanscham Raé), de Dehli, élève de Nacir, auteur d'un diwan.

Acim (le saïyid Gulam-i Mustafa), d'Allahabad.

Acim (le schaïkh Hizbar-i Huçaïn), de Belgram, fils de Macih ullah.

Acîr (Mukarram Ali), de Dehli.

Acîr (le saïyid Nihal-nabi), de Dehli.

Acîr (le maulawi Muhammad Haçan Khan), de Bareilly.

Adab (le saïyid Huçaïn Khan), élève de Nacim.

'Adil (Mir Inayat Huçaïn), de Lakhnau, fils de Mir Nauroz Ali, beau-frère du roi d'Aoude, élève de Tuba.

Afsar (le maulawi Muhammad Ali), de Faridpur, élève de Wahschat.

Afsar (Schah Taj uddin), d'Agra.

Afsar (Mirza Mahmud).

Afsûn (Mirza Aga Haïdar), de Lakhnau.

Afsûn (le saïyid Ihçân Huçaïn Khan), de Lakhnau.

Afsurda (Muzaffar Ali), de Faridpur, élève de Wahschat.

Afzal (Afzal Beg), de Haïderabad.

Afzal (le munschi Tafazzul Huçaïn), de Lakhnau.

Afzal (Afzal Ali Khan).

Aga (Mirza), de Cawnpur, fils de Schaukat.

Agâh (le pandit Jwala Nath), de Calcutta.

Ahçan (le schaïkh Farzand-i Haçan), fils du schaïkh Huçaïn uddin.

Ahçan (Huçaïn Ali Khan), de Lakhnau, mentionné sous le nom de Huçaïn dans le *Sarâpâ Sukhan*.

Ahçan (Samsam uddin), de Dehli, fils d'Inam ullah Khan.

Ahcar (Baldev-praçad), de Farrukhabad.

Ahcar (le saïyid Gulam-i Nabi), de Dehli, a surtout écrit en persan.

Ahî (Mir Abd urrahman), de Dehli, fils de Taskin et élève de Mohan, habile pour les énigmes en vers.

Ahmad (le nabab Hamd Ali Khan), a pris aussi le takhallus de *Rind*.

Ahmad (Mirza Ahçan Schah), de Dehli, fils de Schah Mahir.

Ahmad (Ahmad Ali), de Sikandara.

Ahmad (le schaïkh Gulam-i Ahmad), de Cawnpur.

Ahmadî (le maulawi Nur uddin Huçaïn), d'Allahabad.

'Aïsch (le hakim Aga Jan), de Dehli.

'Aïsch (Raé Izzat Singh), de Dehli, élève de Sahbayi et de Schah Nacir.

'Aïsch (le hafiz Ilahi-bakhsch), de Mirath, élève de Zuhur.

'Aïsch (Mirza Macita), de Calcutta, fils de Mirza Imdad Huçaïn.

'Aïsch (Jwala-praçad), de Farrukhabad, fils de Lala Kalika-praçad.

'Aïyân (Galib Ali Khan), a surtout écrit en persan.

'Aïyâr (le saïyid Turab Ali), d'Allahabad.

'Aïyâsch (le saïyid Muhammad Jafar), élève de Khalib.

'Aïyâsch (le schaïkh Madar-bakhsch).

'Aïyâsch (Mirza Kalb Ali Khan), de Partabgarh, fils de Mirza Kalb Huçaïn Khan Nadir.

'Ajiz (le saïyid Kazim Ali), élève de Schauc.

'Ajiz (le saïyid Ikram Ali), de Firozabad, fils de Subhan Ali.

'Ajiz (Pir Ji Scharaf ulhacc), de Dehli.

'Ajiz (Mirza Abd ullah Beg), de Dehli, élève de Sabir.

'Ajiz (Arif Ali Khan), d'Agra, auteur d'un diwan.

Akhgar (le hakim Asgar Huçaïn), de Farrukhabad.

Akhgar (le munschi Farzand-i Ali), de Patna.

Akhgar (Mirza Aga Jan), de Dacca.

Akhtar (Khwaja Abd ulgafur), raïs du Décan, a surtout écrit en persan.

Akhtar (Mirza Wajih uddin), de Dehli, petit-fils de Sulaïman Schikoh.

Alam (Muhammad Huçaïn Khan), de Gazipur.

'Ali (Muhammad Ali Khan), de Muradabad, originaire de l'Afganistan.

'Ali (Mir Wilayat Ali), de Farrukhabad, auteur de *marsiyas*.

'Ali (le maulawi Amanat Ali), a surtout écrit en persan.

'Ali (Mir Cutb Ali), de Dehli, élève de Soz.

'Ali (Mirza Ali-bakht), petit-fils de Schah'alam, élève de Sabit et d'Ihçan.

'Ali Ahmad (le maulawi Muhammad Ali Ahmad Khan), de Silhet, fils du maulawi Gaus Ali Khan.

'Alim, petit-fils de Tippu.

'Alil (le schaïkh Nacir uddin), de Dehli.

'Alîm (Mir Fazl-i Huçaïn), de Lakhnau, élève de Hunar.

'Alîm (le schaïkh Alim uddin), de Farrukhabad, fils d'Imam uddin.

'Alim, femme de Wajid Ali, roi d'Aoude, musicienne et poëte, auteur d'un masnawi et d'un diwan.

Amîr (le nabab Huçaïn Ali Khan), de Lakhnau, élève de Josch.

Amîr (Mirza Amir Beg), de Gwalior.

Amîr (Mir Amir Ali), de Dehli, élève de 'Ischc.

Amîr (le maulawi Amir Ali), de Belgram.

Amîr (le maulawi Amir Ali), de Sikandarpur.

Amîr (Amir ullah), de Dehli, élève de Cacir.

Amîr (Sahib), célèbre bayadère de Lakhnau.

Andâz (Mirza Gulam-i Huçaïn), de Dehli, élève de Zauc, poëte et musicien.

Anis (Mir Babar Ali), de Dehli (1), habitant de Lakhnau, fils de Khalic et petit-fils de Mir Haçan, l'auteur du *Badr-i munîr* ou *Sihr ulbayân*.

Anjâm (Mirza Banda-i Riza), connu aussi sous le nom de Jahman Mirza, élève de *'Arsch*.

Ansakh (le maulawi Ismat ullah), d'Hougly, habitant de Calcutta, auteur d'un diwan. Ce poëte a pris aussi le takhallus de *Majbûr*.

Anwar (le pandit Bischambhar Nath), de Lakhnau, élève de Ischc et de Tuba.

Anwar (Mirza Ali Huçaïn), natif de Lakhnau et résidant à Calcutta, élève de Schafac.

Anwar (le saïyid Schuja uddin), de Dehli, connu aussi sous le nom de Umara et de Mirza, élève de Zauc.

Anwâr (Mir Aga), de Lakhnau, élève de Kauçar.

Anwâr (le saïyid Muhammad Ali Khan), de Schamsabad, connu aussi sous le nom de Nauwab Dawla.

'Aquil (Mirza Wazir Haïdar), de Farrukhabad, connu sous le nom d'Aga Mirza.

'Aquil (Lala Makhan Lal), d'Allahabad (2).

'Arif (le saïyid Muhammad Ali), de Calcutta, élève de Munis.

Arschad (Mirza Abd ulgani), de Dehli, élève de Sabir.

Arschad (le mufti Arschad Ali Khan), de Calcutta.

---

(1) Anis est le célèbre auteur des marsiyas dont j'ai parlé dans ma « Revue » de 1875, p. 98 et suiv., à propos de son décès.

(2) Serait-il le même que le Makhan Lal mentionné dans l' « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 268, comme auteur de plusieurs ouvrages?

Arschî (le munschi Abd ulhayi), de Kakori, auteur de poésies urdues et persanes.

Arzû (Mirza Ala uddin), connu sous le nom de Mirza Kali, petit-fils du Grand Mogol Schah Alam, élève de Sabir.

Arzû (le saïyid Talib Huçaïn).

'Aschic (le saïyid Mahmud), d'Haïderabad.

'Aschic (Aschic Bahar), de Sialkot.

'Aschic (le saïyid Aschic Ali), d'Etawa, fils de Bakhschisch Ali.

'Aschic (Muhammad Aschic Huçaïn Khan), d'Agra, élève de Galib.

'Aschic (le pandit Daya Ram), de Dehli, fils du pandit Rup Chand.

'Aschic (le pandit Scham Narayan), de Dehli, fils du pandit Ram Narayan.

'Aschic (le munschi Banki Singh), de Farrukhabad, élève de Gayas uddin, de Rampur.

'Aschic (Aschic Ali).

'Aschic (Mirza Nizam uddin), petit-fils du Grand Mogol Schah alam, élève de Bakht, poëte et musicien.

'Aschic (le schaïkh Muhammad Jan), de Faïzabad, élève de Kamil.

'Aschic (Mirza Rahmat Bakhsch), appelé communément *Manjhlé Mirzâ*, petit-fils de Schah alam, élève de Haya.

'Aschic (Icbal Huçaïn), de Dehli, élève de Galib.

'Aschic (le nabab Wala-jah), de Faïzabad, connu sous le nom de *Choté Sâhib* « le Petit Monsieur ».

Aschufta (le munschi Muhammad Ali Khan), de Pattyala.

Aschufta (Gulab Singh), de Dehli.

Aschufta (le pandit Amar Nath), élève de Tanwir.

Auj (le schaïkh Abulkarim), de Mirath, frère de Fauc.

Auj (le nabab Aschraf Ali Khan), élève de Scharaf.

Auj (Mir Mahmud Khan), de Lakhnau, élève de Rischc, auteur d'un diwan.

Auj (Inayat Huçaïn Khan), de Gazipur.

Awla (1).

A'zam (le maulawi Abd ussamad), de Calcutta, connu aussi sous le nom de *Mahbûb Jân*.

---

(1) Il paraît que Mir Aulad Ali, dont j'ai parlé dans mon « Hist. de la littér. hind. », dans mes « Discours » et « Revues », et notamment dans celle-ci, a pris ce takhallus dans ses poésies.

Azâd (le saïyid Muhammad Amin).

Azâd (le khwaja Ziya uddin), de Dehli.

Azâd (Mirza Azam Schah), de Dehli, petit-fils de Sulaïman Schikoh.

Azâd (Ram Singh), de Dehli.

Azhar (Sardar Mirza), de Calcutta, élève de Schafac de Lakhnau.

'Azîm (Mirza Azim Beg), du Turan, habitant de Dehli, élève de Hatim et de Saudat.

'Azîz (Lala Débi-praçad), de Schahjahanpur, fils de Makhan Lal.

'Azîz, courtisane de Dehli, élève pour la poésie de Saadat Ali Khan Ranguin.

Azîz uddîn (Mirza), élève d'Ihçan, descendant de Schah alam.

Azur (Zul Ficar Ali Khan), élève de Galib.

Badr (Mirza Bulaqui), de Dehli, élève de Raf'at.

Badr (Mir Badr uddin), de Karnaul, résidant à Dehli.

Badr (le schaïkh Ilahi-bakhsch), élève de Jalis.

Bahâdur (Mirza Nacir uddin). Serait-il le même que Mirza Muizz uddin Bahadur (1)?

Bahâdur (Ram Bahadur Singh), d'Agra, élève de Muhr.

Bahâr (Lala Kalika-praçad), de Farrukhabad, élève de Furcani.

Bahr (le nabab Ali Ahmad Khan), d'Agra, élève de Nacikh.

Bannû, courtisane de Dehli, à cause de laquelle Gulab Singh Aschufta fut tué. Elle le regretta vivement et écrivit des vers à ce sujet.

Bâquir (Baquir Ali), d'Haïderabad du Décan, élève de Kamal (2).

Bâquir (Baquir Khan), d'Allahabad.

Bâquir (Mir Baquir Ali), de Jawnpur.

Bâquir (le saïyid Muhammad Baquir Riza), d'Agra, résidant à Calcutta, élève d'Ansakh.

Bâquir (le saïyid Muhammad Baquir Ali Khan), de Lakhnau, élève de Hunar, auteur d'un diwan.

Barc (Abu Ali), de Dacca.

Baschschâsch (Kalb Abid Khan), de Bénarès, fils de Nadir.

Bayân (le saïyid Muhammad Murtaza), de Mirath, élève de Furcani.

---

(1) Mentionné dans l' « Hist. de la littér. hind. », t. Ier, p. 280.

(2) Ce poëte est probablement le même qui est mentionné dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. Ier, p. 303, comme auteur d'un roman en vers intitulé *Quissa-i Mrigawati*.

Bédil (le munschi Inayat Ali), d'Hougly, habitant de Calcutta.

Bédil (Muhammad Abd urrahim Khan), de Dehli, élève d'Anwar.

Bégam, de Lakhnau, fille et élève de Mir Taqui.

Bégam (Rischk-i Mahal), du Penjab.

Béjân (le schaïkh Ilahi-bakhsch), de Danapur, élève de Zaïgam.

Bétâb (Khuda-wirdi Khan), de Dehli, frère de Ranguin, élève de Mamnun, a aussi pris le takhallus de *Zarîf* (1).

Bétâb (Dost Muhammad Khan), de Dehli, élève d'Anwar.

Bétab (Muhammad Jafar Ali), d'Agra, habitant de Gwalior.

Békhûd (Muhammad Nizam uddin), de Dehli, fils et élève de Hayat.

Békhûd (le maulawi Farjam Ali), de Silhet, élève de Tapisch.

Bîmâr (le saïyid Zaïn ulabidin), d'Allahabad.

Bîmâr (le schaïkh Ilahi-bakhsch, ou Ali-bakhsch), de Rampur (2), élève de Guflat, auteur d'un diwan.

Bismil (le hafiz Muhammad Huçaïn, appelé aussi Mamnun), de Dehli, élève de Sabir.

Bismil (Inayat Ali), de Faïzabad, résidant à Bénarès, élève d'Atasch, auteur d'un diwan.

Burhân (le nabab Burhan uddin Haïdar Khan), petit-fils de Samsam uddaula.

Buland (Safdar Ali Beg), de Dehli, élève de Sabir; poëte et musicien.

Câcim (Aga Muhammad).

Câcim (Mir Cacim Ali), schi'a converti à l'orthodoxie musulmane.

Câcim (le schaïkh Cacim Ali), de Lakhnau, élève d'Atasch.

Câcir (le saïyid Khub Allah), d'Yahyapur, dépendance d'Allahabad.

Câcir (le schaïkh Macsud Ali), de Gazipur.

Câdir (Mirza Cadir-bakhsch), d'Azimabad, élève d'Aschna.

Câdir (Mirza Cadir Schikoh), petit-fils du Grand Mogol Schah alam.

Câdir (Ahmad Ali), élève de Muhammad Zaki.

Câdir (le saïyid Cadir-bakhsch), de Farrukhabad.

Câdir (le schaïkh Cadir-bakhsch), de Lakhnau.

---

(1) Il est mentionné sous ce nom dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 336.

(2) Le même dont je n'ai donné que le nom dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 360.

Cadr (Saïyid Gulam Huçaïn), fils d'Ali Balgrami, élève de Galib et de Bhar, auteur d'un masnawî intitulé *Cazâ o cadr* « le Destin et la Prescience ».

Caïçar (Mirza Ali Huçaïn), d'Agra.

Caïçar (Mirza Khuda-bakhsch), petit-fils du Grand Mogol Schah alam, élève de Mumin Khan.

Caïçar (Schah Amin uddin), d'Allahabad, fils de Schah Abu'l muzaffar.

Caïs (Mir Abbas Huçaïn), de Schikohabad, élève de Munir.

Caïs (Muhammad Inayat ullah), de Bhikhampur, élève de Nabi-bakhsch Haquir.

Caïs (le saïyid Mirza Ali), de Dehli, élève de Sabir.

Caïs (Muhammad Sadic), frère de lait et élève de Scher Muhammad Khan Imam.

Calac (le sultan Khan), de Dehli, Afgan, élève de Sahbayi.

Calandar (Schah Calandar), élève de Mazhar, Hindou devenu musulman.

Camar (Haïdari Bégam), appelée aussi *Mâh-tal'at Bégam*, fille de Mirza Humayun-bakht, femme de Wajid Ali, roi d'Aoude, musicienne et poëte. Elle est décédée à Calcutta en 1281 (1864-1865).

Camar (le maulawi Nauwab Jan), d'Hougly, élève du maulawi Raschid unnabi.

Camar (Mirza Gulam Huçaïn), d'Azimabad, élève d'Akhtar.

Camar (Mir Muhammad Ismaïl), de Lakhnau.

Camar (le hafiz Camar uddin), de Dehli, fils de Hafiz Aschraf.

Camar (le saïyid Muhammad Wali Khan), fils du nabab Muhammad Ali Khan, de Schamsabad.

Caus (le saïyid Muhammad Riza), de Lakhnau, élève de Nacikh.

Caus (Mirza Mahbub Ali), de Cawnpur, fils de Mirza Humayun-bakhsch, est auteur d'un diwan.

Cârî (Cari Ali Ahmad), de Dehli.

Câyl (le saïyid Ali Khan), de Cawnpur, élève de Rischc, auteur d'un diwan.

Câyl (le maulawi Facih ullah), d'Allahabad, frère du maulawi Amir ullah Schaguil.

Câzî (le schaïkh Cadir-bakhsch), de Cawnpur, élève de Kamil.

Chaman (Bahari Lal), élève de Macsud.

Chaman (Cacim Ali Khan), de Lakhnau, résidant à Calcutta.

Chaman (Gul-i Muhammad), de Delhi.

Cudrat (le schaïkh Cudrat ullah), élève de Muhammad Arif.

Cudsî (Aga Ali), de Lakhnau, fils de Mirza Mahdi Kauçar.

Dâg (le maulawi Wahj ullah Khan), élève de Wahschat, a surtout écrit en persan.

Dâg (le ṣaïyid Lutf Huçaïn), de Fathpur, élève de Nacikh.

Dâg (le nabab Mirza), de Dehli, élève de Zauc.

Dâd (Maula Dad Khan), de Lakhnau.

Dânâ (Lala Sobha Ram), a surtout écrit en persan.

Dard (Rahmat Ali), de Mirath, élève de Calac.

Dawla (le nabab Jahanguir Muhammad Khan), appelé communément *Nabâb Dawla*, empoisonné par sa femme Sikandar Bégam.

Dawla (Mirza Ali Naqui), de Lakhnau, élève de Nacîm.

Dilguîr (Himayat ullah Khan), de Dehli, fils de Alim Khan.

Dilsoz (Lakschmi Narayan), de Farrukhabad.

Diwâna (Raé Sarb Singh), auteur, entre autres, de quatre diwans persans.

Facîh (le pandit Mathan Lal), de Farrukhabad, élève de Safir.

Facîh (le hakim Facih ulalam), de Murschidabad, fils et élève du maulawi Sabit ulalam, de Dehli.

Faqfûr (le munschi Cadir-bakhsch), fils du munschi Rahm-bakhsch.

Fahm (Waris Ali Khan).

Fahm (le pandit Sundar Lal), de Cawnpur, élève de Munir.

Fahmî (le schaïkh Diyanat Huçaïn), de Monghir.

Faïyâz (le hakim Saïd uddin Ali Khan), fils du hakim Abu Saïd, d'Etawa.

Faïyâz (le schaïkh Faïz ulhusn), de Bulandschahr, fils du schaïkh Nizam uddin Nizam.

Faïz (le hakim Munauwar Huçaïn), de Monghir, auteur de poésies urdues, persanes et arabes, entre autres des masnawis intitulés *'Umdat uljawâhir* « le Plus beau joyau », *Jawâhir ulhikmat* « les Joyaux de la sagesse », etc. Il a pris quelquefois le takhallus de *Hakim*.

Faïz (Ali-bakhsch), élève de Wahid uddin Fard.

Faïz (le nabab Jafar Haçan Khan), de Patna, élève de Mashafi.

Faïz (le maulawi Faïz ulhusn), de Saharanpur, habitant de Dehli, auteur de plusieurs ouvrages persans et arabes.

Fâïz (Muhammad Ali Khan), de Lakhnau, habitant de Calcutta.

Fâïz (Mirza Abd ulcadir Beg), de Dehli, fils d'Ahmad Beg, Mogol d'Ispahan.

Fâïz (le munschi Bakhtawar Singh), de Dehli, fils de Dharam-das.

Fâkhir (Mirza Jhinga), Mogol de Dehli.

Fakhr (Muhammad Fakhr uddin), de Schahjahanpur.

Fakhr (Muhammad Fakhr uddin), de Mirath, frère et élève de Muhammad Ihçan Ali.

Fanâ (le schaïkh Baquir), de Kalpi.

Faquîr (le saïyid Muhi uddin Khan), de Dehli, auteur d'un diwan.

Faquîr (Inayat ullah), fils de Nur ullah, de Jalindhar.

Faquîr (le maulawi Fath Ali Khan), de Farrukhabad, fils de Khaïrat Ali Khan.

Faquîr (le hakim Ali Muhammad), de Patna, fils du hakim Ahmad Huçaïn Hakim.

Farâg (Yacin Beg), de Mirath, élève de Zauc et de Calac.

Fard (Schah Abu'lhaçan Nimati), auteur, entre autres, d'un diwan persan.

Farhâd (Babar Ali), de Faïzabad, élève de Mir Haçan.

Farhat (Ummed Ali), de Dehli, habitant de Lakhnau, élève de 'Ischc.

Farhat (Lala Nitanand), d'Allahabad.

Farhat (Mahmud Ali Khan), fils du hakim Nasr ullah Khan Wiçal.

Farhat (le schaïkh Huçaïn Ali), élève de Niyaz Ali Beg Nakhat.

Farkh (Farkh-bakhsch), courtisane et poëte.

Fârig (Mir Ali Huçaïn), de Lakhnau, fils de Nauroz, élève de Muhibb Ali Tuba.

Farog (Khwaja Nur uddin Khan), connu sous le nom de *Saunlé Sâhib*.

Farog (le hafiz Khuda-bakhsch), de Mirath, élève de Zuhur.

Farrukh (Chaubé Badri-das), élève d'Indarman Faquir.

Farrukh (Mir Farrukh Ali), de Dehli.

Faryâd (le cazi Muhammad Ihtischam uddin), de Muradabad.

Faryâd (Schah Ulfat Huçaïn), de Patna, élève d'Ulfati, a surtout écrit en persan.

Fâtir (Pir-bakhsch), de Lakhnau, frère de lait du Grand Mogol Muhammad Schah.

Fauc (le schaïkh Abd ussamad), de Mirath, élève de Garm.

Fauc (Nazir Ahmad), de Murschidabad, élève de Haïrat.

Fauc (Mir Padschah), de Dehli, élève de Saïyid Ahmad Khan Ali.

Fazl (Fazl urrahman), de Rahtak, élève de Muhammad Khan Hayat.

Fidâ (Mirza Buland-bakht), de Dehli, élève de Sahbayi.

Fidâ (Mirza Sikandar-bakht), petit-fils du Grand Mogol Schah alam.

Fidâ (le khwaja Najm uddin), de Lakhnau.

Fidâ (Mirza Muhammad), d'Allahabad, fils de Mirza Ismaïl Beg.

Fidâ (Mir Fida Huçaïn), de Mirath, élève de Zuhur.

Fidwî (Muhammad Haçan), de Lahore, élève d'Abru, auteur d'un diwan.

Fidwî (Lala Séwak Ram), de Patna.

Fiqân (le saïyid Akbar Ali Khan).

Fikrî (Mirza Mamman), petit-fils du Grand Mogol Schah alam.

Firâc (Ikram uddaula Mirza Huçaïn Ali Khan), de Lakhnau.

Firâc (Mir Hayat ullah, instituteur à Dehli.

Gâfil (Mir Saïyid Muhammad), auteur du *Miftah ullugât* « la Clef des mots (1) », traducteur des « Mille et une Nuits », professeur d'urdu et d'hindi au collége de Dehli.

Gâfil (le maulawi Abd urrahim), d'Amritsir, fils de Nur Muhammad.

Gafûr (Muhammad), de Cachemyre, habitait tantôt Dehli, tantôt Lakhnau.

Galtân (Karim-bakhsch), élève de Muhammad Ibrahim Zauc.

Gam (Alf Khan), fils, selon les uns, de Muhammad-bakhsch Khan, et, selon les autres, d'Içalat Khan.

Gam (Mahtab Singh), de Dehli, élève de Schah Nacir.

Gamguîn (le maulawi Abd ulcadir Khan), de Rampur, indiqué par quelques biographes sous le surnom poétique de *Câdir*.

Gam Khwâr (Mirza Muhammad Ali Beg), de Dehli.

Garîb (Garib ullah), de Schahabad, élève de Munis Khan.

Gauhar (Ahmad Ali Khan), de Fathpur, élève de Munir.

Gubâr (le saïyid Ali Naqui), de Muradabad, fils du saïyid Niyaz Ali, élève d'Asgar.

Gubâr (le munschi Kanhya Lal), de Buland Schahr, fils du munschi Mahtab Raé.

Guhar (Kanz uddaula Khursched Ali Khan), de Lakhnau, résidant à Calcutta.

Guinâ (Gulam-i Muhammad Khan), d'Aurangabad, fils de Bahadur Schah.

Gulâmî (Gulam-i Muhi uddin), de Dehli, maître du raja de Kappurthala, Nihal Singh Tuba.

Gulschan (Raé Dhiraj), de Lakhnau, petit-fils du raja Lal Ji, général de l'armée royale d'Aôude.

Gustakh (Mirza Latif), de Dacca, élève d'Ahmad Jan Atasch.

---

(1) J'ai mentionné cet ouvrage dans mon « Hist. de la littér. hind. » t. II, p. 353, à l'article *Muhammad*, prénom de cet écrivain.

Habîb (Mirza Jan), d'Allahabad, résidant à Canoje.

Haçan (Muhammad Haçan), de Dehli, élève de Sauda.

Haçan (le maulawi Muhammad Haçan), de Silhet, élève de ast.

Haçan (le munschi Ata Huçaïn Khan), de Belgram, aussi connu sous le nom de Haçan Miyan.

Hacârat (Mir Mamman), fils de Daroga Sultan Ali.

Hâdî (le saïyid Muhammad Mahdi), d'Allahabad.

Hâdî (Mirza Gulam Fakhr uddîn), petit-fils de Schah alam, élève d'Aïsch.

Hâdî (le maulawi Muhammad Hadi), de Sumbhal.

Hâfiz (Hafiz Abd ullah), de Malikabad.

Hâfiz (Muhammad), de Dehli, élève de Cacim, auteur de *marsiyas*.

Haïdar (le munschi Haïdar Ali), d'Hougly.

Haïdar (Mirza Haïdar Schikoh), de Lakhnau, petit-fils du Grand Mogol Schah Alam.

Haïdar (le maulawi Saïyid Wali Haïdar), de Farrukhabad.

Haïdar (Mustafa Haïdar), de Bénarès, résidant à Calcutta, auteur d'un diwan.

Haïdar (le saïyid Ibn Haïdar), de Belgram, connu aussi sous le nom de *Bholé Miyân*.

Haïdar (Miyan Haïdar).

Haïrân (Mir Wilayat Ali), de Dehli, officier du Grand Mogol Bahadur Schâh.

Haïrat (Mirza Ramazani), de Dehli, élève de Haya.

Haïrat (Muhammad Jan), d'Allahabad.

Haïyât (Mihr uddaula Saïyid Zaki Ali Khan), de Lakhnau, élève de Kauçar.

Hakîm (le hakim Muhammad Huçaïn), de Farrukhabad, connu sous le nom de *Manjhalé*.

Halî (le maulawi Altaf Huçaïn), de Panipat, habitant de Dehli, élève de Galib, auteur de poésies urdues, persanes et arabes.

Hamîd (le saïyid Huçaïn Ali), d'Agra.

Hâmid (le schaïkh Hamid uddin), fils de Farid uddin.

Hâmid (Hamid uddin Khan), de Dehli.

Hâmid (le nabab Hamid Huçaïn Khan), de Lakhnau, élève d'Acir.

Hâmid (le saïyid Hamid uddin), de Farrukhabad, élève de Munir.

Hâmid (Ilahi-bakhsch), de Silhet, élève de Mast.

Hamîd (le haji Maulawi Saïyid Abd ulhamid), originaire du Caboul, résidant à Calcutta, élève d'Ansakh, auteur d'un diwan.

Hamid (le hajî Hamid-bakht), de Silhet, élève de Zaïgam.

Harc (Mir Haçan Mirza, de Calcutta, petit-fils du raïs de Dacca, élève d'Aschur.

Hari Chand (Hari Chand Krischn), petit-fils du raja Jagul Kischor.

Hari Chand, auteur d'un diwan.

Hasrat (le hafiz Abd urrahman), de Panipat.

Hasrat (le munschi Samad Ali), de Dehli, habitant de Mirath, élève de Rahim.

Hascham (Mir Aga Huçaïn), de Lakhnau, élève de Schafac.

Haschimî (Muhammad Nadir Huçaïn Khan), maître du nabab Muhammad Huçaïn Khan, raïs de Kalpi.

Haschimî (le saïyid Akbar Ali), d'Allahabad.

Haschmatî (Lala Matadin), de Patna, élève d'Ibrati, a surtout écrit en persan.

Hâtifi (le maulawi Muhammad Haçan Ali), de Schahjahanpur, auteur d'un ouvrage sur les héritages, intitulé *Farâïz-i Hâtifi*, et du *Rumz ulcurân* (1).

Hosch (Gulam-i Murtaza), de Dehli.

Hosch (Munawar Ali), de Dehli, élève de Tanwin.

Hosch (le schaïkh Mir uddin), de Farrukhabad, fils du schaïkh Faïz uddin Mahw.

Hosch (Bahari Lal), de Mirath, élève de Zuhur.

Hoscham (le munschi Dip Chand), de Dehli, littérateur et calligraphe.

Hazîn (Mir Ali Huçaïn), élève d'Atasch.

Hidâyat (Hidayat Ali), contemporain de Farhat ullah.

Hidâyat (Hidayat ullah), de Schahjahanpur, fils du schaïkh Abd ullah.

Hijr (le saïyid Jamil uddin), de Dehli, élève de Zauc.

Himmat (le saïyid Himmat Ali), de Bénarès, élève d'Ansakh.

Himmat (Lala Indarman), fils de Lala Sita Ram, élève de Macsud.

Huçâm (le maulawi Huçaïn ulhacc), de Lakhnau, élève de Matin.

Hudhud (Abd urrahman), de Dehli.

Hukm (Mirza Muhammad Saïd uddin), de Bénarès, connu aussi sous le nom de *Mirza Faïyaz uddin*, petit-fils de Jahandar Schah, élève de Nawab.

---

(1) Cet ouvrage est indiqué sans nom d'auteur dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 394.

Huma (le saïyid Ahmad Huçaïn), de Patna, élève de Khwaja Wazir.

Hunar (Muzaffar Ali), de Lakhnau, habitant de Calcutta, fils de Mirza Imam Ali, élève de Saba.

Hunar (Mirza Bakhtwar-bakht), de Dehli, élève de Schuhrat.

Husn (Haçan Ali Khan), de Cachemyre.

Husn (le hakim Ahmad Haçan), de Murschidabad, résidant à Calcutta, a pris aussi le surnom d'*Ahmad*.

Husn (Mirza Haçan).

Husn (le maulawi Abu'l husn), de Mirath, fils de Nischat.

Huzûr (Muhcin Mirza), connu sous le nom de *Achché Mirzâ* « le Bon Mirza ».

'Iffat (Najm unniça)) de Lakhnau, poétesse, élève de Macsud.

Ijâd (Mirza Rahim uddin), de Dehli, élève de *Sahbayi* et de Sabir.

Imâ (le hakim Wajid Ali), de Dacca, élève de Wahschat.

Imâmî (le khwaja Imami), de Murschidabad, auteur de *marsiyas*.

Imdâd (Mirza Imdad Ali), de Lakhnau, résidant à Calcutta, élève de Schafac.

Imrâd 'Alî, d'Agra.

'Ischc (Schah Gulam Ali), de Farrukhabad.

'Ischrat (Mirza Kalan), de Dehli, fils de Schikoh, élève de Raf'at.

'Ismat (Amjad Ali Khan), de Lakhnau, élève de Maçiha.

Isrâr (Mirza Sipahr Schikoh), de Dehli, petit-fils de Sulaïman Schikoh.

Itwâr (1) (le schaïkh Abd ullah), de Canoje.

Ja'farî (Muhammad Jafar), d'Allahabad, résidant à Ajmir.

Ja'farî (le schaïkh Jafar Ali), de Dadri.

Jalîl (le maulawi Faïz ulhusn).

Jalîs (Ilah wirdi Khan), de Dehli, frère de Ranguin.

Jam (le cazi Jamsched Ali), de Muradabad.

Jamâl (Mir Jamal uddin), de Dehli.

Jamîl (Jamil uddin), de Dehli.

Jamîl (le maulawi Jamil uddin), de Farrukhabad.

Jân-bâz (Bubbu Khan), de Mirath, élève de Zuhur.

Jân-niyâz (Miyan Ji Gulam Farid), de Faridabad.

---

(1) Ce mot, qui est hindoustani, signifie « dimanche ».

Jarrâr (Mir Muhammad Huçaïn), de Lakhnau.

Jarrâr (Mirza Huçaïn Beg), élève d'Acir.

Jaudat (le munschi Turab Ali), de Barakpur, élève d'Ansakh.

Jaulân (Schah Jaulan), élève de Jurat.

Jaulân (Alf Schah), de Bareilly, résidant à Agra.

Jaulân (le saïyid Cudrat Ali), d'Allahabad.

Jauwâd (le saïyid Israr Ali), d'Allahabad.

Jawân (Mir Jafar Ali), d'Allahabad.

Josch (Schah Khalil uddin Ahmad), de Monghir, auteur de poésies urdues et persanes.

Junûn (le maulawi Abd ullah), de Dacca, élève de Tapisch, a surtout écrit en persan.

Junûn (le schaïkh Gulam-i Muhi uddin Ahmad), d'Agra.

Junûn (Siraj uddaula Ali Muhammad Khan), général d'armée.

Junûn (Mayi-dayal), de Mirath, élève de Fauc.

Kabîr (le hakim Kabir Ali), de Muradabad, auteur d'un diwan.

Kâfi (Muhammad Riza), de Lakhnau, auteur de *marsiyas*, fils de Muhammad Huçaïn.

Kâfi (le maulawi Kifayat Ali), de Muradabad, savant et poëte distingué.

Kâhisch (le munschi Hidayat Ali), élève de Zauc.

Kâhisch (le maulawi Awlad Ali), de Jaunpur, élève de Mashafi.

Kaïwân (le maulawi Saïyid Fath Ali), d'Allahabad, connu aussi sous le nom de Wâjih uddin Ahmad, élève de Nassakh et d'Ansakh.

Kâmil (Mirza Nacir uddin), appelé aussi *Muhammad Mirzâ*, petit-fils d'Alamguir II.

Kâmil (le maulawi Gulam-i Kibriya), de Dacca, élève de Tapisch.

Kâmil (le saïyid Ahmad Jan), d'Allahabad, petit-fils de Schah Muhammad Ajmal.

Kâmil (Mirza Baquir Ali Khan), de Dehli, élève de Mirza Noscha.

Karam (Karam Khan), de Rampur, auteur d'un diwan.

Karam (Karam Huçaïn Khan), fils du munschi Sakhawat Huçaïn Khan.

Karamât (Karamat ullah Schah), faquir qui a cultivé la poésie urdue.

Kauçar (Aga Gulam Ali), de Dacca, appelé *Aga' Jan*.

Kaukab (Mirza Gulam Huçaïn), de Lakhnau, élève d'Akhtar, a surtout écrit en persan.

Kaschisch (Mir Fida Ali), élève d'Awlad Ali Kahisch.

Kâwisch (Mir Muhammad), élève d'Awlad Ali Kahisch.

Kâzim (le saïyid Muhammad Kazim), de Belgram, fils du saïyid Mahdi Huçaïn.

Khabar (le saïyid Mahdi), de Belgram.

Khabîr (Gulam Muhammad Khan), de Farrukhabad, élève de Rischk.

Khâdim (le munschi Muhammadi), de Badaun, a surtout écrit en persan.

Khâdim (Khadim Ali), de Lahore, habitant de Dehli.

Khâdim (le schaïkh Khadim Ali), de Dehli, élève de Mir Taqui, auteur d'un diwan.

Khafî (Raja Babu), de Patna.

Khalîl (Ali Ibrahim Khan), de Bénarès, auteur d'un diwan et d'un tazkira des poëtes urdus et persans.

Khâlis (le maulawi Muhammad Abd urrazzac).

Khalisch (Hafiz Firdaus Ali), élève de Soz.

Khamosch (Mirza Khuda-yar), de Dehli, attaché à la cour de Ranjit Singh, du Penjab.

Khânî (Mirza Khani), de Dehli.

Khâṣṣ (le munschi), fils d'Ilahi-bakhsch Khan, élève de Mahir (1).

Khâtir (le saïyid Imrad Ali), de Farrukhabad, élève de Safir.

Khirad (Bala-praçad), de Dehli.

Khirad (le pandit Ram Narayan), de Dehli, élève de Mubin.

Khirad (Mirza Muhammad Kaïkhusrau Jalal), de Bénarès, petit-fils de Jahandar Schah, élève de Gulam Cadir.

Khizr (Mirza Khizr Sultan), fils du Grand Mogol Bahadur Schah (Zafar), élève de Galib.

Khizr (le schaïkh Muhammad Yuçuf), élève de Jan Sahib.

Khurram (Muhammad Ahmad), de Dehli.

Khursched (le pandit Suraj-praçad), fils du pandit Aca Ram.

Khursched (Khursched-i alam), fils de Macsud.

Khursched (Khursched Ali), de Lakhnau, frère et élève de Mumin Khan.

Khwâja (le maulawi Abd ulaziz), originaire de Silhet, professeur au collége de Fort-William, élève d'Ansakh.

Khwâhisch (le haji Mir Ilahdad), d'Allahabad, résidant à Dehli.

Kifâyat (le nabab Kifayat ullah Khan), de Rampur.

Kischan (le babu Kischan Chandar Ghos), de Calcutta.

---

(1) Probablement le même dont j'ai indiqué seulement le *takhallus* dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 196.

Kischwar (Mirza Jafar), élève de Mirza Muhammad Taqui Akhtar.

Kunwar (Kunwar Chakr Dati Singh), d'Agra, fils du raja Bulwan Singh Raja.

Kuschta (le schaïkh Nabi-baksch), de Mirath, élève de Calac.

Laïc (le munschi Lalita-praçad), de Cawnpur.

Latif (Hafiz ullah), de Dehli, élève de Zauc.

Latif (Lutf Ali Khan), de Bareilly, a écrit un diwan à la louange de Mahomet.

Latif (Daulat Singh), de Dehli, élève de Schah Nacir.

Latif (Lala Schiv Sahayi), de Farrukhabad, fils de Lala Débi-praçad.

Latif (le munschi Abd ulhacc), de Lakhnau, auteur de poésies érotiques.

Maçarrat (le schaïkh Wazir Ali), de Monghir, fils de Zaïr Ali, autrement dit Ramazan Ali.

Macbûl (le saïyid Macbul-i alam), fils du saïyid Badr-i alam, élève de Macsud.

Macsûd (Macsud Beg), de Lakhnau.

Maçsûd (le saïyid Macsud-i alam Rizwi), élève de Galib, auteur d'un masnawi et d'un diwan urdu et persan.

Macsûm (Mirza Muhammad Ali), d'Allahabad, fils de Mirza Imam-bakhsch.

Mactûl (le saïyid Jan), de Dacca, élève de Barc.

Maddâh (le schaïkh Muhammad Sadic Ali), de Sikandara, élève de Galib, a pris aussi le surnom poétique de Sozan.

Maftûn (le pandit Lakschmi Narayan), de Farrukhabad, élève de Galib.

Maftûn (le munschi Cadir-bakhsch), d'Hougly, a surtout écrit en persan.

Maftûn (Raghubar Dayal), de Farrukhabad, fils de Lala Prabhu Dayal.

Maftûn (le saïyid Muhammad Riza), de Belgram, élève de Mashafi, auteur d'un diwan et d'un roman intitulé *Ganjina-i muhabbat* « le Trésor de l'amour ». Dans ses ouvrages persans, il a pris le surnom de Riza, et il a été élève de Catil pour la poésie persane.

Mâh (Manjhli Bégam), de Lakhnau (1).

(1) Probablement la même dont il est parlé dans l' « Hist. de la littér. hind. », t. I^er^, p. 488 et suiv., et t. III, p. 6.

Mâh (le nabab Imdad ullah Khan), de Rampur, fils du nabab Kifayat ullah Khan, poëte et savant très-distingué.

Mahbûb (Mahbub Khan), poëte et chanteur célèbre, de Dehli.

Mahdi (le nabab Mahdi Ali Khan), de Patna, élève de Racikh.

Mahdi (le nabab Mahdi Ali Khan), de Murschidabad, habitant de Calcutta.

Mahdi (Mirza Mahdi), d'Allahabad.

Mâhir (Mirza Jamiyat Schah), de Dehli, petit-fils de Schah alam, élève de Sabir.

Mahjûr (Mahjur Khan), fils du hakim Askari.

Mahjûr (le pandit Schiv-praçad), principal munschi de la résidence de Rajpoutana.

Mahjûr (Mirza Hidayat Ali), petit-fils d'Alamguir II, élève d'Ihçan.

Mahmûd (Mirza Jan), élève de Mir Wazir Alî Saba.

Mahmûd (Mirza Muhammad Schah), gendre du Grand Mogol Bahadur Schah, élève de Zauc.

Mahrûn (Lala Angad Raé), de Farrukhabad.

Mahschar (Abd ullah Khan), de Rampur. Dans ses poésies *rekhti*, il a pris le surnom de *Khânam Ján*.

Mahw (le nabab Gulam Haçan Khan), de Dehli, élève de Zauc et de Galib.

Mahzûn (Mirza Mangu), petit-fils de Schah alam, élève de Auj.

Mahzûn (Aga Ali), de Dehli.

Mahzûn (Khuda-bakhsch), de Farrukhabad, élève de Safdar.

Mahzûn (le hakim Abu'l haçan), de Patna, élève de Racikh.

Maï-nosch (le munschi Schiv Sahayi), de Schahjahanpur, élève de Dèbi-praçad Aziz.

Majnûn (le schaïkh Muhammad Huçaïn), fils du cazi Jamal Ali, de Schikohabad.

Majnûn (Lala Schukal Dayal), de Farrukhabad, fils de Dwandi Lal.

Majrûh (Mir Mahdi Huçaïn), de Dehli, fils de Mir Huçaïn Figar, élève de Noscha Galib.

Majrûh (le maulawi Hamid unnabi), de Rampur, frère et élève de Wahschat, a écrit en urdu et en persan.

Majrûh (Lala Durga-praçad), de Farrukhabad.

Majzûb (Lala Gaur-i Sikandar), de Farrukhabad, fils de Khaïrati Lal.

Makhmûr (Gulam Huçaïn), de Faridabad.

Makhmûr (Mazhar Ali), de Muradabad, fils du saïyid Caïm Ali Khan.

Makhmûr (Miyan Cubul-i Ahmad), de Rampur.

Malika (Ani), belle Anglaise, musicienne et poëte, devenue musulmane, élève de Nassakh pour la poésie hindoustanie.

Maschadî (Mirza Ahmad Ali), de Lakhnau, fils de Mirza Muhammad Khuraçani.

Maschhûr (le pandit Radha Krischna), élève de Muschir.

Mastûr ou mieux *Mastura Bégam*, de Lakhnau.

Mâyil (Sadic Ali), de Lakhnau, élève d'Afzal.

Malûl (Muhammad Yar), de Dehli.

Marhabâ (Hafiz Abd ulschakur), de Calcutta, élève d'Anjakh.

Marhûm (Mirza Muhammad Yar Beg), de Dehli, élève de Muschir.

Manzûr (le saïyid Wazir Ali), élève de Macsud-i alam Macsud.

Manzûr (le munschi Afrin uddin Khan), fils du munschi Tahcîn uddin Tahcin, élève de Nassakh.

Masrûr (le saïyid Khursched-i alam), fils du maulawi Badr-i alam Rizwi.

Masrûr (Sangui Beg), de Dehli, élève de Mir Izzat ullah Khan Ischc.

Matîn (le maulawi Muhammad Huçaïn), de Lakhnau, élève d'Altaf.

Matîn (le saïyid Wilayat Ali), de Bareilly, élève du maulawi Gulam Najif.

Mauwâj (le munschi Abd urrahman), de Calcutta, fils du munschi Gulam Huçaïn, élève de Nassakh.

Mauzûn (le schah-zada Muhammad Cadir-bakhsch), de Dehli, élève de Sabir et d'Ihçan.

Mayil (Muhammad Yar Beg), de Lakhnau, élève de Jurat.

Mazhar (Mazhar-i Huçaïn), ami du raja Nihal Singh.

Mihr (Mir Mihr Ali), de Dehli, fils de Mir Schihab uddin.

Mihr (Muhammad Umr), de Mirath.

Minnati (Mirza Muhammad Macita Beg), de Lakhnau, élève d'Atasch, auteur d'un diwan.

Mirzâ (Mirza Jan), de Dehli, fils de Wazir Ali, auteur de marsiyas.

Mirzâ (le nabab Muhammad Haçan Khan), de Dehli, petit-fils du nabab Aschraf Khan.

Mirzâ (Mirza Ali), de Dehli, frère de Mir Huçaïn Ali Schaukat.

Mirzâ (Mirza Huçaïn-bakhsch), petit-fils de Schah alam, élève d'Ihçan.

Mirzâ, neveu du hakim Mirza Muhammad Khan, disciple de Rustam Beg Schakir.

Mu'aïyam (Muaïyam uddin), de Dehli.

Mu'aïyam (Muaïyam uddin Khan), de Badaun, résidant à Lakhnau, élève de Sauda.

Mu'azzam (Muazzam Khan), d'Allahabad, fils de Wazir alam Khan.

Mu'azzaz (le saïyid Muhammad Ali), de Makhanpur, élève d'Anis, l'auteur de marsiyas.

Mu'azzaz (Mir Aziz uddin), de Dehli, élève de Muschir.

Mubârak (Mubarak Huçaïn Khan), de Mirath, élève de Zuhur.

Mubtalâ (Lala Chandi Sahayi), de Partabgarh.

Mubîn (le hafiz Gulam Dastguir), de Dehli, élève de Muschir.

Mubtahij (Lala Maluk Chand).

Mudabbir (le saïyid Amir uddin), de Dehli, élève de Muschir.

Muhabbat (Mirza Huçaïn Ali), de Dehli.

Muhabbat (Mir Bahadur Ali), de Dehli, élève de Firac.

Muhabbat (Inayat ullah), de Dehli.

Muhabbat (Aga Saïyid), de Lakhnau, élève de Ziya.

Muhibb (Mir Abu'l Cacim), de Dehli, neveu de Nizam uddin Mamnun.

Muhibb (le schah-zada Bahram Schah), de Dehli, petit-fils de Haçan Schah Durrani, élève de Safir.

Muhauwi (Mahmud Beg), de Dehli, élève de Sahbayi.

Muhauwi (Mir Bacit Ali), de Calcutta, élève de Mazlum Schah.

Muhcin (Muhcin Ali), de Monghir, fils d'Ihçan Ali, élève d'Ansakh.

Muhcin (le hafiz Muhcin), de Dehli.

Muhcin (le maulawi Muhammad Muhcin), de Kakori, fils du maulawi Haçan-bakhsch Ulwi.

Mukhaïyir (le munschi Muhammad Ihçan ullah), de Mirath, élève de Zauc.

Mujarrad (Muhammad Panah), de Dehli.

Mujib (Mirza Rajab Ali), de Farrukhabad, fils de Badal Beg.

Mujib (Gulam Haïdar), de Lakhnau, élève d'Atasch.

Mukhlis (Mirza Kalb Haçan Khan), de Bénarès, fils de Kalb Ali Khan.

Mukhlis (le munschi Muhammad Huçaïn Khan), de Bhagalpur, élève de Nassakh, auteur d'un diwan.

Mulk (le babu Jagnath-praçad), de Calcutta, élève de Mir Bacit Ali Mahwi.

Mumtaz (Mumtaz uddaula Mirza Muhammad Huçaïn Ali Khan), de Lakhnau.

Mumtaz (le saïyid Miyan), de Dehli, élève de Muschir.

Munauwar (le munschi Munauwar Huçaïn), de Trichinapoli.

Mun'im (Mukund Lal), de Dehli, élève du pandit Narayandas Zamir.

Mun'im (le maulawi Scher Ali), élève de Mirza Mazhar Jan Janan.

Munir (Mir Aftab), élève de Hatim.

Munschi (Mirza Ahmad-bakhsch), de Dehli, élève du hafiz Abd urrahman Ihçan.

Muntazim (Imtiyaz uddaula Muhammad Baquir Ali Khan), de Lakhnau, élève de Kauçar.

Muntazir (Miyan Jan Khan), musicien et poëte.

Muntazir, plus connue sous le nom de Ganna Bégam (1).

Muquim (le munschi Muhammad Muquim), d'Hougly, élève de Fard.

Muruwat (Mir Beg Khan).

Muschtâc (Hafiz Mukhtar Ahmad), de Mirath, appelé le cazi Muhammad Muschtac, élève de Zuhur.

Muschtâc (Mir Abd ulcacim), de Murschidabad.

Muschtâc (Lala Bhari Lal), de Fathgarh, fils de Lala Dilsukh Raé, élève de Majzub.

Muschtâc (Lala Bhari Lal), fils de Lala Man Bhawan Lal, élève de Mirza Noscha Galib, éditeur de l'*Akmal ulakhbâr* de Dehli (2).

Muschtâc (Karim Khan), de Dehli, a visité Londres.

Muschtahir (le maulawi Ahmad Huçaïni), de Farrukhabad, élève de Muschir.

Mutahauwir (le munschi Açad ullah), d'Hougly, appelé aussi Ali Jan, fils de Haïdar, élève de Nassakh, auteur d'un diwan.

Muzaffar (Mirza Muzaffar), fils de Mirza Schah Rukh et petit-fils du Grand Mogol Bahadur Schah, élève de Zauc et de Sabir.

Muzaffar (le schaïkh Muzaffar Ali), fils du wazir Hatim Ali, de Belgram, élève d'Atasch.

Muztarr (Sardar Mirza), de Dehli, fils de Mirza Ayub Beg.

Muztarr (le pandit Kanhya Lal), de Dehli, fils de Bischan Narayan.

Muztarr (le munschi Abd ulkarim), de Cawnpur.

Muztarr (Lala Lurti-praçad), de Farrukhabad, fils de Bansi Lal, élève de Safir.

Muztarr (le pandit Ram Narayan), fils du pandit Schiv-praçad.

Muztarr (le hakim Açad Ali Khan), de Dehli, élève de Salik.

---

(1) « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 254.

(2) Voy. « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 477.

Nâ-Kâm (Mukarram Ali), de Fathabad.

Nâ-Yâb (Abbas Ali), de Calcutta, élève de Muschir.

Nacîm (Muhammad Yacub), fils de Gulam Ahmad Nakhat et neveu de Soz.

Nacîm (Nacim ullah), de Mirath, élève de Muschir.

Nacîm (le maulawi hakim Nacim ullah), fils du hakim Muhammad Alim ullah.

Nâcir (le saïyid Nacir Nawab), de Dehli, petit-fils de Mir Dard.

Nâcir (Mirza Muhammad Ali Beg), de Dehli, élève de Sabir.

Nâcir (le nabab Nacir Jang), fils du nabab Muzaffar Jang Bomkasch.

Nacîr (Nacir uddin), de Dehli, fils de Badr uddin et petit-fils de Haquir.

Nacîr (Arjun Singh), de Farrukhabad, fils de Budh Singh, élève d'Akhgar.

Nacîr (le schaïkh Macsud Ahmad), de Kakori, fils du maulawi Wilayat Ahmad.

Nâdân (le maulawi Muhammad-bakhsch, de Bareilly, élève de Karamat Ali Schahidi, habile en prosodie.

Nâdim (Rajab Huçaïn Khan), de Lakhnau, fils du nabab Muzaffar Huçaïn Khan, élève de Macsud.

Nadîm (Mirza Ali), de Dehli, auteur de *marsiyas*.

Nadîm (le saïyid Muhammad Askari), d'Allahabad, élève de Schah Gulam-i Azan Afzal.

Nadîm (Mirza Muhammad Ali Beg), de Farrukhabad, frère de Mirza Ali Naqui Beg.

Nadîm (le saiyid Piyari Sahib), de Lakhnau.

Nâdir (le saïyid Aga), de Bénarès, élève d'Atasch.

Nâdir (le nabab Ahmad Huçaïn Khan), plus connu sous le nom de Nadir Aga.

Nâdir (Mirza Kalb Huçaïn Khan), d'Etâwa, élève de Nacikh et d'Atasch, auteur d'un Tazkira, intitulé *Schakwat-i Nadirî* « la Plainte de Nadir », et d'un diwan.

Nafis (Dilawar Khan), de Farrukhabad, fils de Bhori Khan, élève de Safir.

Nâfiz (Mirza Ali), de Lakhnau, fils de Mihr Ali, élève de Schahid.

Naguîn (Haji Mirza Muhammad Jan), de Dehli, auteur de *marsiyas*, élève d'Ali Jan Dirakhschan.

Nahif (Hacc Wirdi Khan), de Muradabad.

Nahîf (le nabab Mahdi Ali Khan), fils du gendre de Wali de Rampur. Il a visité Londres.

Nahif (Muhammad Iwaz Ali), de Farrukhabad, fils de Mir Ahmad Schah.

Na'îm (le schaïkh Muhammad Na'im).

Na'îm (le munschi Fida Huçaïn Khan), de Kakori, a pris aussi le surnom de *Aïsch*.

Na'îm (Mir Amjad Ali), de Lakhnau.

Naïyir-i rakhschan (le nabab Ziya uddin Ahmad Khan), de Dehli, fils du wali de Firozpur, élève de Galib, auteur de poésies et d'ouvrages historiques en urdu et en persan.

Najat (Schankar Sarup), de Faridabad, fils de Ram Sarup.

Najm (le saïyid Aschrat Ali), de Bénarès.

Najm (le maulawi In'am ullah), de Lakhnau, élève de Mir Wazir Saba.

Najm (Mir Najm uddin Ahmad), de Bareilly, fils de Mir 'Inayat Ali.

Nâlân (Nur Ali Beg).

Nâlân (Mubariz uddaula, nabab Mirza Huçaïn uddin Haïdar Khan), de Dehli, élève de Khalic.

Namûd (Mir Muhammad Huçaïn Khan), appelé *Choté Sahib* « le Petit Monsieur », frère de Khursched Muhammad Ali Khan, raïs de Schamsabad.

Nâtic (Mirza Ahmad), de Farrukhabad, fils de Mirza Muhammad.

Nâtic (Lala Jagnath), de Farrukhabad, fils de Lala Lal Ji.

Nauwâb (Nauwab Nasr ullah Khan), raïs de Rampur.

Nawâ (Cudrat ullah), de Dehli.

Náz (Béjan), poétesse, de Farrukhabad.

Názim (le pandit Kamta-praçad).

Názim (Durga-praçad), de Schamsabad.

Názim (Mir Yahya), de Dehli, habile en chimie.

Názim, de Farrukhabad, fils de Gulam Cadir.

Nazîr (Nazir Muhammad Khan), de Farrukhabad.

Nazîr (Mir Gulam Schapur), d'Etawa, fils de Mir Kazim Ali, auteur de *marsiyas*.

Nazîrî (Mir Khaïr uddin), d'Aliganj.

Niçâr (le schaïkh Mahbub-bakhsch), de Bijnor, fils du schaïkh Muhammad Afzal.

Niçâr (Niçar Ali), de Belgram.

Niçâr (Mir Afzal Ali), de Patna.

Nisbat (le munschi Raghu Nath-praçad), de Schahabad, élève de Macsud.

Nischât (Miran Schah), de Dehli.

Nischât (Lala Ajodhya-praçad), de Farrukhabad, fils de Lala Isri-praçad.

Nyâz (Lala Raja Ram), fils de Lala Jagnath.

Niyâz (Muhammad Niyaz Ali), de Muradabad, fils de Muhammad Mubarak Ali.

Niyâz (Mir Muhammad Ali), d'Haïderabad, auteur de *marsiyas*.

Nizâm (Nizam Schah), de Rampur.

Nudrat (le schaïkh Abid Ali), de Sikandara, fils du schaïkh Amanat Ali Khan.

Nûr, de Panipat.

Nûr (le maulawi Muhammad Nur-i Huçaïn), de Tirhut, élève d'Awlad Ali Kahisch.

Nûr-i Hacc (Schah Muhammad Jamil), de Dehli, élève de Sahbayi.

Nusrat (Gulam Nabi Khan), de Firozabad, élève de Hasrat.

Nuzhat (le maulawi Burhan uddin), d'Allahabad.

Nuzhat (Mirza Karamat ullah), de Dehli, beau-frère de Jamiyat Schah Mahir.

Nuzhat (Lala Ram Sarup), de Minpuri, fils de Lala Scham Lal.

Païk (Karam ullah), de Dehli.

Païra, nom et takallus d'un poëte de Dehli, élève de Marhum.

Panâh (Muhammad Panah), de Dehli, disciple de Schah Afac.

Pareschan (Wahid Ali), d'Etawa.

Pareschan (Muhammad Khan), d'Allahabad.

Pareschan (Abd urrahim), de Dehli, élève de Sabir.

Pareschan (Mannu Lal), brahmane, élève de Schah Nacir, de Dehli.

Pari (Jhamman), de Dehli, élève de Haya (1).

Pârsâ (le hafiz Munschi Faïz Parsa), de Dehli.

Pârsâ (Gulam Ali), de Dehli.

Parwâna (Muhammad Beg), de Khaïrabad.

Payâm (Mirza Haïdar Beg), de Dehli.

Payâm (le maulawi Amin ullah), de Dehli, auteur du *Farziat-i Jihâd* « l'Opportunité du combat contre les infidèles », écrit en arabe.

Pîr (Maharaj Singh), brahmane calligraphe, de Mathura, habitant de Dehli. Il avait d'abord pris le surnom poétique de *Jawân*.

---

(1) Probablement une femme, *pari* signifiant « fée » et ce poëte ayant écrit en *rekhti*, qui est le dialecte particulier aux *zanânas* ou harems.

Pûran (Puran Singh), de Dehli, élève de Ranguin, habile en sanscrit et en médecine.

Rabt (le schaïkh Ahmad Huçaïn), de Jawnpur, élève de Kauçar.

Rabt (Débi-praçad), de Muradabad, élève de Zaki.

Racam (le hakim Sukhanand), de Dehli, élève de Nacir.

Racam (le maulawi Ahmad Huçaïn), d'Allahabad.

Râcikh (Gulam-i Mustafa), de Makkhanpur.

Râcikh (Saadat Ali Khan), de Dehli, élève de Munim.

Ra'd (Mir Zakir Ali).

Rafî' (le munschi Farzand-i Ali), de Belgram.

Rafic (Rafic Ali).

Râhat (le schaïkh Karim uddin), d'Azimpur.

Râhat (le pandit Kischan Lal), de Mathura.

Râhat (Rahat-i Huçaïn), de Mirath, élève de Hasrat.

Râhat (Mirza Rahat-i Ali), de Farrukhabad.

Rahîm (Mirza Rahim Beg), de Sirdhana, élève de Nadan, avait d'abord pris le surnom de *Scharar*. Il est auteur d'un *Tazkira* intitulé *Makhzan uschschu'arâ* « le Trésor des poëtes ».

Râhim (Mir Muhammad Ali).

Rahmat (Rahmat Ali), parent et élève de Sahbayi, auteur du *Nala-i bulbul* « le Gémissement du rossignol », de l'*Inschâ-é hadîca-i Rahmat* « le Jardin rhétorique de Rahmat », et d'un masnawi intitulé *Schikâyat-i falak* « Plaintes sur la destinée » (1).

Rahmat (Ganga-praçad), pandit du Cachemyre.

Râjâ (Raja Raj Krischn), élève de Tapisch, auteur d'un diwan.

Rajab (Rajab Ali), de Farrukhabad.

Ramz (le maulawi Zuhur ullah), élève de Wahschat, a surtout écrit en persan.

Râquib (Ahmad Huçaïn), de Dehli.

Râquib (Wazir Ali), de Fathgarh.

Râquîm (le schaïkh Muzaffar Ali), de Dehli, a écrit en urdu et en persan.

Raschîd (le pandit Kunwar), de Farrukhabad, élève de Safir.

Raschîd (le saïyid Bahadur Ali), d'Agra.

Raschkî (le nabab Muhammad Ali Khan), élève de Galib.

Raunac (Raé Ganga-praçad), de Bareilly.

Râzi (Mirza Razi Khan), de Lakhnau, astronome et auteur d'un *Lailâ Majnun*.

---

(1) Comme cet auteur a écrit en hindoustani et en persan, j'ignore en quelle langue sont ces ouvrages.

Ri'âyat (Mir Riayat Ali), de Lakhnau.

Rind (Iram uddin), neveu et élève de Soz.

Rizâ (Mir Muhammad Riza), de Lakhnau, élève de Mir Ziya, habile dans l'art poétique.

Rizâ (Gulam-i Riza), de Lakhnau, calligraphe et conteur spirituel.

Riswî (le kakim Jafar Ali), de Jaïpur.

Riyâz (le schaïkh Riyaz uddin Amjad), élève de Wazir.

Riẓâzat (Islam Ali), élève d'Amanat.

Sabâ (Ahmad Huçaïn Khan), d'Huçaïnabad, élève d'Aulad Ali Kahisch.

Sabâ (Khwaja Abd urrahim), fils du khwaja Salim ullah, a écrit des poésies en urdu et en persan.

Sabâ (Karim-bakhsch), de Mirath, élève de Zuhur.

Sabât (Mihr Ali), de Dehli.

Sabîh (Mir Waris Ali), de Lakhnau.

Sâbit (le schaïkh Sabit Ali), de Murschidabad.

Sabr (Mir Ali Huçaïn), élève de Kaïf.

Sabr (le schaïkh Muhammad Riza), élève d'Abd urrauf Schuur.

Sabt (le khwaja Fida-i Ali), de Murschidabad.

Sâdic (Mir Muhammad), de Calcutta, élève de Hunar.

Sâdic (le pandit Dêbi-praçad), de Bareilly.

Sâdic (Durga-praçad), de Farrukhabad.

Sâdic (Muhammad Aziz uddin), de Badaun, élève de Galib, s'appela d'abord *Azîz*.

Sâdic (le schaïkh Muhammad Sadic Curaïschi), de Dehli, élève de Mamnun.

Sâdic (Sadic Ali Khan), de Dehli, résidant à Calcutta, élève d'Inscha Allah Khan.

Sâdic (Sadic Ali Khan), de Patna.

Sadr (Muhammad Sadr uddin Alawi).

Safâ (Piran Schah), de Dehli, fils de Ratan Schah, élève de Zauc.

Safâ (Hafiz Muhammad Huçaïn), de Mirath, élève de Calac.

Safdar (Safdar Beg), de Karnaul, fils de Haïdar Beg.

Safî (Muhammad Safi ullah), de Dehli.

Safîr (Nur Khan), de Mirath, élève de Taskin et de Calac.

Safîr (le haji Jalal-bakhsch), de Silhet, élève d'Aschrat Ali.

Safîr (Miyan Khan), de Dehli, élève de Mumin.

Safîr (le schaïkh Imdad Huçaïn), de Farrukhabad, élève de Bahr.

Saguîr (Miyan Najm uddin), fils de Schah Nacir, de Dehli.

Sâhib (Sahib Ali Khan), d'Allahabad.

Sâhib (Scher Zaman Khan), de Dehli, élève d'Ihçan et de Zauc.

Sâhib (le maulawi Sahib alam), fils de Piyari, imam d'Aligarh.

Sâhib (Master Johannes), chrétien, élève de Saba.

Sa'îd (Mirza Sardar Huçaïn), fils de Mirza Ali Asgar.

Sa'îd (Lala Kunwar), de Farrukhabad, fils de Ganga-praçad.

Sa'îd (le cazi Mir Saadat Ali), d'Agra.

Sa'îd (le haji Saïd-bakht), élève de Zaïgam, habile dans le *tarîkh*. Ses ancêtres étaient Hindous, mais ils s'étaient faits musulmans.

Saïf (Khwaja Saïf ullah), de Farrukhabad, élève de Safir.

Saïf (Saïf ullah), de Calcutta.

Sâïl (le saïyid Muhammad), de Faïzabad, habitant de Calcutta.

Saïyâra (Mirza Fakhr uddin), petit-fils du Grand Mogol Schah alam, élève d'Ihçan, poëte et joueur de sitara.

Saïyid (le saïyid Gulam-i Raçul), de Rampur.

Saïyid (Mir Ali Naqui), neveu de Mir Nizam uddin Mamnun.

Saïyid (Mir Bahadur Ali), de Farrukhabad.

Saïyid (le saïyid Huçaïn), de Patna, élève de Roschan.

Saïyid (Mirza Abbas Ali), de Lakhnau, élève d'Abad.

Sâjid (Muhammad Sajid Ali Khan), élève de Schahid.

Sajjâd (le saïyid Muhammad Sajjad), de Lakhnau, appelé *Zulficar uddaula*, beau-frère de Wajid Ali, roi d'Aoude, élève de Schafac.

Sajjâd (le hakim Mir Sajjad), d'Agra, élève d'Abru, auteur d'un diwan.

Sakhî (le saïyid Parwarisch Ali), d'Allahabad.

Sâlik (Mirza Muslih uddin), petit-fils de Bahadur Schah, élève de Rafat.

Sâlik (Mirza Khujasta-bakht), fils de Schah alam, disciple de Mir Muhammadi et élève d'Ihçan.

Salîm (Mirza Salim), fils d'Akbar Schah II, élève de Marhum.

Salis (le saïyid Muhibb Ali), de Cawnpur, élève de Munis, l'auteur de *marsiyas*.

Samar (Ahmad Saïd), de Dehli.

Sâmî (Mirza Muhammad Jan Beg), de Cachemyre, originaire de Kapchak, auteur de poésies urdues et persanes.

Sâmî (le maulawi Wajh ullah Khan), élève de Wahschat, a surtout écrit en persan.

Samîm (Tulcidas), de Dehli, médecin hindou.

Sanam (Durga), poëtesse d'Agra.

Sâqui (le munschi Mir Muhcin Ali).

Sâquî (Mir Gulam-i Huçaïn), de Bokhara, élève de Mir Schams uddin.

Sarî' (le saïyid Muhammad Ali), élève de Safir.

Sarîr (Muhammad Nazir), de Belgram, élève de Scharaf.

Sarîr (Muhammad Mir Khan), élève de Safir.

Sarosch (Imdad Ali Khan), de Farrukhabad.

Sarwar (Azim uddaula Mir Muhammad Khan), de Dehli, élève de Sami, auteur d'un tazkira et d'un diwan.

Sarwat (Muhammad-bakhsch), de Dehli, élève de Marhum.

Sarwat (Mir Muhammad Muschahid), de Narnaul, habitant de Dehli.

Saulat (le nabab Muhammad Taqui Khan), de Laknhau, élève de Nacikh.

Saulat (Cacim Ali Khan), de Bénarès.

Sawâb (1) (Saadat Ali), de Dehli, habitant de Karnaul.

Schabâh (le saïyid Dilder Haïdar), de Farrukhabad, élève de Safdar.

Schabâsch (Kalb Sijad Khan), d'Etawa, fils de Kalb Huçaïn Nadir.

Schâd (Mir Yar Khan), de Mirath.

Schâd (Schiv-praçad), de Dehli, élève de Taskin.

Schâd (Rajab Beg Khan), élève de Jurat.

Schâd (Muhammad Ayaz Khan), de Rampur, élève de Zaïgam.

Schâd, brahmane de Sikandarabad.

Schâdân (Mirza Huçaïn Ali Khan), de Dehli, élève de Galib.

Schâdân (Miyan Rahman-bakhsch), élève de Nassakh, originaire de Faridpur, habitant de Calcutta.

Schafac (Muhammad Ali Khan), de Farrukhabad.

Schafacat (Mir Bascharat Ali), d'Haïderabad du Décan.

Schafacat (Schukr ullah), de Bénarès, élève de Tapan.

Schafacat (Abd urrahim), de Calcutta, élève en médecine.

Schafacat (le saïyid Muhammad Huçaïn), de Dehli, élève de Sahbayi, a aussi écrit en persan.

Schafic (le schaïkh Nacir Ali), de Farrukhabad.

Schafic (Tulci Ram), élève d'Hoschyar.

Schâguil (Schaïkh Amir uddin), connu sous le nom de *Maulawi Amir ullah*, élève de Mashafi.

Schâh (Darwesch Khuda-agah), de Dehli.

Schâh (Ali Khan), de Dehli.

Schâhî (Mujahid uddin), de Dehli, élève de Sabir.

---

(1) *L's* représente ici la quatrième lettre de l'alphabet arabe.

Schahîd (le maulawi Fakhr uddin Haçan Khan), de Schahjahanpur, résidant à Dehli.

Schahîd (le maulawi Yûçuf Ali), du Bihar, élève de Najm.

Schahîd (le maulawi Hafiz uddin), de Calcutta, fils du munschi Najm uddin et cousin de Nassakh, élève de Rind.

Schahîr (le munschi Gulam Ali), élève de Siraj uddin Ali Khan, a surtout écrit en persan.

Schaïdâ (le hakim Islam Beg), de Dehli, petit-fils de Wiçal.

Schaïdâ (Mir Jhaun Jan), de Dehli, élève de Mumin Khan.

Schaïdâ (Hamid Ali Khan), élève de Farzand-i Haïdar.

Schaïdâ (le munschi Tafazzul Huçaïn Khan), de Calcutta, frère de Fida Huçaïn Khan.

Schefta (Azam Beg Khan), de Lakhnau, élève de Jurat.

Scharar (le saïyid Ali Haçan), de Dehli, petit-fils de Soz.

Scharar (le hafiz Mir Hafiz), de Dehli.

Scharar (le maulawi Ali-bakhsch Khan), de Badaun.

Scharar (Fazl-i Hacc), de Mirath, élève de Fauc.

Scharaf (Mir Imam Ali), de Farrukhabad.

Scharm (Taur Beg), de Dehli, élève d'Aschraf Hafiz et de Schah Nacir.

Scharîr (le munschi Karim uddin).

Scharîf (le maulawi Scharif ulhusn), de Farrukhabad.

Scharîf (Mirza Muhammad), élève de Muhibb, petit-fils du Grand Mogol Schah alam, fils de Mirza Buland-bakhsch.

Schâïc (le saïyid Muhammad Huçaïn), connu aussi sous le nom de *Miyân Ján*, natif de Bareilly, résidant à Farrukhabad.

Schâïc (Abd ullah), de Saharanpur.

Schâïc (le schaïkh Muhammad Pir-bakhsch), d'Agra, élève de Haschimi et de Jurat.

Schâïc (le munschi Sarfaraz Ali Khan), de Bhagalpur.

Schâ'ir (le schaïkh Khuda-bakhsch), de Saharanpur.

Schâkî (Mirza Bakhtwar Schah), fils du Grand Mogol Bahadur Schah, élève de Muschir.

Schâkir (Muhammad Schakir), élève de Haschmat.

Schâkir (le munschi Abd ulsubhan), de Calcutta, élève d'Ansakh.

Schams (Schams uddin), bibliothécaire de Badaun.

Schams (Scharif Ahmad Khan), de Patna, élève de Camar.

Schams (Mirza Akbar Ali), élève d'Atasch.

Schamsî (Lala Suraj-praçad), de Farrukhabad, élève de Majzub.

Schân (Akbar Huçaïn Khan), de Lakhnau, élève de Schahid.

Schankar (Daya Schankar), de Dehli, mort à Haïderabad.

Scharm (Choti Sahib), de Lakhnau, habitante de Calcutta.

Schaschdar (Mirza Haji Cadîr-bakhsch).

Schaschdar (Mirza Roschan uddaula), élève de Haya, conteur remarquable.

Schauc (Muhammad Jahanguir Khan), de Fathgarh.

Schauc (Inayat ullah), de Faridabad, élève de Sahbayi.

Schaukat (Mir Cacim Ali), de Bénarès, résidant à Calcutta.

Schaukat (Mir Imdad Ali), de Mirath, élève de Zuhur.

Schayân (le pandit Prem Narayan), de Bareilly.

Schâz (Muhammad Abbas), de Lakhnau, élève de Bhar.

Schifâ (Khwaja Muhammad Kazim), du Cachemyre.

Schifâ (Daulat Ram), de Dehli.

Schitâb (Mirza Gulam Abbas), arrière-petit-fils du Grand Mogol Schah alam, élève de Haya.

Schor (Mugul Jan), de Calcutta, élève de Zaïgam et de Muslim.

Schor (le babu Madan Mohan Lal), de Fathgarh.

Schorisch (le munschi Zaïn ulabidin Khan), de Lakhnau, fils de Tahcin, l'auteur de *Nautarz-i murrassa*, auteur lui-même d'un diwan.

Schuhrat (Haïdar Beg), d'Haïderabad.

Schuhrat (Muhammad Schah), de Patna, élève de Taslim.

Schuhrat (Mahmud), de Patna.

Schuhrat (Mirza Nacir uddin Haïdar), petit-fils du Grand Mogol Schah Alam, élève d'Ihçan.

Schuja' (Mirza Karim Uschschaja), petit-fils de Bahadur Schah, élève de Muschir.

Sidc, d'Haïderabad.

Sifat (Mugal Jan), appelé par quelques biographes *San'at* (1).

Sihr (Mirza Afzal Ali), de Lakhnau, élève de Schafac.

Sihr (le maulawi Zuhur Ali).

Sihr (le munschi Abd ulmajid).

Sihr (le raja Nabab Ali Khan), de Khaïrabad.

Sihr (Ahmad Ali Khan), de Dehli, fils de Muquim.

Sikandar (Sikandar Khan), de Schahjahanpur, élève de Munim Khan.

Sirâj (le maulawi Siraj uddin), de Faridpur, habitant de Murschidabad, auteur de poésies urdues, arabes et persanes.

Sirâj (Siraj uddin Alî Schah).

Sozân (le prince Imam-bakhsh), de Dehli, communément appelé le *maulawi Kallâ*, élève d'Ihçan.

---

(1) Il est mentionné dans l' « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 53.

Sozân (Gulam-i Murtaza), de Rampur, habile en arabe et en persan.

Sozisch (Hafiz Abd urrahim), de Dehli, élève de Zauc.

Sukhanwar (le maulawi Ahmad Ali), de Lakhnau, habitant de Murschidabad, élève de Mashafi.

Suhaïl (Mirza Ahçan Jan), de Lakhnau, élève de Schafac.

Suhaïl (Mirza Muhammad Abbas).

Suhaïl (Irtiza Ali Khan), de Farrukhabad.

Sultân (Sultan Schah), de Dehli, fils du prince Jamiyat Schah.

Sultân (le prince Azam uddin), de Calcutta, petit-fils de Tippu, auteur d'un diwan.

Surûr (Mirza Fazl Ali Beg), élève de Schah Nacir.

Surûr (Lala Nek Ram), de Farrukhabad.

Surûr (Aziz uddin), de Dehli, gendre de Bahadur Schah, élève de Zauc.

Tâb (Mir Muhabbat Ali), de Panipat, habitant de Dehli, poëte et musicien.

Tâb (Mirza Altaf Aschraf), de Dehli.

Tâbisch (Muhammad Jafar), d'Allahabad, demeurant à Dehli.

Taçauwur (Nabi-bakhsch), de Dehli, petit-fils de Schah Nacir.

Tâcir (le hafiz Muhammad Huçaïn), de Dehli, élève de Tanwir.

Tadbîr (le schaïkh Muhibb ullah), de Jaunpur.

Tahauwur (Mirza Gulam-i Farid uddin), de Dehli, frère de Sabir, élève d'Ihçan et de Mumin.

Tahsîn (le saïyid Haïdar Ali), d'Allahabad, a pris aussi le takhallus de *Tauwakkul*.

Tahsîn (Ali Maulana Khan), de Schahjahanpur.

Tâhir (Tahir Ali), de Farrukhabad, élève de Safir.

Tâïr (le schaïkh), d'Agra, élève de Nazir.

Taïsch (Rahman Ali), de Dacca, élève de Zaïgam.

Tajallî (Lallu Ji), élève de Zar.

Tajammul (le nabab Schah Mirza), de Lakhnau.

Tajammul (Tajammul-i Raçul Khan), de Dehli, élève d'Aïsch.

Tâlib (Mirza Saïd uddin Khan), de Dehli, frère de Saquib, élève de Galib.

Tâlib (le pandit Kischan Lal), de Cachemyre, habitant de Dehli (1).

---

(1) Le même, probablement, dont il est parlé dans mon « Hist. de la littér. hind. », t. II, p. 213, et dans ma « Revue » de 1874, p. 53 et 63, sous le nom de Krischan Lal.

Tâlib (le cazi Muhammad Yacub), de Dehli, élève de Muschir.

Tamannâ (Mirza 'Inayat uddin), fils du prince Schams uddin, de Dehli, élève de Muschir.

Tamannâ (Muhammad), de Muradnagar, du zila de Mirath, élève de Zuhur.

Tamannâ, de Calcutta, poëte distingué.

Tamannâ (Mirza Imdad Huçaïn), élève de Cadir.

Tamannâ (Mirza Ali Riza), de Patna.

Tamîz (le nabab Ahmad Ali Khan), de Bahadurgarh, habitant de Dehli, auteur de *marsiyas*.

Tamkîn (Mir Saadat Ali), de Patna, résidant à Dehli.

Tamkîn (le maulawi Gulam Batul Khan), fils de Tahcin.

Tanhâ (Schah Wahid).

Tanhâ (Akka), de Dehli.

Tanwîr (Khuda-bakhsch Khan), de Dehli, élève de Muschir.

Tapân (le saïyid Cudrat Ali), de Dehli, fils de Mir Soz.

Tapisch (Yûçuf Ali), de Dehli, élève de Sabir.

Tarab (Wilayat Huçaïn Khan), élève de Zuhur.

Tarab (le munschi Gopal Sahayi), de Fathgarh, fils du pandit Brij Lal.

Tarab (Moti Lal), de Dehli, élève de Nacir.

Tarab (Dhumi Lal), de Dehli, neveu du raja Kanwal-naïyan, élève de Nacir, auteur d'un diwan.

Tarab (le maulawi rahim-bakhsch), de Thanéçar, élève de Soz.

Târik (le haji Mir Baca ullah), de Dehli.

Tarz (Guirdhari Lal), d'Amroha, élève de Caïm (1).

Tarz (Ahmad Huçaïn), de Dehli, élève de Caïçar.

Tarz (Mir Ali Huçaïn), de Lakhnau, élève de Saba.

Taschhîr (Mirza Mugul Beg), de Dehli, élève de Calac.

Taslîm (Hatim Khan), de Rampur, élève de Bimar.

Taslîm (Débi-praçad Sadhuram), élève de Munir.

Taswîr (Bayân), de Dehli.

Taufîc (Mir Taufic Ali), natif d'Agra, habitant de Dehli, a écrit en hindi.

Timûr (Mirza Saadat Sultan), de Dehli, élève de Sabr et d'Ihçan.

Tischnâ (Muhammad Ali), de Dehli, élève de 'Aïsch et de Zauc.

Tubâ (Raja Nihal Singh), raja de Kappurthala, élève de Gulami.

Tubâ (le saïyid Ali Huçaïn), d'Haïderabad du Décan, fils d'Aman Ali, de Lakhnau.

---

(1) Ce poëte est indiqué, d'après le *Sarâpâ sukhan*, dans l' « Hist. de la littér. hind. », t. III, p. 225, sous le nom de Tarrar.

Ulfatî (le raja Piyari Lal), de Patna, a écrit surtout en persan.

'Ulvî (le maulawi Abd ullah Khan), de Dehli, auteur de l'*Inscha-é Safîr-i bulbul* « la Rhétorique du chant du rossignol », du *Sihhat-nâma* « Livre de la santé », et de beaucoup d'autres ouvrages en vers et en prose. Il a surtout écrit en persan.

'Umr (le munschi Muhammad Umr Khan), de Jalindhar, habitant de Mirath, a surtout écrit en persan.

Wacî (Schah Waci Ahmad).

Wâcif (le cazi Muhammad Yacub), de Gazipur.

Wâcil (Durga-praçad), fils de Lal Ganga-praçad, de Fathgarh.

Wafâ (Mir Badr Ali), d'Amritsir, auteur de *marsiyas*.

Wafâ (Lala Schankar Lal), d'Allahabad.

Wafâ (Muhammad Ali Khan), de Schahjahanpur, fils du maulawi Ahmad Ali Khan.

Wafâ (Mirza Dara-bakht), petit-fils de Schah alam, élève d'Ihçan.

Wahdat (le maulawi Muhammad Ali), de Calcutta, élève de Wahschat.

Wahîd (Mir Hadi), de Lakhnau, auteur de *marsiyas*, fils de Mir Ali Umr.

Wahîd (le maulawi Wahid uddin), d'Allahabad, fils du maulawi Amir ullah, a surtout écrit en persan.

Wahîd (le munschi Sarfaraz Ali Khan), élève de Saba, est auteur d'un diwan.

Wâhid (le schaïkh Abd ulwahid), de Dehli, élève d'Aga Jan Aïsch.

Wahschat (Ahmad Beg), de Mirath, élève de Hasrat.

Wahschat (Yuçuf Ali), de Mirath, élève de Calac.

Wahschat (le schah-zada Kabir uddin), de Dehli, élève de Zauc et de Haya.

Wahschat (le schaïkh Habib Ahmad), de Dehli, fils de Mir Muschtac Ahmad.

Wâ'iz (le schaïkh Ilahi-bakhsch), élève de Macsud.

Wajîh (Mir Zam'n Ali), d'Allahabad, fils de Jafar Ali.

Walî (le schaïkh Wali Muhammad), de Syalkot, élève de Nacir de Dehli.

Walî (le maulawi Amu Jan), de Dehli, élève de Galib.

Wâlih (Muhammad Khan), commensal de Jahandar Schah, fils du Grand Mogol Schah alam.

Wâlih, poëte hindou de Faïzabad.

Wâquif (Waquif Schah), de Gazipur, contemporain de Sauda.

Wâquif (Mirza Cumasch), fils du Grand Mogol Bahadur Schah, élève de Zauc.

Wâris (Mirza Waris Ali Beg), de Farrukhabad, fils de Naqui Beg.

Wâris (le haji Schah Muhammad), d'Allahabad, élève et successeur spirituel de Schah Cutb uddin Mucibat, auteur d'un diwan.

Wasf (le saïyid Schah Munauwar Ali).

Wasf (Bani Madhu), fils de Lala Mulchand, élève de Macsud.

Wasl (le maulawi Muhammad Mazhar), de Calcutta, élève de Zaïgam. Il prit d'abord le takhallus d'*Aubasch*. Il a écrit ses ouvrages historiques et poétiques en hindoustani et en persan.

Wasl (le hakim Muhammad Ali Khan), de Dehli, fils et élève du hakim Nasr ullah Khan Wiçal.

Wasl (Mir Kunwar Huçaïn), de Farrukhabad, fils de Mir Rahim Ali.

Wazîr (le nabab Wazir Ali Khan), fils adoptif du nabab Açaf uddaula.

Wazîr (le saïyid Wazir Ali), d'Allahabad.

Wazîr (Mir Parwarisch Ali), d'Etawah, fils de Mir Khaïr ullah.

Wazîr (Wazir Khan), de Fathgarh, fils d'Abd urrahman Khan.

Wazîr (Wazir Ali Khan), de Patna, élève de Faïz, poëte et musicien.

Wazîr (Mir Parwarisch Ali), d'Etawa, fils de Khaïr ullah.

Wilâ (Muhammad Murad Khan), d'Allahabad, fils de Munauwar Khan.

Wilâyat (Mirza Wilayat Ali), médecin du nabab Amir uddaula, raïs de Rajmahal.

Wilâyat (Wilayat Schah), de Coel.

Yacîn (le maulawi Abd ussaffar), de Silhet, fils de Schah Abd ulcadir, élève de Wahschat.

Yâd (Lala Kaschi-Ram), de Schahjahanpur, élève de Macsud.

Yâd (Imam Khan), de Farrukhabad, fils de Chand Khan.

Yaktâ (Nauroz Ali), de Patna, fils d'Aman Ali Khan Galib.

Yal (Abd ulcadir), de Dehli.

Yanîm (Ahmad Ali Khan), de Dehli, élève de Cacim.

Yaquîn (Miran Sahib), élève d'Acir.

Yâs (le hafiz Hafiz uddin), de Dehli.

Yâs (Jan Sukh Raé), fils du raé Lakschmi-praçad, élève de Macsud.

Yâs (le maulawi Anwar Ali), de Schahabad, élève de Gulam Ali Racikh, auteur de poésies urdues et d'un diwan persan.

Yâwar (Mir Iman uddin), de Dehli, élève de Mamnun, poëte et peintre.

Yâwar (Mir Mahdi Haçan), de Maïnpuri, fils de Mir Imdad Huçaïn.

Yûçuf (Mirza Yuçuf Beg), de Lakhnau, fils de Mirza Cacim Beg, élève de Schahid.

Yûçuf (Mir Yuçuf Ali Schah), de Farrukhabad, fils du haji Ahmad Ali Schah, élève de Safir.

Zabîh (Mirza Aman Ali), *schi'a* devenu *sunnî*, c'est-à-dire dissident musulman converti à l'orthodoxie.

Zâbit (Mihr Ali), de Dehli.

Zabt (Kanhya Lal), de Farrukhabad, fils de Mohan Lal de Muradabad.

Zafar (le schaïkh Fath Ali), d'Allahabad.

Zâhic (le schaïkh Murad-bakhsch), de Dehli.

Zâhid (Schah Khan), de Raïpur, zila de Farrukhabad.

Zâhid (le saïyid Ali Muhammad), élève de Saba.

Zâhid (Mirza Zahid uddin), de Lakhnau, élève d'Atasch,

Zâhir (Ram-praçad), de Dehli, élève d'Ijad.

Zahîr (le saïyid Muhammad Jan), de Dehli, fils et élève de Mir Yahya Nazim.

Zahîr (le schaïkh Ali-bakhsch), fils du schaïkh Ibad ullah de Belgram.

Zahîr (Hafiz Maula-bakhsch), de Mirath, élève de Zuhur.

Zâïf (Schujaat Ali), de Dehli.

Zaïgam (le nabab Haïdar Huçaïn Khan), surnommé *Achché Sâhib* « le Bon Monsieur ».

Zâïr (Mirza Ali Huçaïn), élève d'Afzal, originaire de Maschhad, habitant de Lakhnau.

Zakî (Mir Muhammad Zaki), de Belgram.

Zaki (Mirza Muhammad Ali), de Lakhnau, a surtout écrit des *khumsa*.

Zâkir (le saïyid Huçaïn), d'Hatras, fils d'Ali Huçaïn d'Allahabad.

Zâlim (Zalim Singh), brahmane de Dehli, qui a écrit en urdu et en persan.

Zâmin (le schaïkh Zamin Ali), de Lakhnau, fils de Turab, élève d'Acir.

Zâmin (le hakim Muhammad Zamin), d'Haïderabad, élève de Schah Nacir.

Zâr (le schaïkh Bulaqui), de Lahore, résidant à Agra, élève de Muhr et de Mah.

Zâr (le hafiz Imam-bakhsch), de Dehli, habile musicien.

Zâr (le schaïkh Amir uddaula), de Bijnor.

Zarâfat, dame-poëte de Dehli.

Zarîf (Mir Aman ullah), de Lahore, habitant de Lakhnau.

Zarra (le munschi Itwari Lal), de Calcutta.

Zarra (le pandit Sri Krischn), de Farrukhabad.

Zarra (Lala Jwala-praçad), de Farrukhabad.

Zarûrât (Muhammad Jamil), de Panipat, habitant de Dehli.

Zây'il (Mir Khaïr uddin), de Nagore.

Zeb (Mirza Jamal uddin), communément nommé Mirza Kalan, élève de Zauc, descendant d'Alamguir II.

Zeb (Mirza Muhammad Ali Khan).

Zeb (Mir Aga), de Faïzabad, élève de Saba.

Zimân (Mir Muhammad Kamil), de Dehli.

Zirak (le maulawi Hafiz Calandar-bakhsch), de Panipat, élève de Schahidi, a écrit des cacida arabes dans lesquels il a pris le takhallus de *'Alim*.

Zirgâm (Mirza Bahadur Beg), de Dehli.

Zu'f (Abid-i Huçaïn), de Dehli.

Zuhra (Mani), courtisane de Cachemyre, habitant Calcutta, élève de Nassakh pour la poésie.

Zuhûr (le maulawi Zuhur Ali), de Dehli, élève d'Ihçan, de Nacir et de Mumin, descendant de Muhammad, fils d'Abou Bekr.

Zuhûr (Ahmad Jan), de Murschidabad.

Zuhûr (Imdad Huçaïn), de Mirath, élève de Rahim.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE

LA LANGUE

ET

LA LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1877

REVUE ANNUELLE

PAR

M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, ETC.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie

QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXVIII

LA LANGUE

ET

LA LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1877

I. Depuis ma dernière Revue, l'Inde a éprouvé deux grands désastres, le cyclone, qui a fait périr cent cinquante mille hommes, et la famine, qui en a fait périr un aussi grand nombre peut-être, et qu'il semble étonnant de voir se produire là où le commerce est tout à fait libre et où il y a tant de moyens de communication avec tous les pays du monde. Mais le grand *darbâr* tenu à Dehli le 1er janvier de l'année 1877, pour la proclamation solennelle du titre officiel d'Impératrice de l'Inde que le Parlement a autorisé la Reine d'Angleterre à prendre, semble faire oublier ces grands malheurs publics pour ne donner place qu'au magnifique déploiement de fêtes et d'exhibitions de tout genre qui ont accompagné et suivi cette proclamation, spectacles dont sont avides les Indiens plus que tout autre peuple du monde. Il y a trois mille ans qu'une assemblée du même genre fut tenue aussi à Dehli, et l'infatigable Rajendra Lala Mitra nous l'a fait connaître avec son érudition habituelle (1). Ce nouveau titre de la Reine d'Angleterre a fourni l'occasion à Sir T. E. Colebrooke, Bart., d'enrichir le « Journal of the Asiatic

(1) « An Imperial assemblage at Dehli three thousand years ago. » — « Journal of the Asiatic Society of Bengal », vol. XLV, p. 363 et suiv.

Society (1) » d'une dissertation très-étendue et fort savante, intitulée « On imperial and other titles », qui sera lue avec le plus grand intérêt par l'Europe lettrée.

Quant à moi, je ne dirai rien de la proclamation de ce nouveau titre, car tous les journaux en ont amplement parlé. L'expression définitivement adoptée en hindoustani est *Caïçar-i Hind* « le César ou la Césarine de l'Inde ». Cette annonce a été faite avec grand apparat dans l'ancienne capitale de l'Empire mogol et moins solennellement dans les autres villes du nouvel Empire, entre autres dans la capitale de l'ancienne Compagnie des Indes orientales, Calcutta, où elle a eu lieu, d'après les journaux indigènes, en anglais, en bengali et en hindoustani, les trois langues usitées en Bengale, et c'est aussi dans ces trois langues qu'a été écrite l'adresse que les habitants de Calcutta ont envoyée à la Reine à cette occasion.

Le rédacteur de l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* (2) dit que le nouveau titre sera donné dans les actes du gouvernement à la Reine d'Angleterre. Les diplômes qui seront distribués au *darbâr* de Dehli porteront à la fois ce titre en écriture anglaise et en écriture persi-urdue. *Caïçar* (César) n'est pas un titre purement européen, comme on le croit communément. Quoiqu'il soit particulier aux empereurs de Rome, toutefois les écrivains de l'Hindoustan l'emploient aussi. Ainsi feu le hakim Mumin Khan, de Dehli, s'en est servi dans ce vers d'un cacida où il célèbre les louanges du Prophète : « Par le bonheur, y est-il dit, d'être à ton service, Bilal (3) est la poussière de tes pieds, tandis que l'Empereur de la Chine et le Caïçar de Russie sont la blancheur de ton visage. »

Pour qu'on ait préféré ce titre à celui de *Schahanschâh*,

(1) Vol. IX, part. II, p. 314-420.
(2) Cité dans le *Panjâbî* du 9 décembre 1876.
(3) Bilal était le muezzin de Mahomet, et il était nègre; de là l'allusion.

qui est beaucoup plus connu dans l'Inde, il y a, dit-on, la raison que *Schahanschâh*, signifiant « Roi des rois », exige, d'après l'étymologie, qu'on ait des rois au-dessous de soi; mais il n'y en a pas dans l'Hindoustan. Les journaux de l'Inde avaient exprimé le désir qu'on établît d'abord des rois dans l'Inde, et que la Reine eût ensuite pris le titre de *Schahanschâh*. L'idée d'établir des rois dans l'Inde n'ayant pas été réalisée, et le gouvernement anglais n'accordant pas aux raïs le rang et la dignité qu'ils avaient autrefois, on n'a pu employer le titre de *Schahanschâh*.

Si j'entrais dans des détails au sujet du grand *darbâr* de Dehli où a été solennellement proclamé le nouveau titre de la Reine, et des *darbâr* accessoires qui ont été tenus dans toutes les villes de l'Inde pour le même sujet, il ne faudrait pas y consacrer une brochure, mais un volume entier, puisque l'*Awadh Akhbâr* emploie pour l'annonce préliminaire de cette cérémonie trente-six colonnes de son journal grand in-quarto, en appendice au numéro du 12 novembre 1876. Je me bornerai à traduire de ce long article le cacidâ hindoustani qui s'y trouve, cacidâ à la louange de l'Inde, et dont tous les vers se terminent par le mot *Hind* (Inde) :

« Adam laissa l'Éden et alla habiter l'Inde (1); pour Adam, khalife (représentant) de Dieu, il n'y avait pas d'endroit préférable à l'Inde.

» Si Rizwan, l'ange gardien du paradis, en oubliait le chemin et venait dans l'Inde, il ne voudrait plus retourner au ciel.

» Le brimborion de l'homme ne saurait projeter son ombre sur la lune, tandis que la place de l'Inde est dans la prunelle de l'œil du monde.

» Les cheveux parfumés des houris éprouvent de la ja-

(1) Allusion à l'opinion orientale qu'Adam, en quittant le paradis terrestre, alla habiter l'île de Ceylan.

lousie lorsque le zéphyr embaumé de l'Inde s'avance au milieu des nuages.

» Si Jacob (aveugle à force d'avoir pleuré Joseph) avait mis à ses yeux, au lieu de *surma*, le *tútyâ* (collyre) de l'Inde, il leur aurait rendu la vue.

» Est-ce Harout (1) qui a tiré Joseph du puits, ou bien plutôt n'est-ce pas Dieu lui-même qui l'en a tiré au moyen d'une tresse des cheveux de l'Inde (2)?

» Puisque l'eau et l'air donnent partout la vie, comment l'eau et l'air de l'Inde ne la donneraient-ils pas à plus forte raison?

» Les rois de tous les pays connus se sont sacrifiés pour l'Inde.

» L'âme du monde, c'est l'Inde, et le monde en est le corps. Elle a la tête ornée de couronnes, et c'est ainsi qu'il y est lié.

» En renonçant à l'amour de leur patrie, bien des rois sont venus jouer leur vie sous les drapeaux de l'Inde.

» Si l'on fait résonner le tambour du pays, ils s'empressent à la suite du gouverneur de l'Inde.

» Comme on y a lu le béni Coran pour son horoscope, qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle soit à l'apogée des contrées du monde?

» Victoria est l'impératrice de l'Inde, ô Nizam (3), et lord Lytton en est heureusement le vice-roi. »

Je ne parle pas des autres pièces de poésie hindoustanies publiées à cette occasion dans les journaux indigènes. J'en remarque une du poëte Partaw (le saïyid Ali) qui en offre le chronogramme (4), une autre (5) de Mahmud (Muhammad Huçaïn), et surtout un cacida de cinquante-deux vers par

(1) Démon dont il est question dans le Coran, II, 96.
(2) C'est-à-dire, « d'une corde noire comme les cheveux des Indiennes. »
(3) *Takhallus* du poëte auteur de ces vers.
(4) *Awadh Akhbâr* du 10 janvier 1877.
(5) *Panjâbî* du 13 janvier 1877.

Hascham (Scher Muhammad Khan), de Daulatpur, zila de Bulandschahr.

A l'occasion de la proclamation solennelle du titre de la Reine d'Angleterre, des adresses ont été présentées au vice-roi par différentes Sociétés islamiques, notamment par l'*Anjuman-i Islâm* de Bombay, par la Société littéraire musulmane du Bengale, par la Société littéraire de Dehli, et par l'*Anjuman* du Penjab. A l'adresse de cette dernière Société, présentée par le Dr. Leitner, Son Excellence a répliqué de la manière la plus sympathique qu'il avait une grande confiance dans l'avenir de la nouvelle université, et qu'il espérait beaucoup des bons résultats que devait produire l'*Anjuman* sous la présidence de son ami le Dr. Leitner, dont l'habileté connue et les services déjà rendus dans la cause de l'éducation ont reçu à Vienne même un témoignage national, qui l'honore en même temps qu'il honore l'institution qu'il préside et l'Inde même.

Le nouveau titre d'« Empress of India » est donc rendu officiellement en urdu (1) par *Caïçar-i Hind,* et en hindi par *Hind kâ Caïçar;* mais cette dernière expression signifie « Empereur de l'Inde », car pour « Impératrice » il faudrait *Hind kî Caïçar* avec la particule *kî* au féminin, et non *kâ* au masculin. On a peut-être fait ce solécisme à dessein, afin de ne rien changer lorsque le Prince de Galles succédera à la Reine sa mère, car ce titre fautif accompagne le portrait de la Reine dans les monnaies distribuées avec profusion, le 1er janvier, au grand *darbâr* de Dehli.

Les philanthropes apprendront sans doute avec plaisir que lord Lytton a accordé à l'occasion de ce *darbâr* solennel la somme de cinq mille roupies (12,500 francs) à distribuer aux membres de la maison de Timur qui ont aliéné leur pension mensuelle. En donnant cette nouvelle sous le titre de « Compassion pour la famille royale de Dehli », le *Pan-*

(1) Ou pour mieux dire, en persan et par suite en urdu.

jâbî (1) exprime le désir que le Gouvernement fasse encore quelque chose pour cette famille aujourd'hui si malheureuse. « Il y a douze ou treize membres de cette ancienne dynastie à Rangoun, à Moulmein et à *Schwégyren*. Leur pension n'y est pas aussi minime qu'elle l'est pour leurs frères de l'Inde, mais vingt-cinq roupies (75 francs) par mois sont à peine suffisantes pour leur subsistance dans un endroit comme le Birmân. La plus forte somme qui ait été accordée par le Gouvernement est de trois cent cinquante roupies par mois à Jawan-bakht (2), fils du dernier roi, et de deux cent cinquante roupies à la Bégam, sa mère, et à sa femme. Ils sont mieux traités maintenant qu'ils ne l'étaient il y a sept ou huit ans, lorsqu'ils étaient enfermés dans une sorte de cage et bien gardés (3). » D'un autre côté, on annonce que la pension de Mirza Ilah-bakhsch, un des principaux membres de la famille royale de Dehli, a été augmentée de deux cent cinquante roupies par an (4).

Le 8 janvier 1877, S. Exc. Lord Lytton, vice-roi de l'Inde, a posé la première pierre du grand « Mahomedan anglo-oriental College » d'Aligarh; la cérémonie en est décrite dans le plus grand détail dans le *'Aligarh Akhbâr*, avec accompagnement de tous les discours qui ont été prononcés à cette occasion, en hindoustani et en anglais (5). On y lit, entre autres, l'adresse du comité des fonds au vice-roi gouverneur, en remercîment de l'intérêt que le Gouvernement a pris au grand mouvement d'où a surgi le « Mahomedan College ». Les signataires, représentés par le président Lutf Ali Khan, le vice-président et le secrétaire honoraire, le

(1) N° du 9 juin 1877.

(2) On dit que le gouvernement de l'Inde a accordé un douaire de dix mille roupies à la fille de ce prince, qui vient d'épouser le prince Haçan, de Panthay. *'Aligarh Akhbâr* du 20 octobre 1877.

(3) « Indian Mail » du 29 janvier 1877, d'après le *Rangoon Gazette*.

(4) « Indian Mail » du 14 septembre 1877.

(5) N° du 12 janvier 1877.

saïyid Ahmad Khan, promoteur surtout de l'institution, rendent spécialement justice à ce sujet au prédécesseur du vice-roi actuel, Lord Northbrook, à Sir W. Muir, grâce à la libéralité duquel le collége possède un grand terrain qu'on a nommé « Sir W. Muir's Park », et à Sir John Strachey, auquel on a consacré la principale salle du collége, nommée conséquemment « Strachey Hall, ». Ils ont aussi rendu des actions de grâces aux Anglais qui du fond de l'Angleterre ont généreusement soutenu ce mouvement digne de louange, notamment à Lord Stanley, d'Alderley, qui ne pouvait manquer de s'y associer.

Voici maintenant, sous le titre de « Commencement de l'année chrétienne (grégorienne) 1877 », un article philosophique du *Panjâbî* (1) :

« Parmi les bontés sans nombre que nous a départies le Très-Haut, on doit compter celle d'avoir passé heureusement et en santé l'année 1876. Sans la grâce de Dieu, quel espoir y aurait-il de vivre ? La vie est une lampe exposée au vent dans le chemin ; à chaque instant, on peut craindre que le vent ne l'éteigne. Le moindre accident prouve l'inanité et le néant de la vie. Que de millions de lampes se sont éteintes sous nos yeux, et cependant nous n'y faisons pas attention et nous ne préparons pas notre viatique ; bien plus, nous mourons en regrettant la vie ! Est-ce donc une véritable vie que celle dont nous jouissons en ce monde ? Nous avons vécu bien des années, nous avons noirci le livre de nos actions, et nous avons été pris d'avidité pour ce monde périssable. Lorsque nous comptons bien et que nous réfléchissons amèrement, nous ne voyons cependant rien en nous qui soit digne d'être accepté à la cour du Seigneur tout-puissant, qui distribue à chacun sa nourriture.

» Autant qu'il nous était possible, nous avons été utiles, tant par le calam que par la parole et l'argent ; car nous

(1) N° du 8 janvier 1877.

devons employer notre esprit et notre âme au bien-être de notre pays, afin qu'il soit florissant. Nous ignorons si l'on nous saura gré de nos efforts, ou s'ils seront vains. Nous n'avons aucun intérêt à le savoir. Que notre service soit agréé ou non, notre devoir est de l'accomplir... Nous connaissons parfaitement les gens qui regardent favorablement notre journal, bien qu'il soit sans valeur, qui l'aident et l'encouragent, soit par la plume, soit au moyen de l'or. Nous leur en sommes reconnaissants, et nous désirons que l'année présente se termine heureusement pour eux. Maintenant nous allons faire la revue de l'année passée.

» En résumé, d'après un coup d'œil général, l'Hindoustan, pendant l'année écoulée, n'a fait aucun progrès. Personne n'a ouvert un comptoir de commerce dont il doive résulter un avantage. Personne n'a appris un art ou une science par quoi il puisse vivre tranquillement ou parvenir à une grande position. Bref, rien ne se présente d'où puisse résulter l'avantage du pays. Nous assurons d'avance qu'en 1877, bien plus, que pendant quelques années subséquentes, cet état de choses subsistera, et nous avons le regret de dire que ce pronostic de notre part se vérifiera. Il est fâcheux que dans les derniers jours de 1876 la famine ait eu lieu dans deux ou trois grands districts de l'Hindoustan. Il est à espérer que, grâce aux sages mesures du gouverneur de Madras, de celui de Bombay et du Nizam d'Haïderabad, ce malheur sera bientôt conjuré. Nous sommes très-heureux de ce qu'en Penjab et dans les Provinces nord-ouest le prix des denrées soit resté le même.

» Quant au grand cyclone qui a dévasté une partie de l'Hindoustan, quoiqu'un événement pareil se soit déjà manifesté particulièrement en 1875, toutefois celui-ci a fait oublier les autres, tellement il a été excessif. Un lakh (cent mille) et cinq cents hommes ont d'un seul coup péri dans les flots. Dieu seul est au-dessus de ces calamités; il règne dans les cieux et sur la terre.

» La peste (choléra) et d'autres maladies aussi sont plus ou moins restées dans le pays. En-Penjab, des centaines d'hommes ont péri. Maintenant même, on ne peut se sauver de la fièvre et d'autres maladies. »

En attendant que Dehli redevienne la capitale de l'Inde comme elle l'était jadis, les Indiens voudraient au moins qu'elle fût la station ou la résidence d'été du vice-roi, au lieu de Simla, qui l'est actuellement.

« Il faut que Dehli soit la capitale de l'Inde », tel est le titre d'un article du *Panjâbî* (1) dont je vais donner la traduction partielle :

« Nous avons médité avec soin sur cette affaire, et après y avoir bien réfléchi, nous devons dire qu'en effet il est nécessaire que Dehli soit la capitale de l'Hindoustan, car il n'y a pas de ville qui y soit plus propre.....

» Lorsque les Anglais entrèrent dans l'Inde par adresse, ils prirent le château fort de Calcutta pour y avoir un pied. A cette époque les routes étaient sans aucune sécurité, et l'on déposait sans cesse le Padschah. Dans un tel temps il était indispensable de choisir un endroit bien sûr, où l'on pût se fortifier, et qui fût au bord de la mer, afin qu'il y eût toute facilité pour l'aller et la venue des navires, et qu'on pût se procurer facilement de l'argent d'Europe. Par le commerce, l'édifice de la conquête fut constitué; mais il fut nécessaire de fortifier Calcutta, et elle devint la capitale de l'Inde britannique.....

» Maintenant que l'empire des Anglais est établi dans tout l'Hindoustan et que les sultans des autres pays, tels que la Turquie, la Russie, la France, la Prusse et les autres royaumes, ont reconnu la « grande Reine » comme *pâdischâh*, bien plus, *schahanschâh* de l'Inde, et que les rajas, les nababs et les gouverneurs des frontières ont non-seulement reconnu le gouvernement de la Reine, mais ont considéré comme un

(1) N° du 10 novembre 1876.

honneur et comme un accroissement de leur puissance de lui obéir et de lui être soumis (car il offre de toute façon sécurité et protection, et personne ne songe à le renverser), maintenant donc il est nécessaire que la capitale soit changée, et qu'au lieu de Calcutta, on choisisse une autre ville qui soit au milieu de l'Hindoustan. Et de même que la sécurité qui existe en ce moment a rendu inutile que Calcutta soit fortifiée, ainsi l'on n'a maintenant plus besoin d'attendre les navires, toutes les difficultés pouvant être résolues au moyen des chemins de fer et du télégraphe.....

» Le siége du gouvernement n'est à Calcutta que de nom, car les chefs passent à Simla six mois de l'année. Lorsque la mousson arrive, ils partent pour Simla, et lorsque l'hiver vient, les pauvres employés doivent retourner avec leurs registres à Calcutta, tandis que le gouverneur général lui-même s'en tient éloigné pendant les jours de froid. Peut-être maintenant finira-t-on par ne résider à Calcutta que cinq à dix jours, et de cette façon la capitale ne sera plus qu'un mot.

» Calcutta est sans doute un excellent endroit pour l'entrée des marchandises d'Europe, qui y arrivent en grande abondance. La ville est éclairée partout par le gaz; on y trouve de l'eau distillée; mais la chaleur y est extrême, au point qu'il y a des maladies contagieuses pendant les douze mois de l'année, et que celles de la mousson y sont en permanence. La couleur noire des Bengaliens en offre le témoignage. Nous ne savons pas si c'est parce que Calcutta est la capitale actuelle de l'Inde que les Anglais y sont en foule; mais, dans tous les cas, ils ne font qu'y passer. Quant aux Anglais vrais habitants de Calcutta, ils sont noirs de couleur, maigres de corps et faibles de caractère; mais lorsqu'ils retournent dans leur pays, ils reprennent leur fraîcheur et leur embonpoint. D'après cela, les grands officiers qui représentent le Gouvernement (sur la santé desquels on compte pour l'administration des affaires du gouvernement), et ceux

qui leur sont subordonnés, préfèrent le séjour de toute autre ville à celui de Calcutta.

» Le gouverneur général est un officier dont tous les raïs de l'Inde ont besoin. Là où il aura sa résidence, là tous devront aller. Il faut voir de cette façon l'espace qu'auront à parcourir les raïs du Sindh, du Penjab, de Bombay et des autres provinces, et comment ils pourvoiront à leurs dépenses. C'est la raison pour laquelle les raïs et leurs agents vont peu à Calcutta, si ce n'est quand il y a nécessité absolue. Au contraire, ils vont en foule à Simla. »

Dans un article subséquent, le *Panjâbî* (1) revient sur la question du changement de capitale, et il fait valoir les avantages de Dehli sur Calcutta. Enfin, dans un autre article (2), intitulé « Dehli doit être la capitale de l'Hindoustan », il s'exprime plus nettement encore :

« Nous, et de sages contemporains, dit-il, avons déjà exprimé l'opinion qu'il faut rendre à Dehli l'honneur d'être la capitale de l'Inde, et nous tous en avons démontré la nécessité. Maintenant nous trouvons un Indien pensant comme nous dans un jeune rédacteur du « Civil Indian military Gazette ». Selon lui, à présent que les zila des frontières sont séparés du gouvernement du Penjab et qu'ils dépendent d'un commissaire en chef, il convient que Dehli soit aussi séparée du Penjab et qu'on lui fasse l'honneur de la déclarer capitale de l'Hindoustan.

» L'opinion du journal dont il s'agit est qu'il suffit que le Penjab ait un commissaire en chef et qu'on y réunisse le Sind. Mais quel que soit le rôle du Penjab, il pense qu'actuellement les affaires de l'Inde exigent que Dehli en soit la capitale, non qu'il doive en résulter quelque avantage pour les habitants de Dehli, mais seulement dans l'intérêt du Gouvernement. »

---

(1) N° du 3 mars 1877.
(2) N° du 24 mars 1877.

Malgré tout ce qui précède en faveur de Dehli, le gouvernement du Penjab, après avoir hésité pendant deux années, s'est enfin décidé à réunir au Collége de Lahore celui de Dehli; on ne comprend pas trop pourquoi, si ce n'est qu'il espère donner ainsi plus d'importance au Collége de Lahore, qui a désormais le rang d'Université (1). Toutefois cette mesure est généralement désapprouvée, et les regrets des habitants de Dehli sont éloquemment et poétiquement exprimés dans plusieurs pièces de vers hindoustanis, notamment dans un *mukhammas* (2) de vingt strophes contenant le *tarîkh* (3) de la date malencontreuse de la décision qu'on déplore, par le maulawi Muhammad Saïd, directeur néanmoins de l'imprimerie du gouvernement de Lahore, et dans un *tarkîbband* (4) d'Aschraf (le maulawi Mirza Aschraf Beg Khan) de Dehli.

A propos de changements, je dois dire que désormais l'ancien royaume d'Aoude est réuni aux Provinces nord-ouest, dont Allahabad continuera d'être le chef-lieu, bien que Lakhnau reste la capitale d'Aoude (5).

II. Nombreuses sont encore cette année les publications nouvelles en urdu et en hindi.

Je dois signaler d'abord un chant du *Râmâyana* (6) de Tulcidas, publié avec le plus grand soin par M. F. S. Growse, et accompagné d'une traduction exacte et de notes érudites. Puis l'édition du *Râmâyana* d'Amar-prakasch, qui vient d'être publiée à Lakhnau (7). Ce *Râmâyana* fut composé par

---

(1) « Indian Mail » du 26 mars 1877.

(2) Voy. « Histoire de la littérature hindoustanie », t. I, p. 34.

(3) Voy. « Histoire de la littérature hindoustanie », t. I, p. 27.

(4) Sorte de poëme en strophes de dix vers.

(5) « Indian Mail » du 30 avril 1877.

(6) A cette occasion, je dois rappeler la traduction persane du *Râmâyana* de Valmiki publiée en 1861 à Agra, et dont je possède un exemplaire.

(7) *Awadh Akhbâr* du 25 mars 1877.

Amar Singh en 1110 de l'hégire (1698-99). La copie originale, écrite par l'auteur même, a été, malgré les révolutions du temps, conservée intacte, et c'est le pandit Madhupraçad qui a fourni cette copie pour l'impression. L'éditeur s'est assuré que ce poëme, qui est très-éloquent, n'offre pas de différence dans les narrations avec les autres *Râmâyana*. A cause de l'ancienneté de l'ouvrage, le papier sur lequel il est écrit se trouvant détérioré, on en avait recherché une autre copie; mais comme on n'a pu se la procurer, on a corrigé avec beaucoup de peine et de soin l'unique copie, et l'on espère que le public lettré sera content de l'impression qui en a été faite.

Mr. Growse, dont je viens de parler, a publié une très-intéressante notice sur le poëte et saint hindou Sri Swami Haridas, de Brindaban (1), surtout d'après le *Bakta mâl* (2), et il en donne deux petits poëmes hindouis, le *Sadhâran siddhânt* et le *Raské pad*, où sont exposées les doctrines vaïschnawas.

Enfin, je puis annoncer la mise au jour de la traduction de l'*Adi Granth* du Dr. Trumpp, dont j'ai parlé plusieurs fois. Je dois à S. Exc. le secrétaire d'État pour l'Inde un exemplaire de ce magnifique volume, de CXXXVIII et 716 pages grand in-quarto, qui a été imprimé par son ordre et aux frais du gouvernement.

La « Grammaire de l'hindi oriental » par le Rév. A. F. R. Hoernle, dont j'avais annoncé la publication dans ma dernière « Revue » (3), a aussi vu le jour et satisfera également les hindoustanistes et les sanscritistes, à cause des rapprochements ingénieux qui s'y trouvent.

Le « North India Tract Society » a sous presse une « Grammaire hébraïque » en urdu par feu le Rév. Dr. Warren, qui a aussi laissé un Dictionnaire hébreu-urdu inachevé.

(1) « Histoire de la littérature hindoustanie », t. I, p. 579.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 41.
(3) Page 49.

J'espère que la Société Asiatique de Bengale n'a pas renoncé à publier le poëme historique de *Chand*. Sir Henry Elliot possédait trois manuscrits de ce poëme (dont un, copié par lui, à ce qu'il paraît, en quatre volumes in-4° avec le *Canoje Khand*, et deux autres, en un seul volume), manuscrits qui ont été en vente chez Bernard Quarritch, le premier au prix de 20 £, le second de 12 £, et le troisième de 10 £ (1).

Je trouve dans l'*Awadh Akhbâr* (2) l'annonce d'un *masnawi* intitulé « les Sept Jours » *Haft roz*. Ce poëme devrait plutôt s'appeler « les Sept Conseils » *Haft pand*, car il est divisé en sept chants ayant chacun le titre de « conseil » *pand*. Il a été composé par un jeune homme très-intelligent, raïs de Kanjpura, le nabab Gulam-i Ahmad *Ahmadi*, dont le journaliste fait le plus grand éloge. Ahmadi a écrit cet ouvrage, à ce qu'il paraît, pour le prince de Galles, et le lui a offert. Dans le premier *pand*, l'auteur s'élève contre la négligence, et donne pour exemple le sultan de l'Inde Humayun ; dans le second, l'auteur parle contre l'inconvénient de la société des gens vils, et il cite l'exemple de Cutb uddin, autre sultan de l'Inde ; dans le troisième, il montre combien il est fâcheux d'agir contrairement à la sagesse, et l'histoire de Napoléon Bonaparte, *empereur de France*, est offerte en exemple ; dans le quatrième, l'auteur décrit les avantages de la justice et de l'équité, et il donne pour exemple l'histoire de Gaïyas uddin Balin, roi de Dehli ; dans le cinquième, on voit les avantages que présentent les vues élevées d'un souverain, et l'histoire de Zahir uddin Baber est citée à l'appui ; dans le sixième, l'auteur loue l'amour du peuple de la part du souverain, en blâmant la trop grande propension à suivre ses propres idées, et il donne l'exemple de Lycurgue, roi de Grèce (Sparte) ; enfin, dans le septième, Ahmadi célèbre les louanges de la droi-

(1) « Catalogue », n° 305.
(2) N° du 22 avril 1877.

ture qui doit diriger les chefs du gouvernement, et il donne pour exemple le règne heureux de la Reine d'Angleterre, impératrice de l'Inde, Victoria. En résumé, ce poëme se distingue non-seulement par la pureté et l'élégance du style, mais en ce qu'il est une sorte d'histoire abrégée des souverains donnés comme exemple des qualités et des défauts dont parle l'auteur.

Sous le titre de *Mano Mukula mâlâ* « Bouquet de fleurs d'esprit », le babu Haris Chandra, dont j'ai souvent mentionné les publications hindies, a publié à l'occasion du nouveau titre de la Reine d'Angleterre un recueil de poésies fantaisistes, entre autres un gazal urdu dans lequel il a pris le surnom poétique de *Raçâ* (1), et dont voici la traduction :

« Que toujours le nom de *Schahanschâh* soit béni! Que le *darbâr* de la Césarine de l'Inde soit béni!

» Que les beaux jours de Dehli reviennent! Que le trône d'or qu'ornait le paon de pierreries (2) soit béni!

» Que le jardinier garnisse de fleurs immortelles le parterre! Que les rossignols fassent entendre leur chant dans ce séjour sans épines!

» Que les schaïkhs et les brahmanes prennent également part à cette réunion, que le chapelet des premiers et le *zunnâr* (3) des autres soient également bénis!

» Apprends, ô mon cœur, la nouvelle que le printemps est revenu dans le jardin! Buvons du vin, et que pour nous la taverne soit bénie!

» Que joie soit aux amis du gouvernement et tristesse à ses ennemis; que l'épine perce le cœur de ceux-ci, et que pour les autres le jardin fleurisse!

---

(1) Mot persan qui signifie « habile, intelligent », et qui est le surnom de plusieurs poëtes hindoustanis.

(2) On sait que c'était un paon de pierreries qui formait le dos du trône du souverain, qu'on appelait « le Grand Mogol (et non Mongol) ».

(3) Nom que les musulmans donnent au cordon distinctif des brahmanes.

» Il en est assez de tes chants, ô Raça ! clos tes lèvres, espérant que cet humble gazal sera béni ! »

M. E. B. Eastwick s'occupe de la publication d'un poëme du même genre intitulé *Kaïçar náma-i Hind* « le Livre de l'Impératrice de l'Inde », qui sera accompagné de la description du grand *darbâr* de Dehli, des titres et de la généalogie de tous les princes indiens qui y ont pris part. Cet ouvrage, dont la Reine a accepté la dédicace, sera seulement tiré à cinquante exemplaires.

On signale entre autres nouveaux ouvrages :

Bhagawat (*Débî*), traduction urdue complète de ce *purana*, en douze *skandas* ou « parties », par le pandit Pyari Lal, connu par de nombreuses publications.

Tazkira ulkhulafâ « Histoire des Khalifes », en vers urdus d'après le *Futûh usschâm* de Waquidi et d'autres ouvrages célèbres, par le hakim Amanat Ali, raïs de Saharanpur.

L'*Uçûl-i akhlâc o cawânîn* « Principes des bons usages et de règles », en trois parties : 1° Principes généraux; 2° tribunaux civils; 3° police. Il n'y avait pas jusqu'ici de traité de ce genre en urdu; mais, en 1844, mon ami M. Boutros, alors principal du collége de Dehli, composa, d'après les ouvrages de Bentham et de Dumont, un ouvrage en anglais du titre susdit (1), et le pandit Ram Krischn le traduisit en urdu. Depuis cette époque il s'est passé trente-deux ans, et l'on ne trouve plus d'exemplaires du travail de Boutros, en sorte que maintenant Dayal Singh d'Amritsir l'a revu et l'a publié à l'imprimerie du *Wakîl-i Hindustân*. Cet ouvrage sera employé pour les examens du « Foreign Department », et il sera très-utile aux Indiens qui ne connaissent pas l'anglais. L'avis en est donné par le padri Rajab Ali, sur-

(1) Ou pour mieux dire, de celui de *Uçul-i cawâ-id Akhbâr aur cawânîn kâ*. Voyez « Histoire de la littérature hindoustanie », t. II, p. 547.

intendant de l'imprimerie du *Wakîl-i Hindûstân* d'Amritsir, en Penjab.

Canûn-i ruçûm-i 'adalathâ-é Hind « Code des usages de la justice de l'Inde ». Cet ouvrage, composé et publié en 1870, est maintenant réimprimé avec notes et commentaires : on y a ajouté les nouveaux règlements de l'administration générale et locale de l'Inde. Tout cela a été traduit en urdu par Muhammad Latif, traducteur en chef du tribunal du Penjab. Le volume est deux fois plus épais que celui de la première édition.

Sous le titre de *Ahçan uttawârîkh* « la Meilleure des chroniques », on a publié une Histoire du souba d'Aoude (1).

Les journaux indigènes de l'Inde (2) ont annoncé une édition complète publiée à Lakhnau en deux volumes des *marsiyas* de Dabir, et ils annoncent aussi une édition pareille de ceux d'Anis (3).

Le maulawi Nusrat Ali, de Dehli, habile directeur de l'imprimerie appelée d'après son nom *Nusrat ulmatâbi'* « la Meilleure des typographies » et éditeur du *Mufîd-i 'âm* « Ce qui est utile à tous », le seul journal arabe publié dans l'Inde, m'a envoyé un exemplaire de son ouvrage, qui a obtenu les témoignages approbatifs des personnages les plus distingués de l'Inde, et qui est intitulé *Sarâb-i 'âlam asbâb* « Mirage des choses du monde ». C'est une sorte de manuel pour les gens du monde, où il est traité, dans douze différents chapitres, de la manière de se conduire, du bonheur, des richesses, de la sincérité, de l'héroïsme, de la sagesse, de l'éloquence, de la politesse, de la poésie, de l'amabilité, du savoir-vivre, etc. Le tout est accompagné d'exemples et de modèles; c'est pour ainsi dire une sorte de traité de morale en action.

---

(1) *Awadh Akhbâr* du 14 février 1877.

(2) *Awadh Akhbâr* du 15 janvier 1877.

(3) *Marsiahâ-i Mîr Anîs.* L'*Awadh Akhbâr* donne tous les détails désirables sur cette édition.

Dans le mois de mars 1877, il a été publié à l'imprimerie de l'*Awadh Akhbâr* (1), sous le titre de *Latâïf ullugât* « les Agréments des mots », un « Dictionnaire » des expressions employées dans le *masnawî* de Jalal uddin Rumi, par le maulawi Abd ullatif, fils du maulawi Kabir, qui était un des plus grands savants de Guzarate et à qui l'on doit un commentaire du même masnawi intitulé *Latâïf-i ma'nawî* « Agréments intellectuels », imprimé aussi à la même typographie. A propos de ce Dictionnaire, les linguistes apprendront avec plaisir que le grand « New hindoustani-english Dictionary with illustrations from hindustani litterature and folk-lore », vaillamment entrepris par le Dr. S. W. Fallon, continue de paraître avec succès et est arrivé à la onzième livraison (2). Tous les journaux de l'Inde en font l'éloge, spécialement l'*Awadh Akhbâr* (3), qui y a consacré un article de près de cinq colonnes substantielles et pleines d'intérêt.

Il a été publié à la même imprimerie de Lakhnau et dans le même mois de mars un ouvrage intitulé : *Kanj uddacâïc* « le Trésor des difficultés (4) », par Abd ullah ben Mahmud, où sont traitées toutes les questions qui ont rapport à la religion musulmane, en cinquante-trois chapitres, d'après la doctrine de Hanéfi. Et enfin le « Diwân de Zamin » (5), qui est un recueil de gazals spiritualistes du saiyid Zamin Ali.

Le *Aligarh Akhbâr* (6) annonce aussi la mise en vente à Lahore, sous le titre de *'Hadâyik ulanzâr* « les Jardins des regards », du tome quatrième et le *Panjâbî* du cinquième de la traduction du *Bostân-i Khayâl* « le Jardin de l'ima-

(1) *Awadh Akhbâr* du 20 avril 1877.

(2) Il doit en avoir vingt-cinq.

(3) N° du 18 août 1877.

(4) J'ai mentionné un ouvrage de jurisprudence du même titre, p. 46 de ma « Revue » de 1874.

(5) Le même auteur probablement que j'ai cité dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie », t. III, p. 329.

(6) N° du 11 mai 1877. Voy. ma « Revue » de 1873, p. 27, 28.

gination », appelé aussi *Badr-ulaçâr* « la Pleine Lune des traces » (d'après le nom de l'auteur, le khwaja Badr uddin), et *Najm-ulasrâr* « l'Astre des secrets ». Ce dernier volume est la reproduction des tomes neuvième et dixième du texte persan de ce célèbre roman-féerie, dont on annonce comme devant paraître bientôt les sixième et septième volumes (1).

Scharh-i canûn-i schahâdat « Explication de la loi sur le témoignage (en urdu) », par le saiyid Mahmud, avocat au « High Court », fils du célèbre saiyid Ahmad Khan. Cet ouvrage, imprimé à Allahabad, est en réalité une explication très-utile pour les juges et pour ceux qui ont des procès à soutenir. Bien que la matière fût difficile à traiter, elle l'a été dans cet ouvrage avec le succès que l'auteur était en droit d'attendre (2).

Saulat-i Afgânî « la Bravoure des Afgans ». Cet ouvrage, qui est une histoire complète des Afgans, par le haji Muhammad Zardar Khan, prend les choses *ab ovo*, c'est-à-dire depuis Adam et les prophètes. On y trouve l'histoire des rois et des peuples soumis aux Afgans, la descendance de ceux-ci et leur généalogie; en outre, les événements historiques qui s'y rapportent, la grandeur et la générosité de cette nation, sa bravoure et ses autres perfections. « En voyant tout cela, ajoute le journaliste indigène (3), on se rappelle la puissance de Dieu, car il est évident que dans cette nation il y a eu nombre de personnes parfaites et des saints éminents qui ont fait des miracles. »

Ce livre, de 702 pages, est écrit en urdu courant, à la portée de tout le monde; il contient une table des matières, chose fort utile, et il est imprimé à la typographie de l'*Awadh Akhbâr*. Un ouvrage aussi étendu n'avait pas encore été écrit sur ce sujet, et il fait honneur à son auteur.

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 10 novembre 1876.

(2) Voy. « Histoire de la littérature hindoustanie », t. I, p. 186; t. III, p. 276, et ma « Revue » de 1873, p. 22.

(3) *'Aligarh Akhbâr* du 10 novembre 1876.

Une autre publication, divisée en deux brochures (*riçâla*), est l'objet d'un long article du *Panjâbî* (1). Il s'agit du *Fâïz ulma'anî, Fâïz ulbayân* « l'Excellence des significations et l'Excellence de l'élocution ». Cet ouvrage, qui est dû au hafiz Umr-i diraz, surnommé poétiquement *Fâïz* « excellent », n'est autre chose qu'un traité de rhétorique qui, à en juger par l'analyse du journal indigène, n'offre rien de particulièrement intéressant, si ce n'est qu'il y est fait un grand éloge de l'éloquence et que ses avantages y sont développés.

Sous le titre de *Tanzîh ulfurcân* « Pureté du Coran (2) », le saiyid Muhammad Abbas a publié à Agra la réfutation de l'ouvrage du Rév. maulawi Imad uddin, intitulé *Hidâyat ulmuslimîn* « le Guide des musulmans », dans lequel le savant converti avait soutenu qu'il se trouvait dans le Coran deux cents expressions barbares ou triviales et trente-huit versets qui étaient défectueux d'après les règles de l'éloquence et de l'élocution ; et il avait demandé que les musulmans qui n'admettraient pas ces critiques y donnassent des réponses en s'appuyant sur des vers antérieurs à l'islamisme. Il avait ajouté qu'on trouve dans quatre-vingts versets des contradictions manifestes, et que le sens de trente versets est faux et montre l'outrecuidance du Prophète. L'auteur de cette réfutation a bien voulu m'en adresser un exemplaire par l'entremise de Jafar Hosen, musulman distingué de Schapura, en Rajputana. Dans ce travail, Muhammad Abbas a défendu de son mieux chaque expression critiquée, en s'appuyant sur des vers des anciens poëtes arabes ; il a maintenu l'éloquence des versets attaqués, et il a apporté les meilleurs témoignages au sujet de toutes les assertions hostiles de l'ex-musulman.

---

(1) N° du 10 mars 1877.

(2) Agra, 1877, petit in-fol. de 562 pages. Le Rév. T. P. Hugues a donné à Lakhnau une nouvelle édition de la traduction urdue du Coran par Abd ulcadir en caractères romains. On sait qu'il en existe une autre édition d'Allahabad, 1846.

L'éminent syed Ahmad Khan, qui a publié il y a quelques années un ouvrage d'une grande importance écrit en anglais et intitulé « A series of Essays on the life of Muhammad and subjects subsidiary there to », annonce maintenant (1) la traduction de cet ouvrage en hindoustani sous le titre de *Khutbât-i Ahmadiyah* « Discours d'Ahmad », dans le but surtout, je crois, de réfuter « The life of Muhammed » de Sir W. Muir, qui a eu beaucoup de succès et dont l'honorable auteur vient de donner une nouvelle édition. Selon Ahmad, le travail de Sir William est basé sur le récit de *Wâquidî*, auteur fort peu estimé, dit-il, et qui ne mérite aucun crédit.

Quant aux ouvrages scientifiques spéciaux, on conçoit que je ne puis en parler. Telle est la traduction, par le pandit Kripa Ram, du « Dynamics and statistics » de Todhunter, et un traité sur la gonorrhée intitulé *Aïna-i Sozâk* « Miroir de la gonorrhée », par le Dr. Chitan Schah, l'éditeur du journal de médecine intitulé *Mirât uttibâbat* (2), traité dont parle avec éloge le *Panjâbî* (3). Toutefois, je ne veux pas manquer de signaler un *Nawîn Panchang* « Nouvel Almanach », fondé surtout sur les calculs des almanachs nautiques anglais et américains, fort important, à ce qu'il paraît, et qui m'a été adressé de la part de l'auteur, Balvant Rao Vinaeck Shastree, par l'entremise du consul de France à Bombay, M. A. Vauvert de Meian. Cet almanach est publié en continuation de celui que faisait paraître depuis plusieurs années le frère de ce sirdar du Décan, Vinaeck Gangadhar Shastree, grand astronome qui avait opéré une révolution complète dans le système hindou ; mais je n'entrerai pas dans les détails de tout ce que contient cet almanach : ce serait sortir de mon sujet.

---

(1) *'Alîgarh Institut Gazet*, n° du 27 septembre 1877.
(2) Revue de 1876, p. 56.
(3) N° du 24 mars 1877.

Les principaux ouvrages hindoustanis dernièrement publiés sont les suivants :

1° Ouvrages imprimés dans les provinces nord-ouest.

Samar-i bihischt « le Fruit du Paradis », poëme sur Mahomet, par le maulawi Ahmad Huçaïn; Bareilly, 1876, 16 p. in-8°.

Makhzan-i Muhabbat « le Trésor de l'amour », c'est-à-dire le *Mahâbhârata*, sanscrit et urdu, par Jwala-praçad; Agra, 1875, in-8°, par livraisons de 160 p. — *N. B.* Le même ouvrage, par le même auteur, en hindi, intitulé *Saddharmrit Vaschini*, est aussi imprimé à Agra.

Sawâl o jawâb.'ilm-i tab' ul'ulûm « Catechism of natural sciences », par Tarini Charan Bahaduri; Gazipur, 1875, 60 p.

Scharangdhar tika sahit « la Médecine de Schrarangdhar, avec commentaire », sanscrit et hindi; Mirath, 1875, in-8° de 295 p.

Indrajâl « la Magie », sanscrit et hindi; Mirat, in-8° de 304 p.

Baghavat guîta tika sahit, sanscrit et hindi, par Ekaschi Goschaï; Bénarès, 1875, in-8°, 252 p.

Akhyân Manjarî « Collection d'anecdotes », en hindi, par Rampraçad; 1871, in-8° de 108 p.

Gulzâr-i Chaman « Jardin de fleurs », masnawi par Sita-praçad; Mirath, 1875, in-8° de 21 p.

Sanguît Sita Swayambar Kâ « Chant de mariage de Sita », hindi, par le pandit Hardéo-sahaï; Mirath, 16 p.

Strî dharm sangraha « Code de la vertu des femmes », par le pandit Târâ Charan; Bareilly, 1875, 80 p. Cet ouvrage a été publié par la « Société littéraire de Rohilkhand ».

Schabdârth dipika « Flambeau pour la signification des mots », dictionnaire hindi, par Gobardhan-praçad; Agra, 1875.

Zikr-i Schâh-i ambyâ « Mention du Roi des prophètes », par le munschi Amir Ahmad Mucaddas, publié dernièrement à Rampur, à la louange de Mahomet (1).

(1) On doit au même écrivain un masnawi sur la naissance de Mahomet,

Tuzuk-i caïçarî ou *Tarîkh-i darbâr-i Dihli* « Pompe impériale ou récit du *darbâr* de Dehli », par le munschi Gokul-praçad; publication de la typographie du *Matla'-i nûr* de Cawnpur.

2° Ouvrages imprimés à Lakhnau et en Aoude.

Surûr-i gâibî « la Satisfaction au sujet de l'inconnu », recueil de chronogrammes en vers, en urdu et en persan.

Bhajnawali « Hymnes hindies », par Jagan-nath Sahaï; in-8°.

Sukha Sâgara « l'Océan du bonheur », traduction hindie du *Bhagavat* par Makhan-Lal; 962 p. in-8°.

Sringâr batticî « les Trente-deux parures », description, en hindi, des *râs* ou jeux de Krischna.

Amrit Sâgara « l'Océan de l'ambroisie », livre de médecine, par le pandit Kali Charan; 726 p. in-8°.

Guldasta-i adab « Bouquet de morale », en urdu, par le munschi Débi-praçad; 96 p. in-8°.

Kulliyât-i Nizâm « OEuvres poétiques d'arrangement », par Mardan-i Ali Ra'na; 344 p. in-8°.

Krischna Sâgara « Océan de Krischna », récit sur Krischna, par Jagan-nath; 256 p. in-8°.

Kâyastha varnana « Description de la caste des Kayats », par Kali-praçad, en hindi; 62 p. in-8°.

Hindû dharma Sâstra « Traité de la loi hindoue », en hindi, par le même; 236 p. in-8°.

Bhagavat Gutta, par Harbans Lal; 260 p. in-8°.

Aïna-i Nâzirîn « le Miroir des observateurs », diwan de Fazl-i Ahmad Kaïf; 224 p.

Maktûb-i Ahmadî » Écrit d'Ahmad », par le munschi Ahmad Huçaïn, manuel épistolaire, en caractères schikasta.

Tilism-i 'Ibrat « Talisman d'avis »; *Atasch-i 'ischc* « le Feu de l'amour »; *Figân-i aïsch* « la Douleur de la vie », trois poëmes érotiques par Fida Ali Aïsch.

---

intitulé : *Nûr-i Tajjalli*, « la Lumière de la splendeur »; et le *Abr-i Karam* mentionné dans ma « Revue » de 1876, p. 36.

Tanbîh ulkhawârij « Avis aux dissidents », en urdu, par Asnad Ali Schah; 12 p.

Zawâbit-i 'adâlat « Règles de la justice », par le munschi Gulab Raé; choix des publications des tribunaux.

Majmû'a imtihân-i cawânîn-i Hindustân « Recueil pour l'examen des lois de l'Hindoustan », sous forme de demandes et de réponses.

Tilism-i Bombay « Talisman de Bombay », description de Bombay, en urdu, par Nauroji; 20 p.

Gulschan-i zira'at « Traité d'agriculture », par Jawad Ali; in-8° de 28 p.

Figân-i Natc « Plaintes (d'amour) », poëme, par Natc.

Sûrya-purâna, en hindi, 14 p.

Mirât-i dânisch « le Miroir des connaissances », par Aga Haçan, roman de 102 p., imprimé à Balrampur.

Wacay'i Raj Kumara « Biographie de Kunwar Jagat Singh », 82 p.

Jotika Chandrika « Astrologie », par Sambhu-nath; 128 p.

Dévi-Bhâgavata, par le pandit Mahesch Datt; 695 p.

Zubdat ulcawâ'id « les Meilleures Règles », grammaire anglaise en deux parties, par le munschi Durga-praçad.

Gangîna-i Sarwarî « le Trésor de Sarwar », ou *Ganj-i tarîkh* « Trésor d'histoire », sorte de dictionnaire historique, contedant la date de la naissance et de la mort des personnages notables de l'islamisme depuis Mahomet jusqu'en 1293 (1876), par le munschi Gulam-i Sarwar.

Guldasta-i faïz « le Bouquet de l'abondance », recueil de gazals, 320 p.

Kulliyât-i Tawâb « OEuvres poétiques de Tawab (Ali Schah) »; 260 p.

Râma Vilâça « le *Râmâyana* de Valmiki », traduit en hindi par Ram-praçad; 280 p. (1).

---

(1) Cette traduction serait une preuve, s'il n'y en avait pas d'autre, que le *Râmâyana* de Tulcidas n'est pas une traduction, ce qui est positif; mais il n'est pas même une imitation du sanscrit : c'est seulement un poëme

Chaschma-i Schîrin « la Douce Fontaine », roman de 40 p.

Inschâ-é Bahâr-i bé-khizân « Inscha du printemps sans épine », par Gulam-i Imam Schahid; 96 p.

Mânus kâ mân « la Dignité de l'homme », poëme sofi, par le munschi Kanhaïya Lal.

Raf'i wahmiyât « Abolition des idées fantastiques », ouvrage contre les superstitions hindoues, par le munschi Chimman Lal; 44 p.

Majâlis ulauliyâ « les Réunions des saints », histoire de la bataille de Karbala, en urdu, par Mir Saïyid Ali; 568 p. *in*-8°.

Saïf uljabbâr « l'Épée du Tout-Puissant », réfutation des opinions wahabiennes, par Fazl-i Raçul; imprimé à Sitapur, 164 p.

Tibb-i 'Azîzi, traduction en urdu du *Tibb-i Akbar*, par Abd ul-aziz; 276 p.

Zakhira-i sa'âdat « le Trésor du bonheur », instructions pour les enfants, par Jalali; 46 p.

Dîwân-i Jarrâr « Recueil des poésies de Jarrar »; 120 p.

Dîwân-i Amîr; 420 p.

Guîta mahatmya « Description du *Bhagavat guîta* », en urdu, par Lal Ji; 140 p.

Kalpa Sutra, ouvrage sur la religion des jaïns, par Raï Chand; 956 p.

Apûrba Kathâ « Histoire étonnante », version hindie du *Façâna-i 'ajâïb* (1), par le pandit Ram Ratan; 106 p.

Sahasra rajani kathâ « Histoire des Mille et une Nuits », en hindi, par le pandit Pyari Lal; 512 p.

Vinaya patrika « Hymnes en l'honneur de Rama », par Tulcidas, 340 p.

Kabit ratnakara « Anthologie hindie », par le pandit Matadin; 212 p.

Paramârtha Sâra « Traité de théologie », par le pandit Kéwal Ram; 710 p.

---

sur le même sujet, ce qui est amplement prouvé par un savant article de l'« Indian Antiquary », n° d'octobre 1877, p. 309.

(1) « Histoire de la littérature hindoustanie », t. III, p. 188, 189.

Naïyir-i 'azam « le Grand Luminaire », traité d'astronomie, par Khaïrat 'Ali, 80 p.

Tacdîr-i Karischma « les Vicissitudes de la fortune », conte par Ram Sahayi; 16 p.

Gangâ kî kathâ « Louange du Gange »; 14 p.

Khyâl Bhartharîka, poëme sur Bharthari, par Prahlad Raya; 22 p.

Bharthari charitra « Biographie du raja Bharthari », par Kaschinath; 14 p. in-12.

Jagrâfia-i Bangal, par le munschi Bhawan Lal; 38 p.

Kâci darsanam « Vue de Bénarès », hindi et sanscrit, par Krischna Chandra.

Satya dharma prakaschika « Exposition de la religion », par Nityanand; 50 p.

Sukh Sâgar « l'Océan du bonheur », en hindi.

Bahr ul'ulûm « l'Océan des sciences ».

3° Livres hindoustanis récemment publiés en Penjab.

Mohini charitra « Histoire d'une sirène », en hindi, par le pandit Prana Krischna; Dehli, 152 p.

Muntakhab waqui'ât-i Hind « Abrégé de l'histoire de l'Inde », en urdu, par Madho Surup; Ludhiana, 144 p. in-16.

Muracca'i Salâtin « Galerie des rois », par Abd ulgafur, en urdu; Dehli, 100 p. Cet ouvrage contient la liste des souverains de Dehli depuis Yudischtir jusqu'à *Victoria*.

Dah majlis o schihil majlis « les Dix et les quarante séances », marsiyas par Ata ullah Khan; Dehli, 196 p.

Mahindâr Sâgar « l'Océan de Mahindar », traduction en urdu du traité sanscrit de morale dédié à feu le maharaja de Patyala Mahindar; Ludhiana, 320 p.

'Ucûbat uzzâlim « la Punition du traître », par Muhammad Abu'l-mansur Ali; Dehli, 196 p. in-8°.—Réfutation de l'*Hidâyat ulmuslimîn* « le Guide des musulmans », par le Rév. maulawi Imad uddin. Réfutation différente du *Tanzih ulfurcân* signalé plus haut.

Hujjat ulislâm « la Preuve de l'islamisme », catéchisme musulman, imprimé à Lahore, mentionné par le Rév. F. A. P. Shirreff, dans l' « Indian Intelligencer », n° du 30 juin 1877.

Wâk Sudhâkar « Sentences choisies prises dans des ouvrages védantas », en hindi, par Sâdhù Ram; Lahore, 286 p. in-8°.

Bârâ mâçâ « les Douze Mois », poëme par Ata-bakhsch, de 16 p., sorte de calendrier érotique, comme tous les poëmes du même titre, à chaque mois duquel une femme se plaint de l'absence de son mari.

Drû Lilâ « Histoire d'un saint hindou nommé Dru », en hindi, par Hira Lal; Dehli, 12 p.

Gopî Chand kâ ukschan « l'Excitation de Gopi Chand (raja de Dhar qui se fit jogui), par Lakschman; Dehli, 60 p. in-12.

Dharm parîchâr kî chhati pustak « Six livres religieux hindous », par Bihari Lal, en hindi; Lahore, 48 p. in-32.

Kibrît-i ahmar wa dû'a-i muganna « le Soufre rouge et la prière chantée », traduction urdue de la conférence du babu Keschab Chandar Sen, sur l'inspiration; Lahore, 52 p.

Sat dharam muktâwalî, hymnes hindoues; Lahore, 34 p.

Jawâhir khumsa « les Cinq Joyaux », prières et charmes par Muhammad Gaus, saint musulman; Dehli, 180 p.

Alakh prakâsch « la Manifestation invisible », par le munschi Kanhaïya Lal, traduction urdue des *Upanischad;* Ludhiana, 408 p.

Pothî Srî Bhâgawat « Livre de Bhagavat », traduction hindie par Ralla-das; Lahore, 128 p.

'Umdat ulbayân « la Grande Explication », commentaire schi'a du Coran, par le munschi Saïyid Amir Ali; Lahore, 820 p. in-4°.

Indar sabhâ « la Cour d'Indra », par Âmim, drame-féerie, représenté d'abord à la cour de l'ex-roi d'Aoude, Wajid 'Ali Schah, 28 p. in-8°. Il y en a eu plusieurs éditions.

Birbal-nâma « le Livre de Birbal », plaisanteries et bons mots de Birbal, ministre d'Akbar, par Maha Narayan; Dehli, 32 p.

Bujh pahêlî, énigmes, par Amir Khusrau; Dehli, 36 p.

Tuhfa-i dilpazîr « Bons Mots agréables (moraux) », par Bulaquidas ; Dehli, 68 p.

Intikhâb-i Zafar, Choix des poésies du dernier roi de Dekli, surnommé Zafar.

Tarikh-i Makka « Chronique de la Mecque », par Mir Abbas; Dehli.

Masnawi-i Wali Râm, poëme sofi, par un saint musulman nommé Wali Ram; Sialkot, 256 p. in-8°.

Prahlâd sanguît « Aventures de Prahlad », en hindi, par Lakschman; Dehli, 48 p. — Prahlad était un pieux prince indien, persécuté par son père parce qu'il adorait Krischna.

Waçokht-nâma « Livre de poésies passionnées nommé *Waçokht* », par Amanat; Dehli, 32 p. in-8°.

Gamza-i dil-rihâ, saïr-i Sri Nâsket Mahârâja « Coup d'œil qui affranchit le cœur, voyages de Nasket, saint hindou », par Amba-praçad; Sialkot, 140 p.

'Itiçâd ulislâm fi radd-i burhân-i Muslim « Réponse d'un wahabite à un musulman orthodoxe »; Peschawar, 202 p.

Riçâlat uluçûl-i Brahm dharm « Principes du brahmaïsme »; Amritsir, 20 p.

Râhat-i haquiqui « le Vrai Bonheur », par le sardar Diyal Singh; Amritsir, 24 p. — Conférence à l'occasion du douzième anniversaire du *Brahma Sabhâ* à Lahore.

Schiv purân « Légende de Siva »; Sialkot, 176 p.

Chaschma-i faïz Hardil Azîz « Philosophie morale », par le munschi Kanhaïya Lal, en urdu; Sialkot, 56 p.

Mazmûn Lâlâ Lakschman Narâyan « Opinion de Lakschman Narayan (sur le wahabisme) »; Sialkot, 20 p.

Zakhira-i rifâ'i 'âm « Trésor pour l'avantage général », *Âkhlâc* ou « Avis moraux et religieux », par Brij-baschi; Sialkot, 60 p. in-4°.

N. B. Sous ce titre général sont rangés les ouvrages suivants :

Alakh amwâj « les Vagues invisibles », en urdu, par le munschi Kanhaïya Lal; Sialkot, 248 p. — Cet ouvrage est la traduction du *Yoga vaschischta.*

Biguyân sudhâ « Traité sur le védantisme », par Jag Mohan Lal; Sialkot, 50 p. in-4°.

Guiyân dîpak « le Flambeau de la sagesse », traité religieux, par Brij-baschi Lal; Sialkot, 110 p.

Tarjuma-i majmu'a-i Srî Mahman, autre traité religieux, par le munschi Diwan Chand; Sialkot, 170 p.

Jang-i Bahâdurî « le Combat de vaillance », avis religieux par le saïyid Aïn Haçan; Sialkot, 108 p. in-8°.

4° Ouvrages hindoustanis dernièrement publiés à Calcutta et autres villes du Bengale.

Jaïna-pujâbalî « Culte des jaïns », ouvrage sur la religion des jaïns, en hindi, par Schihab Chandar Lala Bahadur; Azimganj, 228 p. in-8°.

Schajrat ulyaquîn fi jinnat unna'îm « l'Arbre de la vérité au sujet du Paradis du bonheur », en urdu, par Schah Gulam-i Najaf; Arrah, 141 p. in-8°.

Quissa-i Mirgâbati o Jamin Bhânka, roman-poëme urdu; Calcutta, 38 p. in-12.

Vidya néo « le Fondement de la science », traduction urdue du bengali; 72 p.

Kitâb ulmuhabbat « le Livre de l'amour », ouvrage urdu, sans autre indication.

Caul-i sâbit « la Parole sûre », préceptes musulmans, par Maulawa Karamat Ali; 240 p.

Upanischad sâr prakrita védanta, hindi et sanscrit, par Nabin Chandra Raja. — Quatre-vingt-quatre slokas sur l'âme, tirés des *Upanischad*, avec commentaire.

Tâj ulicbâl, tarîkh-i riyâçat-i Bhopal « la Couronne du bonheur, histoire du gouvernement du Bhopal », en urdu. — Cet ouvrage a été présenté à la Société Asiatique de Calcutta par le nabab Siddic Haçan Khan, de Bhopal.

Mirât ulmulk « le Miroir du pays », par Rahim-bakhsch.

Najât-nâma « le Livre du salut », petit ouvrage en vers rimés, dans le dialecte musulman du Bengale; Calcutta, 1877.

5° Ouvrages hindoustanis récemment publiés à Bombay.

Macacîd ussalihîn « le But des gens vertueux », 81 p.

Panchadaci mula slok sahit « Slokas sanscrits », texte et traduction hindi; « Sur la Philosophie védanta », texte par Vidyaranya, traduction par le pandit Pitambar Ji.

Tafsîr-i Raufî, traduction urdue du Coran, en deux parties, 100 p. et 212 p., par Abd urraüf, 670 pages. — Cette traduction n'a aucun rapport avec celle d'Abd ullah, dont les missionnaires ont publié à Allahabad, en 1844, une édition avec réfutation, en caractères latins.

Quissa-i Schâh Zakum, poëme par Abd urraçul; 20 p. in-8°.

Schâhâjân, Schâhâparî aur Roschan Jalâl « Héros et héroïnes d'un drame-féerie », écrit par un Anglais; 52 p. in-16.

Suda budha Sâlanguiâ kâ khyâl « Chants de Suda budha Salanguia; 16 p.

Vedânti dhwânta niwâranam « Réfutation des erreurs des védantis », en hindi; 17 p.

6° Liste des ouvrages urdus du maulawi saïyid Muhammad Nusrat Ali Caiçar.

Mirât ussâlihîn, mentionné sans nom d'auteur dans ma « Revue » de 1875, p. 30, et confondu avec un autre ouvrage du même titre mentionné dans ma « Revue » de 1874, p. 45.

Sarâb-i 'âlam-i asbâb, mentionné sans nom d'auteur dans ma « Revue » de 1876, p. 36.

Caîçarya « Histoire succincte des rois de Grèce », avec portraits.

Tarikh-i Inglistân, mentionné sans nom d'auteur dans ma « Revue » de 1873, p. 25.

Ahçan uddalîl fî ma'lûmat-i taurat wa' linjîl « le Meilleur Guide pour ce qui est connu du Pentateuque et de l'Évangile ».

Guldasta-i schâdâb « le Bouquet agréable », histoire des anciens lieux sacrés des chrétiens.

Kalimat ulhacc « la Parole de la vérité » sur la révélation de l'Évangile et sur S. S. Jésus.

Rahmat-i 'azîm « la Grande Miséricorde », histoire des saints de Dieu.

Guldasta-i ruçâa « le Bouquet des *raïs* », état détaillé de tous les chefs indiens.

Zakhira-i husnât « Trésor des bonnes choses », recueil de gazals urdus, persans et arabes, à la louange de Mahomet.

Târîkh-i Madîna munawara o Ka'ba-i scharîf « Histoire de la brillante Médine et de la noble Caaba ».

7° Liste des ouvrages de polémique musulmane écrits par le même auteur (1).

'Ucûbat uzzallîn « la Punition des égarés », histoires musulmanes sur la faiblesse des réponses des chrétiens.

Raquîmat ulwidâd « Lettre d'amitié », réponse au *Niyâz-nâma* du padri Safdar Ali, publié en 1869 pour prouver la vérité de la religion chrétienne, et auquel aucun musulman n'avait encore répondu.

Lahn-i Dâûdî « Chant de David », réponse au *Nagma-i zabûr* du padri Imad uddin.

In'âm-i 'âm « Don pour tous », réponse à l'*Aïna-i islâm* » le Miroir de l'islamisme ».

Tashîh uttawîl « Correction de l'explication », réponse au *Tafsîr-i mukâschafât* « Explication de l'Apocalypse » du padri Imad uddin.

Ifhâm ulkhiçâm « Réduction au silence des adversaires », autre réponse au *Tafsîr-i mukâschafât* du padri Imad uddin.

Majmû'a w'az « Collection de sermons ».

Yâd dascht-i wa'izîn « Mémorial des prédicateurs » pour la réfutation des chrétiens.

Schalâc fi radd Tahzîb ulakhlâc « Flagellation, ou réfutation du *Tahzîb ulakhlâc* « la Correction des mœurs », contre l'ascension corporelle du S. S. Jésus au ciel.

Hirz-i Jân « l'Amulette de l'Âme », réponse au *Riçâla* d'Abd ullah Artaham, d'Ambala.

(1) *Panjâbî* du 9 novembre 1876.

'Izâz-i Curân « la Glorification du Coran », autre réponse au *'Ijâz-i Curân* « Désappointement du Coran », écrit par Ram Chand, Hindou devenu chrétien.

Mîzân ulmîzân « la Balance de la balance », réponse au *Mizân ulhacc* de Pfander, célèbre missionnaire, mort récemment.

Parmi les ouvrages nouvellement publiés à Lakhnaù, je distingue :

Le *Tazkira-i raçûl-i akbar* « Mémorial du grand Prophète », appelé aussi *Tarîkh-i hâl-i païgambar* « Histoire de la manière d'être du Prophète », poëme urdu par le hakim Amanat Ali.

Le *Tilism 'ajaïb* « le Talisman des merveilles », qu'il ne faut pas confondre avec un autre ouvrage d'un titre analogue que j'ai mentionné précédemment (1). Celui-ci s'occupe plus spécialement des amulettes, et il est accompagné de leurs figures.

Le Diwan d'Huschyâr (le munschi Kéwal Ram), de Bijnor (2).

Pothi Sîta Swayambar « le Livre du choix d'un mari par Sita », poëme illustré par le babu Guirwar Narayan de Schaïkhpura, zila de Monghir.

Râm Abischek Nâtak « Drame du sacre de Rama », par le babu Ram Gopal, poëme hindi sur les aventures de Ram Chandar.

Brâhma Samâj « Société de Brahma », traité urdu sur cette secte bengalie qui tient du sofisme musulman. Cet ouvrage est une sorte de *vade-mecum* pour les membres de cette association, et il sera utile à ceux qui veulent connaître cette réforme hindoue.

Parmi les nombreuses pièces de poésie qui enrichissent assez souvent les colonnes des journaux hindoustanis, je remarque un masnawi (3) du maulawi Baquir Huçaïn, élève

---

(1) « Revue » de 1875, p. 36.

(2) J'ai parlé de ce poëte urdu dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie », t. I, p. 604.

(3) *Panjâbî* du 11 novembre 1876.

du Collége anglo-arabe de Dehli. Ce poëme est une exhortation aux musulmans d'être fidèles à leur religion et de ne pas suivre les usages *païens*, surtout pour le remariage des veuves. Je remarque aussi des gazals d'une femme, la nababe Sadr Mahall, auteur d'un diwan qui porte le titre de *Padschâh-nâma* « le Livre royal », et d'un autre ouvrage intitulé *Guldasta* « Bouquet ».

Je ne veux pas manquer de mentionner un poëte musulman de Bombay, le nabab Nabi-bakhsch Khan Bahadur Dilawar Jang (1), aujourd'hui centenaire. Il fut favorable aux Anglais durant la grande insurrection de 1857, et on lui doit un ouvrage publié en 1867 et intitulé *'Adl ahl-î Farang* « la Justice des Francs ». Il y est dit, entre autres choses, que si Platon et Aristote avaient vécu du temps de la Reine Victoria, ils se seraient trouvés trop heureux d'être les élèves du moindre de ses sujets. Il loue surtout la justice qui règle toute l'administration britannique, l'introduction de l'imprimerie et de la lithographie, des chemins de fer, du télescope, l'abolition des *satis*, etc. (2).

Le saïyid Amjad Ali Aschhari, raïs d'Elawa, à qui l'on donne le titre d'*Astre des poëtes* (*Najm usschâ'irîn*), annonce dans le *Panjâbi* (3) « l'invention d'une nouvelle poétique pour le persan et l'urdu (4) ». Il trouve ridicule qu'on se serve pour la versification persane et urdue des mêmes termes techniques employés en arabe, tous dérivés de la racine *fa'al*. Il voudrait réformer ces dénominations, mais il ne dit pas comment il les remplacera. Voici les réflexions qu'on trouve à ce propos dans le même journal (5) :

« Inventer dans la science de la poétique de l'urdu semble au premier abord inutile, car maintenant personne ne re-

(1) Voy. « Histoire de la littérature hindoustanie », t. II, p. 410.
(2) « Galignani's Messenger » du 20 décembre 1876.
(3) N° du 10 mars 1877.
(4) *Ikhtirâ'-i 'arûz-i Jadîd, parsî o urdû.*
(5) *Panjâbî* du 10 mars 1877.

cherche les vers ; bien plus, on traite de fous ceux qui en font. Comment donc quelqu'un demanderait-il à en connaître les règles ? Toutefois, en y réfléchissant, on voit que l'art poétique est une chose très-nécessaire, et c'est pour cela qu'Aschharî a voulu s'en occuper. Si nous n'avions pas eu des rois en Aoude, l'art des *marsiyas* ne serait jamais parvenu au degré de perfection où il est arrivé. Si les souverains mogols n'eussent pas aimé le plaisir, ils n'auraient jamais encouragé les vers érotiques qui distinguent la poésie urdue. Les poëtes de notre pays ont acquis en ces deux genres une véritable perfection qu'ils ont maintenue jusqu'ici. Les traductions sur les sciences et les arts qui ont été faites pendant que Sir W. Muir était gouverneur des Provinces nord-ouest, ou par les départements de l'instruction publique des autres provinces, n'ont pu perfectionner la langue urdue ; mais elles ont démontré que l'urdu a besoin d'autres langues, et que sans leur secours il ne peut fonctionner. Ainsi, si quelqu'un veut perfectionner la langue urdue, il ne doit pas s'occuper des expressions techniques... »

La question des expressions techniques est très-intéressante. Faut-il introduire dans les langues de l'Inde les mots grecs, latins, anglais, comme on l'a fait quelquefois, ou employer des composés sanscrits, comme l'a fait Ballantyne pour son Traité de chimie ? Enfin, comme le propose judicieusement le savant raya Rajendra Lala Mitra Bahadur (1), ne vaut-il pas mieux faire usage des expressions indigènes intelligibles à tous, en y mêlant l'élément étranger seulement lorsque la chose est absolument nécessaire, à peu près comme on le fait dans les langues de l'Europe, surtout en allemand, une langue universelle, même scientifique, étant impossible à établir ?

J'ai reçu un exemplaire du *Hiçâb ulatfâl* « le Trésor des

(1) « A scheme for the rendering of european scientific terms in the vernacular of India. » Calcutta, 1877.

enfants », vocabulaire persan-urdu en vers par le munschi Wazir Singh de Dehli, surnommé poétiquement *Râquîm* « écrivain »; cet ouvrage a été imprimé à l'*Urdu Press* de cette ville en 1877.

Enfin on annonce l'impression à Rangoun d'un vocabulaire anglais, birman, *hindoustani* et tamul, qui sera fort utile pour ces parages.

III. A la fin de l'année 1876, le nombre des journaux paraissant dans l'Inde et transmis par la poste était, dans le Bengale, de soixante-trois européens, quatre-vingt-dix orientaux et douze européens et orientaux. A Madras, pour les mêmes catégories, on en comptait trente-huit, trente-deux et trente-quatre; à Bombay, trente-quatre, quatre-vingt-un et quatre-vingt-dix; dans les Provinces nord-ouest, seize, cinquante-huit et huit; dans le Penjab, treize, quarante-six et deux; dans les Provinces centrales, trois, quatre et deux; dans le Birman britannique, quatorze, six et un; dans le Sindh, neuf, trois et un; en Aoude, huit, vingt et trois; en Rajputana, un, quatre et un; enfin, en Assam, un, sept et un (1).

Quant aux journaux hindoustanis nouveaux ou que je n'ai pas signalés jusqu'ici, ce sont les suivants :

Adîb-i 'âlam « Celui qui est instruit des choses du monde », mentionné dans l'*Awadh Akhbâr* du 17 novembre 1876.

Akhbâr-i Anjuman-i Lakhnau « Journal de la Société littéraire de Lakhnau », mentionné dans le *Panjâbî* du 19 décembre 1876.

Akhtar-i Hind « l'Astre de l'Inde », journal de Bhopal.

Anwâr 'ulakhbâr « les Lumières des nouvelles », journal de Lakhnau, mentionné par le Dr. G. Birdwood dans son article intitulé « The native Press of India (2) ».

---

(1) « Indian Mail » du 31 mars 1877.

(2) « Journal of the Society of Arts » du 23 mai 1877.

Atâlîc-i zamîndâran « le Précepteur des zamindars », journal bimensuel qui paraît depuis 1877, et qui est destiné à renseigner les zamindars sur leurs droits et sur leurs devoirs.

Gûjar nawâla « le Morceau de marchands », journal que reçoit l'*Anjuman* de Nayagaṅw en Bandelkhand.

Hâdî haquîcat « le Moniteur de la vérité », journal urdu-hindi de Lahore, fondé par des brahmaïstes. Ne serait-il pas le même, sous ce titre urdu, que le *Hindû bândhawa* (1)?

Lam'a-i Nûr « l'Éclat de la lumière », journal de Jaunpur, mentionné par le Dr. G. Birdwood.

Macsûd ulakhbâr « le But des nouvelles », journal de Gargaon, mentionné par le Dr. G. Birdwood.

Mahkama Magazîn « Trésor des tribunaux », c'est-à-dire « Gazette des tribunaux », journal de Peschawar.

Mîrat ul'arz « Miroir de la terre », journal hindi de Madras.

Murschîdâbâd patrikâ « Feuille de Murschidabad », journal hindi, mentionné dans d'autres journaux indigènes.

Muschîr-i Caïçar-i Hind « le Conseiller de l'impératrice de l'Inde », journal de Bénarès, dont il sera parlé plus loin.

Nâdir ulakhbâr « l'Étonnant des nouvelles », journal urdu de Monghir, qui existe depuis 1874 et qui a été fondé par les membres du *Brahma Samâj*.

Nûr ulhudâ « la Lumière de la direction », *riçâla* mensuel publié à Caçur, zila de Lahore, depuis juin 1877.

Panjâb Review, nouveau journal annoncé comme devant être rédigé par le padri Rajab Ali. Serait-ce le même que le *Safîr-i Hindûstân* dont il va être question?

Rafâh-i 'âm « l'Abondance générale », journal de Sialkot, mentionné par le Dr. G. Birdwood.

---

(1) « Revue » de 1876, p. 57.

Safîr-i Hind « le Représentant de l'Inde », journal de Dehli, mentionné par le Dr. G. Birdwood.

Safîr-i Hindûstân « le Représentant de l'Hindoustan », journal d'Amritsir. Ce journal a pour rédacteur en chef le padri Rajab Ali, qui rédigeait auparavant le *Waquil-i Hindûstân* (1), dont, paraît-il, le titre est changé en celui-ci.

Saïyid ulakhbâr « le Seigneur des nouvelles ». Outre le journal de Lahore ainsi appelé, et que j'ai signalé dans mon « Histoire de la littérature hindoustanie », il paraît qu'il y en a un autre de Dehli et un troisième de Madras qui portent le même titre.

Safîr-i Madras « le Représentant de Madras », journal hindoustani, mentionné par le Dr. G. Birdwood.

Schifâ assudûr « Antidote pour les chefs », journal de Lahore, rédigé par le maulawi Abd ulhakim Kalatori, professeur à l'Université du Penjab, et qui devait en quitter la direction par suite d'un article qu'il avait été obligé de désavouer (2).

Vidya vilâs « le Plaisir de l'instruction », journal hindi de Jammu, mentionné par le Dr. G. Birdwood.

On doit publier à Bombay un journal hindoustani où l'on donnera la traduction des ouvrages anglais les plus remarquables. C'est une innovation qui ne peut qu'être avantageuse aux Indiens, qui connaîtront ainsi les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise (3).

Enfin, on annonce qu'un journal sur le modèle de l' « Indian Agriculturist » est sur le point de paraître à Huschiapur.

Le journal que je mentionne sous le titre de *Nûr ulhudâ* est publié par zèle pour la religion musulmane et avec désintéressement par Gulam ullah ussidiqui, fils du maulawi Gulam-i Raçul. Il est annoncé dans le *Panjâbî* (4) sous l'ap-

(1) Voyez au sujet de ce journal ma « Revue » de 1874, p. 17.
(2) *Panjâbî* du 38 avril 1877.
(3) « Indian Mail » du 31 mars 1877.
(4) N° du 10 mai 1877.

pellation modeste de *Risâla* « brochure ». Il se divise en trois parties. La première aura surtout rapport à la religion en elle-même, la seconde au culte extérieur, et la troisième à l'histoire musulmane. On voit que ce journal est exclusivement musulman, et ne s'occupe que de ce qui concerne la religion de Mahomet.

Le *Tâj ulakhbâr*, journal de Rampur (1), a cessé de paraître; la chose est d'autant plus fâcheuse que c'est, à ce qu'il paraît, faute d'un nombre suffisant d'abonnés.

J'ai reçu un numéro du journal de Bénarès, intitulé *Kaci patrika*, que j'ai simplement indiqué auparavant comme un journal hindi (2) sans autre détail; je puis ainsi ajouter que c'est un journal in-quarto bimensuel, qui est surtout littéraire et scientifique, tout en donnant les nouvelles les plus saillantes en hindi, caractères dévanagaris, et en urdu, caractères persans. Ce journal a pour épigraphe des vers hindoustanis dont voici le sens :

« Le bonheur dans les deux mondes provient de la gloire; l'honneur de l'homme n'est parfait que par la gloire. Celui qui est dépourvu de science ne prospère pas : il sera méprisé et considéré comme un sot. »

Dans le numéro du 27 avril 1877, le gérant (manager) de l'*Awadh Akhbâr*, Siva-praçad, demandait pour ce journal un éditeur instruit, capable de bien écrire en urdu et sachant parfaitement l'arabe, le persan et l'anglais. Cette demande est expliquée par l'avis suivant dans le *Panjâbî* du 21 avril, au sujet du journal que je viens de mentionner sous le titre de *Muschîr-i Caïçar-i Hind* :

« Quoiqu'il y ait beaucoup de journaux en Hindoustan, les gens qui sont instruits de la grandeur et de la prospérité de l'Europe par l'effet du progrès des journaux, ceux-là disent que dans un pays aussi grand que l'Inde, deux à quatre

(1) « Revue » de 1875, p. 50.
(2) « Revue » 1875, p. 50.

mille journaux seraient peu de chose. Que sont donc cent ou deux cents journaux, d'autant plus que quelques-uns sont comme s'ils n'existaient pas? Maintenant, donc, il y a dans l'Hindoustan pénurie de journaux bien rédigés et libres. Les bons journaux sont l'âme du gouvernement. Ce qu'ils font ne peut être fait par les ministres. Et par rapport aux sujets, ils sont comme l'eau de la vie. Mais il faut, pour cela, qu'en donnant les nouvelles ils soient impartiaux, expérimentés, bien intentionnés, indépendants et croyants, afin qu'ils puissent accomplir leur devoir comme il convient. Jusqu'ici, dans l'Hindoustan, les journaux n'ont pas été aussi utiles qu'il le faudrait, et peut-être, d'après cette considération, leur valeur n'a pas été appréciée. Les causes de cette situation sont multiples, et l'on n'a jamais eu l'occasion de les développer. Depuis longtemps j'avais l'intention, dans l'intérêt du pays, de mettre en circulation un journal indépendant tel que doivent être les journaux, et abondant en nouvelles. Mais tout dépend des circonstances, et maintenant le moment favorable est arrivé... J'ai consacré beaucoup de temps à cette affaire, et j'ai été reconnaissant envers Dieu de ce qu'un journal édité par moi à Mirath a été très-prospère. Le gouvernement, qui en appréciait le mérite, lui donnait une subvention de douze cents roupies par an, ce que jusqu'à présent aucun journal dans tout l'Hindoustan n'avait obtenu. Pareillement l'*Awadh Akhbâr* a réussi, grâce à Dieu, par mes efforts et par mes peines et mes soins de huit années, et il n'a fait que progresser (1), tandis que

(1) En effet, le maulawi Gulam-i Muhammad Khan Tapisch (auteur de cet article), propriétaire du nouveau journal *Muschîr-i Caïçar-i Hind*, était éditeur de l'*Awadh Akhbâr* (voy. « Revue » de 1874, p. 72). Il y a un autre Tapisch (« Hist. de la littér. hind., III, 72), auteur d'un *Yuçuf Zakîkhâ*, avec qui il ne faut pas confondre celui-ci; et à propos de Zulikha, femme de Putiphar, ainsi nommée par la tradition orientale, bien que la Bible ne donne pas son nom, on ne sait pourquoi Saint-Amand, dans son « Moïse sauvé », et à son imitation J. de Morillon dans son poëme de « Joseph », l'ont appelée Osirie.

quatre à cinq cents journaux se sont élevés de mon temps sans avoir acquis de célébrité. Comme dans mes rapports avec l'*Awadh Akhbâr* je me suis livré à un travail assidu et que je me suis donné une peine extraordinaire, mes yeux en ont été affectés, et malgré les remèdes et le traitement que j'ai suivi, il m'a été impossible de revenir tout à fait à mon premier état. Maintenant, toutefois, je suis décidé, si Dieu le veut, à faire paraître hebdomadairement, à partir du 15 mai prochain, un journal rédigé avec soin, qui n'aura pas son pareil pour toutes ses bonnes qualités, d'après l'assurance qu'un dessein nouveau vaut mieux que le premier... J'ai donc choisi cette occupation à laquelle j'ai passé quinze années de ma chère vie, et j'espère bien mériter de mes amis. Un journal est le représentant du peuple et le conseiller du souverain... C'est pour cela que j'ai appelé le mien *Muschîr-i Caïçar-i Hind* « le Conseiller de l'impératrice de l'Inde ».

L'auteur de l'article donne ensuite la liste des matières qu'il traitera dans ce journal : ainsi il louera ou blâmera les actes du Gouvernement et de ses agents ; il parlera du mérite et des droits de l'Inde et de ses habitants, des raisons pour lesquelles le Gouvernement ne donne pas aux Indiens de grands emplois ; il réfutera les erreurs des journaux anglais ; il indiquera les dispositions à prendre pour le progrès de l'amélioration des mœurs ; il donnera la revue des ouvrages nouveaux ; il fera connaître les sociétés et les colléges indigènes ; enfin, il donnera des articles traduits des journaux arabes, persans, anglais, etc.

Je vais donner maintenant sur le Gouvernement et sur les journaux hindoustanis un article du *'Aligarh Akhbâr*, qu'on lira sans doute avec intérêt :

« Dans le temps de lord Northbrooke, l'idée était venue à quelques membres du conseil de mettre des restrictions à la liberté des journaux indigènes. D'après cette idée, bien des gens ont pensé que le désir du Gouvernement était d'enlever

la liberté de la presse (1). Toutefois, nous devons dire à ce sujet que nous déplorons la grande faute que nous avons faite en interprétant le sens du mot « liberté ». Nous avons compris par là qu'un sujet du Gouvernement doit dire tout ce qu'il a sur le cœur, soit bon, soit mauvais, soit dur, soit anodin, en sorte qu'il puisse écrire toute chose et employer des expressions très-fortes et même des paroles injurieuses au sujet d'une personne particulière. Si nous comprenons la liberté de cette façon, et qu'en réalité le sens du mot liberté soit tel, alors sans doute elle ne peut exister. Émettre une opinion sur les employés du Gouvernement et sur les officiers du zila et indiquer leurs torts, c'est sans doute une portion de la liberté. L'existence de cette liberté est très-utile au Gouvernement et aux sujets, et la maintenir est l'affaire d'un gouvernement sage. Toutefois, lorsque cette liberté dépasse les bornes et est employée hors de propos, il est difficile de la conserver. Il peut se faire que nos compatriotes ne soient pas contents de cette manière de voir, mais nous avons dû dire ce qui est vrai selon nous. Il nous faut donc accepter des restrictions à cette liberté, car nos journaux hindoustanis se sont mis sans motif à en user avec excès, et les opinions qu'ils ont émises au sujet des actes du Gouvernement ont dépassé les limites de la justice. Nous admettons que beaucoup de chefs ont souvent manqué d'équité, qu'ils ont usé de violence, d'oppression et même de tyrannie envers les Hindoustaniens. Toutefois nous ne voulons mentionner aucun fait particulier ni en tirer une conséquence générale, en sorte que maintenant la conservation de la fortune et de la vie des Hindoustaniens en éprouve

(1) Ce projet ne paraît que trop vrai, les journaux indigènes, surtout dans le Bengale, abusant en effet de la liberté de la presse; et c'est ce qu'a fait pressentir le lieutenant-gouverneur du Bengale au *dârbâr* tenu à Calcutta, pour la remise des *sanad* ou brevets de noblesse accordés à différents natifs lors de la proclamation du nouveau titre de la Reine à Dehli, ainsi qu'on le verra plus loin.

du danger. Dans bien des journaux on a employé à l'égard du Gouvernement des paroles très-sévères et fort inconvenantes, au point qu'on peut croire qu'il n'est qu'injustice et qu'on ne peut en attendre ni tranquillité ni sauvegarde. Il est vrai que les articles de ce genre, dans les journaux hindoustanis, ne sont pas écrits à mauvaise intention, mais seulement par exagération; bien plus, on y dit hyperboliquement les choses les plus ordinaires pour plaire aux lecteurs. Toutefois, s'ils dépassent quelquefois les limites de la liberté, comment le Gouvernement peut-il songer à s'occuper de ces fantaisies? Il n'est que trop vrai qu'un grand dommage a lieu pour notre pays quand les articles des journaux sortent des bornes de l'équité. Dans tous les cas, le Gouvernement doit les regarder d'un œil attentif, mais avec bonté, et les considérer à la fois comme des conseillers de ses actes et des conseillers du peuple..... Sans doute la liberté est le droit des sujets; toutefois, tant que ceux-ci ne seront pas capables d'en user convenablement, ils ne peuvent en revêtir le manteau. Donc, si nous avons la prétention de jouir de la liberté, il est d'abord nécessaire que nous en soyons dignes.

» Nous avons indiqué le dommage que nous nous faisons à nous-mêmes en abusant de la liberté; toutefois, il s'agit de savoir s'il vaut mieux que le Gouvernement nous prive de cette liberté et la supprime comme beaucoup de journaux anglais le pensent, et enlève ainsi l'inconvénient dont on se plaint, ou bien s'il ne s'ensuivrait pas plus de mal encore. Maintenant le Gouvernement, par suite de cette liberté, souvent employée inutilement, il est vrai, connaît l'état réel des sujets, leur fanatisme, les bonnes ou les mauvaises idées qu'ils ont sur l'administration; il peut ainsi apprécier les plaintes et les idées fantaisistes qui, à tort ou à raison, sont dans le cœur des sujets..... Quand les journaux n'étaient pas en aussi grand nombre alors comparativement à ce temps-ci, les nouvelles fausses et malveillantes au sujet du Gouverne-

ment n'étaient pas répandues parmi le peuple et ne prenaient pas assez de consistance pour qu'on y fît attention. Il n'en est plus ainsi maintenant, à cause de la quantité de journaux de toute nuance qui existent : toutefois, un grand avantage résulte en réalité pour le Gouvernement ; mais s'il s'immisce en quelque chose dans les journaux, cet avantage sera complétement anéanti, et généralement cette idée se répandra, que le Gouvernement ne permettra pas d'écrire librement dans les journaux, et alors on s'occupera beaucoup des bruits et des fausses nouvelles, ce qui est très-nuisible. Donc notre opinion est que, quoique les journaux hindoustanis, selon le *Pioneer* (1), ne soient pas tolérables à cause de leur exagération, cependant il ne convient pas que le Gouvernement les supprime.

» Quant à l'amélioration de ces journaux, elle va de soi. Entre la situation qui existait il y a cinq ans et celle d'aujourd'hui, il y a la différence de la terre au ciel. Donner son avis pour les choses politiques et faire la revue des actes du Gouvernement, c'est comme discuter sur les fondements de la science des mœurs et sur les règles à établir à ce sujet. La science des mœurs et celle du Gouvernement et de l'administration des villes se répandent de jour en jour chez les Hindoustaniens ; et à mesure qu'elles se développeront, les opinions des journaux au sujet de la politique seront plus saines et plus vraies (2). »

Dans un article plus récent, l'*Awadh Akhbâr* (3) exprime des idées analogues aux précédentes. Il fait observer que la liberté de la presse est d'autant plus nécessaire dans l'Inde que le pays n'a pas de parlement où l'on puisse interpeller

(1) Il paraît que le *Pioneer*, journal d'Allahabad, n'est pas rédigé par des indigènes, comme je l'ai dit page 110 de ma dernière « Revue », d'après des informations inexactes.

(2) On lit dans le n° du 9 octobre 1877 du même journal un article du même genre et aussi sensé que celui-ci.

(3) N° du 4 avril 1877.

le Gouvernement et faire connaître les doléances du peuple. Il espère que lord Lytton, qui est spirituel et intelligent, ne suivra pas les idées qu'avait conçues lord Northbrooke, et conservera à la presse indigène de l'Inde son indépendance.

On lit aussi dans un autre journal (1) : « Avant l'insurrection de 1857 qui a dévasté l'Inde, les organes de l'opinion indigène signalèrent leur loyauté en faisant connaître la calamité qui approchait; malheureusement, on ne fit attention que trop tard à ces utiles informations. Depuis lors le journalisme indigène a progressé promptement, s'efforçant de rendre plus étroits les rapports entre les classes gouvernantes et les classes gouvernées et de maintenir les droits du faible contre le fort. Toutes ces tendances avantageuses sont tout à fait méconnues par un certain nombre de fonctionnaires dont la réputation est menacée par l'exposition des décisions de leur part qui nécessitent les procédés de la presse indigène. Il est de fait qu'une adresse du lieutenant gouverneur du Bengale a mis les journalistes en émoi, et qu'on craint même qu'elle ne décourage entièrement la presse indigène. Déjà le *Samâj darpan* « le Miroir de la société (des *brahmaïstes*) » a annoncé qu'il cessait de paraître, et il en donne cette raison. »

Néanmoins l'*Awadh Akhbâr* est tellement convaincu qu'on laissera à la presse indigène indienne sa liberté, qu'il annonce dans son numéro du 23 mai qu'à partir du 1er juin suivant il paraîtra quotidiennement, « comme le soleil sur l'horizon (2) ». C'est ce qui a lieu, en effet, depuis ce jour, et le propriétaire, Néwal Kischor, a choisi pour éditeur, en remplacement du maulawi Gulam Muhammad Khan (3), le munschi Saïyid Muhammad Amjad Ali Aschhari, dont il a été

(1) « 'Alîgarh Institute Gazet », nº du 11 septembre 1877.

(2) Il y avait longtemps qu'on demandait cette quotidiennetê. V. ma « Revue » de 1874, p. 61.

(3) On annonce plus haut que ce savant a renoncé à ce poste et a fondé un autre journal.

question plus haut. Voilà donc le *premier* journal hindoustani paraissant quotidiennement. C'est un grand progrès, auquel il faut applaudir, et qui aura sans doute des imitateurs ; mais il faut dire que la guerre entre la Turquie et la Russie, à laquelle s'intéressent beaucoup les musulmans de l'Inde, a contribué en quelque chose à cette mesure, qui aurait pu sans cela se faire attendre encore. C'est sans doute aussi à cause de cette guerre que l'*Akhbâr saïentifik Sosaïtî 'Aligarh* (appelé souvent, pour abréger, *'Aligarh Akhbâr*), qui ne paraissait jusqu'ici qu'une fois par semaine comme la plupart des autres journaux hindoustanis, publie désormais, à partir du même mois de juin, deux numéros par semaine. J'en suis d'autant plus charmé que la société littéraire dont il dépend, et dont j'ai l'honneur de faire partie, veut bien m'en gratifier.

A partir du mois de juillet, le *Koh-i nûr*, journal urdu de Lahore (1), qui ne paraissait non plus jusqu'ici qu'une fois par semaine, paraît aussi deux fois.

L'*Akhbâr ulakhyâr* « Journal des gens distingués », qui est lithographié dans une petite ville nommée *Chaschma-i nûr* « Source de lumière » et surnommée par allitération *Lam'a-i Tûr* « l'Éclat du mont Sinaï », est toujours l'organe de la Société scientifique du Bihar siégeant à Muzaffarpur, et dont j'ai aussi l'honneur d'être membre.

Le *Mirât ulhind* « Miroir de l'Inde », journal de Lahore dont j'avais seulement mentionné le titre dans une de mes précédentes « Revues » (2), paraît par fascicules (*risâla*) dont plusieurs sont analysés dans l'*Awadh Akhbâr* (3). Nous connaissons ainsi son appréciation du *Sarâb-i 'âlam* « le Mirage du monde », dont j'ai parlé l'an passé (4), mais qui est l'objet des sévères critiques de ce journal ; car, y est-il

(1) « Histoire de la littérature hindoustanie », t. III, p. 482.
(2) Celle de 1875, p. 49.
(3) N° du 19 novembre 1876.
(4) « Revue » de 1876, p. 36.

dit : « Si tout est illusion dans ce monde, il n'y a plus ni bien ni mal ; et quoique l'intention de l'auteur soit bonne, son livre est néanmoins mauvais et tend dans tous les cas à donner de l'indifférence pour tout, défaut qu'on reproche aux Indiens et qu'il faudrait combattre, au contraire, loin de l'encourager, car cette indifférence s'étendrait ainsi non-seulement aux choses qui tiennent à la religion ou spirituelles, mais même aux choses toutes temporelles, au choléra, par exemple. Il faut au contraire agir, dit ce journaliste, d'après le proverbe arabe : « Prends ce qui est bien, et laisse ce qui est mal (1). »

Il y a assez souvent dans les journaux hindoustanis des articles de fonds qui ne sont pas sans intérêt; on en trouve un, entre autres, dans l'*Awadh Akhbâr* (2) sur l'importance d'une belle écriture, chose plus recherchée dans l'Inde que partout ailleurs, surtout pour l'écriture persi-urdue, souvent illisible quand on se sert des caractères cursifs appelés *schikasta*. Cet article, intitulé « l'Écriture est la moitié de la science » (3), est dû à Sitam Zarif, de Burhanpur.

Il paraît à Londres un nouveau journal littéraire arabe et hindoustani (4) illustré. Le titre qu'il porte pourrait faire croire qu'il est en même temps arabe et hindoustani, tandis qu'il n'y a que par occasion des articles en cette dernière langue et même en turc et en persan, ce journal étant arabe en réalité et publié par le Dr. J. L. Sabunjie, sous le titre de *Annahlah* « l'Abeille » (5). On y trouve entre autres, en fait d'illustrations, le portrait de la

---

(1) *Khuz mâ safâ wa da' mâ Kadar.*

(2) N° du 22 novembre 1876.

(3) *Alkhatt nisf ul'ilm.*

(4) « Illustrated arabic and hindustani Literary Periodical. »

(5) Je dois le premier numéro de cette publication à l'obligeance du savant Rév. W. Denton, qui vient de donner la troisième édition de son « Christians of Turkey », ouvrage auquel les circonstances actuelles donnent une grande importance.

Reine d'Angleterre, celui du sultan de Zanzibar, du Rév. propriétaire et éditeur du journal, celui du sultan Abd ul-hamid II, de Sir Salar Jang, de Midhat Pacha, d'un des trois évêques nègres de l'Église anglicane, le Très-Rév. Crowther, du Rév. Dr. Badyer, qui publie en ce moment un Dictionnaire anglais-arabe, et, chose singulière, la représentation du monument élevé à Rome à Pie IX, où, ce qui est encore plus singulier, la sainte Trinité n'est représentée que par Dieu le Père et le Saint-Esprit, le Pape actuel tenant apparemment la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne parle pas des articles du journal parce qu'ils sont écrits en arabe, et qu'ainsi ils ne rentrent pas dans le cadre que j'ai adopté.

IV. Voici ce que dit Mr. John Nesfield (1), directeur de l'instruction publique en Aoude, dans son dernier rapport sur les progrès de l'éducation dans cette province au sujet de l'enseignement de l'hindi, pour lequel il n'y avait en Aoude que trente mille cent quinze étudiants, tandis qu'il y en avait trente-trois mille trois cent trente-huit pour l'urdu :

« D'après le contraste qui semble exister par l'exposé antérieur entre l'hindi et l'urdu, on pourrait naturellement inférer qu'on parle deux langues différentes dans cette province : mais tel n'est pas le cas. On emploie deux alphabets en Aoude : l'alphabet persan et l'alphabet nagri (ou mieux dévanagari); mais il n'y a qu'une seule langue, qui est l'hindoustani. Le savant maulawi de Lakhnau et le zamindar illettré de Gonda parlent l'un et l'autre cette langue, qui est au fond la même, et ils se comprennent l'un l'autre aussi aisément que le professeur d'Oxford comprend l'anglais que parle le paysan du Wiltshire. Nos livres de classe urdus contiennent en caractères persans une représentation aussi cor-

(1) Cet administrateur distingué a malheureusement quitté l'Inde, et on lit dans l'*Awadh Akhbâr* du 13 avril 1877 l'adresse pleine de regrets qui lui a été présentée par les notables de Lakhnau, et la réponse qu'il y a faite.

recte qu'on peut le désirer de ce langage tel qu'il est usité dans le Nord. Nos « Hindi Reader », qui devraient contenir le même langage en caractères nagris, en offrent souvent un tout différent. Ces livres, en effet, au lieu d'employer les mots hindoustanis pour exprimer les idées et les objets communs, s'attachent à faire usage de mots d'origine sanscrite qui ont pu être usités autrefois, mais qui sont devenus hors d'usage depuis plusieurs siècles. L'hindoustani peut faire des emprunts à deux différentes sources : le persan, avec mélange d'arabe, et le sanscrit. Mais au lieu d'encourager et de tenter d'élargir l'élément commun, nous avons fait tout notre possible pour agrandir les différences et *pour créer sous le nom d'hindi une langue que personne ne parle et que personne ne peut définir*, à moins qu'on n'ait reçu une éducation spéciale. Le tableau que nous venons de donner montre que plus de trente mille élèves ont étudié l'hindi pendant l'année précédente. Cette liste sans doute contient plusieurs élèves qui ont étudié les anciens classiques hindis dans nos écoles secondaires dites *midle vernacular*, et dans les hautes classes de nos écoles de village. Il n'y a pas d'objection à élever contre l'étude de l'ancienne littérature hindie (ou plutôt hindouie) ; elle est aussi légitime pour un Hindou que l'est pour un musulman ou un Kayath celle des classiques persans ; mais la plus grande partie de ces trente mille élèves appartient aux plus basses classes des écoles primaires et ne s'élèvera jamais plus haut. Pour de tels élèves, notre enseignement de l'hindi est tout à fait blâmable. Au lieu de leur apprendre à lire et à écrire en caractères nagris ou kaïthis la langue usuelle qu'ils connaissent et qu'ils parlent, nous leur enseignons un langage de création moderne qui peut ou ne peut pas ressembler au langage usuel employé avant le temps de la conquête musulmane, mais que personne aujourd'hui ne parle ni ne comprend. C'est la partie la plus défectueuse de notre plan pédagogique. Il est difficile de dire comment nous y avons été amenés. On

peut attribuer jusqu'à un certain point cette erreur à l'exemple qui nous en a été donné par les Provinces nord-ouest et ailleurs ; peut-être aussi avons-nous été trop prompts à tomber dans l'abîme où nous ont conduits les pandits et les pédants. L'antagonisme des maulawis et des pandits cherchant à remplacer les mots actuels par d'autres mots arrangés d'après leurs idées particulières, a sans nul doute beaucoup élargi la séparation de l'urdu et de l'hindi, et a donné la fausse impression qu'il s'agissait de deux différentes langues, impression que je partageai d'abord moi-même lorsque je vins en Aoude. Ce sujet a été dernièrement mis en évidence par M. A. W. Croft, inspecteur des écoles en Bihar, dans un habile mémoire se rapportant à certaines propositions faites par des personnes de ce Cercle qui étaient intéressées à ce qu'on substituât l'hindi à l'urdu dans les cours de justice du Gouvernement. J'ai été en correspondance avec ce gentleman, et il annonce qu'il se fait fort de préparer une série d'ouvrages pour les écoles primaires et secondaires où l'on enseigne les langues usuelles, ouvrages qui pourront être imprimés indifféremment en caractères persans ou nagris, car il n'y aura entre les deux rédactions qu'une différence dans les mots d'environ cinq pour cent. Une série semblable devra être probablement introduite avant peu. Nous ne devons donc pas, je pense, perdre de vue le fait qu'il n'y a en Aoude qu'une seule langue usuelle ; que la distinction entre l'urdu et l'hindi est imaginaire, et que ce qu'on enseigne dans nos écoles primaires sous le nom d'hindi est une langue qui n'est ni parlée ni comprise par le peuple. »

Le raja Siva-praçad a réalisé dans la pratique la théorie qui vient d'être exposée, et il a publié à Allahabad en 1877 : 1° une Grammaire hindoustanie en deux parties, une urdue sous le titre de *Urdù Sarf o nâhw* « Grammaire urdue », en caractères persans, et l'autre sous celui de *Hindi vyâkaran* « Grammaire hindie », en caractères dévanagari ; et 2° les Éléments des sciences d'après le « Rudi-

ments of knowledge » de Chambers, en urdu, sous le titre de *Hacâïc ulmaujûdât* « les Vérités des objets créés », et en hindi sous celui de *Vidyânkar* « Abrégé des sciences », ouvrages qui sont, au surplus, de nouvelles éditions revues et corrigées par l'auteur (1).

Sous ce titre, « Hindi ou urdu ? » on trouve dans l'*Englishman* l'article suivant, que je ne saurais trop approuver (2) :

« Le Gouvernement a proposé, dit-on, d'introduire le langage hindi écrit en caractères nagaris dans les tribunaux et les bureaux du Gouvernement, en Bihar, pour traiter toutes les affaires officielles. Nous ne connaissons pas les raisons qu'il peut y avoir pour ce changement projeté, mais nous savons bien qu'il est opposé au désir général du peuple du Bihar, et pour des raisons très-naturelles. D'abord il est habitué depuis bien des années à l'usage des caractères persans pour les actes officiels ; et, d'ailleurs, l'urdu écrit en caractères persans est la langue actuellement en usage parmi le peuple dans toutes les transactions écrites, commerciales et autres. Nous pensons que ces raisons sont en elles-mêmes assez fortes pour empêcher aucun changement dans l'état actuel des choses ; du reste, si le peuple lui-même était consulté, nous croyons qu'il préférerait l'introduction de l'anglais à toute autre langue différente de celle qui est à présent en usage. Nous apprenons qu'un long mémoire, signé par un grand nombre de musulmans et d'Hindous, a été présenté au gouvernement du Bengale contre le changement proposé, et nous ne pouvons supposer qu'aucune langue étrangère autre que l'anglais puisse être imposée au peuple contrairement au désir qu'il a exprimé. Mr. Eden est allé dernièrement dans le Bihar ; il doit avoir entendu lui-même quel est le langage en usage parmi le peuple ; et il a aussi

(1) Voir « Histoire de la littérature hindoustanie », t. III, p. 163 et 270.
(2) « Indian Mail » du 9 avril 1877.

l'exemple des tribunaux dans les districts voisins des Provinces nord-ouest, pour prouver qu'aucun changement n'est en ce moment nécessaire. »

Que les amis de l'*urdu* se rassurent, cette belle langue est pleine de vie, et elle a toujours gagné du terrain depuis la suppression du persan en 1833, malgré les efforts hostiles du Gouvernement (1). Je viens de recevoir la huitième édition, revue et augmentée, du Dictionnaire anglais-urdu du savant Dr. H. Blochman. Ce fait seul est une preuve de ce que j'avance. Une autre preuve m'est fournie par un intéressant article de l'*Awadh Akhbâr* (2) à propos d'une discussion qui a eu lieu entre le *Wakîl-i Hindûstân* et le *Safîr-i Hindûstân*, sur l'opportunité d'introduire à l'université du Penjab le dialecte hindi particulier à cette province et connu sous le nom de *panjâbî :* le premier de ces deux journaux étant contre et l'autre pour. Le rédacteur de l'*Awadh Akhbâr*, tout en convenant que le *panjâbî* est la langue du peuple et que c'est au sénat de l'université, aidé des conseils de son chancelier le Dr. Leitner, de savoir ce qu'il doit faire, pense que dans tous les cas il convient de favoriser l'extension du progrès littéraire de l'urdu ; que toutes les personnes qui ont de l'éducation en Penjab parlent et écrivent l'hindoustani et non le *panjâbî*, qu'on parle seulement par routine comme le languedocien en Languedoc et le bas breton en Bretagne. Et le journaliste apporte pour preuve convaincante de l'emploi général de l'urdu que bien qu'il y ait dans cette immense province plusieurs journaux indigènes, tous sont écrits en urdu et aucun en penjabi. C'est donc l'urdu qu'il faut étudier de préférence à toute autre langue, car c'est celle qui plaît le plus à la généralité des Indiens.

(1) Dans un article du « Times » du 7 novembre 1877, le professeur Monier Williams demande avec raison, de la part du Gouvernement, plus d'encouragement pour la langue du pays, et moins pour l'anglais.

(2) N° du 11 juin 1877.

L'an passé (1), je faisais connaître, d'après les journaux indigènes, les doléances des élèves d'Oxford et de Cambridge, qui se voient préférer des Indiens pour des postes civils. Cette fois, au contraire, ce sont les Indiens qui se plaignent, dans un journal de Lahore (2), des exigences du Gouvernement pour en obtenir des emplois. Non-seulement il faut savoir l'anglais, mais le savoir parfaitement. Il faut le lire et l'écrire avec facilité, avoir reçu une éducation anglaise, et même aller la recevoir en Angleterre. Ce serait alors une manière indirecte d'écarter les Indiens des emplois publics. Heureusement il faut espérer qu'il n'en est pas de même dans toute l'Inde. Ainsi, en Bengale, Sir Richard Temple a décidé la création d'un certain nombre de cours d'appel qui seront présidées par des juges européens et indigènes égaux quant à la position et aux honoraires (3).

Les journaux de l'Inde annoncent aussi que le Gouvernement a l'intention d'adopter un plan général pour l'admission des indigènes non-seulement aux emplois judiciaires, mais au service civil, dont les candidats seraient examinés dans l'Inde même.

Sous ce titre : « Il convient aux Indiens d'aller en Angleterre acquérir la science », le *Panjâbî* (4) donne l'article suivant :

« Nous sommes très-contents de ce que les raïs de haut rang de notre pays commencent à connaître la valeur et l'importance des sciences et des arts de l'Occident. Nous avons maintenant entendu dire que Mahmud Inayat Ali Khan, frère du nabab de Maler Kotila, désire aller passer deux années en Angleterre pour y étudier les sciences d'Eu-

(1) « La Langue et la Littérature hindoustanies en 1876, revue annuelle », p. 63.

(2) *Panjâbî* du 7 avril 1877.

(3) *'Aligarh Akhbâr* du 13 avril 1877.

(4) N° du 14 avril 1877.

rope (1). Nous désirons qu'à son imitation beaucoup de jeunes gens de ce pays s'instruisent des mêmes sciences et arts.

» Il est fâcheux que dans notre pays on soit insouciant au point que d'aller en Angleterre paraît être une chose impossible. Dans la religion des musulmans il n'y a pas d'autre empêchement à ce voyage, si ce n'est que le contact obligatoire avec les chrétiens est une condition qui les en empêche, et ainsi de profiter de ses sciences; aussi le musulman qui va en Angleterre, malgré toutes les précautions qu'il prend, se fait une mauvaise réputation parmi le vulgaire : quelques-uns l'appellent un scribe anglais; d'autres, un homme sans principes. Mais dans la religion des Hindous il y a l'inconvénient de la souillure qu'on est censé contracter, en sorte que sur un simple soupçon on vous excommunie. On voit ainsi qu'il y a bien des inconvénients qui empêchent les Indiens d'aller en Angleterre.....

» Les Hindous commercent avec tous les pays, mais jamais ils ne sortent du leur, ni ne voyagent par mer ou par terre; c'est pour cela que leur empire est resté circonscrit. La nation, au contraire, qui a levé le pied de l'ambition et qui a entrepris des voyages, a enrichi son pays. Maintenant l'état des Hindous est tel qu'ils s'imaginent que quitter l'Inde est une action criminelle.

» Peut-il y avoir une plus grande négligence, une plus grande apathie que la leur? L'intention du Gouvernement est de ne pas considérer comme digne d'un emploi élevé tout Indien qui ne connaîtra pas les sciences occidentales, qui ne sera pas instruit de la manière d'être, des usages de l'Angleterre et des principes de son gouvernement; en sorte que le gouverneur général de l'Inde, dans le discours qu'il

(1) Le *'Aligarh Akhbâr* et le *Panjâbî* annoncent, dans leurs numéros du 20 et du 28 avril 1877, que le fils et le cousin du hakim Ihçan Ali Khan, agent du maharaja Sindhia, vont aller en Angleterre suivre les cours universitaires.

a prononcé au *darbâr* de Dehli, a bien exprimé cette intention. Donc, il est nécessaire que les Indiens qui désirent obtenir un emploi agissent conformément aux désirs du Gouvernement; et cela ne pourra avoir lieu tant que des facilités ne seront pas données aux Indiens pour aller en Europe.

» Selon nous, on peut y pourvoir aisément de deux manières. La première en établissant dans l'Inde un comité qui aurait pour but de fournir une allocation aux Indiens intelligents qui désireraient recevoir leur instruction en Angleterre, mais qui n'auraient pas les moyens d'en faire la dépense, car les gens riches qui peuvent aller séjourner à leurs frais en Angleterre sont en petit nombre. Le capital de ce comité serait alimenté par des souscriptions. Il est certain que le Gouvernement lui-même coopérerait à cette bonne œuvre. Beaucoup d'Européens qui aiment les Indiens et sont liés avec eux souscriraient volontiers, en témoignage de leur sympathie. Si de tels comités existaient dans chaque présidence, ce serait une excellente chose, qui amènerait la réalisation du projet. Lorsque ces comités seront établis et en mesure de donner des allocations, alors sans doute il y aura un nombre considérable d'étudiants qui se montreront dignes de ces encouragements.

» Le second genre de facilité consiste en ce que l'on fasse en sorte que les empêchements de la religion ne s'opposent pas à la chose, qu'il n'existe aucune différence sur ce point entre les religions diverses, et que par suite personne ne puisse critiquer les Hindous et les musulmans à ce sujet, de quelque façon qu'ils agissent. Ainsi l'on pourra donner aux musulmans des musulmans et aux Hindous des Hindous comme cuisiniers ou domestiques. Alors chacun aura pour serviteurs des coreligionnaires, et ceux-ci iront avec leurs maîtres sur les navires et à leur résidence.

» Ceux qui aiment les Indiens et qui connaissent parfaitement ce dont ils ont besoin, ceux qui connaissent bien aussi

les manières et les usages de l'Angleterre, qui ont confiance au dire et aux actes des Indiens et qui espèrent pouvoir arranger les choses de façon qu'ils reçoivent leur instruction en Angleterre, pour de telles personnes une médiation est très-nécessaire.

» Selon nous, il n'y a personne maintenant dans l'Inde qui soit capable de se charger de ce soin, si ce n'est le Dr. Leitner, très-connu dans toute l'Europe et surtout dans l'Hindoustan. Si on lui remettait les roupies nécessaires pour un tel but, il est certain qu'il terminerait cette affaire pour le mieux, et comme il aime beaucoup les Indiens, on peut être sûr qu'il les traiterait toujours avec bienveillance.....

» Tous les Indiens qui désirent maintenir l'honneur de leur pays doivent s'unir de cœur et d'âme pour former le comité dont il s'agit, réunir des roupies, envoyer des Indiens en Angleterre y apprendre les arts et les sciences, en prenant des mesures pour écarter les inconvénients qui empêchent tant de leurs compatriotes d'entreprendre ce voyage. »

Le Dr. Leitner, dont il vient d'être question, a en effet l'intention, paraît-il, d'après une circulaire récemment publiée dans l'Inde, de retourner en Angleterre, en vue d'y fonder un institut pour préparer les jeunes Indiens aux examens universitaires, aux positions libérales et au service civil. On y aura soin de faciliter aux indigènes l'exercice de leur religion et des usages de leurs castes. Pour les mettre à l'abri des séductions de la capitale, l'établissement sera placé en dehors de Londres, mais à proximité de la ville et près d'un cours d'eau. Il y aura des cuisiniers brahmanes qui seront pourvus de l'eau du Gange, afin que les Hindous puissent venir en Angleterre et retourner dans l'Inde sans encourir le soupçon d'avoir perdu leur caste et sans crainte d'être soumis à leur retour à aucune pénalité (1). Ceci n'est encore qu'un projet, comme celui du savant professeur de sanscrit

(1) « Indian Mail » du 9 juin 1877.

d'Oxford dont j'ai longuement parlé l'an passé (1), mais qui paraît devoir réussir, car plus de la moitié de la somme indispensable pour élever les bâtiments nécessaires est souscrite, et M. Monier Williams est plus décidé que jamais à poursuivre son idée. Il ne veut pas seulement fonder un établissement pour la civilisation indienne, mais pour tout le monde. Il y aura des cours de tout genre, une bibliothèque, un Muséum, en un mot tout ce que pourront désirer les amis des études orientales.

Après avoir rappelé un ancien « British Indian Association » des Provinces nord-ouest qui avait surtout pour but d'encourager le voyage et le séjour des Indiens en Europe, le *'Alîgarh Akhbâr* (2) ajoute :

« La situation de notre pays n'est pas encore arrivée à un degré de progrès tel que nous puissions être satisfaits. Jusqu'à présent notre manière de vivre et nos usages sont empreints d'une sorte de sauvagerie. Dans notre conduite il n'y a eu aucun changement appréciable. Nous marchons comme des faquirs qui suivent la même ligne. Nos arts et notre commerce sont dans un état fâcheux d'avilissement et même de nullité. Nous avons besoin de recourir aux pays étrangers pour les objets de commodité et de luxe. Ils nous viennent en effet de l'Europe et de la Chine. Notre pays ne nous fournit pas les choses qui nous sont nécessaires... Les principes et les règles du gouvernement peuvent-ils en tout temps et dans toute circonstance s'accorder avec notre loi et nos *schâstars?* Et en regardant à cet état de ruine, un observateur ami du pays n'est-il pas saisi de regret et de honte? Toutefois il doit l'être plus encore lorsqu'il voit que généralement nous ne réfléchissons pas à notre état et que nous ignorons le degré d'abaissement où nous sommes tombés. Pour parvenir au faîte du bonheur et du progrès, que faut-il donc

(1) « Revue » de 1876, p. 68 et suiv.
(2) N° du 13 avril 1877.

que nous fassions? Jusqu'ici nous n'avons pris aucune disposition par laquelle nous puissions arriver facilement à la connaissance des sciences et des arts nouveaux et à la source du principe des progrès humains. Jusqu'ici nous n'avons formé aucune pensée par laquelle nous puissions étendre d'une manière parfaite la lumière de l'Occident à nos ténèbres de l'Orient... Quoique les rayons de cette lumière rejaillissent sur nous, toutefois ce n'est qu'en passant par une source boueuse que les sciences occidentales nous sont enseignées. Ainsi l'enseignement de l'anglais nous est donné d'une manière défectueuse ; mais le Gouvernement, quoique imparfaitement éclairé, ayant eu égard à nos droits, nous a ouvert la porte aux emplois élevés, et nous a donné l'occasion de développer notre esprit naturel. Toutefois nous sommes si négligents, que jusqu'ici nous n'avons trouvé aucun moyen raisonnable de profiter de ces dons royaux. Si les rajas, les maharajas, les nababs et les autres chefs possesseurs du pouvoir tournaient leur attention de ce côté, bien des choses pourraient se faire, et les élèves de l'Hindoustan, ayant acquis avec facilité en Angleterre même les sciences et les arts nouveaux, pourraient ainsi amener le progrès dans leur pays. Si les gens riches et entreprenants s'en occupent, alors, en réunissant une souscription suffisante, un comité sera formé dans ce but. Par le revenu du capital de ce comité, deux ou quatre élèves choisis parmi les élèves des colléges du Gouvernement seront envoyés en Angleterre pour y perfectionner leur éducation. De cette façon, un lien solide pourra s'établir pour le progrès de l'Hindoustan. Aussi voulons-nous tourner de ce côté l'attention des rais, parce qu'ils ont besoin de personnes formées par cette instruction pour l'administration des affaires de l'État. Maintenant, par exemple, Sir Salar Jang est à la recherche d'hommes capables, et il n'est pas aisé d'en trouver dans l'Hindoustan. Si l'arrangement dont nous parlons a lieu, on trouvera facilement par là même des milliers d'In-

diens instruits dans les provinces de l'Inde, et personne ne peut savoir la mesure de l'éclat et du progrès qui se manifesteront alors. »

Dans un numéro subséquent du *'Aligarh Akhbâr* (1), le saïyid Ahmad Khan Bahadur développe encore mieux en hindoustani et en anglais ses idées sur l'éducation européenne à donner aux Indiens ; d'abord, dans un premier article intitulé « An appeal for assistance in rendering an european education more accessible to native students », puis dans un second, sous le titre de *Bye-laws*, sur les règles à donner à l'association spéciale qu'on propose d'établir pour encourager les voyages en Europe. Feu Miss Carpenter a soutenu la même cause pour les femmes mêmes, et elle avait offert aux directeurs de l'instruction publique de Bombay et de Madras de se charger de surveiller les Indiennes qui voudraient aller passer quelque temps en Angleterre pour se perfectionner dans leurs études et se rendre capables d'enseigner à leur tour leurs jeunes compatriotes (2).

Après la cérémonie de la proclamation du nouveau titre de la Reine à Dehli, le vice-roi est allé le 6 janvier à Patyala, où il a installé le jeune maharaja sur son trône avec la plus grande solennité ; puis, le 8, il est allé poser la première pierre du collége d'Aligarh. Il a eu soin, dans le discours qu'il a fait à cette occasion, de dire que le symbole de l'islamisme n'était nullement incompatible avec la plus haute culture intellectuelle. La culture moderne de l'Occident a pris son origine dans l'Orient, *ex oriente lux*, et l'Occident lui rend ce qu'il en a tiré. Lord Lytton a chaudement approuvé les efforts de Saïyid Ahmad et d'autres chefs du parti musulman progressif en faveur de l'éducation (3).

Les musulmans ont établi à Saharanpur un *madraça*

(1) N° du 27 avril 1877.
(2) « Indian Mail » du 2 juin 1877.
(3) « Indian Mail » du 1er février 1877.

arabe dès 1293 de l'hégire (1866); dans cet espace de onze années, des milliers de musulmans ont profité de ses avantages, particulièrement les habitants du zila de Saharanpur et des environs (1). Cet établissement est soutenu par des souscripteurs zélés dont le journal donne la longue liste et l'indication du montant de leurs souscriptions respectives.

Enfin, un autre *madraça* islamique a été fondé à Ludiana, dans le palais même du nabab Ali Muhammad Khan; les journaux (2) publient des détails à ce sujet, et donnent les règles de l'établissement.

« Musulmans, réveillez-vous du sommeil de l'indifférence. » Tel est le titre d'un article où le « Pioneer (3) » explique que les musulmans de Kischangarh ont adressé au lieutenant gouverneur du Bengale une pétition pour dire que par la raison qu'ils ne lisent pas l'anglais ils n'obtiennent aucun poste dans les tribunaux, et que ce sont les Hindous qui obtiennent ceux qu'ils avaient auparavant. Le magistrat qui avait donné son opinion à ce sujet a répondu que les musulmans sont même négligents quant à leur langue. Il est donc évident qu'à cause du grand nombre d'affaires il a été nécessaire d'employer des gens capables, et c'est pour cela que le Gouvernement, entendant dire que les personnes dont on se plaint sont des musulmans, les croit incapables. Mais le lieutenant gouverneur du Bengale, Sir Richard Temple, a reconnu qu'il faut traiter les musulmans avec justice et ne pas montrer de partialité envers les Hindous.

Jusqu'ici, dans l'Inde, ce sont les Européens qui ont voulu propager l'instruction chez les indigènes; mais voici que les princes indiens, réunis à Dehli pour le grand *darbâr* du 1er janvier, veulent établir à leurs frais un « Collége impérial »

---

(1) *Awadh Akhbâr* du 16 janvier 1877.
(2) *Panjâbi* du 6 janvier 1877.
(3) Mentionné dans le *Panjâbi* du 11 novembre 1876.

à Simla, pour les filles des hauts fonctionnaires anglais de l'Inde (1).

Ce n'est, cela va sans dire, qu'à l'imitation des Européens que les Indiens s'occupent de l'éducation des femmes. Ces derniers continuent à le faire avec le plus grand zèle, et je dois ajouter, avec succès; je pourrais donner à ce sujet des détails qui le prouveraient amplement (2). Il y a même des Indiennes qui viennent terminer leur éducation en Europe : telle est Nici Kanto Chatter Ji, qui, après avoir suivi les cours de l'Université de Leipzig, vient d'être nommée professeur d'hindoustani, de bengali et de sanscrit à Saint-Pétersbourg.

L'ouverture du grand Collége musulman d'Aligarh dans les premiers jours de cette année est un pas important qu'ont fait les musulmans de l'Inde vers la civilisation européenne. C'est en effet un triomphe du parti libéral des musulmans, dont le saïyid Ahmad est l'habile représentant. Les fervents musulmans s'opposèrent d'abord à ce projet, et ils accusaient le saïyid de faire des avances au paganisme. La souscription de Sir Salar Jang offensa bien des zélés partisans du Prophète à la cour du Nizam. Toutefois, le projet prit graduellement de la faveur, et il est maintenant chaudement patronné par les principaux musulmans des Provinces nord-ouest et du Penjab. En mai 1875, les souscriptions montaient à peine au cinquième des cent mille livres sterling (2,500,000 francs) nécessaires pour le corps enseignant, les salles de lecture et les « boarding houses » des écoles préparatoires et des colléges. Mais dès avant la fin de novembre dernier, lorsque Sir W. Muir, en sa qualité de « visiteur », fit un discours dans l'école préparatoire qui avait été d'abord ouverte, les con-

(1) « Indian Mail » du 19 mars 1877.

(2) Je dois indiquer à ce propos les excellents articles du « Indian Christian Intelligencer » de cette année, intitulés : « The women of India », dus à la plume de Mrs. Robert Clark, digne compagne du missionnaire de ce nom.

tributions s'étaient élevées à quatre lakhs et demi de roupies (1,125,000 francs).

Le nouveau collége est divisé en deux départements. Dans l'un, on suit un cours général littéraire et scientifique, correspondant à celui des universités anglaises et comprenant pour les étudiants musulmans la théologie, tant celle des sunnis que celle des schias. Il y a pour ce département soixante bourses de cent vingt à trois cents roupies par an, petites sommes pour l'Angleterre, mais plus que suffisantes dans l'Inde, où un indigène peut vivre confortablement avec quelques roupies par mois. Les jeunes gens les plus distingués qui auront obtenu les premiers prix seront choisis pour des places de *fellow*, de la valeur annuelle de six cents roupies; ils pourront conserver ces places pendant sept ans (1).

Narayan Singh a ouvert à Allahabad une école (*pât sâla*) spéciale pour l'enseignement des Védas, aux frais d'un comité composé de huit personnes, qui fournissent chacune cinquante roupies par an pour cet établissement. L'enseignement y sera donné en hindoustani, comme à l'école sanscrite qui existe dans la même ville depuis plusieurs années.

Les notables d'Haïderabad du Décan, ayant Sir Salar Jang à leur tête, ont fondé dans cette capitale un collége spécial pour l'enseignement des fils de famille. Sir Salar, pour donner le bon exemple, y a placé ses deux fils. Ce collége, appelé *Madraçat 'aliya* « Collége éminent », renchérira encore sur celui d'Aligarh quant à l'esprit libéral qui y régnera, car non-seulement on y admettra les musulmans des différentes sectes, mais encore de jeunes Hindous et des Anglais; un comité sera chargé spécialement de veiller aux intérêts de l'établissement (2). A Bombay, le munschi Gulam

(1) « Indian Mail » du 29 janvier 1877.

(2) Le « 'Aligarh Institut Gazet » du 18 mai 1877 donne plusieurs pages d'explications à ce sujet.

Muhammad a fait les efforts les plus louables pour répandre l'instruction chez ses coreligionnaires.

Le « British Indian Association » des Provinces nord-ouest, qui a élu pour son président le saïyid Ahmad Khan Bahadur, a décidé dans sa séance du 21 juin, tenue à Aligarh, de demander au Parlement de proroger à vingt-deux ans la limite d'âge, qu'on voulait au contraire abaisser de vingt et un ans à dix-neuf, pour l'examen nécessaire à subir afin d'entrer au service civil (1); et le babu Surendro-nath Banarji, de Calcutta, devait partir pour l'Angleterre afin d'agir énergiquement pour obtenir ce résultat (2).

V. Au sujet de l'*Aryânâïth Sabhâ*, dont j'ai parlé l'an passé, nous apprenons par l'*Akhbâr* de l'*Anjuman* du Penjab (3) qu'à Allahabad la Société ainsi nommée a été fondée pour favoriser les traductions hindoustanies des livres d'imagination. Elle veut faire traduire en hindi les contes, les facéties, etc., qui existent en sanscrit, en bengali, en mahratti, etc. L'intention des membres de cette Société est de réunir par souscription deux mille cinq cents roupies, de publier ces ouvrages au moyen de ce capital, mais de charger un comité de pandits et de brahmanes d'examiner auparavant ces ouvrages.

« Nous sommes très-contents, continue le journaliste, de ce qu'une Société soit établie pour répandre les livres hindis, dans l'espoir que par là l'hindi prendra du développement, et que cette langue (4), qui de jour en jour semble en décadence, comme le persan et l'arabe, reprendra son éclat. Toutefois, il est fâcheux que l'intention et le désir de la Société ne soient pas meilleurs, car quelle aide pourront donner pour l'amélioration du pays des anecdotes, des contes,

(1) « 'Aligarh Institut Gazet » du 26 juin 1877.
(2) « Indian Mail » du 12 novembre 1877.
(3) *Panjâbî* du 23 novembre 1876.
(4) Il s'agit ici du véritable hindi ou hindoui, très-distinct de l'urdu.

des facéties? Les gens sages confessent qu'il n'y a rien qui ne soit une perte de temps plus grande que de lire des contes et des romans. Donc, favoriser l'expansion de ces choses, c'est engager les gens à perdre leur temps. Il est fâcheux que le moment ne soit pas encore venu où nous verrons nos compatriotes s'occuper sérieusement de leur progrès, car s'ils tournent leur attention sur quelque chose d'insignifiant, autant vaut-il ne s'occuper de rien.

» Nous donnons un conseil amical à cet *Anjuman :* c'est de s'arranger de telle sorte qu'en même temps qu'il s'intéressera au progrès de l'hindi, il ne perde pas de vue celui des sciences et des arts, soit qu'ils proviennent du sanscrit, de l'anglais ou d'autres langues. Si cet *Anjuman* s'occupe de cette affaire importante, le bien qu'il fera restera toujours en Hindoustan, et l'histoire rappellera le nom de cet *Anjuman.* Bien que les plaisanteries et les facéties soient estimées dans le monde oriental, nous ne les admettrons jamais. Il nous faut des choses utiles et qui soient profitables au pays. »

Il y a à Indore une « Société de discussion » (Debating Society) dont la bibliothèque vient de recevoir un don de trente volumes et d'une somme de cinquante roupies de la part du maharaja Arjun Singh, frère du maharaja de Duttia (1).

Le « British Indian Association », fondé il y a plusieurs années, prend constamment de l'extension. Plusieurs séances spéciales consacrées à en faire valoir les avantages, et tenues à l'*Anjuman* de Lahore, sont mentionnées avec détail dans le *Panjâbî* (2). Il s'en est formé sous la présidence de Sir R. Temple, le lieutenant gouverneur, une branche spéciale pour le Bengale. Nous apprenons par le journal que publie la Compagnie que ce que cette branche de l'Association a principalement en vue, c'est de faciliter les visites en Angle-

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 30 mars 1877.
(2) N° du 9 juin 1877.

terre des Indiens qui ont reçu une éducation soignée. On leur donne tous les renseignements qui peuvent leur être utiles, et ils seront recommandés aux membres de la branche de Londres de l'Association, qui feront tout leur possible pour rendre le séjour de ces Indiens en Angleterre aussi agréable qu'utile (1).

Ce serait le cas de parler ici de la Société Asiatique du Bengale et des autres Sociétés établies à son imitation (2), mais cela m'éloignerait du but spécial de cette « Revue ».

La séance annuelle de l'« Anjuman des journaux » de Xayaganw de Bandelkhand, qui y existe depuis six ans et qui s'y est développée de plus en plus, a eu lieu le 11 mars dernier, et le rapport du secrétaire a pleinement satisfait les membres de la Compagnie par les détails pleins d'intérêt qu'il contient. La Société reçoit les journaux anglo-indiens « Pioneer » et « Hindoo Patriot », et les journaux hindoustanis *Awadh Akhbâr, Koh-i Nûr, Rahbar-i Hind, Gujar-nawâla, Riyâz ulakhbâr, Agra Akhbâr, Saïantifik Soçaïti 'Aligarh* (ou *'Aligarh Akhbâr*), *Lawrence Gazet.* Ce que les sociétaires recherchent surtout dans ces journaux, ce sont les nouvelles littéraires, et spécialement les annonces des ouvrages nouvellement mis au jour (3).

Dans une séance tenue à Lahore le 1er avril 1867, à l'instigation du munschi Piyari Lal, président de l'*Anjuman-i Hind*, et de Nawal Kischor, directeur de l'imprimerie de l'*Awadh Akhbâr*, on s'est beaucoup occupé, sous la présidence du pandit Madhu-praçad, du moyen de mettre un terme aux folles dépenses auxquelles on se livre dans l'Inde à l'occasion des mariages, et il a été pris des dispositions à ce sujet (4).

---

(1) « Indian Mail » du 14 décembre 1876.

(2) Voyez à l'Appendice quelques lignes sur la Société Asiatique de Paris.

(3) *Awadh Akhbâr* du 23 mars 1877.

(4) *Awadh Akhbâr* du 1er avril 1877.

Une séance du même genre s'est tenue à Lakhnau le 19 mai, et l'on y a entendu plusieurs orateurs qui ont fait des discours remarquables donnés *in extenso* dans l'*Awadh Akhbâr* (1). Malheureusement, les plus zélés partisans en théorie de cette réforme donnent le mauvais exemple dans la pratique. Ainsi dernièrement, à l'occasion du mariage de la petite-fille du maharaja de Domraon, il a été dépensé plus de quatre lakhs de roupies (1,000,000 de francs) (2).

Le *Panjâbî* (3) nous apprend que le vice-roi gouverneur général Lord Lytton a accepté le patronage de la Société scientifique du Bihar, à la demande du maulawi Saïyid Imdad Ali.

A Ahmadabad, il s'est formé une Société pour faire revivre les arts indiens indigènes (4). Au surplus, l'art indien sera représenté à la prochaine Exposition. J'ai été moi-même chargé par le munschi Nusrat Alî, de Dehli, de remettre au commissaire anglais, Mr. C. Owen, des lithographies de beaux modèles d'écriture arabe et des monuments de Dehli.

A Pouna, il existe une Société appelée *Sarvajanik Sabhâ* « Société protectrice de toute (bonne) chose », dont le fondateur et secrétaire Ganesch Vaçudev Joschen a fait des conférences en hindoustani à Calcutta, à Bénarès, à Allahabad et ailleurs, sur les meilleurs moyens à adopter pour le bien-être des Indiens (5). Il se propose même de faire un voyage en Europe dans l'intérêt de la Compagnie (6). Cette Société s'occupe sans doute du *remariage* des veuves, et c'est probablement grâce à son influence que Pouna a été témoin du premier *remariage* de la veuve d'un brahmane, âgée de vingt-

(1) N° du 27 mai 1877.
(2) *'Aligarh Institut Gazet* du 7 juillet 1877.
(3) N° du 24 mars 1877.
(4) *'Aligarh Akhbâr* du 17 juillet 1877.
(5) *'Aligarh Akhbâr* du 19 janvier 1877.
(6) *'Aligarh Akhbâr* du 27 avril 1877.

cinq ans, avec un nouveau mari qui se nomme Raghu-nath Babaji et qui en a trente-cinq. La cérémonie, décrite dans le *Djnyân prakâsch* (1), a eu pour témoins environ quatre cents Hindous respectables, instruits dans les Védas et les Schastars. A ce sujet, on apprendra avec plaisir que le maharaja de Jaïpur est décidé à déraciner dans ses États l'odieuse coutume d'interdire aux veuves un second mariage (2).

La Société littéraire musulmane *Anjuman-i islâmî* de Calcutta continue à s'occuper activement de ses travaux. Cette utile Association fut établie en 1863 par le maulawi Abd ul-latif Khan Bahadur, membre du Conseil législatif du Bengale et qui en est le secrétaire, et elle se réunit une fois par mois dans sa résidence de Toltollah Lane. L'objet de la Société est spécialement de porter à la connaissance des musulmans des classes hautes et instruites toutes les informations utiles au moyen de conférences et d'adresses ou discours sur des sujets de littérature ou de science, soit en hindoustani, soit en anglais, et même en persan et en arabe. Cette Société a excité un intérêt considérable parmi les musulmans; ses réunions sont suivies avec zèle, et elles ont excité une approbation cordiale de la part du Gouvernement et de la Société européenne de Calcutta. Plus de cinq cents musulmans de toutes les parties de l'Inde en sont membres et y prennent une part plus ou moins active. Elle tient une fois l'an, au « Town Hall » de Calcutta, une séance générale, qui est plutôt une soirée à laquelle sont admis tous les gens instruits de la ville, indigènes ou Européens, pour s'entretenir d'objets littéraires et scientifiques, réveiller ainsi l'amour des lettres dans la génération naissante et encourager les bons rapports entre les différentes classes de ses membres. Le duc d'Édimbourg assista en 1869 à une de ces grandes réunions, et cette année le secrétaire, à la tête d'une députation de la

(1) J'ai parlé de ce journal dans ma « Revue » de 1876, p. 58.
(2) « Indian Mail » du 30 juillet 1877.

Société, a lu une adresse au nouveau lieutenant gouverneur du Bengale, l'honorable M. Ashley Eden, à l'occasion de sa nomination, adresse à laquelle il a répondu de la manière la plus sympathique (1).

Abd urrahman, fils d'Abd ullatif, en ce moment en Angleterre, où il étudie le droit, et quelques autres jeunes Indiens, ont fondé une petite Société du même genre, mais plus spéciale pour les jeunes gens amis de la littérature occidentale et désirant s'occuper des questions littéraires et sociales. Ces jeunes gens lettrés publient en anglais le « Madrasah literary Budget », qui contient des articles à la fois instructifs et intéressants (2).

L'Association musulmane de Bombay, *Anjuman-i islâm Bombayî*, a publié son rapport pour l'année de l'hégire 1293 (1876). Le but qu'a en vue cette Société, c'est le bien-être et le progrès dans l'instruction des musulmans, et elle n'a pas oublié sa tâche pendant l'année passée en revue (3).

La Société de littérature *vulgaire* (4) a pour but de donner la traduction en langues usuelles, telles que l'hindoustani, le tamul et le toulougou, d'ouvrages anglais à la fois amusants et instructifs, aussi bien que des ouvrages classiques originaux en ces langues. Parmi les ouvrages dernièrement publiés, on distingue une collection de proverbes hindoustanis (5).

« Il y a en Hindoustan quelques *mélas* (foires) qui ont de la vogue. Parmi elles, on distingue celle de Bitar. Les gens qui l'ont vue peuvent dire que si dans différents lieux du monde il y a de plus grandes foires, il n'y en a pas qui vaille

(1) « Journal of the national Indian Association », n° d'octobre 1877.
(2) « Journal of the national Indian Association », n° de novembre 1877.
(3) « *'Aligarh Institut Gazet* », n° du 23 septembre 1877.
(4) Ce mot est pris ici dans le même sens que dans l'expression « arabe vulgaire », pour signifier l'arabe parlé et écrit comme il est parlé, par opposition à l'arabe savant, à l'arabe du Coran, etc.
(5) « Journal of the national Indian Association », novembre 1877.

celle-ci. On y trouve toutes sortes d'oiseaux, et les éléphants, les chevaux, les chameaux, les vaches et les taureaux, les brebis, les chèvres, etc., y sont en telle abondance qu'elle ne se trouve dans aucune autre foire de l'Hindoustan. Un individu a fait approximativement le calcul que si l'on comptait seulement les chevaux qui y sont en vente, il n'y en aurait pas moins d'un lakh et même davantage. Quel *méla!* Quoique dans ce temps-ci l'importance des chevaux ne soit pas aussi grande qu'elle l'était autrefois, cependant, depuis Calcutta jusqu'à Peschawar, les officiers de l'armée du gouvernement anglais, les agents des maharajas de l'Hindoustan, les marchands ordinaires et les amateurs se réunissent là, et chaque année l'on y vend et l'on y achète des milliers de chevaux. En outre, on y trouve toutes sortes d'objets, de Dehli, de Lakhnau, de Muradabad, et des marchandises de toutes sortes, des étoffes de laine du Penjab et d'autres endroits (1)...

» Dans les derniers jours du mois de *jeth* (mai-juin), on tient chaque année, à l'endroit nommé Ram-mima, à Jangpur, dépendance du Népal, une grande foire à laquelle on vient de très-loin. Il y a là d'anciens temples hindous. La foire ne dure que deux jours; mais les gens qui y prennent part se réunissent ensuite à Sitamaundhi, dans le zila de Muzaffarpur, où eut lieu la naissance de Sita-Ji, vulgairement connue sous le nom de Janki (2). Là aussi il y a chaque année une grande foire, et il y circule des lakhs de roupies. Cette année, cette foire a été très-florissante : les ordres avaient été si bien donnés qu'il n'y a eu aucune plainte, même de la part des malades.

» A quinze kos de Sitamaundi, il y a un endroit appelé Sararungarh, dépendant du gouvernement du Népal, où l'on voit dans un espace de plusieurs kos beaucoup de beaux

(1) *Awadh Akhbâr* du 12 novembre 1876.

(2) Il s'agit de Sita, femme de Rama, le héros du *Râmâyana*.

édifices, une forteresse, une ville et des bazars, le tout en ruine. Là, il y a des milliers d'hommes et des animaux de toute espèce en statues de pierre qui semblent faites d'à présent. Les habitants racontent qu'en un certain temps, par la raison qu'un homme avait maudit Dieu; la ville et tout ce qu'elle contenait, tous les habitants, hommes et animaux, furent changés en pierre (1) tels qu'ils étaient, en sorte qu'en voyant l'état de cet emplacement, on sait sûrement qu'en effet la chose a dû avoir lieu de cette manière. Sinon, il serait impossible que quelqu'un eût préparé toutes ces statues avec les accessoires nécessaires et, en outre, les logements, les bazars et les boutiques, et qu'un tel prodige eût été produit, dont la vue cause à l'esprit un profond étonnement (2). »

Voici maintenant quelques détails sur la foire (*méla*) de Charar, en Kachemyre. « Le lieu où se tient cette foire est à dix kos de distance de la ville de Charar, dans le pargana de Nagam, là même où l'on va en pèlerinage au tombeau du schaïkh Nur uddin, « le possesseur de lumière ». Cette foire a lieu chaque année avec beaucoup d'apparat et un grand concours de monde. Des milliers d'Hindous et de musulmans s'y réunissent pendant deux à trois semaines, et y ont le spectacle de la danse et de divers genres de divertissements. Les Hindous disent que le personnage dont on vénère le tombeau était un rischi qui s'appelait Sahja-anand. Comme c'était un grand personnage, possesseur de perfections et adorateur de Dieu, à cause de cela il croyait également aux deux religions, l'hindoue et la musulmane. Lorsqu'il mourut, les musulmans qui habitaient particulièrement sa ville voulurent l'enterrer d'après leurs usages, tandis que les Hindous voulaient le faire d'après les leurs; mais comme les musulmans étaient les plus forts, ils le mirent dans le cercueil.

(1) La même histoire se trouve dans un conte des « Mille et une Nuits ».
(2) *Awadh Akhbâr* du 13 avril 1877.

Lorsque, après la prière d'usage, les musulmans s'apprêtèrent à l'enterrer, tout à coup le cercueil s'envola de lui-même de leurs mains, alla d'un côté, puis d'un autre, et finit par tomber sur la terre. Lorsqu'on l'ouvrit, on vit qu'il était vide et qu'il n'y avait rien (1).....

» D'après ces renseignements, on apprend que ce personnage était très-conciliant ; c'est pour cela que les gens de toute religion ont confiance en lui (2). »

Un de ces mélas a eu une issue très-fâcheuse. Les brahmanes et les astrologues avaient fixé le 25 février dernier comme un jour particulièrement heureux pour se purifier de ses péchés. Ils avaient décidé qu'il était obligatoire, pour tous ceux qui pourraient le faire, d'aller se baigner ce jour-là, avant le lever du soleil, dans la rivière sacrée du Sarju, à Ajodhya (Aoude), à l'endroit même où se baignait Ram Chandar. En conséquence, des Hindous, au nombre d'environ douze cent mille, se réunirent en cet endroit pour s'y baigner à la même heure et ensemble. Il en résulta un désordre tel que, dit-on, trois à quatre cents Hindous furent écrasés et périrent (3). Les détails sont navrants, et il nous paraît inutile de les donner ici. Qu'il me suffise de dire que c'est à un manque d'ordre dans la cérémonie que ce malheur est dû.

VI. Les préjugés contre l'islamisme diminuent chaque jour. Nous avons lu l'an passé ce qui a été dit par Mr. Bosworth Smith. Voici aujourd'hui un de mes anciens élèves, Mr. Ed. Salisbury, de New-Haven (Connecticut), qui, dans un savant et remarquable écrit (4), prend encore la défense

(1) On raconte un fait du même genre arrivé lors de l'enterrement du célèbre Kabir. Voy. « Histoire de la littérature hindoustanie », t. II, p. 126.

(2) *Panjábí* du 25 novembre 1876.

(3) Des journaux réduisent ce nombre à cinquante ou soixante personnes. « Indian Mail » du 31 mars 1877.

(4) « On some of the relations between islam and christianity. »

des musulmans contre les préjugés intéressés de l'Europe. « Le temps viendra, dit-il avec le saïyid Amir Ali (1), où l'islamisme, libre de l'idolâtrie de la lettre (2) et de l'apothéose des morts (réputés saints), reprendra son vrai caractère, et, d'accord avec le christianisme, marchera avec lui dans la voie de la civilisation. L'islamisme et le christianisme visent aux mêmes résultats : l'élévation de l'humanité. Pourquoi donc seraient-ils hostiles l'un à l'autre? »

Quant à l'opinion particulière de Mr. Salisbury, l'islamisme lui paraît être une nouvelle proclamation du judaïsme primitif, une nouvelle inauguration de sa forme patriarcale. Je pense comme lui que l'islamisme a été un mouvement rétrograde qui semblait nécessaire pour l'époque, mais qui donnait une force nouvelle aux anciens messages divins et annonçait en réalité le plus grand de tous les prophètes, « le vrai sceau de la prophétie », l'Homme-Dieu : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans un temps de déclin de la vie chrétienne et au milieu des ardeurs des controverses hérétiques, l'islamisme réveilla positivement un enthousiasme moral dans le monde et y fit revivre une activité d'esprit qui semblait éteinte à cette époque et qui excita les philosophes musulmans, à la vérité plutôt peut-être libres penseurs que croyants fervents, à rechercher la science des Grecs et à la développer. On a tort d'accuser Mahomet d'avoir enseigné le fatalisme, car au contraire il parle aussi distinctement dans le Coran qu'il l'est fait dans la Bible, de la liberté humaine et de la responsabilité de nos actions. Il y enseigne la liberté de conscience, car, dit-il, « si Dieu eût voulu, il n'y aurait eu qu'une seule religion (3); pourquoi donc vouloir forcer les hommes à en adopter une de préfé-

(1) « A critical examination of the life and teaching of Mohammed. »

(2) « La lettre tue, et l'esprit vivifie. » II Corinth., III, 6.

(3) On fait souvent cette citation, qui n'est cependant pas tout à fait exacte, car le texte arabe (XVI, 95) porte le mot *ummat* « nation », et non *dîn* « religion ».

rence à une autre? » Et ce n'étaient pas seulement de vains mots, car dès les premiers temps de la conquête musulmane on pouvait voir, moyennant un léger tribut, un temple des adorateurs du feu, une église et une synagogue à côté de la mosquée des *vrais fidèles;* aussi le savant G. P. Badger a-t-il bien soin, dans son érudite conférence, « Christianity in its relations to Islam (1) », de ne rendre pas plus responsable l'islamisme des atrocités qui ont pu être commises par les Turcs que le christianisme ne peut l'être des massacres de la Saint-Barthélemy et des injustes condamnations de l'Inquisition.

Les missionnaires, ainsi que l'a dit l'éminent professeur d'Oxford, Monier Williams, au récent « Church Congress » de Croydon, devraient, avant d'entrer en controverse avec les musulmans, étudier le Coran dans l'original. Alors ils chercheraient à s'accorder sur les croyances communes aux deux religions, et ils aborderaient ensuite les points qui les divisent. Il faudrait d'abord les amener à croire à l'authenticité du Pentateuque (2) et de l'Évangile, qu'ils admettent tout en soutenant que ces livres ont été altérés. Quant à Mahomet, voici ce qu'en dit le Rév. Mr. Hughes : « Je connais bien les points faibles du caractère de Mahomet et les grandes erreurs de son système religieux, mais cependant je n'hésite pas à dire qu'il est un des plus grands hommes que le monde ait produits. » Feu John P. Brown (3) l'appelle aussi un des hommes les plus remarquables du monde; et Mr. M. Dods, dans son ouvrage intitulé « Muhammad, Buddha, and Christ (4) », lui rend justice avec les réserves nécessaires. « Mahomet, dit-il, avait deux des plus importants caractères

(1) « A paper read at the missionary conference »; Oxford, 3 mai 1877. Publié ensuite en une brochure de 20 pages.

(2) M. Schœbel, entre autres, l'a savamment démontré.

(3) « The Dervishes », p. 67.

(4) « Four lectures on natural and revealed religion », p. 17.

de l'ordre prophétique. Il vit au sujet de Dieu la vérité que ses compatriotes n'avaient pas vue, et il ressentit une impulsion intérieure irrésistible pour publier la vérité. En cela, il peut soutenir la comparaison avec les plus courageux des prophètes héroïques d'Israël. Il risqua sa vie pour l'amour de la vérité, il souffrit pendant plusieurs années une persécution journalière, puis le bannissement, et néanmoins il proclama sans reculer son message. » Enfin M. Stobart, dans un nouvel ouvrage (1) sur l'islamisme et sur son fondateur, croit aussi à la sincérité de Mahomet, et il donne un récit impartial de la manière dont l'islamisme s'est propagé.

Au surplus, on trouvera sans doute des détails intéressants sur toutes ces choses dans l'Introduction que Mr. S. L. Poole doit mettre en tête de la nouvelle édition des « Selections of the Coran » de feu Ed. W. Lane, son oncle, le savant arabisant.

On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait un réveil religieux chez les musulmans, car ils s'agitent partout. Les dissidents sont les plus zélés contre les chrétiens. Les sunnites seuls, qui reconnaissent le sultan de Constantinople comme leur chef spirituel, étaient les plus tranquilles avant la malheureuse guerre actuelle. Un musulman distingué, Mirza Pirbakhsch, en réponse à un mémoire lu par le Rév. J. Long à une séance de l'« East-Indian Association » (2), a dit que la Russie devrait se réformer elle-même avant de songer à vouloir réformer la Turquie.

Sous ce titre, « les Musulmans en Russie », le *'Alígarh Akhbâr* (3) donne d'après l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* l'article suivant :

« On dit que maintenant on abandonne beaucoup la reli-

(1) « Islam and its founder »; Lucknow, 1877.
(2) « Indian Mail » du 22 mai 1877.
(3) N° du 22 décembre 1876.

gion russe, surtout parmi le peuple et même parmi les personnes distinguées qui étaient sous la domination des prêtres fanatiques et qui le sont bien moins maintenant. C'est pour cela que le gouvernement russe a porté une loi qui établit que si une personne embrasse une religion autre que la religion chrétienne orthodoxe, tant cette personne que celle qui l'y a poussée seront passibles de prison avec obligation de travail; et que si cette personne adopte la religion catholique ou protestante, elle sera chassée de la ville où elle résidait. Si un Russe paraît vouloir changer de religion, on devra le confier aux prêtres pour l'instruire et le déterminer à n'en pas changer. En attendant, ses propriétés devront être saisies; les gens ainsi fanatisés ne pourront se marier qu'avec des orthodoxes, et les enfants qui naîtront de ces mariages devront être orthodoxes. Les membres des sectes chrétiennes (hétérodoxes) ne pourront convertir les idolâtres au christianisme, et il est tout à fait prohibé de fonder une nouvelle secte.

» Malgré ces sévérités et ces empêchements, le fanatisme diminue journellement; des populations entières se font musulmanes, et de jour en jour l'islamisme se propage vers le nord (1). »

Quoi qu'il en soit, tandis que l'antagonisme entre les communions chrétiennes semble s'accentuer de plus en plus de nos jours, les musulmans cherchent à renverser les barrières qui les séparent en *sunnites*, qui se considèrent comme orthodoxes, et en *schiites* ou dissidents. Nous avons vu que

(1) Si ce dernier alinéa est vrai, ces conversions ou plutôt perversions seraient loin de compenser l'énorme quantité de musulmans tués ou massacrés par les Russes dans la guerre actuelle, à en croire les journaux. Dans tous les cas, l'islamisme se propage réellement en Afrique et en Chine, où il a pénétré, paraît-il, dès le temps de Mahomet, ce dernier ayant envoyé à Canton, en 629 de notre ère, son oncle maternel, le saïyid Wahb Ali Kabaha, selon une légende qui a cours en Chine, ainsi que nous l'apprend M. P. Dabry de Thiersonnier, dans un mémoire lu en août 1877, par M. Pavet de Courteille, à l'Académie des inscriptions.

l'éminent sâiyid Ahmad Khan admet sur le pied d'égalité dans son « Anglo-Muhamedan College » d'Aligarh les uns et les autres. Voici maintenant un schia, poëte urdu très-distingué, Nacir uliman, qui a écrit un long masnawi en faveur de cette union si désirée par tous les bons musulmans, masnawi auquel plusieurs notables schias ont donné leur approbation, publiée par le *Panjâbî* (1) à la suite de ce masnawi.

L'heureuse tolérance proclamée dans le poëme dont je parle et mise en pratique à l'« Anglo-Muhamedan College », est exercée également, je l'espère, dans les sociétés islamiques qui se multiplient dans l'Inde. Le *Panjâbî* (2) rend compte d'une intéressante séance de l'*Anjuman-i Islâmiyah* de Lahore, qui s'est tenue le dimanche 15 avril dans la mosquée royale, et à laquelle ont assisté les musulmans les plus notables du pays. La principale décision qui y a été prise, c'est que, suivant l'exemple du conseil municipal, qui tient un registre exact des naissances et des décès, les mosquées devront en tenir un aussi des mariages, ce qui sera surtout fort utile dans les procès pour constater la position des parties en litige.

Jusqu'ici le gouvernement anglais avait traité en ennemis les wahabis. C'est ainsi qu'on lisait encore dans les journaux de l'Inde au moment du grand *darbâr :*

« La fille et le fils unique d'Amir Khan, le wahabi, ont adressé au vice-roi une pétition pour lui demander la délivrance de leur père de la prison de Calcutta, où il a été condamné à être détenu toute sa vie. On doit se souvenir qu'il y a environ un an une demande pour son élargissement, signée par des personnes influentes tant d'entre les Européens que d'entre les natifs, avait été adressée à Lord Northbrooke, qui néanmoins ne se rendit pas à leurs prières. Amir Khan a près de quatre-vingt-dix ans ; il est décrépit et inca-

(1) N° du 21 avril 1877.
(2) N° du 21 avril 1877.

pable de faire aucun mal. On a donc quelque raison d'espérer qu'il sera l'objet de la clémence de Lord Lytton (1). »

Les wahabis (protestants radicaux musulmans) étaient d'abord considérés comme ennemis du gouvernement anglais (2), et ils étaient traités comme tels, pareils aux huguenots qu'on regardait aussi comme ennemis de l'État et qui furent ainsi injustement persécutés par Louis XIV, comme le furent plus tard ceux qu'on a appelés *jansénistes*. Heureusement les choses sont changées à leur égard.

« Le gouvernement du Penjab, dit en effet le *'Aligarh Akhbár*, a maintenant adopté un *Resolution* au sujet des musulmans nommés wahabites (3), qu'il a été obligé d'appeler ainsi, bien que les gens qu'on désigne par cette expression soient considérés comme détestables et réprouvés (4). Mais le Gouvernement, dans ce *resolution*, a expliqué qu'il ne fallait pas que le nom de wahabi fût pris en mauvaise part, mais qu'il s'en servait en parlant de ce peuple parce qu'il est ainsi désigné.

» En lisant ce *resolution*, dont le but est utile et juste, nous ne doutons pas que le gouvernement du Penjab n'ait fait un acte intelligent, digne de tout gouvernement qui aime le progrès, et qu'il a ainsi affirmé que les fondements du gouvernement anglais sont assez forts pour qu'il n'éprouve pas des craintes imaginaires, et que pris dans des embûches d'appréhensions sans fondement, il prive des sujets fidèles des droits convenables. En effet, notre Gouvernement

---

(1) « Indian Mail » du 29 janvier 1877.

(2) On avait d'autant plus tort de généraliser la chose, que, lors de la grande insurrection de 1857, un wahabi distingué, le maulawi Nazir Huçaïn, donna asile et protection à Dehli à une dame anglaise connue et qui vit encore.

(3) N° du 29 décembre 1876.

(4) Le Rév. T. P. Hughes, de Peschawar, a donné dans l'« Indian Christian Intelligencer » de novembre 1877 un excellent article sur les wahabis.

n'est pas aveugle au point d'être injuste envers une partie de ses sujets, de mettre en suspicion leur honneur et leur sincérité, et de ne pas accueillir leur demande pour effacer la marque d'infamie qui semblait les flétrir.

» Un homme sage ne comprendra pas qu'il soit juste qu'une portion de gens ou une corporation quelconque soit, sans motif réel, soupçonnée et répréhensible ; car la manière d'être et la religion des gens dont il s'agit sont telles qu'on ne peut en réalité les trouver l'objet d'aucun reproche : et comme il a été établi et prouvé qu'en Penjab les individus de cette classe sont obéissants et fidèles à l'empire britannique autant que les autres, le Gouvernement devait prendre un *resolution* pur et simple par lequel leur sincérité absolue sans aucune exception fût reconnue, en sorte qu'on acceptât leur fidélité et leur dévouement au gouvernement anglais à l'égal des autres classes des Indiens. Grâce à Dieu, la chose est maintenant accomplie, et le Gouvernement paraît fixé au sujet de la fidélité sincère des wahabis qui sont dans le Penjab et qui lui ont adressé une pétition pour l'assurer de leur dévouement tout en restant fidèles à leur secte. Ils seront ainsi dignes de la même bienveillance dont jouissent les autres ordres des sujets de l'impératrice de l'Inde. Le Gouvernement a montré avec raison sa bonne volonté à leur égard, car la conduite infâme de quelques personnes des autres parties de l'Hindoustan contre le Gouvernement n'a pas de rapport avec les pétitionnaires du Penjab, et leurs fautes ne peuvent leur être attribuées.

» Dans ce *resolution*, le Gouvernement a bien expliqué que les wahabis ne seront pas privés de mettre en pratique leurs obligations particulières, et que, tant que leurs actes ne seront pas *contraires au bien-être général*, ils seront sûrs de pouvoir les accomplir sans être gênés en rien. Cela est positivement vrai, et en s'exprimant ainsi le gouvernement du Penjab a suivi seulement l'ordre royal par lequel les gens d'une secte quelconque peuvent en observer les prescriptions

librement, pourvu qu'il ne s'ensuive aucun inconvénient fâcheux ni rien contre le bien-être général des sujets.

» Dans les derniers mots de ce *resolution*, il est dit que les wahabis ne pourront pas exiger l'usage des mosquées qui ont été construites avec les deniers des musulmans orthodoxes. Mais nous pensons qu'on veut parler seulement des mosquées consacrées à l'usage particulier d'autres musulmans, et lorsqu'en y allant on peut être soupçonné d'hostilité. Là les wahabis ne peuvent persister à aller et à observer les préceptes de leur secte. Selon nous, ces mots ne signifient pas que toutes les mosquées construites actuellement et dans lesquelles on n'empêche personne d'entrer soient interdites aux wahabis. Cette interdiction s'applique, sans doute, aux mosquées particulières, et non aux mosquées communes.

» Ce dont on doit être le plus reconnaissant envers le Gouvernement, c'est la bienveillance qu'il manifeste à l'égard des wahabis dans l'article où il est dit que ceux qui seront employés par l'État ne seront pas privés d'avancement, en sorte qu'on a cité un ou deux exemples de fonctionnaires considérés comme wahabis et qui ont été promus à des grades supérieurs (1). »

A l'occasion du « *Resolution* » du Gouvernement au sujet des wahabis, le *Panjâbî* (2) donne un historique de l'origine et du développement politique de la secte, qui dans le principe avait surtout pour but d'empêcher l'érection de coupoles sur les tombeaux des saints personnages de l'islamisme et le pèlerinage à ces tombeaux. Cet article, dû à Abd urrahman, professeur à Palampur, bien qu'instructif et intéressant, n'offre néanmoins rien qui ne soit déjà connu.

---

(1) Puisque j'ai fait connaître par ce qui précède la teneur du *Resolution* en faveur des wahabis, je me dispenserai d'en donner ici le texte, qu'on trouve dans le journal mentionné plus haut.

(2) N° du 24 février 1877.

« L'Urdu Guide, » cité dans le *'Aligarh Akhbâr* (1), donne le texte urdu et la traduction d'une sorte de *proclamation* très-sensée adressée par l'éminent arabisant W. Nassau Lee, ami, comme on le sait, des musulmans, et qui, tout en leur rappelant ce qu'ils doivent à leur souveraine, approuve leur sympathie naturelle pour la Turquie et voit avec plaisir l'union de tous les musulmans pour la cause de leur religion menacée par la Russie (2). Le fait est que cette union des musulmans est réelle, et que dans toute l'Inde sunnis et schias ont été empressés pour souscrire en faveur de la cause de leur religion ; les femmes mêmes se sont dépouillées de leurs bijoux pour y contribuer (3), et dans les chaires des mosquées la Russie a été publiquement maudite. Dans un long article de l'*Awadh Akhbâr* (4), on assimile la Russie à Gog de l'Écriture sainte et on lui applique tout ce qu'en dit Ézéchiel.

Le *'Aligarh Akhbâr* (5) recommande la lecture de *Nizâm ulmamâlik* « Organisation des provinces », traduction urdue de l'*Acwâm ulmaçâlik* « la Mieux dirigée des expéditions », ouvrage arabe sur la guerre actuelle entre la Turquie et la Russie ; et l'on annonce un autre ouvrage intitulé *Faroz-nâma-i Turk* « Livre de la splendeur des Turcs », par allusion au nom de l'auteur, le mirza Faroz Huçaïn, de Dehli; c'est-à-dire, Histoire de la dynastie ottomane depuis le premier sultan Osman Khan jusqu'à Abd ulhamid, le sultan actuel, accompagnée des portraits des souverains ottomans (6). Au surplus, les journaux indigènes de l'Inde sont remplis de détails sur la guerre actuelle, et l'on n'y trouve presque pas

(1) N° du 16 février 1877.
(2) Cette sorte de proclamation est datée du 22 décembre 1876, de l'*Athenæum* de Londres.
(3) « Indian Mail » du 31 mars 1877.
(4) N° du 29 septembre 1877.
(5) N° du 18 mai 1877.
(6) *'Aligarh Akhbâr* du 31 juillet 1877.

autre chose. Ils rapportent qu'à l'occasion des victoires des Turcs, les musulmans ont offert dans les mosquées de Calcutta des actions de grâces publiques.

Le gouvernement français n'a pas cru devoir suivre la politique libérale des Anglais dans l'Inde, car il a interdit en Algérie l'introduction du journal arabe *Eljawâïb* « les Réponses », qui soutient les Turcs contre les chrétiens (1).

Beaucoup de musulmans de l'Inde sont allés se joindre aux armées turques pour défendre leur religion. Les poëtes ont écrit à cette occasion des quita, des cacidas et des gazals, dont plusieurs ont été publiés dans les journaux indigènes. Je vais donner la traduction d'une de ces pièces (2) écrite en hindoustani par le babu Gulam Dastguir Khan, connu dans les poésies sous le nom de Bahram.

« O juste Créateur, rends victorieux le Roi de Turquie ! Que les Russes qui sont soumis au Czar soient assujettis au sultan.

» Que le bonheur du grand sultan soit doublé, et que la fortune déjà noire des perfides Russes soit abaissée.

» Chaque jour j'entends le bruit de la victoire des Turcs; à chaque instant j'apprends que l'armée turque a remporté une victoire.

» Les ennemis du sultan des Turcs disparaîtront du monde; ils seront tous ou tués, ou blessés et faits prisonniers.

» La Servie, la Roumanie et le Monténégro sont en feu par la flamme de l'épée.

» Lorsque dans le champ de bataille les Turcs sont aux prises avec l'ennemi, tout de suite on apprend la défaite des Russes.

---

(1) Nous apprenons par le *Annalah* du 15 juillet 1877 que le rédacteur de ce journal, qui a une grande influence sur les populations musulmanes, n'est autre que Ahmad Faris Effendi, savant bien connu à Paris et à Londres, où il était très-lié avec l'éminent arabisant le Rév. G. P. Badger.

(2) *Awadh Akhbâr* du 12 septembre 1877.

» Quand l'avant-garde de l'ennemi dresse ses batteries, je t'invoque, Dieu juste, viens-nous en aide !

» Que toutes les armées russes soient la proie de l'épée tranchante, qu'elles soient anéanties promptement par les balles et les combats.

» Que leur nom, que leur trace disparaissent du monde ; que les Turcs, au contraire, soient victorieux comme le fut Alexandre !

» Que les Russes soient troublés, blessés et désolés comme s'ils avaient affaire à un autre Hercule.

» Que Suleïman et Osman, vrais lions, existent toujours.

» Que le nabab Haçan, prunelle des yeux du Khédive d'Égypte, extermine les traîtres ennemis des Turcs, ô Dieu juste !

» Puisque les troupes de Muhammed Ali Pacha sont la couronne des troupes ottomanes, ô Dieu, Roi du Kauçar, rends-les victorieuses !

» Bahram prie Dieu nuit et jour pour qu'il vienne en aide aux Ottomans et que le Prophète intercède pour eux. »

VII. D'après le journal hindoustani *Naïyîr-i 'azam*, la population du globe est d'environ un milliard deux cent quatre-vingt-huit millions d'habitants, dont 335 millions de chrétiens, 5 millions de juifs, 120 millions de musulmans, et 788 millions d'idolâtres.

En septembre 1876, le Rév. R. R. Winter a baptisé dans l'église de Saint-Étienne de Dehli quatre-vingt-cinq adultes (1).

> Not by warrior's spear and sword,
> Not by art of human word,
> Preaching but the Cross of shame
> Rebel hearts for Christ we tame (2).

(1) « The Mission Field », nº de janvier 1877.
(2) « Hymns ancient and modern », nº 250.

Le Rév. Mr. Winter a pour collègue à Dehli un Hindou converti, le Rév. Lala Tara Chand (1); tous deux sont assistés par dix-sept catéchistes et lecteurs. On signale nombre de conversions récentes, tant parmi les Hindous que parmi les musulmans (2). Je remarque entre autres le baptême d'une riche dâme musulmane du Népal, convertie par la lecture du Nouveau Testament hindoustani, sans avoir jamais vu un missionnaire, et qui a fait un voyage de cinq jours pour aller, elle, trois personnes de sa maison et ses quatre enfants, recevoir le baptême à Calcutta. Enfin le Rév. K. C. Chatterjee, d'Hoschiarpur, annonce le baptême de deux faquirs musulmans, dont un haji et un autre nommé Muça Schah (3).

J'ai quelquefois parlé des tribulations qu'ont à supporter les missionnaires. Sur la côte ouest, un prétendu avatar de Siva tourmenta à tel point des missionnaires allemands qui évangélisaient ces parages et qu'il suivait partout, qu'ils furent obligés de recourir aux magistrats. L'Hindou, ne connaissant pas la loi et craignant une punition sévère, implora le pardon des missionnaires, qui retirèrent leur plainte (4).

Un des convertis récents les plus éminents, aujourd'hui prêtre de l'Église anglicane, le Rév. Nehemiah Goreh, Mahratte de naissance, mais élevé à Bénarès, auteur de « Rational Refutation of hindouism », excellent ouvrage qui mériterait d'être généralement connu, a donné à ses anciens collègues à Bombay et à Pouna, en avril et en juin 1875, des conférences sur la religion qui ont été publiées en anglais à Bombay par Mr. Luke Rivington, de la Société de

(1) Tara Chand a traduit en urdu la « Vie chrétienne dans les trois premiers siècles », d'après le « Memorials of christian life » de Neander.

(2) On trouve à ce sujet dans « the Indian Christian Intelligencer » et dans « the Mission Field » des détails qui intéresseront sans doute tous ceux qui désirent la propagation du christianisme.

(3) « The Indian Christian Intelligencer », p. 74, 75, 77.

(4) *'Aligarh Institut Gazet*, 20 octobre 1877.

Saint-Jean l'Évangéliste (1). Elles s'adressent surtout aux Indiens dont l'éducation européenne a anéanti les croyances païennes, c'est-à-dire à ceux qu'on nomme brahmaïstes, lesquels rejettent la tradition et ne reconnaissent que les Védas, qu'ils interprètent à leur manière. Ces brahmaïstes ont adopté toutes les expressions chrétiennes, mais en leur donnant un sens particulier, et par là ils sont aussi loin du vrai christianisme que les plus ignorants de leurs compatriotes. Dans ces conférences, Goreh a voulu surtout combattre l'idée que l'homme peut se faire lui-même une religion à sa convenance. Il a terminé sa dernière conférence par ces paroles : « Pensez sérieusement à ce que je vous ait dit, reconnaissez la voix de Dieu qui vous appelle, et obéissez ; devenez, vous, vos enfants et votre pays, participants aux précieux avantages que donne le christianisme. Dieu dit à Abraham, il y a plusieurs mille ans : *Dans ta progéniture, toutes les nations seront bénies.* Jésus-Christ est cette « progéniture », et ceux qui croient en lui sont bénis. »

Une cérémonie touchante a eu lieu à Calcutta le 5 juillet dernier. Je veux parler de la première conférence du diocèse de Calcutta, à laquelle ont assisté une centaine de personnes, dont trente membres du clergé. Le très-Rév. Dr. Johnson, qui présidait la réunion, a fait d'abord réciter à l'assemblée, en témoignage de ses sentiments catholiques, le symbole de Nicée (2).

La mission de Dehli vient d'être renforcée par l'arrivée du Rév. J. D. M. Murrey, élève du Saint-John College de Cambridge, dernièrement ordonné prêtre et envoyé dans l'Inde par l'University Mission.

Le « Penjab Religious Book Society » n'a pas manqué, pendant la grande réunion de Dehli pour la proclamation du nouveau titre de la Reine, de faire circuler l'Écriture

(1) « Four Lectures, etc. », Bombay, 1875, in-8° de 91 pages.
(2) « The Missions Field », n° de septembre 1877.

sainte ainsi que des livres chrétiens écrits par le Rév. F. A. Shirreff. A cet effet, la Société avait fait dresser une tente fournie de tous ces ouvrages. Peu de livres furent vendus à la tente : toutefois, les colporteurs en introduisirent un bon nombre dans les camps des rajas, non-seulement en hindoustani, mais en anglais et dans beaucoup de dialectes locaux (1).

Les missionnaires agissent de même dans les *méla* (foires et pèlerinages), qui attirent un grand concours d'Indiens, ainsi que nous le fait savoir le « Lucknow Witness (2) ». Ils ne perdent ainsi aucune occasion de répandre les vérités chrétiennes. Les principaux livres urdus qu'ils distribuent sont : le « Common Prayer Book »; *Macîhî guît ki kitâb* « Recueil d'hymnes chrétiennes »; *Burder Sâhib kî nacîhaten* « Sermons de Burder »; *Augustin kâ icrârât* « les Confessions de saint Augustin »; *Hidâyat ulmuslimîn* « le Guide des musulmans », par le Rév. Imad uddin; *Tarîkh-i auliyiâ* « Histoire des personnages bibliques éminents »; *Ibtâl-i dîn-i Muhammadî* « Anéantissement de la religion musulmane »; *Tarîkh-i Kalîciya* « Histoire de l'Église », par Sir W. Muir; *Mizân ulhacc* « la Balance de la vérité », du Dr. Pfander, etc. Le rapport mentionne plus de quatre cents ouvrages différents, opuscules ou traités en urdu (3); il m'est par conséquent impossible d'en citer même les simples titres. Je veux cependant faire une exception pour le *Injîl-i Matâ kî tafsîr* « Explication de l'Évangile de saint Matthieu », par le Rév. R. Clark (4) et le maulawi Imad uddin, intitulée *Khazânat ulasrâr* « le Trésor des secrets (divins) », in-4° de 518 pages, accompagné d'une carte propre à guider le lecteur indien, et imprimé à Ludiana en

(1) « Ninth Report of the Penjab religious tracts Society », p. 16 et 17.
(2) *Ibid.*, p. 28, 31.
(3) Appendix, de la page I à la page XXVII.
(4) Je dois à un zélé missionnaire un exemplaire de cet ouvrage et de plusieurs autres volumes.

1875. Mais l'ouvrage le plus curieux peut-être qui ait été publié par le « Religious Book Society » du Penjab, c'est l'*Aïna-i dil* « le Miroir du cœur », ouvrage mystique accompagné de dix gravures allégoriques coloriées représentant les différents états du cœur infidèle et converti, la mort du pécheur et celle de l'homme de bien.

La traduction en urdu de l' « Imitation de Jésus-Christ », dont j'ai annoncé l'an passé (1) la préparation pour la presse, est due au Rév. J. Hewlott, de Mirzapur, le même qui a habilement traduit aussi en urdu les « Confessions de saint Augustin ».

Enfin on annonce un nouveau recueil d'hymnes en hindoustani, à l'usage des écoles du dimanche, qui contient cent cinquante hymnes, gazals ou bhajans, et ce qui est plus important, une « Histoire de l'Église chrétienne » en urdu, dont le manuscrit, écrit en bon style, a été préparé avec soin pour la presse par M. Zencker, du « Church Mission Society », et que le « Religious Book Society » du Penjab doit publier (2).

Les chrétiens indigènes sont invités à concourir pour un prix de deux cents roupies offert au meilleur essai écrit en urdu, en anglais ou en bengali sur ce sujet : « La religion chrétienne telle qu'elle est exposée dans la Bible est la seule vraie religion (3). »

Quant aux saintes Écritures en totalité ou en partie, « l'Auxiliary Bible Society » du Penjab a continué comme par le passé ses publications et ses distributions, ainsi que nous l'apprenons par son neuvième « Report (4) ».

Le « British and foreign Bible Society » continue de

---

(1) « Revue » de 1876, p. 121.

(2) « The Indian Christian Intelligencer », nº de septembre 1877.

(3) *Id., ibid.*

(4) « Ninth Report of the Penjab Auxiliary Bible Society. » On signale un commentaire urdu de la Genèse par le Rév. W. Thomas, de Bareilly.

poursuivre son œuvre avec le même zèle : des traductions de la Bible en quarante-cinq langues différentes usitées dans l'Inde ont été publiées par ses soins. Sa devise semble être :

> Our mirror is a blessed book,
> Where out from each illumined page,
> We see one glorious image look,
> All eyes to dazzle and engage (1).

Les indigènes convertis au christianisme forment une sorte d'Église nationale, et se servent de chants particuliers en langue usuelle, suivant en cela le précepte de saint Paul (2) ; mais les chrétiens indigènes du Penjab ont voulu avec raison fonder une véritable Église indienne, et ils ont pris à ce sujet des mesures qui sont exposées dans une brochure spéciale (3). L'ensemble de ces documents offre le plus grand intérêt, et prouve que l'idée depuis longtemps conçue de former une Église indienne indigène est maintenant réalisée. Le dimanche de Pâques, 1er avril 1877, il y eut une grande réunion de cette Église indigène à Amritsir. Au service du matin, les prières furent lues en urdu par le Rév. R. Clark, président du conseil de l'Église, puis le Rév. Imad uddin fit un sermon aussi en urdu sur la fête du jour, sermon dont un extrait est donné en anglais dans la brochure que je viens d'indiquer. Il y eut ensuite la communion, à laquelle prirent part quatre-vingt-cinq personnes. Le soir du même jour, les prières furent dites, toujours en urdu, par le Rév. Daûd Singh, le premier converti d'entre les Sikhs, et le sermon fut prononcé par le Rév. R. Batman. On se réunit ensuite à la maison des Missions, et Mr. H. E. Perkins lut une adresse dont on trouve la traduction dans la brochure déjà citée. Dans des réunions subséquentes, plu-

(1) « Christian Year. »
(2) II Corinth., XIV, 19.
(3) « A native Church for the nation of India », Lahore, 1877, 119 pages.

sieurs notables Indiens convertis au christianisme ont prononcé, toujours en urdu, des discours et des allocutions.

Les conversions au christianisme étant assez fréquentes, les Hindous attachés à leurs anciennes pratiques font de grands efforts pour ramener au bercail ceux qui s'en éloignent. Ils ont eu l'occasion d'exercer leur zèle, ainsi que nous l'apprend le *Panjâbî* (1), à propos d'un jeune Hindou nommé Hiranand, qui, élevé dans une école de missionnaires et peu instruit sur sa propre religion, avait embrassé le christianisme et avait été baptisé; puis il s'était repenti, et, ramené par ses parents, il avait lavé ses fautes dans le Gange. Mais étant allé à Saharanpur auprès des missionnaires, ceux-ci lui avaient persuadé de rentrer dans l'Église chrétienne. De nouveau il était repentant, et ce fut alors qu'il se forma un comité de douze membres, mentionnés nominativement par le journal, qui décidèrent de prier le pandit Sradha Ram, célèbre par son habileté dans la science des Védas et des Schastars, de tenir pendant plusieurs jours des conférences avec le swami Dayanand Sarsati, qui avait récemment exposé à Jalindhar les doctrines des Védas et des Schastars, afin de régler la marche à suivre dans ce cas et dans d'autres semblables, lesquels, à ce qu'il paraît, ne sont pas rares. Les conférences eurent lieu à la satisfaction générale. Il fut donc décidé que d'après le *Dharma* (la loi hindoue), Hiranand pouvait être admis de nouveau dans la religion hindoue, d'autant que ses parents étaient pauvres et peu instruits, et n'avaient pu lui faire connaître ses devoirs. Le pandit Sradha Ram dit à ce sujet, en s'adressant au comité : « Notre pays a toujours été extrêmement loué par les étrangers; maintenant sa situation est telle que des lakhs d'hommes quittent notre religion pour entrer dans une autre. Puisque tel est l'état actuel, le progrès de cette religion est une chose inutile à tenter; toutefois, autant que

(1) N° du 20 octobre 1877.

possible, il faut faire des efforts pour la conserver. Si nous ne pouvons joindre notre religion à une religion étrangère, n'est-il pas nécessaire de conserver ceux qui appartiennent à la nôtre ? Vous, Messieurs, vous savez combien est grand le nombre des chrétiens et des musulmans dans notre pays; tous ne viennent pas d'Europe et d'Arabie, mais sont nos frères hindous qui, ayant abandonné leur religion, se sont réunis à eux. Il est donc convenable que ceux qui, par insouciance ou par complaisance, embrassent une autre religion puissent être admis de nouveau, d'après l'indication du Dharma et des Schastars, dans leur religion première. »

Le pandit reçut ensuite dans leur ancienne religion quelques personnes qui l'avaient quittée pour embrasser un autre culte. On dit que ce pandit a une grande idée de la conservation et même du progrès de sa religion. Je ne partage pas son sentiment.

Beaucoup d'Hindous, sans se convertir au christianisme, entrent dans une sorte de philosophie religieuse demi-chrétienne qu'avait d'abord fondée le célèbre Ram Mohan Roy dès 1830, et connue sous le nom de *Brahma Samâj* « l'Église de Dieu ». Ce célèbre Hindou voulait faire renoncer ses compatriotes à l'idolâtrie et les amener au monothéisme. L'association languit jusqu'en 1842, lorsque Debendra Tagore se mit à sa tête et lui donna une nouvelle vie. J'ai souvent parlé de cette association, qui a des ramifications dans l'Inde entière et pour principal coryphée actuel le babu Keschab Chandar Sen, bien qu'elle n'admette pour chef que Dieu même. Une dame anglaise, Miss Sophia Dobson Collet, a entrepris de faire connaître aux Européens cette réforme hindoue; déjà elle avait publié plusieurs brochures pour la mettre en lumière (1), et maintenant voici qu'elle entreprend une statistique annuelle pour en signaler l'étendue et les ressources. J'ai sous les yeux la première de ces

(1) J'en ai parlé dans ma « Revue » de 1870, p. 10 et suiv.

publications, dont elle a bien voulu me gratifier (1), et j'y trouve des détails du plus grand intérêt sur cette sorte de nouvelle religion. Voici d'abord quelques phrases d'un discours prononcé à Calcutta dans une réunion éclectique; elles sont bien propres à faire comprendre la portée de la réforme (2) :

« Le *Brahma Samâj* n'est pas, comme quelques personnes le supposent, un simple mouvement ou une tendance, un effort ou un tâtonnement au milieu d'incertitudes et de conjectures pour une lumière à venir. Il a comme les autres Églises un symbole définitif pour notre guide et notre salut. Il est vrai que nous avons encore beaucoup à apprendre, et que dans le cours de notre voyage progressif vers l'éternité nous espérons entrer plus profondément dans les secrets de la révélation divine. Mais notre foi est fermé dans la lumière qui nous a déjà été départie, car cette lumière n'est ni incertaine, ni nébuleuse, ni vacillante; c'est la lumière de la vérité qui sauve, provenant du soleil éternel de la sainteté. »

Au surplus, ce mouvement de réforme de l'hindouisme est général, et, sans être affiliés au *Brahma Samâj*, bien des Hindous s'élèvent contre l'idolâtrie et ne reconnaissent qu'un seul Dieu. Le savant swami Dayanand Sarsati, par exemple, était en juin de cette année à Lahore depuis plusieurs mois, et il y faisait journellement des conférences contre le culte des idoles, opposé, selon lui, aux vrais principes de la loi hindoue. Il ne reconnaît qu'un Dieu, qu'il appelle *Ischwar* « le Seigneur par excellence », mais auquel on peut donner n'importe quel nom. Toutefois il n'adopte pas les mêmes idées que les adeptes du *Brahma Samâj*. Dayanand ne nie pas, comme le babu Keschab Chandar Sen, la métempsycose,

---

(1) « The Brahma year-book for 1876; brief Record of work and life in the theistic Churches of India. »

(2) *Ibid.*, p. 3.

et il ne rejette pas d'autres articles de foi que n'admet pas le babu ; mais il est contraire comme lui aux mariages prématurés et à tous les abus modernes. Les brahmanes orthodoxes soutiennent à la vérité que le swami n'a pas une connaissance parfaite du sanscrit, et qu'ainsi ses traductions des Védas ne sont pas toujours exactes, mais arrangées d'après ses idées.

Les Hindous instruits sentent tous la nécessité de réformer leur religion : ils voudraient surtout lui ôter son caractère idolâtrique ; sans cela ils craignent, comme le dit, dans le *Panjâbî* (1), un Hindou de Simla (aveu précieux pour les missionnaires chrétiens), qu'il ne vienne un temps où elle disparaîtra entièrement. En conséquence, cet Hindou conseille aux parents de prémunir leurs enfants contre les pratiques de surérogation, qui sont, selon les Hindous instruits, contraires aux livres canoniques, spécialement aux Védas, dont l'Hindou de Simla recommande la lecture, soit en totalité, soit en abrégé, dans la traduction urdue qui existe, dit-il, en style facile.

VIII. J'ai à commencer ma nécrologie de cette année par la mention du décès d'un de mes anciens élèves, M. Arthur Henry Bleeck, qui suivait mon cours en 1851-1852, et qui se distinguait dès lors par sa facilité à apprendre et spécialement par son aptitude pour les langues orientales. Il s'occupait alors d'hindoustani et de persan, et se fit bientôt connaître par une Grammaire persane (2) ; plus tard, il publia une version anglaise du « Zend-Avesta » ou simplement « Avesta », d'après la traduction de Spiegel. Cet ouvrage, divisé en trois volumes ou parties, la première contenant le

(1) N° du 21 juillet 1877, dans un article intitulé « Sur le changement de religion » (*Tabdîl-i mazhab*), à propos de quelques Hindous plus ou moins convertis au christianisme.

(2) « A concise Grammar of the persian language, with dialogues reading lessons and a vocabulary », London, 1857.

Vendidad, la seconde le *Visperd* et l'*Yaçna*, et la troisième le *Khorda-Avesta*, n'est pas, à beaucoup près, une simple traduction de l'allemand. M. Bleeck a donné son opinion personnelle sur bien des passages, qu'il a expliqués d'une manière satisfaisante. Il avait d'ailleurs soumis son travail à M. Spiegel, qui l'avait revu et lui avait indiqué les changements qu'il jugeait utile de faire à sa première traduction. De plus, M. Muncherji Hormusji Cama, sous les auspices duquel la traduction anglaise a été entreprise, l'a comparée avec l'excellente traduction en gujarati que possèdent les partisans de Zoroastre, dont la langue usuelle est, comme on sait, le gujarati.

Après avoir été attaché au « British Museum » et avoir voyagé en Orient, M. Bleeck est mort dernièrement en Angleterre, fort jeune encore, et au moment où ses connaissances pouvaient être le plus utiles au public et à lui-même.

Sir Jang Bahadur, premier ministre du raja de Népal (1), qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec Sir Salar Jang d'Haïderabad, est mort subitement, le 25 février 1877, à la suite d'un bain religieux. Ses trois femmes légitimes voulurent, d'après l'ancien usage indien, périr sur le bûcher, auquel le propre fils du défunt mit le feu. Il avait toujours soustrait habilement le Népal à l'influence anglaise, tout en étant favorable à l'Angleterre, à laquelle il prêta main-forte lors de la grande insurrection de 1857; et c'est à ce propos que la Reine d'Angleterre lui avait donné le titre de Sir et l'avait décoré du *Star of India*. J'avais eu l'occasion de le voir et de m'entretenir avec lui en hindoustani lorsqu'il traversa Paris en 1850. J'étais en compagnie de feu le marquis Amédée de Clermont-Tonnerre, qui lui offrit un exemplaire du portrait du célèbre réforma-

(1) C'est par erreur que j'avais appelé l'an passé souverain du Népal cet homme éminent, qui était, en effet, la « lumière du palais » du roi titulaire. (« Revue », p. 43, note 4.)

teur Kabir ; vénéré en Népal, portrait lithographié d'après un dessin original que j'avais fourni, et accompagné d'un chant populaire hindi sur ce personnage (1).

Le frère aîné de Jang Bahadur, Ranadip Singh, lui succède comme premier ministre ; il sera, dit-on, plus favorable que son frère aux relations du Népal avec l'Inde anglaise.

On trouve le portrait et la généalogie de Sir Jang Bahadur dans l'excellent ouvrage que vient de publier Mr. Daniel Wright, frère du savant professeur de Cambridge, W. Wright, sous le titre de « History of Nepal, translated from the parbatiya, etc. ». Cambridge, 1877, in-4°.

Le 9 avril, Calcutta a vu s'éteindre, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, un musulman qui avait acquis une assez grande notoriété, le cazi Abd ulbari, président de la Société littéraire musulmane, et qui avait occupé pendant longtemps, avec distinction, le poste de juge à Calcutta.

Le 21 avril, est décédé à Londres, dans sa soixante-huitième année, un hindoustaniste très-distingué, le Rév. Dr. Robert C. Mather, qui avait résidé plusieurs années dans l'Inde, où il avait publié à Mirzapur le journal hindoustani intitulé *Khaïr Khwâh-i Hind* « l'Ami de l'Inde ». Il avait fait complétement, il y a environ deux ans, la révision de la Bible en hindoustani ; on venait de l'avertir quelques jours avant sa mort que cette édition était épuisée, et le prier de revoir la nouvelle édition qu'on allait en faire. En dernier lieu, il a publié un Nouveau Testament hindoustani avec commentaire très-développé, écrit aussi en hindoustani, et il s'occupait d'un travail pareil pour toute la Bible. Ce Nouveau Testament, pour la correction des épreuves duquel il avait été aidé par son fils, professeur d'hindoustani au Collége royal des ingénieurs civils, fait le plus grand honneur à son érudition et à la connaissance foncière qu'il avait de la

(1) Voy., au sujet de Kabir, « Histoire de la littérature hindoui[illegible] », t. II, p. 120 et suiv.

langue hindoustanie. On doit regretter vivement en Mr. Mather l'excellent missionnaire et l'éminent orientaliste.

Le lendemain (22 avril), est aussi décédé subitement à Londres, à l'âge de soixante et un ans, Mr. W. F. Allen, l'éditeur de l'excellent journal que je cite souvent dans mes « Revues » et qui est intitulé, d'après son nom, « Allen's Indian Mail ». Il était *alderman* de la ville de Londres, charge qui répond à celle de « conseiller municipal ». J'avais eu l'honneur d'entrer en relations avec lui dans mes voyages en Angleterre, et même de connaître son honorable père, qui était le libraire de la Compagnie des Indes, et qui demeurait alors Leaden hall street, près de l'« East India House », où il publiait l'« Asiatic Journal », recueil mensuel très-estimé, qui a été remplacé par l'« Indian Mail ».

J'ai maintenant à mentionner la mort, le 15 juin, à l'âge de soixante et onze ans, à Bristol, d'une femme qui avait acquis une réputation méritée et une juste célébrité pour son dévouement philanthropique envers les Indiens, qu'elle était allée visiter quatre fois dans leur propre pays. Je veux parler de Miss Mary Carpenter, dont j'ai si souvent entretenu mes lecteurs dans mes « Discours » et mes « Revues ». Elle était fille du Dr. Last Carpenter, philanthrope lui-même, et sœur de l'éminent physiologiste W. B. Carpenter, correspondant de nôtre Institut. Ce fut chez son père qu'elle vit mourir à Bristol, en 1833, le célèbre Ram Mohan Roy. Elle avait connu et admiré ce grand réformateur hindou, à qui elle a consacré un opuscule (1). Dès lors, elle s'était intéressée au peuple qu'il représentait si noblement. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit de cette femme distinguée. Elle a décrit elle-même ce qu'elle a vu et fait dans l'Inde pendant son premier voyage, sous le titre de « Six months in India (2) ». Elle avait fondé à Bristol plusieurs établissements

(1) « Last days of Ram Mohan Roy. »

(2) J'en ai rendu compte en 1868, l'année même de sa publication, dans la « Revue Orientale ».

de bienfaisance; mais c'est surtout dans l'Inde qu'elle avait institué des écoles normales pour les filles, et établi des réformes dans la discipline des prisons. Elle avait même publié différents ouvrages sur les meilleures méthodes à suivre à l'égard des jeunes criminels. Sa dernière visite dans l'Inde eut lieu en 1875-1876. Ce fut à son passage à Paris que je fis, grâce à son amie madame Mary Meynieu, sa connaissance personnelle, et je puis ainsi m'associer plus vivement encore aux regrets que sa mort a excités spécialement dans l'Inde, où ils ont été publiquement manifestés (1).

Presque en même temps mourait à Calcutta, dans la soixante-dix-septième année de son âge, le maharaja Rama-nath Thakur, frère de Dwarka-nath, le célèbre fondateur de l'École réformée des brahmaïstes, à laquelle s'intéressait tant Miss Carpenter. Rama-nath Thakur avait fondé, à son tour, le « British Indian Association », société qui a pris une grande importance. Il était membre du conseil législatif du vice-roi et commandeur de l' « Étoile de l'Inde ».

Le 8 juillet, est décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en Angleterre, où il s'était retiré, J. C. Marshman, connu surtout en Europe par son « Histoire de l'Inde », écrite à la demande de l'Université de Calcutta, et dont il a été donné, il y a deux ans, un abrégé satisfaisant. Fils de l'éminent missionnaire baptiste de ce nom, il avait accompagné son père à Serampore, et dès 1812 il l'aida dans les travaux de la mission, dont il écrivit ensuite l'histoire. Ce fut là qu'il établit le premier journal bengali (*Somachar darpan* « le Miroir du samedi »), qu'il conduisit pendant plusieurs années, ainsi que le journal hebdomadaire anglais de Serampore, « Friend of India ». Sa grande connaissance du bengali, de l'urdu et d'autres langues l'avait fait nommer traducteur officiel du gouvernement de l'Inde.

(1) On trouve des détails intéressants sur Miss Carpenter dans la notice intitulée « Sketch of the life and work of Mary Carpenter », qu'a publiée son frère. Bristol, 1877.

Le 31 avril, est décédée à Calcutta Toru Dutt, jeune Hindoue à peine âgée de vingt ans, petit prodige qui déjà savait à cet âge non-seulement le sanscrit, sa langue sacrée, mais l'anglais et le français, qu'elle écrivait et parlait purement, ce qui n'est pas tout à fait étonnant, puisqu'elle avait été élevée en Europe. Mais, chose plus remarquable, à un âge où les jeunes personnes sont encore en pension, elle avait publié des poésies anglaises marquées au coin du génie et d'une étonnante pureté de style. Dernièrement, elle avait fait paraître un volume in-8° intitulé « A sheaf gleaned in french fields » : c'est un choix de poésies françaises traduites par elle en excellents vers anglais. Elle avait demandé à mademoiselle Clarisse Bader, auteur de « la Femme dans l'Inde antique », la permission de traduire cet ouvrage : précieux témoignage en faveur d'un travail consciencieux et éloquent; la mort l'a empêchée de donner suite à ce projet. Cette jeune Hindoue « pur sang », comme elle me l'avait écrit elle-même, mais convertie au christianisme, était la dernière fille qui restait au respectable et très-lettré babu Gobind Chandar Dutt, magistrat honoraire et juge de paix à Calcutta. Il avait perdu une autre fille à l'âge aussi de vingt ans, également douée, et morte comme celle-ci de la phthisie.

APPENDICE

Voici les paroles auxquelles a fait allusion M. E. Renan, secrétaire de la Société Asiatique, dans son dernier « Rapport » sur les travaux de la Compagnie, le 30 juin 1877, lorsqu'il a dit : « Que notre Président, dont vous venez d'écouter les paroles, a raison de croire qu'il est bon pour des sociétés comme la nôtre de se rappeler leur histoire et de se reporter avec une sorte de piété aux jours de leur fondation! »

MESSIEURS,

C'est sans doute en ma qualité de doyen des trois fondateurs survivants de la Société Asiatique (1) que vous m'avez appelé à l'honneur de vous présider. Notre Société fut inaugurée le 1er avril 1821 par une séance que présida le grand orientaliste baron Silvestre de Sacy, et dans laquelle je fis les fonctions de secrétaire.

Les débuts de la Société furent brillants. Les personnages les plus éminents de l'époque s'y intéressèrent ou en firent partie. Nous avions S. A. R. le duc d'Orléans, qui régna ensuite sous le nom de Louis-Philippe, pour président honoraire; Silvestre de Sacy pour président; le comte de Lasteyrie, père du membre de l'Institut et oncle du sénateur du même nom, et le comte d'Hauterive, qui avait accompagné le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à

(1) Les deux autres sont M. Littré, sénateur, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, et M. le baron Guerrier de Dumast, président d'honneur de l'Académie de Stanislas.

Constantinople, pour vice-présidents. Nous comptions alors parmi les membres du conseil de la Compagnie, non-seulement des savants très-distingués, Champollion, de Chézy, Cousin, Fauriel, Gail, Hase, Kieffer, Raoul Rochette, Saint-Martin, etc., mais des hommes d'État éminents, tels que le duc de Richelieu, l'ami d'Alexandre Ier, empereur de Russie, et qui, en cette qualité, obtint pour la France, après la seconde Restauration, que l'occupation étrangère fût réduite à cinq ans au lieu de sept; le comte Amédée de Pastoret, fils du chancelier; le baron de Monbret, aïeul de madame Dumas, femme du grand chimiste, beau-père de M. Hervé-Mangon. Parmi les membres de la Société, à la même époque, on distinguait le général de Boisserolles, sanscritiste; Bianchi, interprète pour les langues orientales au ministère des affaires étrangères; l'érudit Boulard, l'historien Buchon, le latiniste Burnouf, père d'Eugène; Champagny, duc de Cadore; Caussin de Perceval; le marquis de Clermont-Tonnerre, alors ministre de la marine et des colonies; le baron Benjamin Delessert, le baron de Damas d'Anzily, le comte Daru, Creuzé de Lesser; le duc Decazes, père du ministre actuel des affaires étrangères; le baron de Gérando, l'interprète Desgranges; F. Didot, devenu membre de l'Institut; le géographe Eyriès; le comte Fabre de l'Aude, pair de France, ancien président du Tribunat, parent de ma regrettée compagne; le célèbre Guizot, le comte Héricart de Thury; le spirituel et caustique, bien que très-obligeant baron Alexandre de Humboldt; Amédée Jaubert, qui, chargé d'une mission pour le roi de Perse, fut détenu prisonnier au fond d'un puits en Asie, et dont je fus suppléant au Collège de France lorsqu'il occupa la chaire de persan; Jomard, membre de l'ancien Institut égyptien et rédacteur de la grande « Description de l'Égypte »; le fameux Jules Klaproth; Félix Lajard, connu par ses Recherches sur les mystères de Mithra; Langlois, le traducteur du *Harivansa* et du *Rig-Véda;* le comte Lanjuinais, pair de France, grand gallican, ami de

S. de Sacy; le duc de la Rochefoucauld, le duc de la Vauguyon; Maine de Biran, le célèbre philosophe; le comte de Marcellus, éditeur et traducteur des chants populaires de la Grèce; le baron Meunier, pair de France; le comte Orloff, le comte Portalis, le baron Portal, pair de France; le comte de Pourtalès, le général Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie; le duc de Rauzan, ami de Chateaubriand; le comte Roy, pair de France; le baron Rousseau, ancien consul à Bagdad; l'excellent comte de Ségur, de l'Académie française, mort à quatre-vingt-quatorze ans, en 1873; le célèbre amiral Sir Sidney Smith, le baron Ternaux; le comte de Vaublanc, ministre d'État; le comte de Villeneuve, préfet du département des Bouches-du-Rhône, et plusieurs autres personnages connus qu'il serait trop long de mentionner.

Nous eûmes d'abord pour secrétaire l'habile sinologue Abel Rémusat, qui fut le maître de Stanislas Julien; puis l'éminent indianiste Eugène Burnouf, qui eut pour successeur Jules Mohl, dont les rapports annuels, qui s'étendaient au monde entier et se distinguaient par leur érudition et leur impartialité, ont beaucoup contribué à répandre en Europe le goût des études orientales. Appelé à la présidence de la Société en 1867, à la mort de M. Reinaud, il fut remplacé par l'éminent philologue-philosophe M. Ernest Renan, dont les rapports, qu'il a été obligé de circonscrire, vu la grande extension qu'ont prise les études orientales, ne le cèdent en rien aux précédents pour l'érudition, et se distinguent par une spirituelle bienveillance envers les auteurs des ouvrages qu'il signale à l'attention publique.

Dès l'établissement de la Société, on vit la nécessité de publier un journal spécialement consacré aux lettres orientales. Aussi, en juillet 1822, paraissait le premier numéro mensuel du « Journal Asiatique », numéro qui contenait des articles de Saint-Martin, de Chézy, de Gérando, de Gr. de Lagrange, de Fauriel; et dans les numéros suivants des années 1822 à 1827, on remarquait un discours du duc d'Orléans

sur l'avantage de l'étude des langues orientales; des articles sur l'écriture des Arabes du Hedjaz et sur l'initiation à la secte des ismaéliens, etc., de S. de Sacy; des observations sur l'origine et l'histoire des Arsacides; une notice sur Moïse de Khorène, et l'explication d'inscriptions de Persépolis, de Saint-Martin; une notice sur les fetvas, par Bianchi; des observations sur une section du *Padma pûrana*, et plusieurs autres articles d'Eugène Burnouf; un article sur la langue géorgienne, par Brosset; une notice sur les papyrus égyptiens et grecs, par Champollion-Figeac, et sur l'alphabet phonétique et la collection égyptienne de Drovetti, par Champollion jeune; une notice sur le *Chi-king*, par Clerc de Landresse; une lettre sur le génie de la langue chinoise, par G. de Humboldt; une analyse de la *Chrestomathie sanscrite* de Frank, par F. Littré, père de l'auteur du *Dictionnaire*; des extraits des *Prolégomènes historiques* d'Ibn Khaldoun, par Eugène de Monbret; des traductions du turc de Julien Dumaret; des observations sur les mœurs et les cérémonies religieuses des Nassériès, par Ch. E. Guys; des observations sur l'emploi des mercenaires musulmans dans les armées chrétiennes, par le colonel Fitz-Clarence (comte de Munster); des remarques critiques sur l'édition des « Mille et une Nuits » d'Habicht, par Fleischer; la défense de la poésie orientale et plusieurs traductions de l'arabe, par le savant arabisant Grangeret de la Grange; des observations sur l'arabe oriental et occidental, par J. C. Jackson, auteur d'un ouvrage sur le Maroc; l'analyse de l'*Oupnékat* et des observations sur les ouvrages de Ram Mohan Roy, par Lanjuinais; des observations sur la traduction persane du *Mahâbhârata* et sur le grand ouvrage historique d'Ibn Khaldoun, par Schulz; une lettre curieuse écrite en persan, par Muhammad Ismaïl Khan, accompagnée de la traduction en français; un article sur les romances vulgaires des Arabes, par Yacoub; une notice sur Sapho d'Érésios, par d'Allier d'Hauterive; une autre sur l'origine asiatique de quelques tribus des Wages

de la mer Baltique, par J. Tod, auteur de l'« Histoire du Rajasthan »; enfin, de nombreux articles de Klaproth, A. Rémusat, A. Jaubert, Hase, Reinaud, Stanislas Julien, Garcin de Tassy, Zohrab et de Hammer-Purgstall. Il serait fastidieux de continuer à mentionner les articles non moins remarquables des années subséquentes, jusqu'en 1848, surtout si je voulais m'étendre jusqu'à aujourd'hui. Je dirai seulement que pendant longtemps le journal contenait, outre les articles de fonds, beaucoup d'informations et de nouvelles qui pouvaient être utiles aux orientalistes, et jusqu'à la liste annuelle des souverains orientaux régnants, toutes choses qu'il a été jugé à propos de retrancher pour conserver à la publication un caractère purement scientifique.

La révolution de 1830 porta un coup funeste à la Société asiatique. Les grands personnages qui en faisaient partie disparurent, pour la plupart, de la scène politique et se retirèrent du monde et de la Société Asiatique. La révolution de 1848 fut plus funeste encore à notre Compagnie, et ce fut à feu Jules Mohl, il faut le dire à sa gloire, qu'elle dut de ne pas sombrer avec la monarchie. Désormais la Société prit un caractère plus austère. Les séances ne furent plus suivies que par des travailleurs, et le journal n'offrit plus que des articles de haute érudition. La Société n'a pas perdu à cette sorte de transformation. Nous avons maintenant pour vice-présidents deux éminents érudits, MM. A. Regnier et B. Saint-Hilaire, et pour ne citer que quelques-uns des deux cent soixante membres actuels, nous comptons parmi eux MM. Barbier de Meynard, gérant actuel du journal; d'Abbadie, Bergaigne, Bréal, le comte de Charencey, Clermont-Ganneau, Defrémery, Derembourg, Dulaurier, L. Féer, Foucaux, G. Garrez, G. Guyard, J. Halévy, le marquis d'Hervey de Saint-Denys, F. Lenormant, de Longpérier, Pavet de Courteille, Revillout, Ch. Schefer, E. Senart, Waddington, que nous étions heureux d'avoir au ministère de l'instruction publique, et plusieurs autres que je ne cite pas, pour abréger. D'entre

ceux que je viens de mentionner, plusieurs prennent une part active au journal que nous publions mensuellement, et payent ainsi leur tribut à l'orientalisme, afin que la France puisse occuper toujours un des premiers rangs dans cette branche des connaissances humaines.

Vous le voyez, Messieurs, la Société Asiatique se maintient dans l'honorable et méritée position qu'elle occupe dans le monde savant avec la Société de Calcutta qui l'a précédée, et avec les Sociétés, qui l'ont suivie, de Londres, de Leipzig, d'Amérique, de Florence, et les autres Compagnies qui ont pour but principal l'étude des langues et des littératures de l'Asie et de l'Afrique. Continuons à suivre la trace de nos devanciers, à progresser de plus en plus dans l'intelligence des idiomes déjà connus, et à nous rendre maîtres de ceux qui ne le sont pas encore ou qui le sont à peine, et qui par cela même doivent exciter notre ardeur linguistique. Que Paris, le grand centre de toutes choses, le soit aussi des études orientales, si intéressantes sous le rapport littéraire et scientifique, et si utiles pour la religion et pour la politique.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

00048748

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018